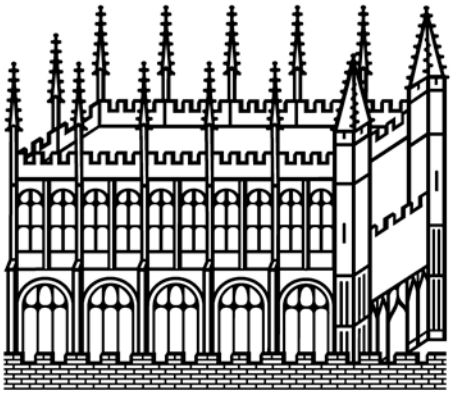


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. II A. 996

ZAHAROFF
FUND

aG

Adhuc
[illegible]

E' Euclid 1781

£1-25

Bought from David

MÉMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE
DE
GRAMMONT,

Par Mr. le Comte

ANTOINE HAMILTON.

NOUVELLE EDITION

Augmentée d'un Discours préliminaire du même Auteur.

A UTRECHT,

Chez ETIENNE NEAULME.

M. DCC. XXXII.

1752

INSTITUTION
1 7 MAY 1972
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil ſi favorable à ces Mémoires, que nous avons crû devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les avantures du Comte de Grammont, très-piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Hiſtoire amoureuſe d'Angleterre ſous le régne de Charles II. Ils ſont d'ailleurs écrits d'une maniere ſi vive & ſi ingénieuſe, qu'ils ne laiſſeroient pas de plaire infiniment, quand la matiere en ſeroit moins intéreſſante.

Le Héros de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Hiſtorien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils ſont partis de la même main à qui l'on

doit encore d'autres ouvrages frapés au même coin.

Nous avons enrichi cette Edition d'un Diſcours mêlé de Proſe & de Vers, où l'on exagére la difficulté qu'il y a de bien repreſenter le Comte de Grammont. On reconnoîtra facilement que ce Diſcours eſt du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le frontiſpice. Au reſte il ne nous appartient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons ſeulement que des perſonnes d'un goût ſûr & delicat le comparent au *Voyage de Chapelle*, & qu'ils y trouvent les mêmes graces, le même naturel & la même legereté.

Il ne nous reſte plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même, auteur de ces Memoires, & du Diſcours qui les précede.

Antoine Hamilton dont nous parlons, étoit de l'ancienne & illuſtre Maiſon de ce nom en Ecoſ-

ſe. Il naquit en Irlande. Il eut pour pere le Chevalier Georges Hamilton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut auſſi Duc de Châtelleraud en France.

Sa mere étoit Madame Marie Butler, ſœur du Duc d'Ormond, Vicerοi d'Irlande, & Grand Maître de la Maiſon du Roi Charles.

Dans les révolutions qui arrivérent du tems de Cromwel, ils ſuivirent le Roi & le Duc d'York ſon frere qui paſſérent en France. Ils y amenérent leur famille. Antoine ne faiſoit à peine que de naître.

Lorſque le Roi fut rétabli ſur ſon Thrône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit dans les Mémoires de Grammont combien cette Cour étoit brillante; la curioſité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiſelle d'Hamilton, il ne tarda pas à ſentir le pouvoir de ſes charmes; il l'épouſa enfin;

& c'eſt la tendreſſe qu'*Antoine* avoit pour ſa ſœur, qui l'engagea à faire pluſieurs voyages en France, où il a été élevé, & où il a paſſé une partie de ſa vie.

M. Antoine Hamilton étant Catholique, il ne put obtenir d'emploi en Angleterre; & rien ne fut capable d'ébranler ni ſa Religion, ni la fidelité qu'il devoit à ſon Roi.

Le Roi Jacques étant monté ſur le Thrône, il lui donna un Regiment d'Infanterie en Irlande, & le Gouvernement de Limeric. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ſes Etats, le Comte Hamilton repaſſa avec la Famille Royale en France. C'eſt là, & pendant le long ſéjour qu'il y a fait, qu'il a compoſé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il mourut à S. Germain le 21. Avril 1720. dans de grands ſentimens de piété, & après avoir reçû les derniers Sacremens. Il étoit âgé alors d'environ

viron 74. ans. Il mérite les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né ſérieux, il avoit dans l'eſprit tous les agrémens imaginables; mais ce qui eſt plus digne de loüanges, à ces agrémens, qui ſont frivoles ſans la vertu, il joignoit toutes les qualités du cœur.

EPITRE
A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR *des rives éloignées,*
Où Corizande (a) *vit le jour,*
De Menodaure (b) *heureux ſéjour,*
D'où vos errantes deſtinées
Semblent vous bannir ſans retour;
Et d'où l'Aſtre du jour, paſſant les Pyrenées,
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir ſon vaſte tour
Devers les Iſles fortunées!
Vous qui dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez ſignalé vos menées,
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'eſt

(a) Corizande des Andoüans, ayeule du Comte de Grammont.
(b) Menodaure, un des Ancêtres de la famille.

EPITRE.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet Ecrit s'adreſſe; car à quel autre pourroit-il convenir? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous, depuis des temps infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant nous oſons un peu nous flatter que cela n'eſt pas, puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoin Dom Brite à Lérida,
Donna Raquez à Barcelonne.
Gaſpar Boniface à Bréda;
Enfin Catalane, & Gaſconne.
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voiſins grands nouvelliſtes, informés des vivacités, dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guerres civiles. Indignés que votre caractére ſoit ſi peu connu dans des Provinces, où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelque idée de votre mérite, mais qui ſommes-nous pour l'entreprendre? Mediocres pour le-

génie, & roüillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment ſeroit-il poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe, qui ne ſe trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réüſſir dans une affaire,
Où les taiens ſuccombent tous:
Et quelque empreſſement que l'on ait à vous plaire;
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire;
Et des Campagnards comme nous,
Sont bientôt reduits à ſe taire.

Ainſi nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes; mais le choix nous embaraſſa. Tantôt nous voulions adreſſer nos Mémoires à l'Académie, perſuadés qu'ayant autrefois ſoutenu des Théſes de Logique, vous en ſçaviez aſſés pour être reçu dans cet illuſtre corps, & pour y être loüé depuis les piés juſqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que comme il n'y a pas d'apparence qu'il reſte quelqu'un ſur la terre, quand vous n'y ſerez plus; les Reverends Peres Maſſillon ou de la Ruë vous entrepriſſent par avance; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractére; & qu'a l'égard de l'au-

l'autre, il étoit contre l'uſage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une Oraiſon funebre. Le fameux Deſpréaux s'offrit enſuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'eſprit, arbitre ſouverain.
Il joüit en repos de ſa premiere gloire;
Si du plus grand des Rois il compoſe l'Hiſtoire,
Phébus eſt attentif à conduire ſa main,
Et c'eſt l'unique ſoin des Filles de mémoire;
Lui ſeul peut conſacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais ſa Muſe a toûjours quelque malignité,
Et vous careſſant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recuëil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illuſtre Chef de votre Maiſon: & voici l'adreſſe qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des ſuperbes lambris;
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Eſt un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous écrits, (a)
A des Ouvrages de tout prix,

(a) Le Mercure Galant.

Sur tout à ceux des beaux eſprits
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois ſortent galans cahiers,
Où tous faiſeurs de chanſonnettes,
(Tendres Héros de leurs quartiers)
Viennent en Vers familiers,
Uſurper le nom de Poëtes;
Et ſur des tons irréguliers,
Montant Chalumeaux & Muſettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,
Qui ſont inconnus aux Gazettes.
De ſes atours capricieux,
C'eſt là que l'Enigme ſe pare,
Met un maſque myſtérieux,
Et d'un voile mince & bizarre
Embaraſſant les curieux,
Eſt toûjours neuve, & jamais rare.
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Elegies;
Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs généalogies;
Leurs dignités, & leurs tréſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inſerer dans un Recuëil qui devoit être farci de tant d'autres choſes; & toutes ces difficultés nous remirent enfin ſur nos premieres voyes, réſolus malgré notre inſuffiſance, de tenter l'avanture nous-mêmes, & d'appeller à notre

ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de conoître ; mais dont quelques Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous ; & pour les engager par quelque petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa Mere y avoit miſe par dévotion, ſe mit à les apoſtropher, comme vous allez voir :

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne ſuit de ſes bords!
Quand vos chants ornés des tréſors
Du Permeſſe, ou de l'Hypocréne,
Badinent pour quelque Climéne :
Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpoméne,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athéne;
La Fare! & vous Abbé ſçavant,
Que Phébus de ſon influence
Anime, ſoûtient en rimant!
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fut-elle miſe au net, que nous trouvâmes Melpoméne & Thalie, quelque peu déplacées, puiſque ces Meſſieurs ne paroiſſoient pas avoir rien

écrit qui ſoit du département de nos deux Muſes. Cette réfléxion nous embaraſſoit, & nous ſongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une Figure qui nous ſurprit, ſans nous effrayer; c'étoit celle de votre Philoſophe l'inimitable S. Evremont. Rien de tout ce tintamare, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conſequence, n'avoit précédé ſon apparition.

l'On ne vit point trembler la Terre;
Le Ciel reſta clair & ſerein;
Point de murmure ſouterrain,
Et pas un ſeul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal couſus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le ſpectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuſer Oedipe.
Il n'avoit rien du funeſte appareil
Que l'on croit voir à ces affreuſes ombres,
Qui ſortent des Royaumes ſombres,
Pour interrompre le ſommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la premiere fois que vous nous procurâtes le plaiſir

plaiſir de ſa connoiſſance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refroigné, & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit ſans doute gardés pour nous venir rendre cette viſite ; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin ;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de ſon viſage :
Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon tein.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de ſourire du reſpect avec lequel nous éloignions nos ſieges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler ; mais il nous fit bientôt voir le contraire ; & après avoir jetté les yeux ſur le papier que nous avions laiſſé ſur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conſeils pour l'exécution ; mais je ne comprens pas le choix que vous

faites

faites de ces deux Meſſieurs; pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrêment, qu'ils font l'un & l'autre, mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les ſujets qu'ils traitent, ſont auſſi extraordinaires que le caprice qui les entraîne?

L'un tendre, fidelle, & gouteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodyne tiſanne,
Et contre l'objet de ſes vœux,
Ne chante dans ſes vers heureux,
Que l'Inconſtance & la Tocane.
L'autre d'un ſtyle gracieux,
Et digne des bords du Permeſſe,
Par mille traits ingénieux,
Fait tout céder à la pareſſe,
Et de l'indolente molleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoquez, ils n'en viendront pas plûtôt à votre ſecours; arrangez du mieux que vous pourrez les matieres que vous alliez raſſembler pour d'autres; ne vous embaraſſez ni de l'ordre des temps, ni de celui des évenemens. Je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez; les premieres ſont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les avantures juſqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remar-

marques, mais courtes & légéres, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir, & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas par lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'Envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie,
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé. (a)

Ne vous allez pas embarraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer ſon caractére, cela ſentiroit le Panegyrique; & ce ſera aſſés le loüer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ſes récits ou ſes bons mots; le ſujet eſt trop grand pour vous. Tâchez ſeulement en parlant de ſes avantures, de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Heros;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ſes vœux dociles;
Faites le voir, ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles;
Qu'au milieu de la Paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles

Aux

(a) Penſée fauſſe. C'eſt peut-être la ſeule choſe qui ſoit repréhenſible dans ce morceau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en ſon genre.

Aux Courtiſans les plus habiles;
Et toujours actif à propos;
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le faſſent voir en differens tableaux,
Tyran des fâcheux & des ſots,
Hiſtorien d'amour & des Guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ſes complots
Aux Amans heureux ou tranquilles,
Deſolateur de ſes Rivaux;
Fleau des diſcours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Célebre diſeur de bons mots,
Et ſur tout, grand preneur de Villes.
N'oubliez pas le Cheval blanc, (a)
Sur lequel, ſoutenant témeraire menace,
Il parut inopinément
Vers les Campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant:
Dites par quel enchantement,
Par quelle adreſſe ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint Albant,
Et d'Arlington, & d'Haliface,
Et d'une Nymphe encor à ſéduiſante face,
Il enleva le (b) *Bouquinguant.*

Con-

(a) Il avoit promis à Monſeigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alſace, qu'il le verroit arriver ſur un Cheval blanc, avant la fin de la campagne.

(b) Il perſuada au Duc de Bouquinguant de paſſer en France avec lui, pour rompre la triple Alliance,

Contez ces Faits tout uniment,
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever inſolemment;
Et ce n'eſt pas toûjours au ſommet du Parnaſſe
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aiſé chaque récit s'explique;
Suivez la Nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,
Du miſérable Proſaïque,
Et du ſtile trop Poëtique,
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais:
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique:
De Ronſard ou de Rabelais
Inſtruiſez-vous dans la boutique;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & Gotique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis; mais que celui de ne pas tomber dans la verſification rampante nous paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre

liance, malgré les efforts que les Miniſtres d'Angleterre & la Comteſſe de Shrensbery, firent, pour l'empêcher; Bouquinguant étoit alors Favory de Charles II.

votre mieux ; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont peuvent compter ſur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui, & ſelon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finiſſons cette viſite, pourſuivit-il, & par les ſouhaits que je vais faire ; faites connoître à mon Héros que je m'intereſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable Deſtin
D'un eſprit éternel ſoûtienne encor les charmes ;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes ;
Et que le Pere Seraphin,
Toujours ſur de fauſſes allarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin ;
Et que ce ſoit toujours en vain
Qu'abandonné du Medecin,
La Cour pour lui verſe des larmes.
Par ſes ſoins redoublés que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le ſuivre,
Puiſſe apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir long-temps vécu.
A tant, ſe teut le Normand Philoſophe,
De ſon temps gentil Clerc, ains gaudiſſeur juré,
Et que pieça, dit on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshui, ne ſont pas de l'étoffe
D'un Paſteur enſepulturé.
Or, s'en partit revoir la (a) *cointe-bande*
D'amis

(a) Vieux mot qui ſe diſoit des perſonnes belles, ajuſtées, du latin *comptus*, ou peut-être du celtique *coant*.

EPITRE.

D'amis féals qu'en l'autre monde avez;
Ja n'eſt métier qu'illec il vous attende:
Si ne dira pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raiſon en ſçavez.
Que ſi dans cinquante ans ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit geſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin.
A donc verrez maint & maint Camarade,
Qui menant feſte & moult joyeux (a) *Hutin,*
A grand (b) *randon vous feront accolade.*
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le Preux Chapelle, & Maître Chapelain,
Les Damoizels Voiture & Sariazin,
Et cil qui Chanſon ne Balade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roide Jouſteur, & courtois Chevalier,
Aſſés devant les Guerres de la Fronde,
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde;
Là demeurons, veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par hazard l'envie vous prend de

(a) Ce mot ſignifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainſi appellé, parce que dans ſon enfance il étoit mutin.

(b) Avec empreſſement.

de revoir votre belle maiſon de Sémeac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſions cette longue Lettre; nous avons eu beau changer de ſtile & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez combien nous ſommes reſtés au-deſſous de notre ſujet: il faudroit, pour y réüſſir, que celui que nos fictions viennent de reſſuſciter, fût encore parmi les vivans. Mais

Il n'eſt plus de Saint Evremont,
Et ce Chroniqueur agréable
Du ſérieux & de la fable,
Ce Favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte de Grammont.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ces Mémoires.

CHAPITRE PREMIER.

SErvant d'introduction à l'Ouvrage,

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier DE GRAMMONT *au ſiege de Trin, & ſon genre de vie,* Page 8

CHAPITRE III.

Son éducation & ſes avantures avant ſon arrivée à ce ſiege, 13

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y paſſa ſon tems, 32

CHAPITRE V.

Son retour à la Cour de France. Ses avantures au ſiege d'Arras. Ses réponſes au Cardinal Mazarin. *Il eſt exilé de la Cour de France,* 64

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caractéres des perſonnes qui compoſoient cette Cour, 87

CHA-

CHAPITRE VII.

Il devient amoureux de Mademoiſelle d'Hamilton. *Diverſes avantures d'un Bal de la Reine. Voyage curieux de ſon Valet de Chambre à Paris,* 111

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire burleſque de l'Aumônier Pouſſatin. *Relation du ſiege de Lérida. Mariage du Duc* d'Yorck, *& autres particularitez de la Cour d'Angleterre,* 145

CHAPITRE IX.

Diverſes intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre, 186

CHAPITRE X.

Autres intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre, 243

CHAPITRE XI.

Retour du Chevalier DE GRAMMONT *à la Cour de France. Il eſt renvoyé en Angleterre. Diverſes intrigues amoureuſes de cette Cour, & mariages de la plûpart des Héros de ces Mémoires.* 298

Fin de la Table.

ME-

MÉMOIRES
DE LA VIE
DU
COMTE DE
GRAMMONT.

CHAPITRE I,

Servant d'Introduction à cet Ouvrage.

COmme ceux qui ne liſent, que pour ſe divertir, me paroiſſent plus raiſonnables, que ceux, qui n'ouvrent un Livre, que pour y chercher des Défauts, je déclare, que ſans me mettre en peine de la ſévere Erudition de ces derniers, je n'écris que pour l'Amuſement des autres.

Je déclare, de plus, que l'Ordre des Tems, ou la Diſpoſition des Faits, qui coutent plus à l'Ecrivain, qu'ils ne divertiſſent le Lecteur, ne m'embaraſſeront guéres dans l'Arrangement de ces Mémoires.

Dans le Deſſein de donner une Idée de celui, pour qui j'écris, les Choſes qui le diſtinguent auront place dans ces Fragmens, ſelon qu'elles s'offriront à mon Imagination, ſans égard à leur Rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourvu que l'Aſſemblage des Parties forme un Tout, qui rende parfaitement l'Original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ſes Héros comme ſes Lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui ſemble, & promene l'Attention des autres ſur de curieuſes Antiquitez, ou d'agréables Traités d'Erudition, qui n'ont pas toujours rapport à ſon Sujet.

Démétrius le Preneur de Villes n'étoit pas à beaucoup près ſi grand que ſon Pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit. En récompenſe, il nous apprend, que ſon Pere *Antigonus* n'étoit que ſon Oncle; mais, tout cela n'eſt qu'après avoir commencé ſa Vie par un Abrégé de ſa Mort; par un Sommaire de ſes divers Exploits, de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes Qualitez, où il fait entrer *Marc Antoine*, par compaſſion pour toutes ſes Foibleſſes.

Dans la Vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une Diſſertation ſur ſon Précepteur *Pythagore*; &, comme il croit qu'on eſt fort en peine de ſavoir, ſi c'eſt l'ancien Philoſophe; ou bien un certain Pythagore, qui, après avoir gagné le Prix de la Courſe aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enſeigner la Philoſophie, & lui aider à gouverner ſon Roiaume; il ſe tourmente beaucoup, pour éclaircir cette Difficulté, qu'il laiſſe enfin là.

Ce

Ce que j'en dis n'eſt pas pour reprocher quelque choſe à l'Hiſtorien de toute l'Antiquité, auquel on doit le plus ; c'eſt ſeulement pour autoriſer la maniere, dont j'écris une Vie plus extraordinaire, que toutes celles qu'il nous a laiſſées.

Il eſt queſtion de repréſenter un Homme, dont le Caractere inimitable efface des Défauts, qu'on ne prétend point déguiſer ; d'un Homme illuſtre par un Mélange de Vices & de Vertus, qui ſemblent ſe ſoutenir dans un Enchainement néceſſaire, rares dans leur parfait Accord, brillantes par leurs Oppoſitions.

C'eſt ce Relief incompréhenſible, qui, dans la Guerre, l'Amour, le Jeu, & les divers Etats d'une longue Vie, a rendu le Comte *de Grammont* l'Admiration de ſon Siecle. C'eſt par là qu'il a fait les Délices de tous les Païs, où il a promené ſes Agrémens, & ſon Inconſtance ; de ceux, où la Vivacité de ſon Eſprit a répandu de ces Mots heureux, qu'une Approbation univerſelle tranſmet à la Poſtérité ; de tous les Endroits enrichis des Profuſions de ſa Magnificence ; & de ceux enfin, où il a conſervé la Liberté de ſon Jugement, dans les Périls les plus preſſans, tandis que le Badinage de ſon Humeur, au milieu des Dangers les plus ſérieux de la Guerre, marquoit une Fermeté, qui n'appartient pas à tout le Monde.

Je ne ferai point ſon Portrait. A l'égard de ſa Figure, *Buſſi* & *St. Evremont*, Auteurs plus agréables que fideles, en ont écrit. Le prémier a peint le Chevalier *de Grammont* artificieux, volage, & même un peu perfide en

Amour, infatigable & cruel ſur la Jalouſie. *St. Evremont* s'eſt ſervi d'autres Couleurs, pour exprimer le Génie, & pour tracer en général les Manieres du Comte. Mais, l'un & l'autre s'eſt fait plus d'honneur dans ces différentes Peintures, qu'il n'a rendu de juſtice à ſon Héros.

C'eſt donc lui-même, qu'il faut écouter dans ces Récits agréables de Sieges & de Batailles, où il s'eſt diſtingué à la ſuite d'un autre Héros; & c'eſt lui, qu'il faut croire dans des Evénemens moins glorieux de ſa Vie, quand la Sincérité, avec laquelle il étale ſon Adreſſe, ſa Vivacité, ſes Supercheries, & les divers Stratagêmes dont il s'eſt ſervi, ſoit en Amour, ſoit au Jeu, exprime naturellement ſon Caractere.

C'eſt lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet Ecrit; puis que je ne fais que tenir la Plume, à meſure qu'il me dicte les Particularitez les plus ſingulieres & les moins connuës de ſa Vie.

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier de Grammont *au Siege de Trin, & ſon Genre de Vie.*

EN ces tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à préſent. *Louis XIII* régnoit encore, & le Cardinal *de Richelieu* gouvernoit le Roiaume. De Grands-Hommes commandoient de petites Armées; & ces Armées faiſoient de grandes choſes. La Fortune des Grands de la Cour dépendoit de la Faveur du Miniſtre; les Etabliſſemens n'y étoient ſolides, qu'à meſure qu'on

qu'on lui étoit dévoüé. De vaſtes Projets jettoient au Cœur des Etats voiſins les Fondemens de cette Grandeur redoutable, où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands Chemins étoient impraticables de jour, & les Ruës durant la nuit; mais, on voloit encore plus impunément ailleurs. La Jeuneſſe, en entrant dans le Monde, prenoit le Parti que bon lui ſembloit. Qui vouloit, ſe faiſoit Chevalier: Abbé, qui pouvoit; j'entends Abbé à Bénéfice. L'Habit ne diſtinguoit point le Chevalier de l'Abbé; & je crois que le Chevalier *de Grammont* étoit l'un & l'autre au Siege de Trin. Ce fut ſa premiere Campagne; & il y porta ces Diſpoſitions heureuſes, qui préviennent favorablement, & qui font qu'on n'a beſoin, ni d'Amis pour être introduit, ni de Recommandations pour être agréablement reçu par tout.

Le Siege étoit formé, quand il arriva. Celà lui épargna quelques Téméritez; car, un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a eſſuié les prémiers Coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y aiant plus rien à faire à l'égard de la Place ſur cet Article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée; &, comme la Charge de Lieutenant Général n'étoit pas encore connuë, *Du Pleſſis-Praſlin*, & le fameux Vicomte *de Turenne*, étoient ſes Maréchaux de Camp.

On portoit quelque reſpect aux Places de Guerre, avant qu'une Puiſſance, à laquelle rien ne peut réſiſter, eut trouvé moien de les abîmer par une Grêle affreuſe de Bombes, & par

le Ravage de cent Pieces de Canon en batterie. Avant ces furieux Orages, qui réduiſent le Gouverneur aux Soutérains, & la Garniſon en poudre, de fréquentes Sorties vivement repouſſées, de vigoureuſes Attaques vaillamment ſoutenuës, ſignaloient l'Art des Aſſiégeans & le Courage des Aſſiégés: &, par conſéquent, les Sieges étoient d'une Longueur raiſonnable; & les jeunes Gens avoient le tems d'y apprendre quelque choſe.

Il y eut de belles Actions de part & d'autre dans celui de Trin. On y eſſuia des Fatigues; on ſouffrit des Pertes: mais, on ne s'ennuia plus dans l'Armée, depuis que le Chevalier *de Grammont* y fut; plus de Fatigue dans la Tranchée; plus de Sérieux chez les Généraux; plus d'Ennuis dans les Troupes, depuis ſon Arrivée. Il cherchoit & portoit par tout la Joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme par tout ailleurs, on voioit des Gens de Mérite, ou des Gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier *de Grammont* dans les choſes qui le faiſoient briller, & n'y réüſſiſſoient pas; les autres admiroient ſes Talens, & recherchoient ſon Amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par ſa Figure, plus encore par le Caractere de ſon Eſprit. Il l'avoit ſimple & naturel; mais, avec le Diſcernement, & la Délicateſſe des plus fins, & des plus déliés. Plein de Franchiſe, & de Probité dans toutes ſes Manieres. Le Chevalier *de Grammont* ne fut pas long-tems à démêler les Qualitez qui le diſtinguoient. Ainſi, la Connoiſſance fut bientot faite, & l'Amitié bientot liée entr'eux.

Matta

Matta voulut abſolument que le Chevalier *de Grammont* vint s'établir chez lui. Il n'y conſentit, qu'à condition qu'il partageroit la Dépenſe. Comme ils avoient l'Humeur libérale, & magnifique, ce fut à Frais communs, qu'ils donnérent les Repas les mieux entendus, & les plus délicats qu'on eut encore vus. Le Jeu rendoit à merveille dans les commencemens; & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une ſeule.

Les Généraux, tour à tour régalez, admirérent leur Magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas ſi bien ſervis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les Choſes les plus communes; & ſon Eſprit étoit tellement à la Mode, que c'étoit ſe deshonorer, que de ne ſe pas ſoumettre à ſon Gout. *Matta* lui laiſſoit le ſoin de louer la Table, & d'en faire les honneurs; &, charmé d'un Applaudiſſement univerſel, il ſe perſuada qu'il n'y avoit rien de ſi beau, que de vivre comme ils faiſoient, & rien de plus aiſé, que de continuer: mais, il s'apperçut bientot que les plus grandes Proſpéritez ne ſont pas les plus durables.

Une groſſe Chere, une petite Oeconomie, des Domeſtiques infideles, une Fortune ennemie; tout cela s'uniſſant, pour déranger le Ménage, la Table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le Génie du Chevalier, fertile en Reſſources, entreprit de ſoutenir ſon prémier Honneur, par l'Expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'Etat de leurs Affaires ; quoique celui qui en avoit le ſoin les en eut ſéparément avertis, prêt à recevoir de l'Argent pour continuer la Dépenſe, ou à rendre ſes Comptes pour le paſſé. Un jour, que le Chevalier *de Grammont* étoit revenu plutot qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un Fauteuil ; &, ne voulant pas interrompre ſon Repos, il ſe mit à réver à ſon Projet. *Matta* s'éveilla, ſans qu'il s'en apperçut ; &, aiant quelque tems admiré la Contemplation où il paroiſſoit enſéveli, & ce profond Silence entre deux Hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment enſemble, il le rompit par un ſoudain Eclat de rire, qui ne fit qu'augmenter, à meſure que l'autre le regardoit. *Voilà*, dit le *Chevalier*, *un Réveil aſſez gai, & aſſez bouffon ; &, à qui en as-tu donc ? ou ſi c'eſt aux Anges que tu ris ? Ma foi, Chevalier*, dit Matta, *je ris d'un Songe, que je viens de faire, ſi naturel, & ſi plaiſant, qu'il faut que je t'en faſſe rire auſſi. Je rêvois que nous avions renvoié Mr. le Maître-d'Hôtel, Mr. le Chef-de-Cuiſine, & Mr. notre Officier ; réſolus, pour le reſte de la Campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étoient venus manger chez nous. Voilà mon Songe ; & toi, Chevalier, à quoi rêvois-tu ?*

Pauvre Eſprit ! dit le Chevalier, en hauſſant les Epaules, *te voilà d'abord ſur le côté ; te voilà dans la Conſternation & l'Humilité, pour quelques mauvais Propos que le Maître-d'Hôtel t'aura tenus comme à moi. Quoi ! après la Figure, que nous aurons faite, à la Barbe des Grands & des Etrangers*

Etrangers de l'Armée, quitter la Partie comme des Sots, & plier Bagage comme des Croquans, au prémier Epuiſement de Finance? Tu n'as point de Sentiment. Où eſt l'Honneur de la France? Et, où eſt l'Argent, dit Matta? *Car, mes Gens ſe donnent au Diable, qu'il n'y a pas dix Ecus dans la Maiſon; & je crois que les tiens ne t'en gardent gueres davantage: car, il y a plus de huit jours, que je ne t'ai vu, ni tirer ta Bourſe, ni compter ton Argent: Amuſement, qui t'occupoit volontiers en Proſpérité.*

Je conviens de tout cela, dit le *Chevalier. Mais, je veux te faire convenir, que tu n'es qu'une Poule mouillée dans cette Occaſion; &, que ſeroit-ce de toi, ſi tu te voiois dans l'Etat où je me ſuis trouvé à Lion, quatre jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire le Récit.*

CHAPITRE III.

Education & Avantures du Chevalier de Grammont, *avant ſon Arrivée au Siege de Trin.*

VOici, dit Matta, *qui ſent bien le Roman, hors qu'il faudroit que ce fut ton Ecuier, qui me contât ton Hiſtoire. C'eſt l'Ordre,* dit le *Chevalier. Cependant, je pourrai te parler de mes prémiers Exploits, ſans bleſſer ma Modeſtie; outre que mon Ecuier a l'Accent un peu burleſque pour un Récit héroïque.*

„ Tu ſauras donc qu'en arrivant à Lion „ ... *Eſt-ce comme cela, qu'on commence,* dit Matta? *Prends ton Hiſtoire d'un peu plus loin: les moin-*

dres Particularitez d'une Vie comme la tienne méritent d'être contées; mais, ſur tout, la Maniere dont tu ſaluas le Cardinal de Richelieu *la prémiere fois. On m'en a fait rire. Au reſte, je te diſpenſe de me parler des Gentilleſſes de ton Enfance; de la Généalogie, du Nom, & de la Qualité de tes Ancêtres; car, tu n'en ſçais pas un Mot.*

„ Ah! que tu fais le mauvais Plaiſant! Tu „ crois que tout le Monde eſt de ton Ignoran- „ ce. Tu t'imagines donc que je ne connois „ pas les *Mendores*, ni les *Coriſandes*, moi! Je „ ne ſais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon „ Pere d'être Fils d'*Henri IV.* Le Roi vouloit „ à toute force le reconnoître. Jamais ce Trai- „ tre d'Homme-là n'y voulut conſentir. Vois „ un peu ce que ce ſeroit que les *Grammonts*, „ ſans ce beau Travers! Ils auroient le Pas de- „ vant les *Céſars de Vendome.* Tu as beau rire; „ c'eſt l'Evangile. Mais, venons à notre Fait.

„ On me mit au College de Pau, dans la „ Vuë de me faire d'Egliſe; mais, comme j'a- „ vois bien d'autres Vuës, je n'avois garde d'y „ profiter: j'avois tellement le Jeu dans la tê- „ te, que le Précepteur, & les Régens, per- „ doient leur Latin, en me le voulant appren- „ dre. Le vieux *Brinon*, qui me ſervoit de „ Valet-de-Chambre & de Gouverneur, avoit „ beau me menacer de ma Mere. Je n'étu- „ diois, que quand il me plaiſoit; c'eſt-à-dire, „ quaſi jamais. Cependant, on me traitoit en „ Ecôlier de ma Qualité; j'eus toutes les Digni- „ tez de la Claſſe, ſans les avoir méritées, & „ ſortis du College à-peu-près comme j'y étois „ entré. On trouva que j'en ſavois encore de

„ reſte

„ reſte pour l'Abbaïe que mon Frere avoit de-
„ mandé pour moi.

„ Il venoit d'épouſer la Niece d'un Miniſtre
„ devant qui tous Genoux fléchiſſoient. Il vou-
„ lut me préſenter à lui. J'eus peu de Peine à
„ quitter mon Païs, & beaucoup d'Impatience
„ d'arriver à Paris. Mon Frere m'aiant tenu
„ quelque tems auprès de lui, pour me dé-
„ gourdir, me lâcha par la Ville, pour perdre
„ l'Air de la Campagne, & trouver celui du
„ Monde. Je l'attrapai ſi bien, que je ne vou-
„ lus plus m'en défaire, quand il fut Queſtion
„ de me préſenter à la Cour, en Equipage
„ d'Abbé. Tu ſais comme on ſe mettoit alors.
„ Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre
„ une Soutanne par deſſus mes Habits; &,
„ mon Frere mourant de rire de mon Habille-
„ ment Eccléſiaſtique, voulut en faire rire les
„ autres. J'avois la plus belle Tête du monde,
„ bien poudrée & bien friſée, par deſſus ma
„ Soutanne, & par deſſous, des Botines blan-
„ ches & des Eperons dorez. Le Cardinal,
„ qui avoit l'Eſprit pénétrant, n'avoit garde de
„ rire. Cette Elévation de Sentimens lui donna
„ de l'ombrage. Il jugea de ce que ſeroit un
„ Génie, qui, à cet Age, ſe mocquoit de la
„ Tonſure, & mépriſoit le petit Colet.

„ Quand mon Frere m'eut remené chez lui;
„ *Or ça, notre petit Cadet*, me dit-il, *cela s'eſt*
„ *paſſé à merveille, & notre Ajuſtement mi-parti*
„ *de Robe, & d'Epée, a beaucoup réjoui la Cour;*
„ *mais, ce n'eſt pas tout: il faut opter, mon petit*
„ *Cavalier. Voiez donc, ſi, vous en tenant à*
„ *l'Egliſe, vous voulez poſſéder de grands Biens,*

„ *&*

„ *& ne rien faire ; ou, avec une petite Légitime,*
„ *vous faire caſſer Bras & Jambes, pour être le*
„ Fructus Belli *d'une Cour inſenſible, & parvenir*
„ *ſur la fin de vos jours à la Dignité de Maréchal*
„ *de Camp, avec un Oeil de Verre, & une Jambe*
„ *de Bois.*

„ *Je ſai*, lui dis-je, *qu'il n'y a aucune Com-*
„ *paraiſon entre ces deux Etats, pour la Commo-*
„ *dité de la Vie ; mais, comme il faut chercher*
„ *ſon Salut préférablement à tout, je ſuis réſolu*
„ *de renoncer à l'Egliſe, pour tâcher de me ſau-*
„ *ver ; à condition néanmoins que je garderai mon*
„ *Abbaie.* Les Remontrances & l'Autorité de
„ mon Frere furent inutiles, pour m'en détour-
„ ner, & il falut bien me paſſer ce dernier
„ Article, pour m'entretenir à l'Académie.

„ T'u ſais que je ſuis le plus adroit Homme
„ de France ; ainſi, j'eus bientot appris tout
„ ce qu'on y montre : &, en chemin faiſant,
„ j'appris encore ce qui perfectionne la Jeu-
„ neſſe, & rend honnête-Homme ; car, j'ap-
„ pris encore toutes ſortes de Jeux aux Cartes
„ & aux Dez. La vérité eſt que je m'y crus
„ d'abord beaucoup plus ſavant que je ne l'é-
„ tois ; comme je l'ai dans la ſuite éprouvé.

„ Ma Mere, qui ſçut le parti que je prenois,
„ pleura la Profeſſion que j'avois quittée, & ne
„ put ſe conſoler de celle que j'avois priſe.
„ Elle avoit compté que dans l'Egliſe je ſerois
„ un Saint ; elle compta que je ſerois un Diable
„ dans le Monde, ou tué à la Guerre. Je
„ mourois d'envie d'y aller ; mais, comme j'é-
„ tois encore trop jeune, il fallut faire une
„ Campagne à Bidache, avant que d'en faire
„ une à l'Armée.

„ Quand

„ remis auprès de lui, pour l'étudier. Il jouoit „ tout de travers, Ecôles ſur Ecôles, Dieu ſait. „ Je commençois à me ſentir quelques Remords „ ſur l'Argent, que je devois gagner à une „ petite Citrouille, qui en ſavoit ſi peu. Il per- „ dit ſon Ecot; on ſervit, & je le fis mettre „ auprès de moi. C'étoit une Table de Ré- „ fectoire, où nous étions pour le moins vingt- „ cinq, malgré la Promeſſe de mon Hôte.

„ Le plus maudit Repas du Monde fini, toute „ cette Cohuë ſe diſperſa, je ne ſai comment, „ à la réſerve du petit Suiſſe, qui ſe tint au- „ près de moi, & de l'Hôte, qui ſe vint met- „ tre de l'autre côté. Ils fumoient comme des „ Dragons, & le Suiſſe me diſoit de tems en „ tems, *Demande pardon à Monſieur de la Li-* „ *berté grande;* & là-deſſus m'envoioit des Bouf- „ fées de Tabac à m'étouffer. Monſieur *Ceriſe*, „ de l'autre côté, me demanda la Liberté de „ me demander ſi j'avois jamais été dans ſon „ Païs, & parut ſurpris de me voir aſſez bon „ Air, ſans avoir voiagé en Suiſſe.

„ Le petit Ragot, à qui j'avois à faire, „ étoit auſſi Queſtionneur que l'autre. Il me „ demanda ſi je venois de l'Armée de Pied- „ mont; & lui aiant dit que j'y allois, il me „ demanda ſi je voulois acheter des Chevaux; „ qu'il en avoit bien deux cens, dont il me „ feroit bon marché. Je commençois à être „ enfumé comme un Jambon; &, m'ennuiant „ du Tabac & des Queſtions, je propoſai à „ mon Homme de jouer une petite Piſtole au „ Trictrac, en attendant que nos Gens euſſent „ ſoupé. Ce ne fut pas ſans beaucoup de façons

„ qu'il

„ qu'il y conſentit, en me demandant pardon „ de la Liberté grande.

„ Je lui gagnai Partie, Revanche, & le Tout, „ dans un clin d'œil; car, il ſe troubloit, & „ ſe laiſoit enfiler, que c'étoit une Bénédiction. „ *Brinon* arriva ſur la fin de la troiſieme Partie, „ pour me mener coucher. Il fit un grand „ Signe de Croix, & n'eut aucun égard à tous „ ceux que je lui faiſois de ſortir. Il fallut me „ lever, pour lui en aller donner l'Ordre en „ particulier. Il commença par me faire des „ Réprimendes de ce que je m'encanaillois avec „ un vilain Monſtre comme cela. J'eus beau „ lui dire, que c'étoit un gros Marchand, qui „ avoit force Argent, & qui ne jouoit non „ plus qu'un Enfant, *Lui, Marchand?* s'écria-„ t-il. *Ne vous y fiez pas, Mr. le Chevalier.* „ *Je me donne au Diable, ſi ce n'eſt quelque Sor-*„ *cier. Tais-toi, vieux Fou*, lui dis-je; *il n'eſt* „ *non plus Sorcier que toi; c'eſt tout dire: &*, „ *pour te le montrer, je lui veux gagner quatre* „ *ou cinq cens Piſtoles avant de me coucher.* En „ diſant cela, je le mis dehors, avec Défenſe „ de rentrer, ou de nous interrompre.

„ Le Jeu fini, le petit Suiſſe déboutonna ſon „ Haut-de-Chauſſe, pour tirer un beau Qua-„ druple d'un de ſes Gouſſets; &, me le pré-„ ſentant, il me demanda pardon de la Liber-„ té grande, & voulut ſe retirer. Ce n'étoit „ pas mon Compte. Je lui dis que nous ne „ joüions que pour nous amuſer: que je ne „ voulois point de ſon Argent; & que, s'il „ vouloit, je lui jouerois ſes quatre Piſtoles „ dans un tour unique. Il en fit quelque diffi-

culté,

„ culté, mais, il ſe rendit à la fin, & les re-
„ gagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une au-
„ tre; la Chance tourna; le Dez lui devint fa-
„ vorable, les Ecôles ceſſérent; je perdis Par-
„ tie, Revanche, & le Tout: les Moitiés ſui-
„ virent, le Tout en fut. J'étois piqué; lui
„ beau Joueur: il ne me refuſa rien, & me
„ gagna tout, ſans que j'euſſe pris ſix Trous,
„ en huit ou dix Parties. Je lui demandai en-
„ core un Tour pour cent Piſtoles; mais, com-
„ me il vit que je ne mettois pas au Jeu, il
„ me dit qu'il étoit tard; qu'il falloit qu'il allât
„ voir ſes Chevaux; & ſe retira, me deman-
„ dant pardon de la Liberté grande. Le Sens-
„ froid, dont il me refuſa, & la Politeſſe,
„ dont il me fit la Révérence, me piquérent
„ tellement, que je fus tenté de le tuer. Je
„ fus ſi troublé de la rapidité dont je venois de
„ perdre juſques à la derniere Piſtole, que je
„ ne fis pas d'abord toutes les Réfléxions, qu'il
„ y a à faire ſur l'Etat où j'étois réduit.

„ Je n'ôſois remonter dans ma Chambre,
„ de peur de *Brinon*. Par bonheur, s'étant en-
„ nuié de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut
„ quelque Conſolation; mais, elle ne dura pas.
„ Dès que je fus au Lit, tout ce qu'il y avoit
„ de funeſte dans mon Avanture ſe préſenta à
„ mon Imagination. Je n'eus garde de m'en-
„ dormir. J'enviſageois toute l'Horreur de mon
„ Deſaſtre, ſans y trouver de Remede; & j'eus
„ beau tourner mon Eſprit de toutes façons,
„ il ne me fournit aucun Expédient. Je ne
„ craignois rien tant que l'Aube du jour: elle
„ arriva pourtant, & le cruel *Brinon* avec elle.

„ Il

„ Il étoit botté juſqu'à la Ceinture, & faiſant
„ claquer un maudit Foüet, qu'il tenoit à la
„ main: *Debout, Mr. le Chevalier*, s'écria-t-il,
„ *en ouvrant mes Rideaux; les Chevaux ſont à*
„ *la Porte, & vous dormez encore. Nous devrions*
„ *avoir déjà fait deux Poſtes; ça de l'Argent,*
„ *pour païer dans la Maiſon.* Brinon, lui dis-je,
„ *d'une Voix humiliée, fermez le Rideau. Com-*
„ *ment!* s'écria-t-il, *Fermez le Rideau! Vous*
„ *voulez donc faire votre Campagne à Lion?*
„ *Apparemment vous y prenez gout. Et le gros*
„ *Marchand, vous l'avez dévaliſé? Non pas,*
„ *Mr. le Chevalier? Cet Argent ne vous profitera*
„ *pas. Ce Malheureux a peut-être une Famille;*
„ *&, c'eſt le Pain de ſes Enfans qu'il a joué,*
„ *& que vous avez gagné. Cela, valoit-il la*
„ *peine de veiller toute la nuit? Que diroit Ma-*
„ *dame, ſi elle voioit ce Train? Mr.* Brinon,
„ lui dis-je, *fermez, s'il vous plait, le Rideau.*
„ Mais, au lieu de m'obéïr, on eut dit que le
„ Diable lui fouroit dans l'Eſprit ce qu'il y
„ avoit de plus ſenſible, & de plus piquant
„ dans un Malheur comme le mien. *Et com-*
„ *bien*, me diſoit-il, *Les cinq cens? Que fera*
„ *ce pauvre Homme? Souvenez-vous que je vous*
„ *l'ai dit, Monſieur le Chevalier. Cet Argent ne*
„ *vous profitera pas. Eſt-ce quatre cens? trois?*
„ *deux? Quoi! ce ne ſeroit que cent Louis?* pour-
„ ſuivit-il, voiant que je branlois la tête à
„ chaque Somme qu'il avoit nommé. *Il n'y a*
„ *pas grand mal à cela, & cent Piſtoles ne le ruine-*
„ *ront pas, pourvu que vous les aiés bien gagnées.*
„ Brinon, *mon Ami*, lui dis-je, *avec un grand*
„ *Soupir, fermez le Rideau; je ſuis indigne de voir*
„ *le jour.*

„ *Brinon*

„ Quand je fus de retour auprès de ma Mere, „ j'avois tellement l'Air de la Cour & du Monde, qu'elle eut du Reſpect pour moi, au lieu „ de me gronder de mon Entêtement pour les „ Armes. J'étois ſon Idôle; &, me trouvant „ inébranlable, elle ne ſongea qu'à me garder „ le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on „ fit mon petit Equipage.

„ Le fidele *Brinon*, qui me fut redonné pour „ Valet-de-Chambre, devoit encore faire la „ Charge de Gouverneur & d'Ecuier; parce „ que c'eſt peut-être le Gaſcon unique, qu'on „ verra jamais ſérieux & rébarbatif au Point „ où il l'eſt. Il répondit de ma Conduite ſur „ la Bienſéance & la Morale, & promit à ma „ Mere, qu'il rendroit bon Compte de ma „ Perſonne dans les Dangers de la Guerre. „ J'eſpere qu'il tiendra mieux ſa Parole à l'é„ gard de ce dernier Article, qu'il n'a fait ſur „ les autres.

„ On fit partir mon Equipage huit jours „ avant moi. C'étoit toujours autant de tems „ que ma Mere gagnoit, pour me faire des „ Exhortations. Enfin, après m'avoir bien „ conjuré d'avoir la Crainte de Dieu devant les „ yeux, & l'Amour du Prochain en recom„ mandation, elle me laiſſa partir ſous la garde „ du Seigneur, & du ſage *Brinon*.

„ Dès la ſeconde Poſte, nous primes Que„ relle. On lui avoit mis quatre cens Louis „ entre les mains, pour ma Campagne. Je les „ voulus avoir. Il s'y oppoſa fortement. *Vieux „ Faquin*, lui dis-je, *eſt-ce à toi cet Argent; „ ou, ſi on te l'a donné pour moi? A ton avis,*

„ *il*

„ *il me ſaudroit un Tréſorier pour ne me paier que*
„ *par Ordonnance.* Je ne ſai ſi ce fut par Preſ-
„ ſentiment qu'il s'attriſta; mais, ce fut avec
„ des Violences & des Convulſions extrêmes,
„ qu'il ſe vit contraint de céder. On eut dit
„ que je lui arrachois le Cœur.

„ Je me ſentis plus léger & plus gai, depuis
„ le Dépôt dont je l'avois ſoulagé; lui, au con-
„ traire, parut ſi accablé, qu'on eut dit que
„ je lui avois mis quatre cens Livres de Plomb
„ ſur le dos, en lui ôtant ces quatre cens Piſto-
„ les. Il fallut fouetter ſon Cheval moi-même;
„ tant il alloit peſamment, & ſe retournant de
„ tems en tems, *Mr. le Chevalier*, me diſoit-il,
„ *ce n'eſt pas ainſi que Madame l'entend.* Ses Ré-
„ fléxions & ſes Douleurs ſe renouvelloient à
„ chaque Poſte; car, au lieu de donner dix ſols
„ au Poſtillon j'en donnois trente.

„ Nous arrivames enfin à Lion. Deux Sol-
„ dats nous arrêterent à la Porte de la Ville,
„ pour nous mener chez le Gouverneur. J'en
„ pris un pour me conduire à la meilleure Hô-
„ tellerie, & mis *Brinon* entre les mains de
„ l'autre, pour aller rendre compte au Com-
„ mandant de mon Voiage, & de mes Deſ-
„ ſeins.

„ Il y a d'auſſi bons Traiteurs à Lion qu'à
„ Paris; mais, mon Soldat, ſelon la Coutume,
„ me mena chez un de ſes Amis, dont il me
„ vanta la Maiſon, comme le lieu de la Ville
„ où l'on faiſoit la Chere la plus délicate, &
„ où l'on trouvoit la meilleure Compagnie.
„ L'Hôte de ce Palais étoit gros comme un
„ Muid. Il s'appelloit *Ceriſe.* Il étoit Suiſſe

„ de

„ de Nation, Empoiſonneur de Profeſſion, &
„ Voleur par Habitude. Il me mit dans une
„ Chambre aſſez propre, & me demanda ſi je
„ voulois manger en Compagnie, ou ſeul.
„ Je voulus être de l'Auberge, à cauſe du Beau
„ Monde, que le Soldat m'avoit promis dans
„ cette Maiſon.

„ *Brinon*, que les Queſtions du Gouverneur
„ avoient impatienté, revint plus renfrogné
„ qu'un vieux Singe; &, voiant que je me
„ peignois un peu, pour deſcendre, *Et que*
„ *voulez-vous donc, Monſieur*, me dit-il? *Aller*
„ *trotter par la Ville? Non pas? N'eſt-ce pas aſſez*
„ *trotté depuis le Matin? Mangez un Morceau,*
„ *& couchez-vous à bonne heure, pour être du*
„ *matin à Cheval, à la pointe du jour. Monſieur*
„ *le Controlleur*, lui dis-je, *je ne veux ni trotter*
„ *par la Ville, ni manger ſeul, ni me coucher à*
„ *bonne heure. Je veux ſouper en Compagnie là*
„ *bas? En pleine Auberge?* s'écria-t-il. *Hé!*
„ *Monſieur, vous n'y ſongez pas. Je me donne*
„ *au Diable, s'ils ne ſont une douzaine de Bara-*
„ *gouineurs à jouer Cartes & Dez, qu'on n'en-*
„ *tendroit pas Dieu tonner.*

„ J'étois devenu inſolent, depuis que je m'é-
„ tois emparé de l'Argent; & voulant com-
„ mencer à me ſouſtraire de la Domination de
„ mon Gouverneur, *Savez-vous bien, Monſieur*
„ Brinon, lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un*
„ *Sot faſſe le Raiſonneur? Allez-vous-en ſouper,*
„ *s'il vous plait, & que j'aie ici des Chevaux de*
„ *Poſte avant le jour.*

„ J'avois ſenti petiller mon Argent, au mo-
„ ment qu'il avoit lâché le mot de Cartes &

„ Dez

„ Dez. Je fus un peu ſurpris de trouver la Salle „ où l'on mangeoit remplie de Figures extraor- „ dinaires. Mon Hôte, après m'avoir préſen- „ té, m'aſſura qu'il n'y avoit que dix huit ou „ vingt de ces Meſſieurs, qui auroient l'Hon- „ neur de manger avec moi. Je m'approchai „ d'une Table où l'on jouoit, & je faillis à „ mourir de rire. Je m'étois attendu à voir „ bonne Compagnie, & gros Jeu; &, c'étoient „ deux Allemands, qui jouoient au Tric-trac. „ Jamais Chevaux de Carroſſe n'ont joué com- „ me ils faiſoient; mais, leur Figure, ſur tout, „ paſſoit l'Imagination. Celui, auprès de qui „ j'étois, étoit un petit Ragot, graſſouillet & „ rond comme une Boule. Il avoit une Fraiſe, „ avec un Chapeau pointu, haut d'une Aulne. „ Non, il n'y a perſonne, qui d'un peu loin, „ ne l'eut pris pour le Dôme de quelque Egli- „ ſe, avec un Clocher deſſus. Je demandai à „ l'Hôte ce que c'étoit? *Un Marchand de Bâle*, „ me dit-il, *qui vient vendre ici des Chevaux*; „ *mais, je crois qu'il n'en vendra gueres, de la „ maniere qu'il s'y prend: car, il ne fait que „ jouer. Joue-t-il gros Jeu*, lui dis-je? *Non pas „ à préſent*, dit-il: *ce n'eſt que pour leur Ecot, „ en attendant le Souper; mais, quand on peut „ tenir le petit Marchand en particulier, il jouë „ beau Jeu. A-t-il de l'Argent*, lui dis-je? „ *Oh, oh*, dit le perfide Ceriſe. *Pleut à Dieu „ que vous lui euſſiés gagné mille Piſtoles, & en „ être de moitié, nous ne ſerions pas long-tems à „ les attendre.*

„ Il ne m'en fallut pas davantage pour mé- „ diter la Ruine du Chapeau pointu. Je me

„ remis

„ *Brinon* treſſaillit à ces triſtes Paroles; mais, „ il penſa s'évanouïr, quand je lui contai mon „ Avanture. Il s'arracha les Cheveux, fit des „ Exclamations douloureuſes, dont le Refrain „ étoit toujours, *Que dira Madame?* Et, après „ s'être épuiſé en Regrets inutiles, *à donc,* „ *Mr. le Chevalier*, me dit-il, *que prétendez-* „ *vous devenir? Rien*, lui dis-je; *car, je ne* „ *ſuis bon à rien.* Enſuite, comme j'étois un „ peu ſoulagé de lui avoir fait ma Confeſſion, „ il me paſſa quelques Projets dans la tête, „ que je ne pus lui faire approuver. Je vou- „ lois encore propoſer au Marchand de Che- „ vaux de lui en acheter bien cher à crédit, „ pour les revendre à bon marché. *Brinon* ſe „ mocqua de toutes ces Propoſitions; &, après „ avoir eu la Cruauté de me laiſſer long-tems „ tourmenter, il me tira d'affaire. Les Parens „ font toujours quelque Vilenie à leurs pauvres „ Enfans. Ma Mere avoit eu deſſein de me „ donner cinq cens Louis; elle en avoit rete- „ nu cinquante, tant pour quelques petites Ré- „ parations à l'Abbaie, que pour faire prier „ Dieu pour moi. *Brinon* étoit chargé de cin- „ quante autres, avec ordre de ne m'en point „ parler, que dans quelque preſſante Néceſſité. „ Elle arriva bientot, comme tu vois.

„ Voilà, pour abréger, le Denouëment de „ prémiere Intrigue. Le Jeu m'a favoriſé juſ- „ ques ici; car, je me ſuis vu quinze cens „ Louis, tous Frais faits, depuis mon Arrivée. „ La Fortune eſt redevenue mauvaiſe, il la „ faut corriger. Notre Argent eſt au bas; „ eh bien, il y faut remédier.„

Rien n'eſt plus aiſé, dit Matta. *Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de Chevaux, auſſi Dupe que celui de Lion. Mais, à-propos, le fidele* Brinon *n'auroit-il point encore quelque Réſerve pour la derniere Extrémité? La voilà ma foi venuë, & nous ne ferions pas mal de nous en ſervir.*

La Plaiſanterie ſeroit de ſaiſon, lui dit le *Chevalier, ſi tu ſavois où donner de la tête. Il faut avoir de l'Eſprit de reſte, pour en vouloir fourrer par tout, comme tu prétends faire. Que Diable! tu veux toujours badiner, ſans ſonger que la Conjoncture eſt des plus ſérieuſes pour nous. Ecoute, je vais demain au Quartier général; je dinerai chez le Comte* de Caméran, *& je le prierai de ſouper. . . . Et où?* dit Matta. *Ici*, dit le *Chevalier. Tu es Fou, mon pauvre Ami*, dit l'autre. *Voici, apparemment, un de tes Projets de Lion; tu ſais que nous n'avons ni Argent, ni Crédit; & , pour raccommoder nos Affaires, tu veux donner à ſouper.*

Eſprit bouché! dit le *Chevalier, eſt-il poſſible, que depuis le tems que nous ſommes enſemble, il ne te ſoit pas venu le moindre brin d'Imagination? Le Comte* de Caméran *jouë au Quinze, & moi auſſi; nous avons beſoin d'Argent, il n'en ſait que faire; je commanderai un excellent Repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton Maitre d'Hôtel; & ne te mets en peine de rien, horſmis de quelques Précautions, qu'il eſt bon de prendre dans une Occaſion comme celle-ci. Comme quoi*, dit Matta? *Voici comme quoi*, dit le *Chevalier; car, je vois bien qu'il te faut expliquer juſques aux choſes les plus claires.*

Tu

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes; n'eſt-il pas vrai? Dès que la Nuit ſera venue, tu feras prendre les Armes à quinze ou vingt Soldats commandez par la Place, *ton Sergent, & tu les poſteras ventre à terre entre-ci & le Quartier général. . . . . Comment, Mor. . . . . !* s'écria Matta, *une Embuſcade! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoiard. Si c'eſt là ton Deſſein, je te déclare que je n'en ſuis pas. . . . . Pauvre Eſprit!* dit le *Chevalier, Voici le Fait. Il y a de l'apparence, que nous lui gagnerons ſon Argent. Les Piedmontois, honnêtes-Gens d'ailleurs, ſont ſoupçonneux volontiers, & deffians. Celui-ci commande la Cavalerie. Tu ſais que tu ne ſaurois te taire, & tu es Homme à lâcher quelque mauvaiſe Plaiſanterie pour l'inquiéter. Sil s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir, que ſait-on ce qu'il pourroit faire? Car, il eſt d'ordinaire accompagné de huit ou dix Hommes à Cheval. C'eſt pourquoi, quelque Reſſentiment que la Perte lui cauſe, il eſt bon de ſe mettre en état de n'en avoir point le Démenti.*

Embraſſe-moi, cher Chevalier, dit Matta, *ſe tenant les côtez; embraſſe-moi; car, tu es trop merveilleux. J'étois un bon Sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des Précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une Table & des Cartes, ou peut-être faire proviſion de quelques Dez de Mauvaiſe-foi. Je ne me ſerois jamais aviſé de faire ſoutenir un Homme, qui joue au Quinze, par un Détachement d'Infanterie. Il faut avouer que tu es déjà grand Homme de Guerre.*

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier *de Grammont* l'avoit projetté; l'infortuné Caméran donna dans le Piege. On ſoupa le plus agréablement du monde. *Matta* but cinq ou ſix grands Coups, pour étouffer un reſte de Délicateſſe, qui l'inquiétoit. Le Chevalier *de Grammont*, brillant à ſon ordinaire, penſa faire mourir de rire un Convié, qu'il alloit bientot rendre très ſérieux; & le bon *Caméran* mangeoit comme un Homme dont les Affections étoient partagées entre la Bonne-Chere, & l'Amour du Jeu: c'eſt-à-dire, qu'il ſe hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux, qu'il deſtinoit au Quinze.

Le Repas fini, le Sergent *la Place* poſta ſon Embuſcade; & le Chevalier *de Grammont* entreprit ſon Homme. Il avoit encore ſur le Cœur la Perfidie du Suiſſe *Ceriſe*, & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'Inſenſibilité contre de foibles Remords, & quelques Scrupules, qui ſe levoient dans ſon Ame. *Matta*, ne voulant point être Spectateur de l'Hoſpitalité violée, ſe mit dans un Fauteuil, pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre Piſtoles, comme pour badiner; mais, *Caméran* aiant été trois ou quatre fois de reſte, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus ſérieux. Il fut encore de reſte; & il devint orageux; les Cartes volérent par la Chambre, & les Exclamations éveillérent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de Sommeil

meil & chaude de Vin, il ſe mit à rire des Tranſports du Piedmontois; &, au lieu de le conſoler, *Ma foi, mon pauvre Comte*, lui dit-il, *ſi j'étois dans vôtre Place, je ne jouerois plus. Et pourquoi?* dit l'autre. *Je ne ſai*, dit-il; *mais, le Cœur me dit, que vôtre Guignon ne changera pas. Il faut voir*, dit Caméran, *en demandant des Cartes. Voiez donc*, dit *Matta*; & ſe rendormit. Mais, ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les Cartes étoient également malheureuſes pour le Perdant. Il n'y rencontroit que des Lardons; &, en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne ſervoit de rien. Nouvelles Exclamations. *Ne vous l'avois-je pas dit*, s'écria *Matta*, qui s'étoit réveillé en ſurſaut? *Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croiez moi, les plus courtes Folies ſont les meilleures. Quittez; car, je me donne au Diable, s'il eſt poſſible que vous gagniés. Et, d'où vient?* dit *Cameran*, qui commençoit à s'impatienter. *Voulez-vous le ſavoir?* dit Matta. *Ma foi, c'eſt que nous vous trompons.*

Le Chevalier *de Grammont*, outré d'une Raillerie d'autant plus mal placée qu'elle avoit quelque Air de Vérité, *Mr.* Matta, lui dit-il, *trouvez-vous qu'il ſoit fort agréable pour un Homme qui joue auſſi malheureuſement que Monſr. le Comte, de lui rompre la tête de vos froides Plaiſanteries? Pour moi, j'en ſuis ſi ennuié, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait.* Un Homme piqué ne craint rien tant qu'une telle Menace; & le Seigneur *Caméran*, ſe radouciſſant, lui dit, qu'il n'y avoit

qu'à laiſſer parler Mr. *Matta*, ſi cela ne l'offenſoit pas; que pour lui, cela ne lui faiſoit aucune peine.

Le Chevalier *de Grammont* en uſa bien plus honnêtement, que le Suiſſe de Lion n'avoit fait à ſon égard; car, il joua ſur ſa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en ſut ſi bon gré, qu'il perdit juſques à quinze cent Piſtoles, & les paia dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle maniere de ſon Intempérance de Langue. Toute la raiſon, qu'en eut celui qui le réprimendoit, fut qu'il y avoit de la Conſcience à laiſſer tromper le pauvre Savoiard, ſans l'en avertir; outre, diſoit-il, qu'il eut été bien aiſe de voir ſon Infanterie aux mains avec la Cavalerie *de Caméran*, en cas qu'il eut voulu faire le Mauvais.

Cette Avanture les aiant remis en fonds, la Fortune ſe déclara pour eux pendant le reſte de la Campagne, & le Chevalier *de Grammont*, pour faire voir qu'il ne s'étoit ſaiſi des Effets du Comte, que par Droit de Répréſailles, & pour ſe dédommager de la Perte qu'il avoit faite à Lion, commença dès ce tems-là à faire l'uſage de ſon Argent, qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les Occaſions. Il déterroit les Malheureux, pour les ſecourir; les Officiers, qui perdoient leurs Equipages à la Guerre, ou leur Argent au Jeu; les Soldats eſtropiés dans la Tranchée: enfin, tout éprouvoit ſa Libéralité; mais, ſa maniere d'obliger ſurpaſſoit encore ſes Bien-faits. Tout Homme, qu'on admire par ces Endroits, réüſſit par tout. Connu des Soldats, il en étoit adoré. Les Généraux

le

le trouvoient dans toutes les Occaſions, où il y avoit quelque choſe à faire, & le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la Fortune déclarée pour lui, ſon prémier ſoin fut de faire Reſtitution, en mettant *Caméran* de part avec lui dans toutes les bonnes Parties.

Un fonds inépuiſable de bonne-Humeur & de Vivacité lui fourniſſoit toujours quelque choſe de nouveau dans les Diſcours, & dans les Actions. Je ne ſai par quelle occaſion Mr. *de Turenne* commanda ſur la fin du Siege un Corps ſéparé. Le Chevalier *de Grammont* le fut voir dans ſes nouveaux Quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. Mr. *de Turenne* aimoit naturellement la joie. La ſeule préſence du Chevalier l'inſpiroit. Il fut charmé de ſa Viſite; &, par reconnoiſſance, il voulut le faire jouër. Le Chevalier *de Grammont* lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de ſon Précepteur, que quand on alloit chez ſes Amis, il n'étoit pas prudent d'y laiſſer ſon Argent, ni honnête d'emporter le leur. *Effectivement*, dit Mr. *de Turenne*, *il ne trouveroit, ni gros Jeu, ni grand Argent parmi nous; mais, afin qu'il ne ſoit pas dit que l'on le laiſſe aller ſans avoir joué, jouons chacun un Cheval.*

Le Chevalier *de Grammont* y conſentit. La Fortune, qui l'avoit ſuivi dans un Lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit beſoin, lui fit gagner quinze ou ſeize Chevaux en badinant; &, voiant qu'il y avoit quelques Viſages conſternez de la Perte, *Meſſieurs*, leur dit-il, *je ſerois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général. Il ſuffit que vous m'en-*

voiés tous vos Chevaux demain ; à la réſerve d'un que je donne pour les Cartes. Le Valet-de-Chambre crut qu'il ſe mocquoit. *Je vous parle ſérieuſement*, dit le Chevalier ; *je vous donne un Cheval pour les Cartes ; & , qui plus eſt , prenez celui que vous voudrez , excepté le mien. Effectivement*, dit Monſr. *de Turenne , j'en ſuis charmé , pour la Nouveauté du Fait ; car , je ne crois pas qu'on ait vu juſqu'à préſent donner au Cheval pour les Cartes.*

Trin ſe rendit enfin. Le Baron *de Batteville*, qui l'avoit vaillamment défendu, & longtems, eut une Capitulation digne de ſa Réſiſtance. Je ne ſai ſi le Chevalier *de Grammont* eut quelque part à la Priſe de cette Place ; mais, je ſai bien, que ſous un Regne plus glorieux, & des Armes par tout victorieuſes, ſa Hardieſſe & ſon Adreſſe en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la Vue de ſon Maître. C'eſt ce qu'on verra dans ſuite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

Son Arrivée à la Cour de Turin , & comment il y paſſe ſon Tems.

LA Gloire dans les Armes n'eſt tout au plus que la moitié du Brillant qui diſtingue les Héros. Il faut que l'Amour mette la derniere main au Relief de leur Caractere, par les Travaux, la Témérité des Entrepriſes, & la Gloire des Succès. Nous en avons des Exemples, non ſeulement dans les Romans ; mais, dans l'Hiſtoire

l'Hiſtoire véritable des plus fameux Guerriers, & des plus célébres Conquérans.

Le Chevalier *de Grammont* & *Matta*, qui ne ſongeoient gueres à ces Exemples, ne laiſſérent pas de ſonger qu'il étoit bon de s'aller délaſſer des Fatigues du Siege de Trin, en formant quelque Siege aux dépens des Beautez & des Epoux de Turin. Comme la Campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques Exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repaſſer les Monts.

Ils ſe mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'*Amadis*, ou Dom *Galaor*, après avoir reçu l'Accolade, & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les Avantures, & courant après l'Amour, la Guerre, & les Enchantemens. Ils valoient bien ces deux Freres; car, s'ils ne ſavoient pas autrement *pour fendre Geans, dérompre Harnois, & porter en Croupes belles Demoiſelles, ſans leur parler de rien*, ils ſavoient jouër, & les autres n'y connoiſſoient rien.

Ils arrivérent à Turin, furent agréablement reçus, & fort diſtingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien-faits; ils avoient de l'Eſprit, & faiſoient de la Dépenſe. Dans quel Païs du Monde ne réüſſit-on pas avec de tels Avantages? Comme Turin étoit alors celui de l'Amour, & de la Galanterie, deux Etrangers de cet Air, qui n'aimoient pas à s'ennuier, n'avoient garde d'ennuier les Dames de la Cour.

Quoique les Hommes y fuſſent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le Don de plaire.

Ils avoient du Reſpect pour leurs Femmes, & de la Conſidération pour les Etrangers; & leurs Femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de Conſidération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Roiale, digne Fille de *Henri IV*, rendoit ſa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de ſon Pere, à l'égard des Sentimens qui conviennent au Sexe; &, à l'égard de ce qu'on appelle la Foibleſſe des grands Cœurs, Son Alteſſe n'avoit pas dégénéré.

Le Comte *de Tanes* étoit ſon prémier Miniſtre. Les Affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant ſon Miniſtere. Perſonne ne s'en plaignoit; & cette Princeſſe paroiſſoit contente de ſa Capacité ſur les autres: &, voulant que tout qui compoſoit ſa Cour le fût auſſi, l'on y vivoit aſſez ſelon l'Uſage & les Coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'Obligation, ſans les Volontaires, dont le Nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarez portoient les Livrées de leurs Maîtreſſes, leurs Armes, & quelquefois leurs Noms. Leur Fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur ſervir par tout d'Ecurier; & dans les Carouſels, de chamarer leurs Lances, leurs Houſſes, & leurs Habits, des Chiffres & des Couleurs de chaque *Dulcinée*.

Matta n'étoit point Ennemi de la Galanterie; mais, il l'auroit ſouhaité plus ſimple, que celle

celle qu'on pratiquoit à Turin. Les Formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais, il trouvoit de la Superſtition dans le Culte & les Cérémonies, que l'Amour ſembloit éxiger mal-à-propos; cependant, comme il avoit ſoumis ſa Conduite aux Lumieres du Chevalier *de Grammont* ſur cet Article, il fallut ſuivre ſon Exemple, & ſe conformer aux Coutumes du Païs.

Ils s'enrollérent en même tems au Service de deux Beautez, que les prémiers Chevaliers d'Honneur cédérent auſſitot par Politeſſe. Le Chevalier *de Grammont* choiſit Mademoiſelle *de St. Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ſes Services à Madame *de Sénantes*. *Matta* le voulut bien; quoiqu'il eut mieux aimé l'autre. Mais, le Chevalier *de Grammont* lui fit entendre, que Madame *de Sénantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la Capacité du Chevalier dans les prémiers Projets, qu'ils avoient formé enſemble, il ſuivit ſes Inſtructions en Amour, comme il avoit fait ſes Conſeils ſur le Jeu.

Mademoiſelle *de St. Germain*, dans le prémier Printems de ſon Age, avoit les Yeux petits; mais fort brillans, & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ſes Cheveux. Elle avoit le Teint vif, & frais, quoiqu'il ne fut pas éclatant par ſa Blancheur. Elle avoit la Bouche agréable, les Dents belles, la Gorge comme on les demande, & la plus aimable Taille du monde. Elle avoit les Bras bien-formez, une Beauté ſinguliere dans le Coude, qui ne lui ſervoit pas de grande choſe; ſes Mains étoient paſſablement grandes, & la Belle ſe conſoloit

de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses Pieds n'étoient pas des plus petits; mais, ils étoient bien tournez. Elle laiſſoit aller cela tout comme il plaiſoit au Seigneur, ſans emploier l'Art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature: mais, malgré cette Nonchalance pour ſes Attraits, ſa Figure avoit quelque choſe de ſi piquant, que le Chevalier *de Grammont* s'y laiſſa prendre d'abord. Son Eſprit & ſon Humeur étoient faits pour aſſortir le reſte. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'Enjouement, de la Vivacité, de la Complaiſance, & de la Politeſſe. Tout cela couloit de Source; point d'Inégalité.

Madame la Marquiſe *de Sénantes* paſſoit pour Blonde. Il n'eut tenu qu'à elle de paſſer pour Rouſſe; mais, elle aimoit mieux ſe conformer au Gout du Siecle, que reſpecter celui des Anciens. Elle avoit tous les Avantages dont les Cheveux roux ſont accompagnés, ſans aucun de leurs Dégouts. Une Attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces Agrémens. Qu'importe, après tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par Art, ou naturellement? Il faut être bien malin, pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'Eſprit, autant de Mémoire, plus de Lecture, & beaucoup plus de penchant à la Tendreſſe.

Elle avoit un Mari, que la Sageſſe même eut fait conſcience d'épargner. Il ſe piquoit d'être Stoïcien, & faiſoit gloire d'être ſalope & dégoutant, en Honneur de ſa Profeſſion. Il y réüſſiſſoit parfaitement; car, il

étoit fort gros, & ſuoit en Hiver comme en Eté.

L'Erudition, & la Brutalité, ſembloient être ſes Talens favoris. L'une & l'autre brilloit dans ſa Converſation, tantot enſemble, tantot tour à tour; mais, toujours mal-à-propos. Il n'étoit point jaloux: cependant, il ne laiſſoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eut de l'Attention pour ſa Femme, pourvu qu'on en eut davantage pour lui.

Dès que nos Avanturiers furent déclarez, le Chevalier *de Grammont* prit verd, & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les Couleurs que donnoient leurs nouvelles Maitreſſes. Ils entrérent d'abord en Fonction. Le Chevalier *de Grammont* apprit & pratiqua tout le Cérémonial de cette Galanterie, comme s'il n'eut jamais fait autre choſe. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquitoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit ſe ſouvenir que ſa Charge étoit de ſervir à la Gloire, & non pas à l'Utilité de ſa Maitreſſe.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Vénerie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier *de Grammont* diſoit tant de choſes agréables & divertiſſantes à ſa Maitreſſe, quelle en rioit à gorge déploiée. *Matta* menant la ſienne à ſon Caroſſe lui ſerra la main; &, au Retour de cette Promenade, il la pria d'avoir pitié de ſes Souffrances. C'étoit aller un peu vîte; &, quoique Madame *de Sénantes* ne fut pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laiſſa pas d'être choquée, qu'on s'y prit ſi cavaliérement. Elle ſe crut obligée d'en té-

moigner quelque peu de Reſſentiment ; &, retirant ſa main, qu'on lui ſerroit de plus belle à cette Déclaration, elle monta chez Madame Roiale, ſans regarder ſon nouvel Amant. *Matta*, ſans s'imaginer qu'il l'eut offenſée, la laiſſa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulut ſouper avec lui. Rien n'étoit plus facile, pour un Homme de ſon Caractere. Il trouva bientot ce qu'il cherchoit ; fut long-tems à Table, pour ſe remettre des Fatigues de l'Amour, & ſe coucha fort content de ſa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier *de Grammont* faiſoit parfaitement ſon Devoir auprès de Mademoiſelle *de St. Germain* ; &, ſans préjudice à ſes Aſſiduitez, il trouvoit le moien de briller en chemin faiſant par mille petits Récits, qu'il mêloit à la Converſation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaiſir, & la ſolitaire *Sénantes* y donnoit ſon Attention. Il s'en apperçut, & quitta ſa Maitreſſe, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta? Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais, je ne ſçai ce qu'il n'auroit point fait de moi, ſi j'avois eu la Bonté d'écouter ſes très humbles Propoſitions :* &, là-deſſus, elle ſe mit à lui conter, de quelle maniere ſon Ami l'avoit traitée, dès le ſecond jour de leur Connoiſſance.

Le Chevalier *de Grammont* ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf ; mais, qu'elle en ſeroit contente dans la ſuite : &, pour la conſoler, il l'aſſura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Alteſſe Roiale eut été dans ſa place ; mais, qu'il ne laiſſeroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans ſa Chambre pour cela : mais, il étoit parti dès le Matin, pour une Partie de Chaſſe, où ſes Connoiſſances de Table l'avoient engagé la veille.

A ſon retour, il prit deux Perdrix de ſa Chaſſe, & fut chez ſa Maitreſſe. On lui demanda, ſi c'étoit Monſieur qu'il venoit voir ; il dit que non ; & le Suiſſe lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laiſſa ſes deux Perdrix, & le pria de lui en faire préſent de ſa part.

La *Sénantes* étoit à ſa Toilette, qui ſe coeffoit de toute ſa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refuſoit la Porte. Elle n'en ſavoit rien ; mais, Monſieur ſon Mari le ſavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la prémiere Viſite ne fut pas pour lui. C'eſt pourquoi, réſolu qu'elle ne ſeroit pas pour ſa Femme, le Suiſſe en avoit reçu ſes Ordres, & penſa bien être battu pour le Préſent qu'il avoit laiſſé. Les Perdrix furent renvoiées ſur l'heure ; & *Matta*, ſans éxaminer pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, ſans changer d'Habits. Il n'avoit garde de ſonger qu'il n'y falloit pas paroître ſans les Couleurs de ſa Dame. Il l'y trouva parée. Ses Yeux lui parurent brillans, & ſa Perſonne ragoutante. Il commença dès ce jour à ſe ſavoir bon gré de ſa Complaiſance pour le Chevalier *de Grammont* ; cependant, il remarqua, qu'elle avoit l'Air aſſez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces Obligations, il fut l'en entretenir, & la

gronda

gronda fort d'avoir renvoié ſes Perdrix avec tant d'Indifférence.

Elle ne ſavoit ce qu'il vouloit dire; &, choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la Réprimende qu'elle comptoit qu'on lui eut faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eut trouvé des Perſonnes de bonne Compoſition en ſon Chemin; puis qu'il prenoit des Manieres auſquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. *Matta* lui demanda comme quoi ſes Manieres étoient donc ſi nouvelles? *Comme quoi!* dit-elle. *Le ſecond jour, que vous m'honorez de vôtre Attention, vous me traitez, comme ſi j'étois à votre Service depuis mille Ans. La prémiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce Début, je monte en Carroſſe, & vous à Cheval; mais, loin de vous tenir à la Portiere, comme les autres, il ne part pas un Lievre, que vous ne pouſſiés après: &, vous étant bien amuſé durant la Promenade à prendre du Tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouvenez au retour, que pour me prier de mon Deshonneur, en Termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui, vous me parlez de Chaſſe, de Perdrix, & d'une Viſite, que vous avez apparemmont révée comme tout le reſte.*

Le Chevalier *de Grammont* arriva, comme ils en étoient là. *Matta* fut grondé de ſes Empreſſemens. Son Ami ſe tuoit de lui dire, qu'ils étoient inſolens, plutot que familiers. *Matta* s'excuſoit du mieux qu'il pouvoit; mais, toujours fort mal. Sa Maitreſſe en eut pitié, voulut bien recevoir ſes Excuſes ſur la Maniere, plutot que ſon Repentir ſur le Fait, & témoigna

moigna qu'il n'y avoit que l'Intention qui pût juſtifier ou condamner ces Tranſgreſſions; qu'on pardonnoit ce que les Mouvemens de Tendreſſe faiſoient hazarder; mais, qu'on ne pardonnoit point les Téméritez, qui n'étoient fondées que ſur la Facilité qu'on ſe promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit ſerré la main, que par un Excès d'Amour, & qu'il ne lui avoit demandé du Secours que par Néceſſité; qu'il ne ſavoit pas la maniere de demander des Graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un Mois de Service, qu'elle le paroiſſoit dans ce moment; & qu'il la prioit de ſe ſouvenir de lui quand l'occaſion s'en préſenteroit. La *Sénantes* ne s'en offenſa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux Formalitez de la ſévere Bienſéance, en écoutant un Homme de ſon Caractere; &, le Chevalier *de Grammont*, après cette eſpece de Raccommodement, fut ſonger à ſes propres Affaires auprès de Mademoiſelle *de St. Germain.*

Ce n'étoit pas tout-à-fait ſon bon Naturel, qui le portoit à ſe mêler de celles de *Matta.* Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut, que les Penchans de Madame *de Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette Conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en ſaiſir, de peur qu'on ne la laiſſât échaper, & pour ne pas perdre tout ſon tems, en cas qu'il ne put rien gagner auprès de la petite *St. Germain.*

Cependant, dès le même Soir, pour conſerver l'Air de Supériorité qu'il avoit uſurpé ſur la Conduite de ſon Ami, malgré qu'il en eut,

il

il lui fit des Reproches d'avoir bien ôſé ſe montrer à la Cour en Habit de Campagne, & ſans les Couleurs de ſa Maitreſſe, de n'avoir pas eu l'Eſprit, ou la Prudence, de rendre la prémiere Viſite à Mr. *de Sénantes*, au lieu de s'amuſer à demander Madame; &, pour toute Concluſion, lui demanda, dequoi Diable il s'aviſoit de lui faire préſent de deux méchantes *Perdrix rouges? Et pourquoi-non?* lui dit *Matta. Ne faudroit-il point qu'elles fuſſent bleuës auſſi, à cauſe de la Cocarde & du Nœud d'Epée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes Niaiſeries. Je me donne au Diable, ſi dans quinze jours tu ne deviens plus ſot que tous les Benêts de Turin. Mais, pour répondre à toutes tes Queſtions, je n'ai point été voir le Mari de Madame* de Sénantes, *parce que je n'ai que faire à lui; que c'eſt un Animal, qui me déplait, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd; d'écrire des Billets à ta Maitreſſe, d'emplir tes Pôches de Cédrat, de Piſtaches, & d'autres Rogatons, dont tu facris la pauvre Fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la Pie au Nid; qu'en lui chantant quelque Chanſon, faite du tems de* Coriſande *& d'*Henri IV, *tu peus lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le Cérémonial de la Galanterie en pratique, tu n'as point d'Ambition pour l'Eſſentiel. A la bonne heure; chacun a ſa façon de faire, auſſi bien que ſon Gout. Le tien eſt de baguenauder en Amour; &, pourvu que tu faſſe bien rire la* St. Germain, *tu ne lui en demande pas davantage. Pour moi, qui ſuis perſuadé que les Femmes ſont ici ce qu'elles ſont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offenſent qu'on quitte quelquefois la Bagatelle, pour*

en

en venir au Sérieux. En tout cas, ſi Madame de Sénantes *n'eſt pas de cette Humeur, elle n'a qu'à ſe pourvoir ailleurs; car, je lui répons bien, que je ne ferai pas long-tems le Perſonnage d'Eſtaſier auprès de ſa Perſonne.*

Cette Menace étoit des plus inutiles. Madame *de Sénantes* le trouvoit à ſon gré, penſoit à-peu-près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux Preuves. Mais, *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle Averſion pour ſon Mari, qu'il ne pouvoit ſe vaincre ſur la moindre Avance pour l'apprivoiſer. On lui faiſoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de poſſéder le Toiſon d'Or: cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame *de Sénantes*, que dans les Aſſemblées publiques. Il en étoit impatient, & lui faiſant un jour ſes Plaintes, *Aiez la bonté, Madame*, lui dit-il, *de me faire ſavoir où vous logez. Il n'y a point de jour que je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, ſans vous y avoir encore pu trouver. J'y couche pourtant d'ordinaire*, lui dit-elle en riant; *mais, je vous avertis, que vous ne m'y trouvercz jamais, que vous n'y aiés trouvé Mr.* de Sénantes: *je n'en ſuis pas la Maitreſſe. Je ne vous le donne pas*, pourſuivit-elle, *pour un Homme, dont on voulut rechercher le Commerce pour ſon Agrément. Au contraire, je conviens que ſon Humeur eſt aſſez bizarre, & ſes Manieres peu gracieuſes; mais, il n'y a rien de ſi farouche qu'on ne puiſſe familiariſer avec un peu de Soin, & de Complaiſance. Il faut que je vous répéte des Vers à ce ſujet. Je les ai retenus; parce qu'ils donnent un petit Conſeil, dont vous uſerez comme il vous plaira.*

RON-

RONDEAU.

METtez-vous bien dans la Mémoire
Et retenez ces Documens,
Vous qui vous piquez de la Gloire
De réüſſir en Faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En Equipages, en Airs bruians,
En Lieux-communs, & faux-Sermens,
En Habits, Bijoux, Dents d'Ivoire,
Mettez-vous bien.

Aiés, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Hiſtoire,
Pour les Valets force Préſens.
Mais, eut-il l'Humeur ſombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré ſes Dents,
Mettez-vous bien.

Ma-foi, Madame, dit Matta, *le Rondeau dira ce qu'il lui plaira; mais, il n'y a pas moien : l'Epoux eſt trop ſot. Quelle Diable de Cérémonie,* pourſuit-il. *Quoi! dans ce Païs-ci l'on ne ſauroit voir la Femme, ſans être amoureux du Mari?*

Madame *de Sénantes* trouva cette maniere de répondre très offenſante; & comme elle crut en avoir aſſez fait, pour le mettre dans le bon Chemin, s'il en eut été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage; puis qu'il ne pouvoit ſe contraindre ſur ſi peu de choſe; &, dès ce moment, elle eut fait à lui.

Le Chevalier *de Grammont* avoit donné congé à ſa Maitreſſe à-peu-près dans le même tems; il étoit tout-à fait refroidi ſur cette Pourſuite. Ce n'eſt pas que Mademoiſelle *de St. Germain* ne fut plus digne que jamais de ſa Perſévérance. Au contraire, ſes Agrémens ſe multiplioient à Vue d'œil. Elle ſe couchoit avec mille Charmes, & le lendemain paroiſſoit avec quelque choſe de nouveau. La Phraſe de croître & d'embellir ſembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier *de Grammont* ne pouvoit diſconvenir de ces Véritez; mais, il n'y trouvoit pas ſon compte. Un peu moins de Mérite, avec un peu moins de Sageſſe, eut été plus ſon Fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec Plaiſir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ſes Contes, & qu'elle recevoit ſes Billets, & ſes Préſens, ſans Scrupule; mais, qu'elle en vouloit demeurer là. Son Adreſſe l'avoit tournée de toutes les manieres, ſans avoir pu lui tourner la tête. Sa Femme-de-Chambre étoit gagnée;

gagnée ; ſes Parens, charmez de ſes Bons-Mots, & de ſon Aſſiduité, n'étoient jamais plus aiſes que quand ils le voioient chez eux ; bref, il avoit mis les Préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en uſage, & tout livroit la petite *St. Germain* ſi elle eut été d'Humeur à ſe livrer : mais, elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire que la Grace, qu'il lui demandoit, ne lui coûteroit rien ; que puis que ſes Tréſors ſe trouvoient rarement compris dans le Bien qu'une Fille apporte en Mariage, elle ne trouveroit Perſonne, qui, par une Tendreſſe éternelle, & par une Diſcrétion inviolable, en fut plus digne que lui. Il lui contoit enſuite, que jamais Mari n'avoit ſu donner la moindre Idée ce que l'Amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien de ſi différent, que les Empreſſemens d'un Amant toujours tendre, toujours paſſionné, mais toujours reſpectueux, & la nonchalante Indifférence d'un Epoux.

Mademoiſelle *de St. Germain*, ne voulant pas prendre la choſe ſérieuſement, pour n'être pas obligée de s'en offenſer, lui dit, que comme c'étoit aſſez la Coutume de ſon Païs de ſe marier, elle ſeroit bien aiſe d'en paſſer par là, devant que de prendre Connoiſſance de ces Diſtinctions, & de ces Détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrémement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes Explications : qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le ſupplioit de ne lui plus parler ſur ce Ton ; puis que ces ſortes de Converſations n'étoient point divertiſſantes pour elle, & qu'elles ſeroient très inutiles pour lui. La

Belle,

Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, ſavoit prendre un Air fort ſérieux, dès qu'il en étoit queſtion. Le Chevalier *de Grammont* vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; &, voiant qu'il lui faudroit un tems infini, pour lui faire changer de Sentiment, il s'étoit tellement rallenti ſur cette Pourſuite, qu'il ne la ſervoit plus que pour cacher les Deſſeins qu'il avoit ſur Madame *de Sénantes*.

Il voioit cette Princeſſe fort choquée du peu de Complaiſance de *Matta*. Cette Apparence de Mépris pour elle, rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces Intentions, le Chevalier *de Grammont* lui dit qu'elle avoit raiſon; exaggéra la Perte que ſon Ami faiſoit; la mit mille fois au deſſus des Charmes de la petite *St. Germain*; & demanda Grace pour lui-même, puis que ſon Ami ne la méritoit pas. Il fut bientot écouté favorablement ſur cette Propoſition; &, dès qu'ils furent d'accord, ils ſongérent aux Meſures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper ſon Epoux, & l'autre ſon Ami. Cela n'étoit pas fort difficile; *Matta* n'étoit point deffiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le Chevalier *de Grammont* avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit ſe paſſer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit; car, dès que le Chevalier *de Grammont* étoit chez Madame, ſon Mari s'y trouvoit par Politeſſe; &, pour choſe au monde, il ne les auroit laiſſés enſemble, de peur qu'ils ne s'ennuiaſſent ſans lui.

Matta, qui ne ſavoit cependant pas qu'il fut diſgra-

diſgracié, continuoit à ſervir ſa Maitreſſe à ſa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier *de Grammont*, que les choſes iroient en apparence ſelon le prémier Etabliſſemeut; &, de cette maniere, la Cour croioit toujours que Madame *de Sénantes* ne ſongeoit qu'à *Matta*, tandis que ſon Ami ne ſongeoit qu'à Mademoiſelle de *St. Germain.*

On faiſoit de tems en tems de petites Loteries de Bijoux. Le Chevalier *de Grammont* y mettoit toujours; en retiroit par hazard quelque choſe; &, ſous prétexte des Lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choſes qu'il donnoit imprudemment à la *Sénantes*, & la *Sénantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *St. Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des Tracaſſiers par tout. On fit des Remarques ſur ce Procédé. Ceux qui les firent, les communiquérent à Mademoiſelle *de St. Germain.* Elle fit ſemblant d'en rire; mais, elle ne laiſſa pas d'en être piquée. Rien n'eſt ſi commun au beau Sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuſe. Elle n'en ſut pas bon gré à Madame *de Sénantes.* D'un autre côté, on fut demander à *Matta* s'il n'étoit pas aſſez grand, pour faire lui-même ſes Préſens à Madame *de Sénantes*, ſans les envoier par le Chevalier *de Grammont.* Cela le réveilla; car, il ne s'en ſeroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des Soupçons aſſez légers; &, voulant s'en éclaircir, *Il faut avouer*, dit-il *au Chevalier* de Grammont, *que l'Amour ſe fait ici d'une façon toute nouvelle. On y ſert ſans Gages; on s'adreſſe au Mari, quand on eſt amou-*

amoureux de la Femme; & l'on fait des Préſens à la Maitreſſe d'un autre, pour ſe mettre bien avec la ſienne. Madame de Sénantes *t'eſt fort obligée de . . . . . C'eſt toi même*, répondit le *Chevalier* de Grammont; *puis que c'eſt ſur ton compte. J'étois honteux de voir, que tu ne t'étois jamais aviſé de lui faire le moindre petit Préſent. Sais-tu bien que les Gens ſont faits ſi extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'eſt plutot par Vilenie, que par Inadvertence, que tu n'a pas eu le Courage de donner la moindre Bagatelle à ta Maitreſſe? Fi, que cela eſt ridicule, qu'il faille qu'on ſonge toujours pour toi!*

Matta ſe laiſſa gronder, ſans qu'il en fut autre choſe; perſuadé, qu'il l'avoit un peu mérité: outre qu'il n'étoit, ni aſſez deffiant, ni ai aſſez épris, pour y faire plus de Réfléxion. Cependant, comme il convenoit aux Affaires du Chevalier *de Grammont* que *Matta* fit Connoiſſance avec Madame *de Sénantes*, il en fut tellement perſécuté, qu'il le fit à la fin. Son Ami fut l'Introducteur de cette prémiere Viſite. Sa Maitreſſe lui ſut bon gré de cet effort de Complaiſance, réſolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'Epoux, aiant l'Eſprit en repos ſur une Civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même Soir leur donner à ſouper dans une petite Maiſon, qu'il avoit en Campagne, au bord de la Riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier *de Grammont* répondit pour tous deux, accepta l'Offre, & comme c'étoit la ſeule, que *Matta* n'eut pas refuſée de *Sénantes*, il y conſentit. Le Mari vint chez eux,

pour les prendre à l'heure marquée; mais, il n'y trouva que *Matta*. Le Chevalier *de Grammont* s'étoit mis à joüer tout exprès, pour les laiſſer partir ſans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de ſe trouver ſeul avec Monſieur *de Sénantes;* mais, le Chevalier *de Grammont* les aiant envoié prier d'aller toujours devant, & qu'il ſeroit à eux dès que ſon Jeu ſeroit fini, le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'Homme du monde, qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier *de Grammont* de le tirer ſitot de cet Embaras, & le perfide ne les ſut pas plutot en Campagne, qu'il fut chez Madame *de Sénantes*, ſous prétexte d'y trouver encore ſon Mari, pour aller enſemble où ils devoient ſouper.

La Trahiſon étoit en beau train; &, comme il paroiſſoit à Madame *de Sénantes* que l'Indifférence de *Matta* ne méritoit pas autre choſe de ſa part, elle n'avoit pas de Scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier *de Grammont*, avec des Intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque Curioſité pour une Viſite de ſa part, dont ſon Mari ne fut pas. Il eſt donc à croire que cette prémiere Occaſion ne ſe fut pas perduë, ſi Mademoiſelle *de St. Germain*, qu'elle n'attendoit pas, ne fut arrivée preſque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jourlà, qu'elle ne l'avoit été de ſa Vie; cependant, on ne laiſſa pas de la trouver laide & fort ennuiante. Elle s'apperçut bientôt qu'elle impor-

portunoit; &, ne voulant pas que ce fut pour rien qu'on lui voulut du Mal, après avoir paſſé plus d'une groſſe demie heure à ſe divertir de leur Inquiétude, & à faire mille petites Singeries, qu'elle voioit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ſes Coeffes, ſon Echarpe, & tout l'Attirail dont on ſe défait, quand on prétend s'établir familiérement quelque part, pour le reſte du jour. Le Chevalier *de Grammont* la maudiſſoit intérieurement, tandis qu'elle ne ceſſoit de lui faire la Guerre ſur la méchante Humeur dont il étoit en ſi bonne Compagnie. Madame *de Sénantes*, qui ne ſe poſſédoit pas mieux que lui, dit aſſez ſéchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Roiale. Mademoiſelle *de St. Germain* lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, ſi cela ne lui faiſoit point de peine. On ne lui répondit pas grand' choſe, & le Chevalier *de Grammont*, voiant qu'il étoit inutile de pouſſer ſa Viſite plus loin, ſortit de fort mauvaiſe Humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ſes Griſons, pour prier Monſieur *de Sénantes* de vouloir bien ſe mettre à Table avec ſa Compagnie, ſans l'attendre; parce que le Jeu ne finiroit peut-être pas ſitot: mais, qu'il ſeroit à lui devant la fin du Repas. Après avoir dépêché ce Courrier, il mit une Sentinelle à la Porte de Madame *de Sénantes*, dans l'eſpérance que l'éternelle *St. Germain* en ſortiroit avant elle; mais, ce fut inutilement, & ſon Eſpion lui vint dire, au bout d'une heure d'Impatience & d'Agitations, qu'elles étoient ſorties en-

ſemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moien de ſe voir ce jour-là; tout allant de travers pour ſes Deſſeins. Il fallut donc ſe paſſer de Madame, pour aller trouver Monſieur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Ville, *Matta* ne ſe divertiſſoit pas beaucoup à la Campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Sénantes*, tout ce que le Seigneur *de Sénantes* lui diſoit, ne faiſoit que lui déplaire. Il maudiſſoit de bon cœur le Chevalier *de Grammont* du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut ſur le Point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit ſe mettre à Table, ſans un troiſieme.

Cependant, comme ſon Hôte étoit aſſez délicat ſur la Bonne-Chere; qu'il avoit le meilleur Vin, & le meilleur Cuiſinier de tout le Piedmont, la vue du prémier Service le radoucit; &, mangeant fort & ferme, ſans faire attention à *Sénantes*, il ſe flatta que le Souper finiroit, ſans avoir rien à démêler avec lui: mais, il ſe trompa.

Dans le tems que le Chevalier *de Grammont* voulut le mettre bien avec Mr. *de Sénantes*, il en avoit fait un Portrait fort avantageux, pour lui donner envie de le connoître, & dans l'Etalage de mille autre Qualitez, connoiſſant l'Entêtement qu'il avoit pour le Nom d'Erudition, il l'avoit aſſuré, que c'étoit un des Savans Hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque Trait de Lecture, dès le Commencement du Souper, de la part de *Matta*, pour mettre la ſienne en Jeu; mais, il étoit bien loin de compte.

Per-

Perſonne n'avoit moins lu, Perſonne auſſi ne s'en ſoucioit moins, & Perſonne n'avoit ſi peu parlé pendant un Repas, que lui. Comme il ne vouloit point entrer en Converſation, ſa Bouche ne s'étoit ouverte, que pour manger, ou pour demander à-boire.

L'autre, s'offenſant d'un Silence, qui lui paroiſſoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé ſur d'autres Sujets, crut qu'il en auroit quelque Raiſon, en le mettant ſur l'Amour & la Galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le Sujet.

Comme vous êtes le Galant de ma Femme. . . . Moi! lui dit *Matta*, qui voulut faire le Diſcret. *Ceux qui vous l'ont dit, en ont menti, Morbleu. . . . . Monſieur*, dit *Sénantes*, *vous le prenez là d'un Ton, qui ne vous convient gueres. Car, je veux bien vous apprendre, malgré vos Airs de Mépris, que Madame de* Sénantes *en eſt peut-être auſſi digne qu'aucune de vos Dames de France; & que nous en avons vu, qui vous valoient bien, qui ſe ſont fait un Honneur de la ſervir. A la bonne heure*, dit *Matta*. *Je l'en crois très digne; &, puis que vous le voulez ainſi, je ſuis ſon Serviteur, & ſon Galant, pour vous obliger.*

Vous croiez peut-être, pourſuivit l'autre, *qu'il en va dans ce Païs-ci, comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des Amans, que pour leur accorder des Faveurs? Déſabuſez-vous de cela, s'il vous plait; & ſachez, que quand même il en ſeroit quelque choſe dans cette Cour, je n'en aurois aucune Inquiétude. Rien n'eſt plus honnête*, diſoit *Matta*. *Mais, pourquoi n'en aurois-je au-*

cune Inquiétude? Oh, ma foi, je n'en ſais rien, dit *Matta*. *Voici pourquoi?* reprit-il. *Je connois la Tendreſſe de Madame* de Sénantes *pour moi; je connois ſa Sageſſe envers tout le Monde; &, plus que tout cela, je connois mon propre Mérite.*

Vous avez là de belles Connoiſſances, Monſieur le Marquis, dit *Matta: je les ſalue toutes trois. A votre Santé. Sénantes* en fit raiſon; mais, voiant que la Converſation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois Santez de part & d'autre, il voulut faire une ſeconde Tentative, & provoquer *Matta* par ſon Fort, c'eſt-à-dire, du côté de l'Erudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croioit que les Allobroges fuſſent venus s'établir dans le Piedmont? *Matta*, qui le donnoit au Diable, avec ſes Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fut du tems des Guerres Civiles. *J'en doute*, dit l'autre. *Tant qu'il vous plaira*, dit *Matta*. *Sous quel Conſulat?* pourſuivit *Sénantes*. . . . . *Sous celui de la Ligue, quand les Guiſes firent venir les Lanſquenets en France*, dit *Matta*. *Mais, que Diable cela fait-il?*

Mr. *de Sénantes* étoit paſſablement prompt, & volontiers brutal; ainſi, Dieu ſait de quelle maniere la Converſation ſe ſeroit tournée, ſi le Chevalier *de Grammont* ne fut ſurvenu, pour y mettre Ordre. Il eut aſſez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur Débat; mais, l'un oublia les Queſtions qui l'avoient choqué; l'autre les Réponſes, pour reprocher au Chevalier *de Grammont* cette Fureur éternelle pour le Jeu, qui faiſoit qu'on ne pouvoit jamais compter ſur lui. Le Chevalier *de Grammont*, qui

qui ſe ſentoit encore plus coupable qu'ils ne diſoient, prit le tout en patience, & ſe donna plus de Tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaiſa. Le Repas finit plus tranquilement qu'il n'avoit commencé. L'Ordre fut rétabli dans la Converſation; mais, il n'y put mettre la Joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très mauvaiſe Humeur; &, comme il les preſſoit à tout moment de ſortir de Table, Mr. *de Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné; mais, que la Retraite avoit peut-être été malheureuſe, faute de Précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu beſoin du Sergent *la Place*, avec ſon Embuſcade.

Ce Trait d'Hiſtoire paſſoit l'Erudition de *Sénantes;* &, de peur que *Matta* ne s'aviſât de l'expliquer, le Chevalier *de Grammont* changea de Diſcours, & voulut ſortir de Table; mais, *Matta* ne le voulut pas. Cela le raccommanda dans l'Eſprit de *Sénantes.* Il prit cette Complaiſance ſur ſon Compte; cependant, ce n'étoit pas lui, mais c'étoit ſon Vin, que *Matta* trouvoit à ſon Gré.

Madame Roiale, qui connoiſſoit le Caractere de *Sénantes*, fut charmée du Récit, que le Chevalier *de Grammont* lui fit de cette Fête, & de cette Converſation. Elle appella *Matta*, pour en ſavoir la Vérité de lui-même. Il avoüa, que devant qu'il fut Queſtion des Allobroges, Mr. *de Sénantes* l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de ſa Femme.

Cette prémiere Connoiſſance faite de cette maniere, il ſembloit que toute la bonne Volonté,

lonté, que *Sénantes* avoit d'abord eue pour le Chevalier *de Grammont* ſe fut tournée devers *Matta*. Il étoit tous les jours à ſa Porte, & *Matta* tous les jours chez ſa Femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de *Grammont*. Il ſe repentit des Réprimendes qu'il s'étoit aviſé de faire à *Matta*, le voiant d'une Aſſiduité, qui rompoit toutes ſes Meſures. Madame *de Sénantes* en étoit encore plus embaraſſée. Quelque Eſprit qu'on ait, on n'eſt point plaiſant pour ceux qu'on importune; elle eut été bien aiſe de n'avoir pas fait de certaines Démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des Charmes dans ſa Perſonne. Il en eut trouvé dans ſon Eſprit, ſi elle l'avoit voulu; mais, il n'y a pas Moien d'être de bonne Humeur avec ceux qui traverſent nos Deſſeins. Tandis que ſon Gout augmentoit pour elle, le Chevalier *de Grammont* n'étoit occupé que des Moiens, qui pouvoient mettre ſon Avanture à fin. Voici le Stratagême, dont il ſe ſervit enfin, pour avoir la Scene libre, en éloignant l'Amant & le Mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta*, qu'il falloit donner à ſouper chez eux à Mr. *de Sénantes*, & ſe chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda ſi c'étoit pour jouer au Quinze, & l'aſſura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit Ordre pour cette fois, qu'il ne s'engageât pas au Jeu, pour le laiſſer tête-à-tête avec le plus ſot Gentil-Homme de l'Europe. Le Chevalier *de Grammont* n'avoit garde d'y ſonger, perſuadé qu'il ſeroit impoſſible de profiter de cette Occaſion,

de

de quelque maniere qu'il s'y prit, & qu'on le relanceroit dans tous les Coins de la Ville, plutot que de le laiſſer en repos. Toute ſon Attention fut donc de rendre le Repas agréable, de le faire durer, & d'y faire ſurvenir quelques Conteſtations entre *Sénantes* & *Matta*. Pour cet effet, il ſe mit d'abord de la plus belle Humeur du monde; les autres s'y mirent à force de Vin.

Le Chevalier *de Grammont* témoigna, qu'il étoit bien honteux de n'avoir pu donner un petit Concert de Muſique à Mr. *de Sénantes*, comme il l'avoit réſolu le Matin; mais, que les Muſiciens s'étoient engagés. Le Marquis *de Sénantes* ſe fit fort de les avoir à ſa Maiſon de Campagne le lendemain au Soir, & pria la Compagnie d'y ſouper. *Matta* leur demanda, que Diable ils vouloient faire de Muſique, & ſoutint que cela n'étoit bon dans ces Occaſions que pour des Femmes, qui avoient quelque choſe à dire à leurs Amans, pendant que les Violons étourdiſſoient les autres; ou pour des Sots, qui ne ſavoient que dire, quand ces Violons ne jouoient pas. On ſe mocqua de ſes Raiſonnemens: la Partie fut liée pour le lendemain; & les Violons paſſérent à la Pluralité des Voix. *Sénantes*, pour en conſoler *Matta*, comme pour faire Honneur au Repas, porta force Santez. Il aima mieux lui faire raiſon de cette maniere, que ſur la Diſpute: & le Chevalier *de Grammont* voiant qu'il ne falloit pas grand choſe, pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle *Diſſertation*. Il avoit

inutilement jetté de tems en tems quelque Propos dans la Converſation, pour parvenir à ſes fins. S'étant heureuſement aviſé de lui demander le Nom de Famille de Madame ſon Epouſe, *Sénantes*, fort en Généalogie, comme ſont tous les Sots qui ont de la Mémoire, ſe mit à faire celle de Madame *de Sénantes*, par un Embrouillement de Filiations, qui ne finiſſoit point. Le Chevalier *de Grammont* fit ſemblant de l'écouter avec une grande Attention; &, voiant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. *Cela eſt bien galant*, dit *Matta; mais, pour moi, j'avouë, que ſi j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable Pere de mes Enfans, que de ſavoir qui ſont les Grands-Peres de ma Femme.* *Sénantes*, ſe mocquant de ſa Groſſiéreté, ne ceſſa point qu'il n'eut conduit les Ancêtres de ſon Epouſe de Branche en Branche, juſques à *Yolande de Sénantes*. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demie heure, que les *Grammonts* venoient d'Eſpagne. *Eh, que nous importe d'où les* Grammonts *viennent*, lui dit *Matta*. *Savez-vous bien, Monſieur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir, que de ſavoir trop de choſes?*

L'autre lui ſoutint le contraire avec Chaleur, & préparoit un Argument en Forme, pour prouver, qu'un Ignorant eſt-un Sot. Mais, le Chevalier *de Grammont*, qui connoiſſoit *Matta*, ne douta point, qu'il n'envoiât promener le Logicien, s'il en venoit à la Concluſion du Syllogiſme. C'eſt pourquoi, ſe mettant entre

tre deux, comme leurs Voix commençoient à s'élever, il leur dit que c'étoit ſe mocquer, que de s'échauffer ainſi pour rien, & traita la choſe ſérieuſement, afin qu'elle fut plus marquée. Le Souper finit donc tranquilement, par le ſoin qu'il eut de ſupprimer les Diſputes, & d'admettre force Vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la Chaſſe, le Chevalier *de Grammont* chez le Baigneur, & *Sénantes* à ſa Maiſon de Campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choſes, ſans oublier les Violons, & que *Matta* chaſſoit dans la Plaine, pour gagner de l'Appétit, le Chevalier *de Grammont* penſoit à l'éxécution de ſon Projet.

Dès que la Maniere en fut réglée dans ſa tête, on fut avertir ſous-main l'Officier des Gardes, qui ſervoit auprès de Son Alteſſe, que Mr. *de Sénantes* avoit eu quelques Paroles avec Mr. *de Matta* la nuit précédente, en ſoupant; que l'un étoit ſorti des le Matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la Ville.

Madame Roiale, allarmée de cet Avis, envoia vitement chercher le Chevalier *de Grammont*. Il parut ſurpris, quand Son Alteſſe en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques Paroles; mais, qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fut ſouvenu le jour d'après. Il dit que ſi le Mal n'étoit déjà fait, le plus court ſeroit de s'en aſſurer juſqu'au lendemain; & que ſi l'on pouvoit les trouver, il ſe faiſoit fort de les raccommoder, ſans qu'il en fut autre choſe. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Mr. *de Sénantes* qu'il étoit à ſa Maiſon de Campagne. On y fut; on le trouva; l'Officier lui

donna des Gardes, ſans lui dire autre choſe, & le laiſſa fort étoné.

Dès que *Matta* fut revenu de ſa Chaſſe, Madame Roiale envoia ce même Officier le prier de lui donner ſa Parole, qu'il ne ſortiroit pas juſqu'au lendemain. Ce Compliment le ſurprit. On ne lui en rendit aucune raiſon. Un bon Repas l'attendoit; il mouroit de Faim, & rien ne lui paroiſſoit ſi déraiſonnable, que de l'obliger à la Réſidence dans cette Conjoncture; mais, il avoit donné ſa Parole: &, ne ſachant ce que tout cela vouloit dire, toute ſa Reſſource fut d'envoier chercher ſon Ami; mais, ſon Ami ne le vint trouver qu'au retour de la Campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ſes Violons, fort indigné de ſe voir Priſonnier dans ſa Maiſon, ſur le Compte de *Matta*, qu'il attendoit pour faire bonne-Chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier *de Grammont*, & lui dit qu'il ne croioit pas l'avoir offenſé; mais, que s'il aimoit tant le Bruit, il le prioit de l'aſſurer, que pour peu que le Cœur lui en dit, il auroit Contentement à la prémiere Occaſion. Le Chevalier *de Grammont* l'aſſura que *Matta* n'y avoit jamais ſongé; qu'il ſavoit, au contraire, qu'il l'eſtimoit infiniment; qu'il falloit que ce fut la Tendreſſe extrême de Madame ſa Femme, qui s'étant allarmée, ſur le Rapport des Laquais qui les avoient ſervis à Table, ſeroit allée chez Madame Roiale, pour prévenir quelque Accident funeſte; qu'il le croioit d'autant plus, qu'il avoit ſouvent dit à Madame *de Sénantes*, en parlant de *Matta*, que c'étoit la plus rude Epée de France; comme

en

en effet, ce pauvre Garçon ne ſe battoit jamais, ſans avoir le malheur de tuer ſon Homme. Monſieur *de Sénantes*, un peu radouci, dit, qu'il étoit fort ſon Serviteur, qu'il gronderoit bien ſa Femme de ſon impertinente Tendreſſe, & qu'il mouroit d'envie de ſe revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier *de Grammont* l'aſſura qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ſes Gardes de ne point le laiſſer échaper, qu'ils n'euſſent des Ordres de la Cour; parce qu'il paroiſſoit qu'il mouroit d'envie de ſe battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fut pas beſoin.

Son Homme étant en toute Aſſurance de cette maniere, il fallut pourvoir à ſes Suretez à l'égard de l'autre. Il regagna la Ville; & dès que *Matta* le vit, *Que Diable eſt-ce*, lui dit-il, *que cette belle Farce, qu'on me fait jouër? Pour moi, je ne connois plus rien aux ſottes Manieres de ce Païs-ci. D'où vient?* dit le *Chevalier* de Grammont. *C'eſt que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne ſaurois t'empêcher d'entrer en Diſpute avec un Bourru, dont tu ne devrois faire que rire. Quelque Valet officieux aura ſans doute été redire le beau Démêlé d'hier-au-ſoir. On t'a vu ſortir de la Ville dès le matin;* Sénantes *quelque tems après; en faut-il davantage, pour que Son Alteſſe Roiale ſe ſoit crue obligée de prendre ces Précautions.* Sénantes *eſt aux Arrêts; on ne te demande que ta Parole; ainſi, bien loin de prendre la choſe comme tu fais, j'enverois très humblement remercier Son Alteſſe de*

la bonté qu'elle a de te faire arrêter ; puiſque ce n'eſt qu'en ta conſidération qu'elle s'intéreſſe dans la choſe. Je m'en vais faire un tour au Palais, où je tâcherai d'éclaircir ce Myſtere. Cependant, comme il n'y a gueres d'apparence que cela ſe puiſſe racommoder de cette nuit, tu ſeras bien de commander à ſouper ; car, je ſuis à toi dans un moment.

Matta le chargea de ne pas manqner à témoigner ſa très humble Reconnoiſſance à Madame Roiale de ſes bontez ; quoiqu'il ne craignit pas plus *Sénantes* qu'il ne l'aimoit ; c'étoit tout dire.

Le Chevalier *de Grammont* revint au bout d'une demie heure, avec deux ou trois des Connoiſſances que *Matta* s'étoit faites à la Chaſſe. Ces Meſſieurs avoient voulu venir ſur le bruit de la Querelle, & chacun offrit ſes Services ſéparément à *Matta* contre l'unique & paiſible *Sénantes*. *Matta* les aiant remerciés, les retint à ſouper, & ſe mit en Robe-de-Chambre.

Sitôt que les choſes furent dans le train que ſouhaitoit le Chevalier *de Grammont*, & que vers la fin du Repas il vit trotter les Santez à la ronde, il ſe tint aſſuré de ſon Homme juſqu'au lendemain. Ce fut alors, que le tirant à l'écart ; avec la permiſſion des Conviés, il lui fit une fauſſe Confidence, pour déguiſer une Trahiſon véritable, & lui dit, après avoir éxigé pluſieurs Sermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *St. Germain*, qu'elle le verroit cette nuit. C'eſt pourquoi, qu'il alloit quitter la Compagnie, ſous prétex-

te

te d'aller jouer à Cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre, qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piedmontois étoient volontiers ſoupçonneux. *Matta* lui promit de s'en acquitter diſcrétement; lui dit qu'il feroit ſes Excuſes; ſans qu'il fut beſoin de prendre Congé de la Compagnie; & l'aiant embraſſé, pour le féliciter ſur l'heureux état de ſes Affaires, il le congédia le plutot & le plus ſécrétement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette Occaſion.

Il ſe remit à Table, charmé de la Confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au ſuccès de cette Avanture. Il fit fort le Plaiſant, pour donner le change à ſes Hôtes; fit mille Invectives contre la Fureur du Jeu, qui poſſédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y paſſer les nuits. Il ſe moquoit tout haut de la Folie du Chevalier *de Grammont* ſur cet Article; & tout bas, de la Crédulité des Piedmontois, qu'il trompoit ſi finement.

Le Repas ne finit que bien avant dans la nuit; & *Matta* ſe coucha très content de ce qu'il avoit fait pour ſon Ami. Cet Ami, cependant, jouïſſoit du fruit de ſa Perfidie, s'il en faut croire les Apparences. La tendre *Sénantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où ſe met une Perſonne qui veut rehauſſer le prix de ſa Reconnoiſſance. Ses Charmes n'étoient point négligés; &, s'il y a des Occaſions, où l'on déteſte le Traître, tandis que l'on profite de la Trahiſon, celle-ilà n'en étoit pas: & quelque diſcret que fut le Chevalier *de Grammont* ſur

ſes

ſes bonnes Fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crut de le contraire. Quoi qu'il en ſoit, perſuadé qu'en Amour on gagne toujours de bonne Guerre ce qu'on peut obtenir par Adreſſe, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre Repentir de cette Supercherie. Mais, il eſt tems que nous le tirions de la Cour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

Son Retour à la Cour de France. Ses Avantures au Siege d'Arras. Ses Réponſes au Cardinal Mazarin. *Il eſt éxilé de la Cour de France.*

LE Chevalier *de Grammont* de retour en France, y ſoutint merveilleuſement la Réputation qu'il avoit aquiſe ailleurs. Alerte au Jeu; actif & vigilant en Amour; quelquefois heureux, & toujours craint, dans les tendres Commerces; à la Guerre, égal dans les Evénemens de l'une & de l'autre Fortune; d'un Agrément inépuiſable dans la bonne; plein d'Expédiens & de Conſeils dans la mauvaiſe.

Attaché d'Inclination à Monſieur le Prince. Témoin, & ſi on ôſe le dire, Compagnon de la Gloire qu'il avoit acquiſe aux fameuſes Journées de Lens, de Norlingues & de Fribourg, les Récits qu'il en a ſi ſouvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques Scrupules de Devoirs, & pluſieurs Avantages à ſacrifier, il quitta

quitta tout pour ſuivre un Homme, que de preſſans Motifs & des Reſſentimens, qui ſembloient en quelque ſorte excuſables, ne laiſſoient pas d'écarter du bon Chemin. Il l'a ſuivi dans la prémiere Diſgrace de ſa Fortune, d'une Conſtance dont on voit peu d'Exemples. Mais, il n'a pu tenir contre les Sujets de Plainte qu'il lui a donné dans la ſuite, & que ne méritoit pas cet Attachement invincible pour lui. C'eſt pourquoi, ſans craindre aucun Reproche ſur une Conduite qui ſe juſtifioit aſſez d'elle-même, comme il étoit un peu ſorti de ſon Devoir, pour entrer dans les Intérêts de Monſieur le Prince, il crut pouvoir en ſortir, pour rentrer dans ſon Devoir.

Sa Paix fut bientot faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La Reine, encore effraiée du Péril où les Troubles avoient mis l'Etat, au commencement de ſa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les Eſprits par la Douceur. La Politique du Miniſtre n'étoit, ni ſanguinaire, ni vindicative. Ses Maximes favorites étoient d'aſſoupir, plutot que d'emploier les derniers Remêdes; de ſe contenter de ne rien perdre dans la Guerre, ſans ſe mettre en Frais pour gagner quelque choſe ſur les Ennemis; de ſouffrir qu'on dit beaucoup de Mal de lui, pourvu qu'il amaſſât beaucoup de Bien, & de pouſſer la Minorité tout auſſi loin lui ſeroit poſſible.

Cette Avidité d'amaſſer ne ſe bornoit pas à mille Moiens que lui en fourniſſoit l'Autorité dont il étoit revêtu: ſon Induſtrie n'avoit pour Ob-

Objet que le Gain. Il aimoit naturellement le Jeu ; mais, il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit, pour gagner.

Le Chevalier *de Grammont*, à qui il trouvoit beaucoup d'Eſprit, & auquel il voioit beaucoup d'Argent, fut bientot de ſon Gout & de ſon Jeu. Il s'apperçut des Subtilitez & de la Mauvaiſe-Foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en uſage les Talens que la Nature lui avoit donnez ; non ſeulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les Occaſions. Ce ſeroit ici le lieu de parler de ces Avantures ; mais, qui peut les conter avec aſſez d'Agrement & de Légéreté, pour remplir l'Attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler ? C'eſt en vain qu'on écriroit mot pour mot ces Narrations divertiſſantes : il ſemble que leur Sel s'évapore ſur le Papier ; &, de quelque maniere qu'elles y ſoient placées, la Vivacité ne s'y trouve plus.

Il ſuffira donc de dire, que dans les Occaſions où l'Adreſſe fut réciproquement emploiée, le Chevalier emporta l'Avantage ; & que, s'il fit mal ſa Cour au Miniſtre, il eut la Conſolation de voir que ceux qui s'étoient laiſſé gagner ne retirérent pas dans la ſuite de grandes Utilitez de leur Complaiſance. Cependant, ils reſtérent toujours dans une Soumiſſion rampante, tandis que, dans mille Rencontres, le Chevalier *de Grammont* ne ſe contraignoit gueres ſur ſon Chapitre. En voici une.

L'Amée d'Eſpagne, commandée par Monſieur le Prince & par l'Archiduc, aſſiégeoit Arras. La Cour s'étoit avancée juſqu'à Perron-

ne.

ne. Les Troupes Ennemies auroient donné, par la Priſe de cette Place, de la Réputation à leur Armés. Elles en avoient beſoin; car, celles de France étoient depuis quelque tems en poſſeſſion d'avoir partout de l'Avantage ſur elles.

Monſieur le Prince ſoutenoit un Parti chancelant, autant que leurs Lenteurs, & leurs Irréſolutions ordinaires, le permettoient; mais, comme aux Evénemens de la Guere, il faut agir indépendemment dans de certaines Occaſions, qui ne ſe retrouvent plus, lors qu'on les laiſſe échapper, toute ſa Capacité leur étoit ſouvent inutile. L'Infanterie Eſpagnole ne s'étoit jamais relevée, depuis la Bataille de Rocroi; & celui qui l'avoit ruinée par cette Victoire, en combattant contre eux, étoit le ſeul, qui, commandant alors pour eux, put réparer le Mal qu'il leur avoit fait. Mais, la Jalouſie des Chefs, & la Meffiance de Conſeil, lui lioient les mains.

Cependant, Arras ne laiſſoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voioit aſſez la Honte qu'il y avoit à laiſſer prendre cette Place à ſa barbe, & preſque à la vuë du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder, que d'en tenter le Secours. Monſieur le Prince n'étoit pas Homme à négliger la moindre Précaution, pour la Sureté de ſes Lignes. Quand on en attaque, ſans les forcer, on ne ſe retire pas comme on veut. Plus les Efforts ſont vifs, plus le Deſordre eſt grand dans la Retraite; & Monſieur le Prince étoit l'Homme du Monde qui ſavoit le mieux profiter de ſes Avantages.

L'Ar-

L'Armée, que commandoit Monſieur *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit pourtant la ſeule Reſſource qu'on eut de ce côté-là. Cette Armée batuë, la Priſe d'Arras n'étoit pas la ſeule Diſgrace qu'on eut à craindre.

Le Génie du Cardinal, heureux pour les Conjonctures où des Négociotions peu ſinceres tiroient d'un mauvais Pas, s'effraioit à la vuë d'un Péril preſſant, & d'un Evénement déciſif. Il crut, que faiſant le Siege de quelqu'autre Place, ſa Priſe dédommageroit de celle d'Arras; mais, Monſieur *de Turenne*, qui penſoit tout autrement que le Cardinal, prit la Réſolution de marcher aux Ennemis, & ne lui en donna l'Avis, qu'après s'être mis en marche. Le Courrier arriva au fort de ſes Inquiétudes, & redoubla ſes Allarmes; mais, il n'y avoit plus moien de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute Réputation lui avoit acquis la Confiance des Troupes, n'avoit pas manqué de prendre ſon Parti, devant qu'un Ordre précis de la Cour put l'interdire. L'Occaſion étoit de celles où les Difficultez rehauſſent la Gloire du Succès. Quoi que la Capacité du Général raſſurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un Evénement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les Allarmes & les Eſpèrances; &, tandis que le reſte des Courtiſans raiſonnoient diverſement ſur ce qui devoit arriver, le Chevalier *de Grammont* ſe mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa Réſolution ſurprit aſſez la Cour. Ceux qui avoient autant vu d'Occaſions que lui, ſem-

bloient

bloient diſpenſez de ces ſortes d'Empreſſemens: mais, ſes Amis lui en parlérent en vain.

Le Roi lui en ſçut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'aſſura qu'il lui raporteroit de bonnes Nouvelles. Elle lui promit de l'embraſſer, s'il tenoit Parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette Proueſſe ; mais, il la crut ſincere, parce qu'elle ne devoit rien couter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec *Caſeau*, que Monſieur *de Turenne* avoit dépêché vers Leurs Majeſtez. Le Duc *d'Yorck*, & le Marquis *d'Humieres*, commandoient ſous ſes Ordres. Le dernier étoit de jour; &, à peine paroiſſoit-il, quand le Chevalier arriva. Le Duc *d'Yorck* ne le reconnut pas d'abord; mais, le Marquis *d'Humieres* courant à lui les Bras ouverts, *Je me doutois bien*, dit-il, *que ſi quelqu'un nous venoit voir de la Cour, dans une Occaſion comme celle-ci, ce ſeroit le Chevalier* de Grammont. *Eh bien*, pourſuivit-il, *que fait-on à Perronne? On y a grand Peur; dit le Chevalier. Et que croit-on de nous? On croit*, pourſuivit-il, *que ſi vous battez Monſieur le Prince, vous n'aurez fait que votre Devoir; ſi vous êtes battus, on croira que vous êtes des Fous & des Ignorans, d'avoir tout riſqué, ſans égard aux Conſéquences. Voilà*, dit le *Marquis* d'Humieres, *une Nouvelle bien conſolante, que tu nous apportes. Veus-tu que nous te menions au Quartier de Monſieur* de Tureune, *pour lui en faire part; ou ſi tu aimes mieux te repoſer dans le mien: car, tu as courru toute la nuit, & peut-être n'as-tu pas eu plus de Repos la précédente. Où*

prens-

prens-tu que le Chevalier de Grammont *ait jamais eu beſoin de dormir?* lui répondit-il. *Faismoi ſeulement donner un Cheval, afin que j'aie l'Honneur d'accompagner Monſieur le Duc* d'Yorck; *car, apparemment, il n'eſt en Campagne de ſi bon Matin, que pour viſiter quelques Poſtes.*

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du Canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent, *J'aurois envie*, dit le *Chevalier* de Grammont, *de pouſſer juſques à la Vedette, qu'il ont avancée ſur cette Hauteur. J'ai des Amis & des Connoiſſances dans leur Armée, dont je voudrois bien demander des Nouvelles: Monſieur le Duc* d'Yorck *voudra bien me le permettre.* A ces mots, il s'avança. La Vedette le voiant venir droit à ſon Poſte, ſe mit ſur ſes Gardes. Le Chevalier s'arrêta, dès qu'il en fut à portée. La Vedette répondit au Signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui s'étant déjà mis en marche ſur les prémiers Mouvemens qu'il avoit vu faire au Chevalier, fut bientot à lui. Voiant le Chevalier *de Grammont* ſeul, il ne fit point de Difficulté de le laiſſer approcher. Il pria cet Officier de faire en ſorte qu'il put avoir des Nouvelles de quelques Parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même tems lui demanda ſi le Duc *d'Arſcot* étoit au Siege. *Monſieur*, lui dit-il, *le voilà, qui vient de mettre pied à terre ſous ces Arbres, que vous voiez ſur la gauche de notre Grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il étoit ici, avec le Prince* d'Aremberg, *ſon Frere, le Baron* de Limbec, *&* Louvigny. *Pourrois-je pas les voir ſur Parole?* lui dit le Chevalier. *Monſieur*, dit-il, *s'il m'é-*

m'étoit permis de quitter mon Poſte, j'aurois l'Honneur de vous y accompagner ; mais, je vais leur envoier dire que Monſieur le Chevalier de Grammont *ſouhaite de leur parler :* &, après avoir détaché un Cavalier de ſa Garde vers eux, il revint. *Monſieur*, lui dit le *Chevalier* de Grammont, *puis-je vous demander comment je viens à être connu de vous ? Eſt-il poſſible*, lui dit l'autre, *que Monſieur le Chevalier* de Grammont *ne reconnoiſſe pas* la Motte, *qui a eu l'Honneur de ſervir ſi longtems dans ſon Régiment ? Quoi ! C'eſt toi, mon pauvre* la Motte ? *Vraiement*, j'*ai eu tort de ne te pas reconnoitre ; quoi que tu ſois dans un Equipage bien different de celui où je te vis la prémiere fois à Bruxelles, lors que tu montrois à danſer les Triolets à Madame la Ducheſſe* de Guiſe : *& j'ai peur que tes Affaires ne ſoient pas en auſſi bon Etat qu'elles étoient la Campagne d'après que je t'eus donné cette Compagnie dont tu parles.* Ils en étoient là, quand le Duc *d'Arſcot*, ſuivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier *de Grammont* fut embraſſé de toute la Troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientot arrivérent une infinité d'autres Connoiſſances, avec autant de curieux des deux Partis, qui, le voiant ſur la Hauteur, s'y aſſembloient avec tant d'Empreſſement, que les deux Armées, ſans Deſſein, ſans Trêve, & ſans Supercherie, s'alloient mêler en Converſation, ſi par hazard Monſieur *de Turenne* ne s'en fut apperçu de loin. Ce Spectacle le ſurprit. Il y accourut ; & le Marquis *d'Humieres* lui conta l'Arrivée du Chevalier *de Grammont*, qui avoit voulu parler à la Vedette,

te, avant que d'aller au Quartier général. Il ajoûta qu'il ne comprenoit pas comment Diable il avoit fait, pour raſſembler les deux Armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quités. *Effectivement*, dit *Monſieur* de Turenne, *voilà un Homme bien extraordinaire. Mais, il eſt juſte qu'il nous vienne un peu voir, après avoir rendu ſa prémiere Viſite aux Ennemis:* &, à ces mots, il fit partir un Aide de Camp, pour rappeller les Officiers de ſon Armée, & pour dire au Chevalier *de Grammont* l'Impatience qu'il avoit de le voir.

Cet Ordre arriva dans le tems qu'il en vint un ſemblable aux Officiers des Ennemis. Monſieur le Prince, averti de cette paiſible Entrevue, n'en avoit point été ſurpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier *de Grammont*. Il avoit ſeulement ordonné à *Luſſan* de rapeller les Officiers, & de prier le Chevalier qu'il put lui parler le lendemain ſous ces mêmes Arbres. Il le promit, en cas que Monſieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut auſſi agréablement dans l'Armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monſieur *de Turenne* eſtimoit ſa Franchiſe, autant qu'il étoit charmé de ſon Eſprit. Il lui ſçut bon gré d'être le ſeul des Courtiſans qui le fut venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les Queſtions, qu'il lui fit ſur la Cour, étoient moins pour en apprendre des Nouvelles, que pour ſe divertir de la Maniere dont il lui conteroit les Inquiétudes & les différentes Allarmes. Le Chevalier *de Grammont* lui

lui conſeilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'Evénement d'une Entrepriſe qu'il voioit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monſieur *de Turenne* lui promit de faire de ſon mieux pour ſuivre cet Avis; & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réüſſit, il luí feroit tenir Parole par la Reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monſieur le Prince eut ſouhaité de lui parler. Ses Meſures étoient priſes pour l'Attaque des Lignes. Il en entretint le Chevalier *de Grammont* en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'Exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu, pour ne pas juger, par ſes Lumieres & les Obſervations qu'il fit, que dans le Poſte qu'il avoit pris, la choſe ne ſe pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour ſon Rendez-vous, accompagné d'un Trompette; &, à l endroit que Monſieur *de Luſſan* lui avoit marqué la Veille, il trouva Monſieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre, *Eſt-il poſſible*, lui dit-il, *en l'embraſſant, que ce ſoit le Chevalier* de Grammont, *& que je le voie dans le Parti contraire? C'eſt vous même, que j'y vois*, repondit le Chevalier *de Grammont*; *& je m'en raporte à vous, Monſeigneur, ſi c'eſt la Faute du Chevalier* de Grammont, *ou la vôtre, que nous ne ſoions plus dans le même Parti. Il faut l'avouër, dit Monſieur le Prince, s'il y en a qui m'ont abbandonné comme des Ingrats & des Miſérables, tu m'as quité comme j'ai quité moi-même, en honnête-Homme, qui croit avoir raiſon. Mais, oublions tous ſujets de Reſſentiment; & dis-moi ce que tu viens faire ici, toi, que je croiois à Perronne*

avec la Cour? Le voulez-voir ſavoir? dit-il. *Je viens, ma foi, vous ſauver la Vie. Je vous connois; vous ne ſauriés vous empêcher d'être au milieu des Ennemis dans un jour d'Occaſion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre Cheval tué ſous vous, & être pris les Armes à la main, pour être traité par ce Cardinal-ci, comme votre Oncle* Montmorency *le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un Cheval tout prêt, en cas de ſemblable Malheur; afin qu'on ne vous coupe pas la Tête. Ce ne ſeroit pas la prémiere fois, dit Monſieur le Prince, en riant, que tu m'aurois rendu de ces Services; quoi que le Danger alors fut moins grand, qu'il pourroit l'être à préſent ſi j'étois pris.*

De cette Converſation ils tombérent ſur des Diſcours moins ſérieux. Monſieur le Prince le queſtionna ſur la Cour, ſur les Dames, ſur le Jeu, ſur l'Amour; &, revenant inſenſiblement à la Conjoncture dont il étoit queſtion, le Chevalier *de Grammont*, aiant demandé des Nouvelles des Officiers, de ſa connoiſſance, qui étoient reſtez auprès de lui, Monſieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller juſques aux Lignes, où il pourroit voir, non ſeulement ceux dont il demandoit des Nouvelles; mais, la Diſpoſition des Quartiers & tous les Retranchemens. Le Chevalier *de Grammont* y conſentit, & Monſieur le Prince, après lui avoit tout montré, l'aiant remené juſqu'à leur Rendez-vous, *Hé bien, Chevalier*, lui dit-il, *quand crois-tu que nous te revoiens? Ma foi:* lui dit-il, *vous venez d'en uſer ſi galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt*

une

une heure avant le jour; car, vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas, ſi on m'en avoit fait Confidence; mais, quoi qu'il en ſoit, fiez-vous en à ma Parole. Non, tu ne te démens point, dit *Monſieur le Prince*, en l'aiant encore embraſſé. Le Chevalier *de Grammont* regagna le Camp de Monſieur *de Turenne* à l'entrée de la nuit. Tout s'y diſpoſoit à l'Attaque des Lignes; & ce n'étoit plus un Secret parmi les Troupes.

Eh bien, Monſieur le Chevalier, on a été bien aiſe de vous voir, lui dit *Monſieur* de Turenne; *& Monſieur le Prince vous aura bien fait des Queſtions & des Amitiés? Il en a uſé le plus civilement du monde*, lui dit *le Chevalier* de Grammont; *&, pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour un Eſpion, il m'a mené juſqu'aux Retranchemens & aux Lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et qu'en croit-il? Il eſt perſuadé que vous l'attaquerez cette Nuit, ou demain à la petite pointe du jour; car, vous autres grands Capitaines*, pourſuivit *le Chevalier*, *vous connoiſſez la Manœuvre les uns des autres, que c'eſt une Merveille.*

Monſieur *de Turenne* reçut volontiers cette *Loüanges* d'un Homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le Monde. Il lui communiqua la Diſpoſition des Attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aiſe qu'un Homme, qui avoit vu tant d'Occaſions, fut témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reſte de cette nuit pour

ſe repoſer, après avoir paſſé l'autre ſans dormir, il le laiſſa au Marquis *d'Humieres*, qui lui donnoit à ſouper, & qui le logeoit.

La Journée ſuivante fut celle des Lignes d'Arras, où Monſieur *de Turenne* victorieux vit ajouter un nouvel éclat à ſa Gloire ; & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoi que vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquiſe ailleurs.

Il y a tant de Relations de cette fameuſe Journée, qu'il ſeroit ſuperflu d'en parler ici. Le Chevalier *de Grammont*, à qui, comme Volontaire, il étoit permis de ſe trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Monſieur *de Turenne* ſe trouva bien d'une Activité, qui ne l'abbandonnoit, ni en Paix, ni en Guerre, & d'une Préſence d'Eſprit, qui lui fit porter des Ordres comme venant du Général, ſi à propos, que Monſieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs ſur ces Matieres, l'en remercia, quand l'Affaire fut finie, en préſence de tous les Officiers ; & le chargea d'en porter la prémiere Nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces Expéditions, que trouver les Poſtes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de Relais ; mais, il eut bien d'autres Obſtacles à ſurmonter. En prémier lieu, des Partis d'Ennemis, répandus de tous côtez, s'oppoſoient à ſon Paſſage. En ſuite, des Courtiſans avides, & officieux, qui, dans ces Occaſions, ſe poſtent ſur les Avenues, pour eſcamoter la Nouvelle d'un pauvre Courier. Cependant, ſon Adreſſe le ſauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'eſcorter juſqu'à moitié

chemin de Bapaume, huit ou dix Maîtres commandez par un Officier de ſa Connoiſſance; perſuadé que le plus grand Danger ſeroit entre le Camp & la prémiere Poſte. Il n'eut pas fait une lieüe, qu'il en fut convaincu. L'Officer le ſuivoit de près; & ſe retournant vers lui, *Si vous n'êtes pas bien monté*, dit-il, *je vous conſeille de regagner le Camp; car moi, je vais bientôt paſſer à toute bride. Monſieur*, lui dit *l'Officier, j'eſpere vous tenir Compagnie, quelque train que vous alliés, juſqu'à ce que vous ſoiés en lieu de ſureté. J'en doute*, lui dit-il; *car, voilà des Meſſieurs qui ſe diſpoſent à nous venir voir. Eh! ne voiez-vous pas*, lui répondit *cet Officier, que ce ſont de nos Gens, qui ſont repaître leurs Chevaux? Non; Non; mais, je vois fort bien que ce ſont des Cravattes de l'Armée Ennemie:* & là-deſſus, lui aiant fait remarquer qu'ils montoient à Cheval, il ordonna aux Cavaliers qui l'eſcortoient, de ſe diſpoſer a faire Diverſion, & donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un Anglois fort vite; mais, s'étant enfourné dans un Chemin creux, dont le Terrain étoit mol & bourbeux, il eut à ſes Trouſſes Meſſieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier de Conſidération, n'avoient eu garde de prendre le Change, & s'étoient attachés à le pourſuivre, ſans ſe mettre en peine des autres. Le mieux monté du Parti commençoit à l'approcher; car, les Chevaux Anglois, qui vont vîte comme le Vent en Terrain uni, ſe démélant aſſez mal des mauvais Chemins, le Cravatte avoit le Mouſqueton haut, & lui crioit de loin bon Quartier. Le

Chevalier *de Grammont*, qui voioit qu'on gagnoit ſur lui, & que que quelques Efforts que fit ſon Cheval dans un Terrain peſant, il ſeroit joint à la fin, quitta tout à coup le Chemin de Bapaume, pour ſe jetter dans une Chauſſé à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la Propoſition du Cravatte, il laiſſa prendre un peu d'haleine à ſon Cheval, tandis que l'autre, qui croioit qu'il ne l'attendoit que pour ſe rendre, faiſoit tous ſes Efforts, pour s'en mettre en poſſeſſion, & crevoit ſon Cheval, pour arriver avant le reſte de ſes Compagnons, qui ſuivoient la file.

Un moment de Réfléxion fit enviſager au Chevalier *de Gramment* la deſagréable Avanture que ce ſeroit, au ſortir d'une Victoire ſi glorieuſe, & Périls d'un Combat ſi bien diſputé, d'être pris par des Coquins, qui ne s'y étoient point trouvez: &, au lieu d'être reçu en Triomphe, d'être embraſſé d'une grande Reine pour la Nouvelle importante dont il étoit chargé, de ſe voir trainé en Chemiſe par les Vaincus.

Pendant cette courte Méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché juſques à la portée de ſa Carabine, qu'il préſentoit toujours, en lui offrant bon Quartier. Mais, le Chevalier *de Grammont*, à qui cette Offre, & la maniere dont on la faiſoit, déplaiſoient également, fit un petit Signe de la main, pour qu'on ceſſât de le coucher en jouë; &, ſentant ſon Cheval en haleine, il baiſſa la main, partit comme un Eclair, & laiſſa ſon Cravatte ſi étonné, qu'il ne s'aviſa pas ſeulement de lui tirer ſon Coup.

Dès

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des Chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes ſortes d'égards pour lui. Il l'aſſura que perſonne n'avoit encore paſſé; qu'il lui ſeroit fidele; & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Courriers de Monſieur *de Turenne.*

Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe garantir de ceux qui devoient ſe mettre à l'Affut aux environs de Perronne, pour courrir d'auſſi loin qu'ils le verroient, & porter ſa Nouvelle à la Cour, ſans la ſavoir. Il ſavoit que le Maréchal *Du-Pleſſis*, celui *de Villeroy*, & *Gaboury*, s'en étoient vantez à Monſieur le Cardinal, avant ſon Départ. Ce fut donc pour éluder cette Embuſcade, qu'il prit deux Cavaliers bien montez à Bapaume; &, dès qu'il fut à une lieüe la Ville, après leur avoir donné à chacun deux Louis d'Or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les Devans, de faire fort les effraiés, de dire à ceux qui les queſtionneroient, *que tout étoit perdu*; *que le Chevalier* de Grammont *étoit reſté à Bapaume, n'étant pas preſſé de porter une mauvaiſe Nouvelle*; *& que, pour eux, ils avoient été pourſuivis par des Cravattes répandus pas tout depuis la Défaite.*

Tout réüſſit, comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptez par *Gaboury*, dont l'Empreſſement avoit devancé les deux Maréchaux; mais, quelques Queſtions qu'on leur fit, ils jouérent ſi bien leur Rolle, que la Conſternation avoit déjà gagné Perronne, & que les Bruits incertains de la Défaite ſe diſoient à

l'oreille parmi les Courtiſans, lors que Monſieur le Chevalier *de Grammont* arriva.

Rien ne rehauſſe tant le Prix d'une Bonne Nouvelle, que la fauſſe Allarme d'une Mauvaiſe. Cependant, quoi que la ſienne fut accompagnée de ce Relief, il n'y eut que Leurs Majeſtez, qui la reçurent avec les Tranſports de Joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint Parole de la meilleure Grace du monde. Elle l'embraſſa devant tous les Courtiſans. Le Roi n'y parut pas moins ſenſible ; mais, le Cardinal, ſoit pour diminuer le Mérite d'une Nouvelle, qui demandoit une Récompenſe de quelque Prix, ſoit par le Retour de cette Inſolence que lui donnoit la Proſpérité, fit ſemblant de ne le pas écouter d'abord; &, aiant appris en ſuite que les Lignes avoient été forcées ; que l'Armée d'Eſpagne étoit battuë ; & qu'Arras étoit ſecouru ; *Et Monſieur le Prince*, dit-il, *eſt-il pris? Non*, dit le Chevalier *de Grammont. Il eſt donc mort?* ajouta le Cardinal. *Entore moins*, répondit le Chevalier *de Grammont. Belle Nouvelle!* dit le Cardinal, d'un Air de Mépris; &, à ces mots, il paſſa dans le Cabinet de la Reine, avec Leurs Majeſtez. Il le fit heureuſement pour le Chevalier *de Grammont*, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque Réponſe emportée, dans l'Indignation que lui donnoient ces deux belles Queſtions, & la Concluſion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des Eſpions de ſon Eminence. Une foule de Courtiſans & de Curieux

rieux l'aiant environné, ſelon la Coutume, il fut bien aiſe de dire devant les Eſclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit ſur le Cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant ſon Air Ironique. *Ma Foi, Meſſieurs,* dit-il, *rien n'eſt tel que d'avoir du Zêle & de l'Empreſſement pour les Rois & les grands Princes, dans les Services qu'on leur rend. Vous avez vu l'Air gracieux que Sa Majeſté m'a fait; vous êtes Témoins comme la Reine m'a tenu Parole: mais, pour Monſieur le Cardinal, il a reçu ma Nouvelle, comme s'il n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait à la Mort de* Pietre Mazarin.

Il y avoit là dequoi faire évanoüir des Gens qui ſe ſeroient intéreſſés ſincérement pour lui; & la Fortune la mieux établie eut été ruinée par une Plaiſanterie beaucoup moins ſenſible dans d'autres Tems. Car, il la faiſoit en préſence de Témoins, qui n'attendoient que l'Occaſion de la pouvoir rendre dans toute ſa Malignité, pour ſe faire un Mérite de leur Vigilance auprès d'un Miniſtre puiſſant & abſolu. Le Chevalier *de Grammont* en étoit trop perſuadé; cependant, quelque Inconvénient qu'il en prévît, il ne laiſſa pas de s'en applaudir.

Les Rapporteurs s'acquittérent dignement de leur Devoir. Cependant, l'Affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient eſpéré. Le lendemain, comme le Chevalier *de Grammont* étoit au Diner de Leurs Majeſtez, le Cardinal y vint, & s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par Reſpect, *Chevalier*, lui dit-il, *la Nouvelle que vous avez apportée eſt bonne. Leurs Majeſtez en ſont contentes.*

tes: &, pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la Mort de Pietre Mazarin, *ſi vous voulez venir diner chez moi, nous joüerons; car, la Reine vous veut donner de quoi: & cela par deſſus le prémier Marché.*

Voilà de quelle maniere le Chevalier *Grammont* avoit ôſé choquer un ſi puiſſant Miniſtre; & voilà tout le Reſſentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Miniſtres. Il y avoit véritablement quelque choſe de grand à un Homme de ſon âge, de ne reſpecter l'Autorité des Miniſtres qu'autant qu'ils étoient reſpectables par leur Mérite. Il s'en applaudiſſoit avec toute la Cour, & ſe laiſſoit agréablement flatter d'avoir ſeul ôſé conſerver quelque eſpece de Liberté dans une Servitude générale. Mais, ce fut peut-être l'Impunité de cette Inſulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques Inconvéniens ſur des Téméritez moins heureuſement hazardées.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui ſentoit bien qu'il n'y avoit plus moien de tenir ſon Maître en Tutelle; accablé de Soins & de Maladies; comblé de Tréſors, dont il ne ſavoit que faire; & raiſonnablement chargé de la Haine publique; tourna toutes ſes Penſées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Miniſtere qui l'avoit ſi cruellement agité. Ainſi, tandis qu'il mettoit ſur pieds les Commencemens ſinceres d'une Paix ardemment déſirée, les Plaiſirs & l'Abondance commençoient à régner dans la Cour.

Les Fortunes du Chevalier *de Grammont* y furent long-tems diverſes dans l'Amour & dans le

le Jeu. Eſtimé des Courtiſans; recherché des Beautez qu'il ne ſervoit pas ; redoutable a celles qu'il ſervoit; mieux traité de la Fortune que de l'Amour : mais, ſe dédommageant de l'un par l'autre; tousjours gai, toujours vif, & dans les Commerces eſſentiels toujours honnête-Homme.

C'eſt Dommage qu'il faille interrompre ici la ſuite de ſon Hiſtoire par un Intervalle de quelques Années, comme on a déjà fait dans le Commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de Vuide qu'on ne doive regretter dans une Vie dont les moindres Particularitez ont eu quelque choſe de divertiſſant ou de ſingulier. Mais, ſoit qu'il ne les ait pas cru dignes d'occuper une Place parmi les autres Evénemens, ou qu'il n'en ait conſervé qu'une Idée confuſe, il faut paſſer à des Endroits de ces Fragmens plus éclaircis, pour en venir au ſujet de ſon Voiage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le Mariage du Roi, le Retour de Monſieur le Prince, & la Mort du Cardinal, donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux ſur ſon Roi. Rien ne l'égaloit, ni par les Graces de ſa Perſonne, ni pour la Grandeur de ſon Air; mais, on ne lui connoiſoit pas encore ce Génie ſupérieur, qui, rempliſſant ſes Sujets d'Admiration, l'a dans la ſuite rendu ſi redoutable à toute l'Europe. L'Amour & l'Ambition, Reſſorts inviſibles des Intrigues, & des Mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux prémieres Démarches qu'il feroit. Les Plaiſirs ſe promettoient un Empire Souverain ſur un Prince tenu

dans l'Eloigement des Connoiſſances néceſſaires pour gouverner; & l'Ambition ne ſe flattoit de régner dans ſa Cour, que ſur l'Eſprit de ceux qui pouvoient de diſputer ſe Miniſtere: mais, on fut ſurpris de voir tout à coup briller des Lumieres qu'une Prudence en quelque façon néceſſaire avoit ſi long-tems diſſimulée.

Une Application ennemie des Délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une Puiſſance illimitée refuſe rarement, l'attacha tout entier aux Soins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais, tout le Monde n'y trouva pas ſon compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître abſolu. Les Courtiſans n'approchoient qu'avec vénération du ſeul Objet de leurs Reſpects, & du ſeul Arbitre de leur Fortune. Ceux, qui n'agueres étoient de petits Tirans dans leurs Provinces, ou dans les Places Frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les Graces, ſelon le bon Plaiſir du Maître, s'accordoient tantot au Mérite, tantot aux Services. Il n'étoit plus queſtion d'importuner ou de menacer la Cour, pour en obtenir.

Le Chevalier *de Grammont* regardoit comme un Prodige l'Attention de ſon Maître pour les Soins de ſon Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'aſſujettir à cet âge aux Regles qu'il s'étoit préſcrites, & qu'on ôtât tant d'heures aux Plaiſirs, pour les donner aux Devoirs ennuieux, & aux Fonctions fatigantes du Gouvernement; mais, il loüoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit deſormais plus d'Hommages à rendre, ni plus de Cour à faire, qu'à celui auquel

quel ils étoient légitimement dus. Impatient des Cultes Serviles qu'on rend à la Fortune d'un Miniſtre, il n'avoit pas fléchi devant l'Autorité des Cardinaux, qui s'étoient ſuccédez. Jamais, il n'avoit encenſé le Pouvoir Arbitraire du prémier, ni donné ſes Suffrages aux Artifices de l'autre; mais auſſi, jamais il n'avoit tiré du Cardinal *de Richellieu* qu'une Abbaie, qu'on ne pouvoit refuſer à ſa Qualité : & jamais, il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au Jeu.

L'Expérience de pluſieurs Années à la ſuite d'un grnd Capitaine lui avoit donné de la Capacité pour la Guerre ; mais, dans une Paix univerſelle, il n'en étoit plus queſtion. Il jugea qu'au milieu d'une Cour floriſſante en Beautez, & abondante en Argent, il ne devoit s'occuper que du ſoin de plaire à ſon Maître, de faire valoir les Avantages que la Nuture lui avoit donnez pour le Jeu, & de mettre en uſage de nouveaux Stratagêmes en Amour.

Il réüſſit aſſez bien dans les deux prémiers de ces Projets ; & comme il s'étoit dès lors établi pour Maximes de ſa Conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de ſon Etabliſſement; de ne reſpecter la Faveur, que lors qu'elle ſeroit ſoutenue de Mérite; de ſe faire aimer des Courtiſans, & craindre des Miniſtres; de tout ôſer, pour rendre de bons Offices, & de ne rien entreprendre aux Dépens de l'Innocence; il ſe vit bientot des Plaiſirs du Roi, ſans que l'Envie des Courtiſans en parut révoltée. Le Jeu lui fut favorable; mais, l'Amour ne le fut pas, ou, pour mieux dire, l'Inquiétude &

TAYLOR INST. OXFORD

la Jalouſie l'emportérent ſur ſa Prudence naturelle dans une Conjoncture où il en avoit le plus de beſoin.

La Motte Houdancourt étoit une des Filles de la Reine-Mere. Quoi que ce ne fut pas une Beauté éclatante, elle avoit ôté des Amans à la célébre *Méneville*. Il ſuffiſoit alors que le Roi jettât les yeux ſur une jeune Perſonne de la Cour, pour ouvrir ſon Cœur aux Eſpérances, & ſouvent à la Tendreſſe ; mais, s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtiſans ſe le tenoient pour dit : & ceux qui avoient eu des Prétentions ou de l'Amour, retiroient très humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des Reſpects ; mais, le Chevalier *de Grammont* s'aviſa de faire tout le contraire : peut-être, pour conſerver un Caractere de Singularité, qui ne valoit rien dans cette Occaſion.

Il n'avoit jamais ſongé à elle ; mais, dès qu'il la crut honorée de l'Attention de ſon Maître, il crut qu'elle méritoit la ſienne : &, s'étant mis ſur les Rangs, il lui devint bientot fort incommode, ſans lui perſuader qu'il fut fort amoureux. Elle ſe laſſa de ſes Perſécutions. Il ne ſe rebutta point pour ſes mauvais Traitemens, ni pour ſes Menaces. Ses prémieres Tracaſſeries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle eſpéra qu'il s'en corrigeroit ; mais, s'étant témérairement obſtiné dans ſes Manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que ſi l'Amour rend les Conditions égales, ce n'eſt pas entre Rivaux. Il fut banni de la Cour ; &, ne trouvant aucun Lieu en France, qui put le conſoler de ce qu'il

y regrettoit le plus, la Préſence & la Vue de de ſon Maître ; après avoir fait quelques légeres Réfléxions ſur ſa Diſgrace, & quelques petites Imprécations contre celle qui la cauſoit, il prit enfin la Réſolution de paſſer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

Son Arrivée à la Cour d'Angleterre. Caracteres des Perſonnes qui compoſoient cette Cour.

LA Curioſité de voir un Homme également fameux par ſes Forfaits, & par ſon Elévation, avoit déjà fait paſſer une prémiere fois le Chevalier *de Grammont* en Angleterre. La Raiſon-d'Etat ſe donne de beaux Privileges. Ce qui lui paroit utile devient permis; & tout ce qui eſt néceſſaire eſt honnête, en fait de Politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la Protection de l'Eſpagne dans les Païs-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puiſſances envoioient une célébre Ambaſſade à *Cromwel.*

Cet Homme, dont l'Ambition s'étoit ouvert le Chemin à la Puiſſance Souveraine par des grands Attentats, s'y maintenoit par des Qualitez, dont l'Eclat ſembloit l'en rendre digne. La Nation la moins ſoumiſe qui ſoit en Europe ſubiſſoit patiemment un Joug, qui ne lui laiſſoit pas ſeulement l'Ombre d'une Liberté dont elle eſt ſi jalouſe : & *Cromwel*, Maître de la République, ſous le Titre de Protecteur; craint

craint dans le Roiaume ; plus redoutable encore au dehors ; étoit au plus haut point de Gloire, lors que le Chevalier *de Grammont* le vit : mais, il ne lui vit aucune Apparence de Cour. Une Partie de la Nobleſſe proſcrite, l'autre éloignée des Affaires ; une Affectation de Pureté dans les Mœurs, au lieu du Luxe que la Pompe des Cours étale ; tout cela n'offroit que des Objets triſtes & ſérieux dans la plus belle Ville du Monde ; & le Chevalier *de Grammont* ne remporta de ce Voiage que l'Idée du Mérite d'un Scélérat, & l'Admiration de quelques Beautez cachées, qu'il n'avoit pas laiſſé de déterrer.

Ce fut toute autre choſe au Voiage dont nous allons parler. La Joie du Rétabliſſement de la Roiauté paroiſſoit encore par tout. La Nation, avide de Changement & de Nouveauté, goutoit le Plaiſir d'un Gouvernement naturel, & ſembloit reſpirer au ſortir d'une longue Oppreſſion. Enfin, ce même Peuple, qui, par une Abjuration Solemnelle, avoit exclu juſques à la Poſtérité de ſon Prince légitime, s'épuiſoit en Fêtes, & en Réjoüiſſances pour ſon Retour.

Il y avoit près de deux Ans qu'il étoit rétabli, lors que le Chevalier *de Grammont* arriva. La Réception qu'il eut dans cette Cour lui fit bientot oublier l'autre ; & les Engagemens, qu'il prit dans la ſuite en Angleterre, adoucirent le Regret d'avoir quité la France.

C'étoit une belle Retraite, pour un Exilé de ſon Caractere. Tout y flattoit ſon Gout ; & ſi les Avantures qu'il y eut ne furent pas les moins

moins conſidérables, ce furent ſans doute les plus agréables qu'il ait eües. Mais, avant que d'en parler, il ne ſera pas hors de propos de donner une Idée de la Cour d'Angletterre, telle qu'elle étoit alors.

La Néceſſité des Affaires avoit expoſé *Charles II*, dès ſa prémiere Jeuneſſe, aux Travaux & aux Périls d'une Guerre ſanglante. L'Etoi du Roi ſon Pere ne lui avoit laiſſé pour Héritage, que ſa Mauvaiſe Fortune & ſes Diſgraces. Elles l'accueillirent par tout; mais, ce ne fut qu'après avoir lutté juſqu'à l'extrémité contre cette Ennemie, qu'il s'étoit ſoumis aux Décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Nobleſſe, ou pour la Fidélité, l'avoit ſuivi dans ſon Exil; & ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi la Jeuneſſe, s'étant raſſemblé dans la ſuite auprès de ſa Perſonne, compoſoit une Cour digne d'une meilleure Fortune.

L'Abbondance & les Proſpéritez, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les Sentimens, ne trouva rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La Néceſſité, au contraire, qui fait mille Biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'Education; & l'on ne voioit que de l'Emulation parmi eux ſur la Gloire, ſur la Politeſſe, & ſur la Vertu.

Au milieu d'une petite Cour ſi floriſſanre en Mérite, le Roi d'Angleterte étoit repaſſé deux ans avant le tems dont on parle, pour monter ſur un Trône, qu'il devoit, ſelon les Apparences, remplir auſſi dignement que les plus glorieux de ſes Prédéceſſeurs. La Magnifience

étalée

étalée dans cette occaſion s'étoit renouvellé à ſon Couronnement. La Mort du Duc *de Gloceſter*, & celle de la Princeſſe Roiale, qui la ſuivit de près, avoient interrompu des Magnificences par un long Deuil, dont on ſortit enfin, pour ſe préparer à la Réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des Fêtes que l'on faiſoit pour cette nouvelle Reine, dans tout l'Eclat d'une Cour brillante, que le Chevalier *de Grammont* vint contribuer à ſa Magnificence, & à ſes Plaiſirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la Grandeur de celle de France, il fut ſurpris de la Politeſſe & de la Pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit à perſonne, ni pour la Taille, ni pour la Mine. Il avoit l'Eſprit agréable, l'Humeur douce & familiere. Son Ame, ſuſceptible d'Impreſſions oppoſées, étoit compatiſſante pour les Malheureux, infléxible pour les Scélérats, & tendre juſqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les Affaires preſſantes ; & incapable de s'y appliquer, quand elles ne l'étoient pas. Son Cœur étoit ſouvent la Dupe, & plus ſouvent encore, l'Eſclave de ſes Engagemens.

Le Duc *d'Yorck* étoit d'un Caractere bien différent. On lui attribuoit un Courage à toute épreuve ; une Religion inviolable pour ſa Parole ; de l'Economie dans les Affaires ; de la Fierté, placées chacune en leur Rang. Obſervateur ſcrupuleux des Regles du Devoir, & des Loix de la Juſtice, il paſſoit pour Ami fidele, & pour implacable Ennemi.

Sa

Sa Morale & ſa Juſtice, quelque tems combatues par la Bien-ſéance, en avoient enfin triomphé, en reconnoiſſant Mademoiſelld *Hyde*, Fille d'Honneur de Madame la Princeſſe Roiale, qu'il avoit ſécrétement épouſée en Hollande. Son Pere, dès lors Miniſtre d'Angleterre, appuié de cette nouvelle Protection, ſe vit bientot à la tête des Affaires, & penſa les gâter. Ce n'eſt pas qu'il manquât de Capacité; mais, il avoit encore plus de Préſomption.

Le Duc *d'Ormond* avoit la Confiance & l'Eſtime de ſon Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ſes Services, l'Eclat de ſon Mérite & de ſa Naiſſance, les Biens qu'il avoit abbandonnez pour ſuivre la Fortune de ſon Maître. Les Courtiſans mêmes n'ôſérent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maiſon du Roi, Prémier Gentilhomme de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit juſtement le Mréchal *de Grammont* par le Caractere de l'Eſprit & la Nobleſſe des Manieres; &, comme le Maréchal *de Grammont*, c'étoit l'Honneur de la Cour de ſon Maître.

Le Duc *de Boukingham*, & le Comte *de St. Albans*, étoient en Angleterre ce qu'on les a vus en France: l'un plein d'Eſprit & de Feu, diſſipoit ſans Eclat les Biens immenſes où il étoit rentré; l'autre, d'une Génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une Fortune conſidérable, & ſembloit l'augmenter en perdant au Jeu, & en tenant une groſſe Table.

Le Chevalier *de Barklay*, depuis Comte *de Falmouth*, étoit Confident & Favori du Roi, com-

commandoit la Compagnie des Gardes du Duc *d'Yorck*, & le gourvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'Extérieur. Son Eſprit étoit à-peu-près de même; mais, ſes Sentimens étoient dignes de la Fortune qui l'attendoit; lors que, ſur le Point de ſon Elévation, il fut tué ſur Mer. Jamais le Deſintéreſſement n'a ſi bien marqué la Nobleſſe d'une Ame. Il n'avoit pour Objet que la Gloire de ſon Maître. Son Crédit n'étoit emploié qu'à lui faire récompenſer les Services, ou répandre des Graces ſur le Mérite. Si poli dans le Commerce, qu'il paroiſſoit humilié par la Faveur, & ſi vrai dans tous ſes Procédez, qu'on ne l'eut pas pris pour un Homme de Cour.

Les Fils du Duc *d'Ormond*, & ſes Neveux, avoient été à la Cour du Roi dans ſon Exil, & ne la des-honnoroient pas depuis ſon Retour. Le Comte *d'Aran* avoit une Adreſſe ſinguliere dans toutes ſortes d'Exercices; grand Joüeur de Paume & de Guitarre, & galant avec aſſez de Succès. Le Comte *d'Oſſery*, ſon Frere ainé, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'Elévation & de Probité.

L'Ainé de *Hamiltons*, leur Couſin, étoit l'Homme de la Cour qui ſe mettoit le mieux. Il étoit bienfait de ſa Perſonne, & poſſédoit ces Talens heureux, qui menent à la Fortune, & qui font réüſſir en Amour. C'étoit le Courtiſan le plus aſſidu, l'Eſprit le mieux tourné, les Manieres le plus polies, & l'Attentiou la plus réguliere pour ſon Maître, qu'on pût avoir. Perſonne ne danſoit mieux, & perſonne n'étoit ſi coquet; Mérite, qu'on comptoit pour

quel-

quelque choſe dans une Cour, qui ne reſpiroit que les Fêtes & la Galanterie. Il n'eſt pas étonnant, qu'avec ces Qualitez, il ait occupé dans la ſuite la place de Mylord *Falmouth*; mais, il eſt étonnant, que la même Deſtinée l'ait enlevé, comme ſi cette Guerre n'eut été déclarée que contre le Mérite, & que ce Genre de Combat n'eut été fatal qu'aux Eſpérances preſque certaines d'nne Fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques Années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroiſſoit, avoit trop peu de Vivacité, pour ſoutenir le Fracas dont menaçoit ſa Figure; mais, c'étoit le petit *Germain*, ſur qui pleuvoient de tous côtez les Bonnes Fortunes. Le vieux *St. Albans*, ſon Oncle, l'avoit dès longtems adopté, quoique Cadet de tout ſes Neveux. On ſait quelle Table le bon Homme tenoit à Paris, tandis que le Roi ſon Maître mouroit de Faim à Bruxelles, & que la Reine-Mere, ſa Maitreſſe, ne faiſoit pas grand-Chere en France.

Germain, ſoutenu de l'Opulence de ſon Oncle, n'avoit pas eu de peine à faire un Figure conſidérable à ſon Arrivé chez la Princeſſe *d'Orange*. Les pauvres Courtiſans du Roi ſon Frere n'avoient rien à lui diſputer ſur l'Equipage & la Magnificence; & ces deux Articles font autant de chemin en Amour, que le vrai Mérite. Il n'en faut point d'autre Exemple; car, quoiqu'il fut brave, & bien Gentilhomme, il n'avoit point d'Actions d'Eclat, ni Naiſſance diſtinguée, pour lui donner de Relief: &, pour ſa Figure, il n'y avoit pas dequoi ſe récrier. Il

étoit

étoit petit; il avoit la Tête groſſe, & les Jambes menuës. Son Viſage n'étoit pas deſagréable; mais, il avoit de l'Affectation dans le Port & dans les Manieres. Il n'avoit pour tout Eſprit qu'une Routine d'Expreſſions, qu'il emploioit tantot pour la Raillerie, tantot pour les Déclarations, ſelon que l'Occaſion s'en préſentoit. Voilà ſur quoi ſe fondoit un Mérite ſi redoutable en Amour.

La Princeſſe Roiale y fut priſe toute la prémiere. Mademoiſelle *Hyde* avoit fait quelques Pas ſur ceux de ſa Maîtreſſe. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa Réputation s'étoit établie en Angleterre, avant ſon Arrivée. Il ne faut que de la Prévention dans l'Eſprit des Femmes, pour tronver de l'Accès dans leurs Cours. *Germain* les trouva dans Diſpoſitions ſi favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut qu'une Réputation ſi légérement établie étoit encure plus foiblement ſoutenüe. L'Entêtement contina. La Comteſſe *de Caſtelmaine*, vive & connoiſſeuſe, ſuivit le faux Brillant qui l'avoit ſéduite; &, quoique détrompée ſur une Vogue qui promettoit tant, & qui tenoit ſi peu, ſon Entêtement ne voulut point ſe démentir. Elle ſoutint la Gageure, juſqu'au point de ſe broüiller avec le Roi; tant elle avoit bien placé la Conſtance pour la prémiere fois

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les Beautez, on ne pouvoit s'y tourner, ſans en voir. Celles de Reputation étoient cette mê- Comteſſe *de Caſtelmaine*, depuis Ducheſſe *de Cléveland*, Madame *de Cheſterfield*, Madame *de Shrews-*

Shrewsbury, Mesdames *Roberts*, Madame *Middleton*, Mesdemoiselles *Brouk*, & cent autres du même Eclat, qui brilloient à la Cour; mais, c'étoient Mademoiselle *d'Hamilton*, & Mademoiselle *Stwart*, qui en étoient le principal Ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta gueres d'Eclat, ni par sa Présence, ni par sa Suite. Cette Suite étoit alors composée de la Comtesse *de Panétra*, passée avec elle en qualité de Dame d'Atour, de six Monstres, qui se disoient Filles d'Honneur, & d'une Duégna, autre Monstre, que se portoit pour Gouvernante de ces rares Beautez.

Pour les Hommes, c'étoient *Francisco de Melo*, Frere de la *Panétra*, un certain *Taurauvédez*, qui se faisoit appeller Dom *Pédro Franciſco Corréo de Sylva*, fait à peindre; mais, plus fou lui seul, que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses Noms, que de sa bonne-Mine; mais, le Duc *de Boukingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre Du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de Plaintes inutiles, & quelques Menaces sans effet, le pauvre *Corréo de Sylva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc *de Boukingham* héritoit d'une Nimphe Portugaise, qu'il lui avoit enlevée, aussi bien que deux de ses Noms, & qui étoit plus affreuse encore, que les Filles de la Reine. Il y avoit, outre cela, six Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur Juif, & un certain Officier, apparemment sans Fonction, qui s'appelloit le Barbier de l'Infante.

Cathé-

Cathérine de Bragance n'avoit garde de briller dans une Cour charmante, où elle venoit régner. Elle ne laiſſa pas d'y réüſſir aſſez dans la ſuite. Le Chevalier *de Grammont*, dès longtems conu de la Famille Roiale, & de la plupart de Hommes de la Cour, n'eût qu'à faire Connoiſſance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'Interprête pour cela. Elle parloient toutes aſſez pour s'expliquer, & toutes entendoient le François aſſez bien, pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours groſſe chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Ducheſſe; mais, elle y étoit plus choiſie. Cette Princeſſe avoit l'Air grand, la Taille aſſez belle, peu de Beauté, beaucoup d'Eſprit, & tant de Diſcernement pour le Mérite, que tout ce qui en avoit, dans l'un, ou l'autre Sexe, étoit diſtingué chez elle. Un Air de Grandeur dans toutes ſes Manieres la faiſoit conſidérer comme née dans un Rang qui la mettoit ſi près du Trône. La Reine-Mere étoit de retour après le Mariage de Madame; & c'étoit dans ſa Cour, que les deux autres ſe raſſembloient.

Le Chevalier *de Grammont* fut bientot du Gout de tout le Monde. Ceux, qui ne l'avoient pas encore vu, furent ſurpris qu'un François put être de ſon Caractere. Le Retour du Roi, qui avoit attiré toutes ſortes de Nations dans ſa Cour, y avoit un peu décrié les François; car, loin que les Perſonnes de Diſtinction y euſſent paru des prémiers, on n'avoit vu que de petits Etourdis, plus ſots & plus emportez les uns que les autres; mépriſant tout ce

qui

qui ne leur reſſembloit pas; croiant introduire le bel Air, en traitant les Anglois d'Etrangers dans leur propre Païs.

Le Chevalier *de Grammont*, au contraire, familier avec tout le Monde, s'accommodoit à leur Coutumes, mangeoit de tout, loüoit tout, & s'accoutumoit facilement à des Manieres qu'il ne trouvoit, ni groſſieres, ni ſauvages; &, faiſant voir une Complaiſance naturelle, au lieu de l'impertinente Délicateſſe des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un Eſprit qui dédomageoit agréablement de ce qu'on avoit ſouffert du Ridicule des prémiers.

Il fit d'abord ſa Cour au Roi, & fut de ſes Plaiſirs. Il joüoit gros Jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit ſi peu de différence aux Manieres & à la Converſation de ceux qu'il voioit le plus ſouvent, qu'il ne lui paroiſſoit pas qu'il eut changé de Païs. Tout ce qui peut occuper agréablement un Homme de ſon Humeur, s'offroit par tout aux divers Penchans qui l'entrainoient, comme ſi les Plaiſirs de la Cour de France l'euſſent quittée, pour l'accompagner dan ſon Exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelque Repas; & ceux, qui voulurent le régaler à leur tour, furent enfin obligés de prendre leurs Meſures, & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces Empreſſemens deviennent fatigans à la longue; mais, comme ces Devoirs ſemblent indiſpenſables pour un Homme de ſon Caractere, & que c'étoient les plus honnêtes-Gens de la Cour, qui l'en accabloient, il en ſubit la néceſſité de

bonne grace: mais, il ſe conſerva toujours la liberté de ſouper chez lui.

L'heure de ſes Repas, à la vérité, dépendoit du Jeu: c'eſt-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine; mais, on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un Valet ou deux, qui s'entendoient en bonne-Chere, qui ne ſervoient pas mal, & qui voloient encore mieux.

Le Compagnie n'étoit pas nombreuſe, à ces petits Repas; mais, elle étoit choiſie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire; mais, l'Homme du Monde qui lui convenoit le plus pour ces Occaſions n'y manquoit jamais. C'étoit le célebre *St. Evremont*, Hiſtorien éxact, mais trop libre, du Traité des Pyrenées: Exilé, comme lui; quoique pour des Raiſons fort différentes.

La Fortune, heureuſement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre, quelque tems avant le Chevalier *de Grammont*, après avoir eu le tems de ſe repentir en Hollande de la Beauté de cette fameuſe Satyre.

Le Chevalier *de Grammont* étoit dès ce tems-là ſon Héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'Expérience du grand-Monde, & le Commerce des honnêtes-Gens, peuvent ajouter aux Naturels heureux. *St. Evremont*, moins occupé des Entêtemens frivoles, faiſoit de tems en tems de petites Leçons au Chevalier *de Grammont*; &, par des Réfléxions ſur le Paſſé, tâchoit à la redreſſer ſur le Préſent, ou à l'inſtruire ſur l'Avenir.

„ Vous voilà, lui diſoit-il, dans le plus „ agréable Train de vie, qu'un Homme de

„ votre

„ votre Humeur puiſſe ſouhaiter. Vous faites
„ les Délices d'une Cour toute jeune, toute
„ vive, & toute galante. Pas une Partie de
„ Plaiſir, que le Roi ne vous y mette. Vous
„ joüez du Matin juſqu'au Soir ; ou, pour
„ mieux dire, du Soir au Martin, ſans ſavoir
„ ce que c'eſt que de perdre. Loin de laiſſer
„ ici l'Argent que vous y avez apporté, com-
„ me vous avez fait ailleurs, vous l'avez dou-
„ blé, triplé, multiplié, preſque au delà de
„ vos Souhaits, malgré cette Dépenſe exorbi-
„ tante que vous faites imperceptiblement.
„ Voilà, ſans doute, la plus heureuſe Situa-
„ tion du monde. Tenez-vous-y, Chevalier,
„ & n'allez pas gâter vos Affaires, par le Re-
„ nouvellement de vos vieux Péchés. Fuiez
„ l'Amour, en cherchant les autres Plaiſirs.
„ Il ne vous a pas été favorable juſqu'à pré-
„ ſent. Vous ſavez ce que la Galanterie vous
„ coute. Tout le Monde ici n'en ſait pas tant
„ que vous. Joüez fort & ferme ; & rejouiſ-
„ ſez la Cour par votre Agrément. Divertiſ-
„ ſez le Roi par votre Eſprit, & vos Récits
„ ſinguliers ; mais, fuiez des Engagemens ca-
„ pables de vous ôter ce Mérite, & de vous
„ faire oublier que vous êtes Etranger, & ban-
„ ni dans cet heureux Séjour.

„ La Fortune peut ſe laſſer de vous y favo-
„ riſer. Que fuſſiez-vous devenu, ſi votre der-
„ niere Diſgrace vous eut accueilli dans ces
„ Epuiſemens d'Argent, où nous vous avons
„ vu ? Ménagez ce Dieu néceſſaire, en renon-
„ çant à l'autre. On s'enuiera plutot de ne
„ vous plus voir à la Cour de France, que vous

„ ne vous ne laſſerez de celle-ci; mais, quoi-
„ qu'il en ſoit, faites Proviſion d'Argent.
„ Quand on en a beaucoup, on ſe conſole de
„ ſon Exil. Je vous connois, mon cher Che-
„ valier. S'il vous vient en tête de ſéduire une
„ Femme, ou de ſupplanter un Homme, les
„ Gains du Jeu ne ſuffiront pas pour vos Pré-
„ ſens, & pour vos Corruptions. Non, le
„ Jeu, tout favorable qu'il vous puiſſe être,
„ ne vous ſauroit tant faire gagner, que l'A-
„ mour vous fera perdre, ſi vous y ſuccom-
„ bez.

„ Vous êtes en poſſeſſion de mille Qualitez
„ brillantes, qui vous diſtinguent ici: Libéral,
„ officieux, poli, délicat, &, pour l'Agré-
„ ment de l'Eſprit, inimitable. Dans un Exa-
„ men rigoureux, peut-être tout cela ne ſe
„ trouveroit-il pas au pied de la Lettre. Mais,
„ ce ſont de beaux Endroits; &, puis que l'on
„ vous les paſſe, ne vous montrez point ici par
„ d'autres. Car, en Amour, vous n'êtes rien
„ moins que ce que je viens de dire; ſi tant eſt
„ qu'on puiſſe donner le Nom d'Amour à vos
„ Façons-de-faire. „

Mon petit Faquin de Philoſophe, dit le Chevalier *de Grammont*, tu fais ici le Caton de Normandie. . . . . „ Eſt-ce que je mens? „ pourſuivit *St. Evremont*. N'eſt-il pas vrai, „ que dès qu'une Femme vous plait, votre pré-
„ mier ſoin eſt d'apprendre ſi elle eſt aimée
„ d'un autre; & le ſecond, de la faire enra-
„ ger; car, de vous en faire aimer, n'eſt que
„ le dernier de vos Soins. Vous ne vous met-
„ tez d'ordinaire ſur les rangs, que pour trou-

„ bler

„ bler le repos de quelqu'autre. Une Maitreſ-
„ ſe, qui n'auroit pas d'Amans, ſeroit ſans
„ Appas pour vous, & ſans Prix pour elle, ſi
„ elle en avoit. Tous les Lieux par où vous
„ avez paſſé n'en fourniſſent-ils pas mille Exem-
„ ples? Parlerai-je de votre Coup d'Eſſai à Tu-
„ rin; du Tour que vous fites à Fontainebleau
„ au Courrier de la Princeſſe Palatine, que vous
„ volâtes ſur le grand Chemin? Et ce bel Ex-
„ ploit n'étoit que pour vous mettre en poſ-
„ ſeſſion de quelques Marques de ſa Tendreſſe
„ pour un autre, & pouvoir lui donner de la
„ Confuſion & des Inquiétudes, par des Repro-
„ ches & par des Menaces, que vous n'étiez
„ pas en droit de lui faire.

„ Qui jamais, avant vous, s'étoit aviſé de
„ ſe mettre en Embuſcade ſur un Dégré, pour
„ troubler un Homme en bonne Fortune; pour
„ le retirer par le pied à moitié monté dans la
„ Chambre de ſa Maitreſſe? Cependant, voilà
„ comme il vous plut d'en uſer pour votre Ami
„ le Duc *de Bouckingham*, comme il ſe gliſſoit
„ la Nuit chez . . . . . ; & cela, ſans être
„ ſeulement ſon Rival. Que de Griſons en
„ Campagne pour la *d'Olonne!* Que de Strata-
„ gêmes, de Supercheries, & de Perſécutions,
„ pour la Comteſſe *de Fieſque*, elle, qui peut-
„ être vous eut été fidelle, ſi vous ne l'aviés
„ forcée vous-même à ne l'être pas. En der-
„ nier lieu, (car, le Détail de vos Iniquitez
„ ſeroit infini,) permettez-moi de vous de-
„ demander pourquoi vous êtes ici? N'en ſom-
„ mes-nous pas obligés à ce mauvais Génie,
„ qui vous a témérairement inſpiré la Tracaſ-

„ ſerie juſques dans les Amuſemens galans de „ votre Maitre ? Soiés donc ſage ici ſur ce Cha- „ pitre. Toutes les Places ſont priſes auprès „ des Beautez de la Cour ; &, de quelque „ Docilité que ſoient les Anglois à l'égard de „ leurs Epouſes, ils ne ſont point Gens à s'ac- „ coutumer aux Inconſtances d une Maitreſſe, „ ni à ſouffrir patiemment les Avantages d'un „ Rival. Laiſſez-les en Repos, & ne vous „ faites point inutilement haïr.

„ Vous ne réüſſirez point auprès de celles „ qui ne ſont pas mariées. On veut ici des „ Deſſeins ſérieux, & du Fond de Terre. Vous „ avez auſſi peu de l'un que de l'autre. Cha- „ que Païs a ſes Manieres. En Hollande, les „ Filles ſont de facile Accès & de bonne Com- „ poſition ; &, dès qu'elles ſont mariées, ce „ ſont autant de Lucreces. Chez vous, les „ Femmes ſont fort coquettes avant le Maria- „ ge, & beaucoup plus après : mais, pour ici, „ c'eſt un Miracle, quand une Fille écoute ſur „ un autre ton que celui du Sacrement ; &, „ je ne vous crois pas encore aſſez abbandonné „ du Seigneur, pour y ſonger. „

Tels étoient les Sermons de *St. Evremont* ; mais, il avoit beau prêcher. Le Chevalier *de Grammont* ne l'écoutoit que pour le plaiſir ; &, quoiqu'il convint des Véritez, il faiſoit peu de Cas des Conſeils. En effet, ſe laſſant des Faveurs de la Fortune, ce fut juſtement en ce tems-là qu'il ſe mit à pourſuivre celles de l'Amour.

La *Midleton* fut la prémiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles Femmes de la Ville ;

peu

peu connuë encore à la Cour; aſſez coquette, pour ne rebuter perſonne; aſſez magnifique, pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus; mais, trop mal avec la Fortune, pour pouvoir en ſoutenir la Dépenſe. Tout cela convenoit au Chevalier *de Grammont*. Ainſi, ſans s'amuſer aux Formalitez, il ne s'addreſſa qu'à ſon Portier pour être introduit, & choiſit un de ſes Amans, pour ſon Confident.

Cet Amant, qui avoit bien autant d'Eſprit qu'un autre, eſt le Comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à ſervir le Chevalier *de Grammont* étoit le deſſein de traverſer un Rival des plus dangereux, & d'être relaié par un autre d'une Dépenſe qui commençoit à lui peſer. Le Chevalier *de Grammont* pourvut à l'un & l'autre, comme il l'avoit ſouhaité.

Bientot Griſons furent en Campagne. Lettres & Préſens trottérent. On l'écouta tant qu'il voulut; on ſe laiſſa lorgner; on répondit même: mais, ce fut tout. Il s'apperçut que la Belle prenoit volontiers; mais, qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit, que ſans renoncer à ſes Prétentions ſur elle, il ſe mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des Filles d'Honneur de la Reine, qui s'appelloit *Warmeſtré*. C'étoit une Beauté toute différente de l'autre. La *Midleton*, bien faite, blonde, & blanche, avoit dans les Manieres & les Diſcours quelque choſe de précieux & d'affecté. L'indolente Langueur, dont elle ſe paroit, n'étoit pas du Gout de tout le Monde. On s'endormoit aux Sentimens de

Délicateſſe qu'elle vouloit expliquer ſans les comprendre; & elle ennuioit en voulant briller. A force de ſe tourmenter là-deſſus, elle tourmentoit tous les autres; & l'Ambition de paſſer pour Bel Eſprit ne lui a donné que la Réputation d'Ennuieuſe, qui ſubſiſtoit longtems après ſa Beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de Taille; encore moins d'Air, mais, avec des Couleurs très vives, c'étoient des Yeux pleins de Feu, des Regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La ſuite n'a que trop faire voir qu'elle conſentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraîre.

C'étoit entre ces deux Déïtez que flottoient les Veux du Chevalier *de Grammont*, & ſes Préſens étoient partagés. Les Gans parfumez, les Miroirs de Poche, les Etuis garnis, les Pâtes d'Abricots, les Eſſences, & autres menuës Denrées d'Amour, arrivoient de Paris chaque Semaine, avec quelque nouvel Habit pour lui; mais, à l'égard des Préſens plus ſolides, comme vous diriés Boucles d'Oreilles, Diamans, Brillans, & belles Guinées de Dieu, cela ſe trouvoit en eſpece dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme ſi cela fut venu de plus loin.

La Beauté de Mademoiſelle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La Comteſſe *de Caſtelmaine* s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais, au lieu de s'en allarmer, elle favoriſa tant qu'elle put ce nouveau Gout, ſoit par une Imprudence ordinaire à celles qui ſe croient au

deſſus

deſſus des autres, ſoit qu'elle voulût par cet Amuſement détourner l'Attention du Roi du Commerce qu'elle avoit avec *Germain*. Elle ne ſe contentoit pas de paroitre ſans Inquiétude ſur une Diſtinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir; elle affecta d'en faire ſa Favorite, la mit de tous les Soupers qu'elle donnoit au Roi; &, dans la Confiance de ſes propres Charmes, pouſſant la Témérité juſqu'au bout, elle la retenoit ſouvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit guerres à venir chez la *Caſtelmaine* avant qu'elle ſe levât, ne manquoit gueres auſſi d'y trouver Mademoiſelle *Stwart* au Lit avec elle. Les Objets les plus indifférens ont des Attraits dans un nouvel Entêtement. Cependant, l'imprudente *Caſtelmaine* ne fut point jalouſe que cette Rivale parût auprès d'elle en cet Etat; ſure, quand bon lui ſembleroit, de triompher de tout ce que ces Occaſions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart:* mais, il en alla tout autrement.

Le Chevalier *de Grammont* voioit ce Manege, ſans y pouvoir rien comprendre; mais, comme il étoit attentif aux Penchans du Roi, il ſe mit à lui faire ſa Cour, en éxagérant le Mérite de cette nouvelle Maitreſſe. C'étoit une Figure de plus d'Eclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit gueres avoir moins d'Eſprit, ni plus de Beauté. Tous ſes Traits étoient beaux & réguliers; mais, ſa Taille ne l'étoit pas. Cependant, elle étoit menuë, aſſez droite, & plus grande que le commun des Femmes. Elle avoit de la Grace; danſoit bien; parloit François, mieux que ſa Langue Natu-

relle; elle étoit polie, poſſédoit cet Air de Parure, après lequel on court, & qu'on n'attrape guéres, à moins que de l'avoir pris en France, dès ſa Jeuneſſe. Tandis que ſes Charmes faiſoient leur chemin dans le Cœur du Roi, ceux de la *Caſtelmaine* ſe donnoient du bon tems au gré de tous ſes Caprices.

Madame *Hyde* tenoit un Rang aſſez conſidérable parmi les Beautez, qu'une Prévention aveugle avoit coëffées du Mérite de *Germain*. Elle venoit d'épouſer un Homme qu'elle avoit aimé. Par ce Mariage, elle étoit Belle-Seur de Madame la Ducheſſe; brillante par ſon propre Eclat; pleine d'Agrément & d'Eſprit. Cependant, elle crut, que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres Avantages ne ſeroient rien pour ſa Gloire; & ce fut pour y mettre la derniere main, qu'elle s'aviſa de ſe jetter à ſa tête.

Elle étoit d'une Taille médiocre; elle avoit la Peau d'une Blancheur éblouïſſante; les Mains jolies, & le Pied ſurprenant, en Angleterre même. Une longue Habitude avoit tellement attendri ſes Regards, que ſes Yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoiſe; &, quand elle lorgnoit, on eut dit, qu'elle faiſoit quelque choſe de plus.

Germain la reçut d'abord; mais, ne ſachant bientot qu'en faire, il trouva bon de la ſacrifier à la *Caſtelmaine*. Le Sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour ſa Gloire, d'avoir enlevé *Germain* à tant de Concurrentes; mais, ce n'étoit rien pour le reſte.

Jacob Hall, fameux Danſeur de Corde, étoit

en

en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa Diſpoſition & ſa Force charmoient en public: on voulut voir ce que c'étoit en particulier; car, on lui trouvoit dans ſon Habit d'Exercice, toute un autre Conformation, & bien d'autres Jambes, que celles du fortuné *Germain*. Le Voltigeur ne trompa point les Conjectures de la *Caſtelmaine*, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints Couplets de Chanſons, beaucoup plus à l'Honneur du Danſeur, que de la Comteſſe; mais, elle ſe mit bien au deſſus de tous ces petits Bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la Satire s'éxerçoit à ſes Dépens, on ſe battoit tous les jours pour les Faveurs d'une autre Beauté, qui n'en étoit guere plus chiche qu'elle. C'etoit Madame *de Shrewsbury*.

Le Comte *d'Arran*, qui l'avoit ſervie des prémiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette Beauté, moins fameuſe pour ſes Conquêtes, que pour les Malheurs qu'elle a cauſez, mettoit ſon plus grand Mérite à être plus ſémillante que les autres. Comme perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir été ſeul dans ſes bonnes Graces, perſonne auſſi ne pouvoit ſe plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eut point fait d'Avances, ſans conſidérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa Gloire en fut piquée; mais, ce fut mal-à-propos qu'il s'aviſa de l'enlever à ſes autres Amans.

Thomas Howard, Frere du Comte *de Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'Homme

en Angleterre, ni plus brave, ni mieux fait. Quoi que ſon Air fut froid, & que ſes Manieres paruſſent douces & pacifiques, perſonne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La *Shrewsbury* donnant Tête baiſſée dans les prémieres Agaceries de l'Invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine: cependant, comme elle vouloit le ménager, elle conſentit à recevoir une Collation qu'il lui avoit ſi ſouvent propoſée, qu'elle n'ôſa plus s'en défendre. Un certain Jardin, appellé Spring-Garden, devoit être la Scene de cette Fête.

Dès que la Partie fut liée, *Germain* en fut averti ſous main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Régiment des Gardes; & un des Soldats de cette Compagnie joüoit aſſez bien de la Muſette. Cette Muſette fut de la Fête; & *Germain* ſe trouva dans le Jardin comme par hazard. Enflé de ſes prémieres Proſpéritez, il s'étoit mis ſur ſon Air vainqueur, pour achever cette derniere Conquête. Dès qu'il parut dans le Jardin, la *Shrewsbury* parut ſur le Balcon.

Je ne ſai comme elle trouva ſon Héros; mais, *Howard* ne le trouva pas à ſon gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au prémier Signe qu'elle lui fit; &, ne ſe contentant pas de faire le petit Tiran dans une Fête qui n'étoit pas à ſon Intention, après s'être emparé des Lorgneries de la Belle, il épuiſa ſes Lieux-Communs & toute ſa petite Ironie, à railler le Repas, & à tourner la Muſique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand Railleur; mais, comme il étoit encore moins endurant, trois

fois

fois le Feſtin fut ſur le point d'être enſanglanté; mais, trois fois il ſupprima ſon Impétuoſité naturelle, pour faire éclater ailleurs ſon Reſſentiment ſans Obſtacle.

Germain, ſans faire Attention à ſa mauvaiſe Humeur, pourſuivit ſa Pointe, parla toujours à Madame *de Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le Repas.

Il ſe coucha, fier de ce Triomphe, & fut réveillé le lendemain par un Cartel. Il prit pour ſecond *Gilles Rawling*, Homme de bonne Fortune, & Gros Joüeur. *Howard* ſe ſervit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête-Homme, & par malheur intime Ami de *Rawling*.

Dans ce Combat, la Fortune ne fut point pour les Favoris de l'Amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide; & *Germain*, percé de trois grands Coups d'Epée, fut porté chez ſon Oncle, avec fort peu de Signes de Vie.

Pendant que le bruit de cet Evénement occupoit la Cour, ſelon les divers Intérêts que l'on y prenoit; le Chevalier *de Grammont* eut avis par *Jones*, ſon Ami, ſon Confident, & ſon Rival, qu'un autre s'empreſſoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour ſa Figure; mais, fort à craindre par ſon Aſſiduité, par l'Adreſſe de ſon Eſprit, & par d'autres Talens, qui ſont comptez pour quelque choſe, quand il eſt permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant, pour mettre en mouvement toute la Vivacité du Chevalier *de Grammont* ſur la Concurrence. Ses Inquiétudes réveillérent en lui ce que le Deſir

de Vengeance, le Malin Valoir, & l'Expérience, peuvent imaginer d'Expédiens, pour troubler le Repos d'un Rival, & pour deſeſpérer une Maîtreſſe. Son prémier Mouvement fut de lui renvoier ſes Lettres; & de lui redemander ſon Argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais, rejettant ce Projet, comme indigne de l'Injuſtice qu'on lui faiſoit, il étoit ſur le point de travailler à la Déſolation de la pauvre *Midleton*, lors qu'il vit par hazard Mademoiſelle *d'Hamilton*. Dès ce moment, plus de Reſſentiment contre la *Midleton*, plus d'Empreſſemens pour la *Warmeſtré*; plus d'Inconſtance, plus de Veux flottans. Cet Objet les fixa tous; & de ſes anciennes Habitudes, il ne lui reſta que l'Inquiétude & la Jalouſie.

Ses prémiers Soins furent de plaire; mais, il vit bien qu'il falloit, pour réüſſir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

La Famille de Mademoiſelle *d'Hamilton*, aſſez nombreuſe, occupoit une Maiſon grande & commode près de la Cour. Celle du Duc *d'Ormond* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours. Le Chevalier *de Grammont* y fut reçu ſelon ſon Mérite, & ſa Qualité. Il s'étonna d'avoir emploié tant de tems ailleurs; mais, après avoir fait cette Connoiſſance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiſelle *d'Hamilton* étoit digne de l'Attachement le plus ſincere, & le plus ſérieux. Rien n'étoit meilleur que ſa Naiſſance; & rien de plus charmant que ſa Perſonne.

CHA-

CHAPITRE VII.

Il devient amoureux de Mademoiſelle d'Hamilton. *Diverſes Avantures d'un Bal de la Reine. Voiage curieux de ſon Valet-de-Chambre à Paris.*

LE Chevalier *de Grammont*, peu content de de ſes Galanteries, ſe voiant heureux ſans être aimé, devint jaloux ſans être amoureux. La *Midleton*, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il ſavoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine, où il y avoit Bal. Elle y étoit; mais, par bonheur pour elle, Mademoiſelle *d'Hamilton* y étoit auſſi. Le Hazard avoit fait, que de toutes les Belles Perſonnes de la Cour c'étoit celle qu'il avoit le moins vüe, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la prémiere fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la Cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle danſa, ſes yeux furent ſur elle; &, dès ce moment, plus de Reſſentiment contre la *Midleton*. Elle étoit dans cet heureux Age, où les Charmes du beau Sexe commencent à s'épanouïr. Elle avoit la plus belle Taille, la plus belle Gorge, & les plus beaux Bras du monde. Elle étoit grande & gracieuſe juſques dans le moindre de ſes Mouvemens. C'étoit l'Original, que toutes les Femmes copioient pour le Gout des Habits, & l'Air de la Coeffure. Elle avoit le Front ouvert, blanc, & uni; les Cheveux bien plantez, & doci-

dociles pour cet Arrangement naturel, qui coute tant à trouver. Une certaine Fraicheur, que les Couleurs empruntées ne ſauroient imiter, formoit ſon Teint. Ses Yeux n'étoient pas grands; mais, ils étoient vifs, & ſes Regards ſignifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa Bouche étoit pleine d'Agrémens, & le Tour de ſon Viſage parfait. Un petit Nés délicat &. retrouſſé n'étoit pas le moindre Ornement d'un Viſage tout aimable. Enfin, à ſon Air, à ſon Port, à toutes les Graces répandües ſur ſa Perſonne entiere le Chevalier *de Grammont* ne douta point qu'il n'y eut de quoi former des Préjugés avantageux ſur tout le reſte. Son Eſprit étoit à-peu-près comme ſa Figure. Ce n'étoit point par ces Vivacitez importunes, dont les Saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la Converſation. Elle évitoit encore plus cette Lenteur affectée dans le Diſcours, dont la Peſanteur aſſoupit; mais, ſans ſe preſſer de parler, elle diſoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le Diſcernement imaginable, pour le Solide, & le faux Brillant; & ſans ſe parer à tous propos des Lumieres de ſon Eſprit, elle étoit réſervée, mais très juſte dans ſes Déciſions. Ses Sentimens étoient pleins de Nobleſſe; fiers à outrance, quand il en étoit Queſtion. Cependant, elle étoit moins prévenüe ſur ſon Mérite, qu'on ne l'eſt d'ordinaire, quand on en a tant. Faite, comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de ſe faire aimer; mais, loin de le chercher, elle étoit très difficile ſur le Mérite de ceux pouvoient y prétendre.

Plus

Plus le Chevalier *de Grammont* étoit perſuadé de ces Véritez, plus il s'efforçoit de plaire & de perſuader à ſon tour. Son Eſprit amuſant, ſa Converſation vive, légere, & toute nouvelle, le faiſoient écouter; mais, il étoit embaraſſé de ce que ſes Préſens, qui faiſoient ſi promptement leur chemin dans ſon ancienne Méthode, n'étoient plus de ſaiſon dans celle dont il falloit deſormais ſe ſervir.

Il avoit un vieux Valet-de-Chambre, nommé *Termes*, hardi Voleur, & Menteur encore plus éfronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les Semaines, pour les Commiſſions, dont on a parlé; mais, depuis la Diſgrace de la *Midleton*, & l'Avanture de la *Warmeſtré*, le Seigneur *Termes* n'étoit plus emploié que pour les Habits que ſon Maitre faiſoit venir de Paris, & ne s'aquittoit pas toujours fidélement de cette Commiſſion, comme on va voir.

La Reine avoit de l'Eſprit, & mettoit tous ſes Soins à plaire au Roi, par les Complaiſances qui coutoient le moins à ſa Tendreſſe. Elle étoit attentive aux Plaiſirs & aux Amuſemens qu'elle pouvoit fournir, ſur tout lors qu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une Maſcarade galante, où ceux, qu'elle nomma pour danſer, devoient repréſenter différentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturieres, & les Brodeurs, ne furent pas ſans occupation. Les Beautez, qui devoient en être, n'étoient guerre plus tranquil-

les;

les; cependant, Mademoiſelle *d'Hamilton* eut aſſez de loiſir, pour faire deux ou trois petites Pieces, dans une Conjoncture ſi favorable pour le Ridicule qu'on pouvoit donner aux Impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par Excellence. L'une étoit Madame *de Monſéry*, Femme de ſon Couſin germain, & l'autre étoit une Fille d'Honneur de la Ducheſſe, qu'on appelloit *Blake*.

La prémiere, que ſon Mari n'avoit pas aſſurément épouſée pour ſes beaux Yeux, étoit faite comme la plupart des riches Héritieres, pour qui l'équitable Nature ſemble avare de ſes Richeſſes, à meſure qu'elles ſont comblées de celles de la Fortune. Elle avoit la Taille de toutes ſans l'être; mais, elle boitoit avec plus de raiſon. Car, de deux Jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un Viſage aſſortiſſant mettoit la derniere main au Deſagrément de ſa Figure.

Mademoiſelle *Blake* étoit une autre Eſpece de Ridicule. Sa Taille n'étoit ni bien ni mal. Son Viſage étoit de la derniere Fadeur, & ſon Teint ſe fouroit partout, avec deux petits Yeux reculez, garnis de Paupieres blondes, longues comme le doigt. Avec ces Attraits, elle ſe mettoit en embuſcade pour ſurprendre les Cœurs; mais, elle s'y ſeroit tenüe en vain, ſans l'Arrivée du Marquis *de Briſacier*. Le Ciel ſembloit les avoir fait l'un pour l'autre Il avoit tout ce qu'il faut dans l'Extérieur, & dans les Manieres, pour ébloüir une Créature de ſon Caractere. Il parloit éternellement, ſans rien dire; & renchériſſoit dans ſes Habits ſur les

Modes

Modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce Fracas s'addreſſoit à elle; & le Seigneur *Briſacier* crut que ces longues Paupieres de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en joüe. On s'apperçut du bien qu'ils ſe vouloient; cependant, ils n'en étoient qu'aux muets Interprêtes, quand Mademoiſelle *d'Hamilton* s'aviſa de ſe mêler de leurs Affaires.

Elle voulut faire les choſes dans l'Ordre, & commença par ſa Couſine *de Monſéry*, à cauſe de ſa Qualité. Les deux Entêtemens de cette derniere étoient la Danſe & la Parure. La Magnificence des Habits n'étoit pas ſoutenable avec ſa Figure; mais, quoique la Danſe fut encore plus inſoutenable, elle ne manquoit pas un Bal de la Cour, & la Reine avoit aſſez de Complaiſance pour le Public, pour ne jamais manquer de la faire danſer; mais, il n'y eut pas moien de la mettre d'une Fête auſſi ſérieuſe & auſſi magnifique que cette Maſcarade. La *Monſéry* ſéchoit d'Impatience, pour les Ordres qu'elle attendoit.

Ce fut ſur cette Inquiétude, dont Mademoiſelle *d'Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le Deſſein de ſe donner une petite Fête, aux Dépens de cette Folle. La Reine envoioit des Billets à celles qu'elle nommoit, dans leſquels la maniere dont elles devoient ſe mettre étoit marquée. Mademoiſelle *d'Hamilton* fit écrire un Billet tout ſemblable: *Pour Madame de Monſéry, en Babilonieñe.*

Elle aſſembla ſon Conſeil, pour aviſer aux moiens de le faire tenir. Ce Conſeil étoit compoſé d'un de ſes Freres & d'une Seur, qui ſe diver-

divertiſſoient volontiers aux Dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir conſulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce Billet en main propre. Mylord *Monſéry* ne faiſoit que de ſortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-Homme, aſſez ſérieux, fort ſévere, & mortel Ennemi du Ridicule. La Laideur de ſa Femme ne lui étoit pas tant à charge, que celui qu'elle ſe donnoit dans toutes les Occaſions qui s'en préſentoient. Il ſe crut en ſureté dans celle dont il étoit Queſtion; ne croiant pas que la Reine voulut gâter ſa Maſcarade en la nommant: cependant, comme il connoiſſoit la Fureur dont ſa Femme ſe donnoit en Spectacle par ſa Danſe & par ſa Parure, il venoit de l'exhorter bien ſérieuſement à ſe contenter d'être Spectatrice de cette Fête, quand même la Reine auroit la Cruauté de l'en mettre. Il prit en ſuite la liberté de lui faire voir le peu de Rapport qu'il y avoit entre ſa Figure & celle des Perſonnes auxquelles la Danſe & l'Eclat ſont permis. Son Sermon finit enfin par une Défenſe expreſſe de briguer dans cette Fête une Place qu'on ne ſongeroit pas à lui donner. Mais, loin de prendre cet Avis en bonne part, elle ſe mit en tête que lui ſeul avoit détourné la Reine de lui faire un Honneur qu'elle ſouhaitoit ardemment; &, ſitot qu'il fut ſorti, ſon Deſſein fut de s'aller jetter aux pieds de Sa Majeſté, pour en demander Juſtice. Ce fut juſtement dans ces Diſpoſitions, qu'elle reçut le Billet. Elle le baiſa trois fois; &, ſans égard aux Défenſes de ſon Mari, elle monta vitement en Caroſſe, pour s'informer chez

chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de Qualité s'habilloient à Babilone.

Le Panneau, qu'on tendoit à Mademoiſelle *Blake*, étoit d'une autre eſpece. Elle étoit d'une Confiance ſur ſes Appas, & d'une Crédulité ſur leurs Effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Briſacier*, qu'elle en croioit duement atteint, avoit l'Eſprit orné de Lieux-Communs & de Chanſonnettes. Il chantoit faux avec Méthode, & mettoit ſans ceſſe en avant l'un & l'autre de ces Talens heureux. Le Duc de *Boukingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit, par les Loüanges qu'il donnoit à ſa Voix & à ſon Eſprit.

La *Blake*, qui n'entendoit preſque point le François, ſe régla ſur cette Autorité, pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les Paroles qu'il lui chantoit, ne faiſoient mention que de Blondes, & que prenant toujours la choſe pour elle, ſes Paupieres s'en humilioient par Reconnoiſſance & par Pudeur. Ce fut ſur ces Obſervations, qu'on réſolut de mettre en Jeu la *Blake*, dès qu'il en ſeroit tems.

Pendant que ces petits Projets ſe formoient, le Roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaiſir au Chevalier *de Grammont*, lui demanda s'il vouloit être de la Maſcarade, à la Charge de mener Mademoiſelle *d'Hamilton*. Il ne ſe piquoit pas d'être aſſez Danſeur, pour une Occaſion comme celle-là. Cependant, il n'avoit garde de refuſer cette Propoſition. *Sire*, dit-il, *de toutes les Bontez qu'il vous a plu me témoigner, depuis que je ſuis ici, cette derniere m'eſt la plus ſenſi-*

ſenſible; &, pour vous en témoigner ma Reconnoiſſance, je vous promets de vous rendre de bons Offices auprès de la petite Stwart. Il le diſoit, parce qu'on venoit de lui donner un Appartement ſéparé du reſte des Filles de la Reine, & que les Reſpects des Courtiſans commençoient à ſe tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la Plaiſanterie; &, l'aiant remercié d'un Offre ſi néceſſaire, *Monſieur le Chevalier*, lui dit-il, *de quelle maniere vous mettez-vous pour le Bal? Je vous laiſſe le choix des Nations. Si cela eſt, reprit le Chevalier* de Grammont, *je m'habillerai à la Françoiſe, pour me déguiſer; car, l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans votre Ville de Londres. J'aurois, ſans cela, quelque Envie de me mettre à la Romaine; mais, de peur de me faire des Affaires avec le Prince* Robert, *qui prend ſi chaudement les Intérêts* d'Aléxandre *contre Milord* Janet, *qui ſe déclare pour* Céſar, *je n'ôſe plus m'habiller en Héros. Du reſte, quoi que j'aie la Danſe Cavaliere, avec l'Oreille & de l'Eſprit, j'eſpere me tirer d'affaire: de plus, Mademoiſelle* d'Hamilton *mettra bien ordre, qu'on n'aura pas trop d'Attention pour moi. Quant à mon Habillement, je ferai partir* Termes *demain au Matin; &, ſi je ne vous fais voir à ſon retour l'Habit le plus galant que vous aiés encore vu, tenez moi pour la Nation la plus deshonnorée de vôtre Maſcarade.*

Termes partit avec des Inſtructions réïtérées ſur le ſujet de ſon Voiage, & ſon Maître redoublant d'Impatience dans une Conjoncture comme celle-là, le Courrier ne pouvoit pas encore

encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens, dans l'Attente de ſon Retour. Il s'en occupa juſqu'à la veille du Bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiſelle *d'Hamilton*, & ſa petite Société prirent pour l'Exécution de leur Deſſein.

Les Gans de Martial étoient fort à la Mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques Paires, par hazard. Elle en envoia une à Mademoiſelle *Blake*, accompagnée de quatre Aunes de Ruban du Jaune le plus pâle qui ſe put trouver. Elle y joignit ce Billet.

Vous étiés l'autre jour plus charmante que toutes les Blondes de l'Univers. Je vous vis hier encore plus blonde que vous ne l'étiés ce jour-là. Si vous continuez, que deviendra mon Cœur? Mais, il y a long-tems qu'il eſt la proie de vos Yeux marcaſſins. Serez-vous demain de la Maſcarade? Mais, peut-il y avoir des Charmes dans une Fête où vous ne ſeriés pas? N'importe; je vous reconnoitrai dans quelque Déguiſement que vous ſoiés. Mais, je ſerai mieux éclairci de mon ſort par le Préſent que je vous envoie. Vous porterez des Nœuds de ce Ruban à vos Cheveux, & ces Gans baiſeront les plus belles Mains du Monde.

Ce Billet, avec le Préſent, furent rendües à la *Blake*, avec le même ſuccès qu'on avoit fait tenir celui de Babiloniene à Madame *de Monſéry*. On venoit d'en rendre compte à Mademoiſelle *d'Hamilton*, quand cette même *Monſéry* lui vint rendre Viſite. Elle paroiſſoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand ſa Couſine la pria de paſſer dans ſon Cabinet. Dès qu'elles y furent, *Je vous demande*

de le Sécret, dit la Monſéry, *pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les Hommes ſont faits ? Ne vous y fiez pas trop, ma chere Couſine. Mylord* Monſéry, *qui, devant notre Mariage, auroit paſſé les jours & les nuits à me voir danſer, s'aviſe à préſent de me le défendre, & dit que cela ne me convient pas. Ce n'eſt pas tout : il m'en a ſi ſouvent rebattu les Oreilles, au ſujet de la Maſcarade, que je ſuis obligé de lui cacher l'Honneur que la Reine m'a fait de me nommer. Cependant, je ſuis étonnée qu'on ne me faſſe pas ſavoir qui doit me mener. Mais, ſi vous ſaviés la peine qu'on a de trouver dans cette maudite Ville de quoi ſe mettre en Babiloniene, vous auriés pitié de ce que j'ai ſouffert depuis le tems qu'on m'a nommée ; outre que ce qu'il m'en coute paſſe toute Imagination.*

Ce fut en cet Endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à meſure que Mademoiſelle *d'Hamilton* l'avoit ſupprimée, la vainquit enfin par un Eclat immodéré. La *Monſéry* lui en ſut bon-Gré, ne doutant point que ce ne fut de la Bizarrerie de ſon Epoux. Mademoiſelle *d'Hamilton* lui dit que tous les Maris étoient à-peu-près de même ; qu'il ne falloit pas s'embaraſſer de leur Fantaiſies ; qu'elle ne ſavoit pas qui devoit la mener dans la Maſcarade ; mais, que puis qu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne ſe fut pas encore déclaré, à moins qu'il n'eut auſſi quelque Epouſe Fantaſque, qui lui eut interdit la Danſe.

Cette

Cette Converſation finie, la *Monſéry* ſortit avec Empreſſement, pour tâcher de ſavoir quelques Nouvelles de ſon Danſeur. Ceux, qui trempoient dans le Complot, rioient à gorge déploiée de la Viſite avec Mademoiſelle *d'Hamilton*, quand Milord *Monſéry* leut en fit une à ſon Tour; &, tirant Mademoiſelle *d'Hamilton* à l'écart, *Ne ſauriés-vous point*, dit-il, *s'il y a quelque Bal dans la Ville demain? Non*, dit-elle. *Pourquoi? Parce*, dit-il, *que je viens d'apprendre que ma Femme fait de grands Préparatifs d'Habits. Je ſai bien qu'elle n'eſt pas de la Maſcarade; j'y ai mis bon Ordre: mais, comme elle a le Diable au Corps pour la Danſe, je meurs de peur qu'elle ne ſe donne quelque nouveau Ridicule, malgré toutes mes Précautions. Encore ſi c'étoit parmi la Bourgeoiſie, dans quelque Lieu retiré, je n'en ſerois pas en peine.*

On le raſſura le mieux qu'on put; &, l'aiant congédié, ſous prétexte de mille choſes qu'on avoit à faire pour le jour ſuivant, Mademoiſelle *d'Hamilton* ſe crut en liberté pour le reſte de la journée, lors qu'elle vit arriver une certaine Mademoiſelle *Price*, Fille d'Honneur de Madame la Ducheſſe. C'étoit juſtement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette Fille & la *Blake* ſe harpilloient au ſujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette derniere. La Haine ſubſiſtoit encore entre ces deux Divinitez.

Quoi que les Filles d'Honneur ne fuſſent point nommées pour la Maſcarade, elles y devoient aſſiſter; &, par conſéquent, ne rien négliger pour y briller. Mademoiſelle *d'Ha-*

milton avoit encore une Paire de Gans pareille à celle qu'elle avoit envoiée à la *Blake*; elle en fit préſent à ſa Rivale, avec quelques Nœuds du même Ruban, qui ſembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille Remercimens, & lui promit de s'en faire honneur au Bal. *Vous me ferez Plaiſir*, dit-elle; *mais, ſi vous dites qu'une Bagatelle comme cela uient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reſte*, lui dit-elle, *n'allez pas ôter le Marquis* de Briſacier *à cette pauvre* Blake, *comme vous avez fait* Dongan. *Je ſai bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'Eſprit; vous parlez François; &, pour peu qu'il vous eut entretenue, l'autre n'auroit que faire d'y prétendre.* Il n'en fallut pas davantage. La *Blake* n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiſelle *Price* étoit ridicule, & coquette, & quelque choſe de plus.

Le jour du Bal venu, la Cour plus brillante que jamais, étala toute ſa Magnificence dans cette Maſcarade. Ceux, qui la devoient compoſer, étoient aſſemblez, à la réſerve du Chevalier *de Grammont*. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette Occaſion; lui, dont l'Empreſſement étoit ſi remarquable dans les plus frivoles: mais, on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en Habit de Ville, qui avoit déjà paru. La choſe étoit monſtrueuſe pour la Conjoncture, & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau Point, la Perruque la plus vaſte, & la mieux poudrée qu'on put voir. Son Habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la Fête.

Le

Le Roi, qui s'en apperçut d'abord, Chevalier *de Grammont*, lui dit-il, Termes *n'eſt donc point arrivé. Pardonnez moi, Sire*, dit-il, *Dieu merci. Comment! Dieu merci*; dit le Roi. *Lui ſeroit-il arrivé quelque choſe par les Chemins? Sire*, dit le Chevalier *de Grammont, voici l'Hiſtoire de mon Habit, & de Mr.* Termes, *mon Courrier.* A ces mots, le Bal tout prêt à commencer fut ſuſpendu. Tous ceux qui devoient danſer faiſant un Cercle autour du Chevalier *de Grammont*, il pourſuivit ainſi ſon Récit.

„ Il y a deux jours que ce Coquin devroit „ être ici, ſuivant mes Ordres, & ſes Sermens. „ On peut juger de mon Impatience tout au- „ jourd'hui, voiant qu'il n'arrivoit pas. En- „ fin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'u- „ ne heure qu'il eſt arrivé, crotté depuis la tê- „ te juſqu'aux pieds, botté juſqu'à la Ceintu- „ re, fait enfin comme un Excommunié. *Eh „ bien? Monſieur le Faquin*, lui dis-je, *voilà „ de vos Façons de faire; vous vous faites atten- „ dre juſqu'à l'Extrémité: encore eſt-ce un Mira- „ cle que vous ſoiés arrivé. Ouï, mor . . . .*, „ dit-il, *c'eſt un Miracle: Vous êtes toujours à „ gronder. Je vous ai fait faire le plus bel Ha- „ bit du monde, que Monſieur le Duc* de Guiſe „ *lui-même a pris la peine de commander. Don- „ ne le donc; Bourreau*, lui dis-je. *Monſieur*, „ dit-il, *ſi je n'ai mis douze Brodeurs après, qui „ n'ont fait que travailler jour & nuit, tenez- „ moi pour un Infâme. Je ne les ai pas quitté „ d'un moment. Et où eſt-il*, dis-je, *Traitre, „ qui ne fais que raiſonner, dans le tems que je „ devrois être habillé? Je l'avois*, dit-il, *empa-*

„ *queté, ſerré, ploié, que toute la Pluie du mon-*
„ *de n'en eut point approché. Me voilà*, pour-
„ ſuivit-il, *à courrir jour & nuit, connoiſſant*
„ *votre Impatience, & qu'il ne faut pas lanterner*
„ *avec vous. . . . . Mais, où eſt-il*, m'écriai-
„ je, *cet Habit, ſi bien empaqueté? Péri, Mon-*
„ *ſieur*, me dit-il, en joignant les mains. *Com-*
„ *ment péri!* lui dis-je, en ſurſaut. *Ouï, péri,*
„ *perdu, abîmé. Que vous dirai-je de plus? Quoi!*
„ *le Paquébot a fait Naufrage?* lui dis-je. *Oh!*
„ *vraiement, c'eſt bien pis, comme vous allez*
„ *voir*, mé répondit-il. *J'étois à une demi-lieüe*
„ *de Calais hier au matin, & je voulus prendre*
„ *le long de la Mer, pour faire plus de diligence;*
„ *ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'eſt rien tel*
„ *que le grand Chemin: car, je donnai tout au*
„ *travers d'un Sable mouvant, où j'enfonçai juſ-*
„ *ques au Menton. Un Sable mouuant, auprès*
„ *de Calais!* lui dis-je. *Ouï, Monſieur*, me
„ dit-il, *& ſi bien Sable mouvant, que je me*
„ *donne au Diable, ſi on me voioit autre choſe*
„ *que le haut de la Tête, quand on m'en a tiré*
„ *Pour mon Cheval, il a fallu plus de quinze*
„ *Hommes, pour l'en ſortir; mais, pour mon Por-*
„ *te-Manteau, où malheureuſement j'avois mis*
„ *votre Habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il*
„ *faut qu'il ſoit pour le moins une Lieüe ſous*
„ *Terre.*

„ Voilà, Sire, pourſuivit le Chevalier *de*
„ *Grammont*, l'Avanture & le Récit que m'en
„ a fait cet honnête Homme. Je l'aurois in-
„ failliblement tué, ſi je n'avois eu peur de
„ faire attendre Mademoiſelle *d'Hamilton*, &
„ ſi je n'avois été preſſé de vous donner avis

„ du

„ du Sable mouvant, afin que vos Courriers „ prennent ſoin de l'éviter. „

Le Roi ſe tenoit les Côtez de rire, quand le Chevalier *de Grammont* reprenant la Parole, *A propos, Sire*, dit-il, *j'oubliois de vous dire, que pour augmenter ma mauvaiſe Humeur, je me ſuis vu arrêter, comme je ſortois de ma Chaiſe, par un Diable de Phantôme en Maſque, qui me vouloit à toute force perſuader que la Reine m'avoit ordonné de danſer avec elle; & , comme je m'en ſuis défendu le moins brutalement qu'il m'a été poſſible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, & m'a prié de l'envoier prendre inceſſamment. Ainſi Votre Majeſté ne ſeroit point mal de donner ſes Ordres pour cela; car, elle s'eſt miſe en Embuſcade dans un Caroſſe, pour ſaiſir tous les Paſſans à la Porte de Wit-hall. Au reſte, je vous puis dire que c'eſt un choſe à voir que ſon Habillement. Il faut qu'elle ait plus de ſoixante Aunes de Gaze & de Toille d'Argent autour d'elle; ſans compter une eſpece de Piramide ſur la Tête, garnie de cent mille Brimborions.*

Ce dernier Récit étonna toute l'Aſſemblée, à la réſerve de ceux qui avoient part à l'Avanture. La Reine aſſura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le Bal étoit préſent: & le Roi, après quelques momens de Réfléxion, *Je parie*, dit-il, *que c'eſt la Ducheſſe* de Newcaſtel. *Et moi*, dit Milord *Monſéry*, s'approchant de Mademoiſelle *d'Hamilton, je parie que c'eſt une autre Folle; car, je me trompe fort ſi ce n'eſt ma Femme.*

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fit venir. Milord *Monſéry*

s'offrit à cette Commiſſion, par le Preſſentiment qu'on vient de dire; & ne fit pas mal. Mademoiſelle *d'Hamilton* ne fut pas fachée que ce fut lui, ſachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa Conjecture. La Plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babilone eut paru dans ſes Atours.

Le Bal ne fut pas trop bien éxécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les Danſes ſérieuſes. Cependant, il y avoit d'auſſi bons Danſeurs, & d'auſſi belles Danſeuſes, dans cette Aſſemblée, qu'il y en eut au Monde; mais, comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les Danſes Françoiſes, pour ſe mettre aux Contre-Danſes. Quand ceux qui étoient de la Maſcarade en eurent danſé quelques-unes; le Roi trouva bon de mettre en jour les Troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les Filles de la Reine, & celles de la Ducheſſe, furent menées par ceux qui étoient de la Maſcarade.

Ce fut alors, qu'on eut le tems de prêter quelque Attention à la *Blake*, & l'on trouva que le Billet, qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Briſacier*, faiſoit ſon Effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un Coin. Ses Cheveux blonds étoient farcis de ce Ruban Couleur de Citron, qu'elle y avoit mis par Complaiſance: &, pour éclaircir *Briſacier* de ſon ſort, elle portoit ſouvent à ſa tête ſes Mains victorieuſes, garniers des Gans dont il étoit queſtion. Mais, ſi l'on fut ſurpris d'une Coëffure, qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autre-

ment

ment ſurpriſe de voir la *Price* partager avec elle de point en point le Préſent de *Briſacier.* La Surpriſe ſe changea bientot en Jalouſie; car, ſa Rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de Converſation, ſur ce qu'on lui avoit inſinué la veille: & *Briſacier* n'avoit pas manqué de donner Tête baiſſée dans ces prémieres Agaceries, ſans faire la moindre Attention à la blonde *Blake*, ni aux Signes qu'elle ſe tuoit de faire, pour l'inſtruire de ſon heureuſe Deſtinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte; &, par conſéquent, ne danſoit point. Le Duc *de Boukingham*, qui mettoit le Marquis *de Briſacier* ſur les rangs le plus ſouvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, ſans ſavoir ce qui ſe paſſoit alors dans le cœur de cette Nimphe. *Briſacier* s'en défendit, ſur le Mépris qu'il avoit pour les Contre-Danſes. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on mépriſoit; &, voiant qu'il s'étoit remis en Converſation avec ſa mortelle Ennemie, ſe mit à danſer, ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit. Quoi que ſon Indignation & ſa Jalouſie fuſſent aſſez marquées, pour en divertir la cour, il n'y eut que Mademoiſelle *d'Hamilton*, & ſes Complices, qui en euſſent le Plaiſir entier. Leur Satisfaction fut complette; car, bientot arriva Milord *Monſéry*, encore tout interdit de la Viſion dont le Chevalier *de Grammont* avoit fait le Portait. Il apprit à Mademoiſelle *d'Hamilton* que c'étoit la *Monſéry* en propre Perſonne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une Sentinelle à la Por-

te de ſa Chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'eſt trop arrêté ſur ces Incidens frivoles : peut-être aura-t-il raiſon ; paſſons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier *de Grammont* dans la nouvelle Tendreſſe qui l'occupoit. Il n'étoit pas ſans Rivaux ; mais, ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eſt qu'il étoit ſans Inquiétudes. Il connoiſſoit leur Eſprit & celui de Mademoiſelle *d'Hamilton.*

De ſes Amans, le plus conſidérable & le moins déclaré étoit Monſieur le Duc *d'York* ; mais, il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ſes Manieres, pour douter de ſon Gout pour elle. Il ne jugea pas à-propos de déclarer des Sentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiſelle *d'Hamilton* d'aprendre ; mais, il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande Aſſiduité. Comme la Chaſſe étoit ſon Plaiſir favori, cet Exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire aſſez fatigué : mais, la Préſence de Mademoiſelle *d'Hamilton* le réveilloit, quand elle ſe trouvoit chez la Reine, ou chez la Ducheſſe. C'étoit là, que n'ôſant lui parler de ce qu'il avoit ſur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la Tête. Il lui contoit des Merveilles de la Prudence des Renards, de la Proüeſſe des Chevaux ; lui faiſoit un Détail de Bras caſſez, de Jambes démiſes, d'Epaules diſloquées, & d'autres Avantures curieuſes & divertiſſantes ; après quoi ſes Yeux lui diſoient le reſte, juſqu'à ce que le Sommeil interrompit leur Converſation : car, ces tendres Truchemens

mens ne laiſſoient pas de ſe fermer quelquefois au fort de leur Lorgnerie.

La Ducheſſe ne fut point allarmée d'une Paſſion, que ſa Rivale ne regardoit rien moins que ſérieuſement, & dont elle prenoit la peine de ſe divertir avec tout le Reſpect du monde. Au contraire, comme elle avoit du Gout & de l'Eſtime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieuſement.

Les deux *Rouſſels*, Oncle, & Neveu, étoient deux autres Rivaux du Chevalier *de Grammont*. L'Oncle avoit bien ſoixante Ans. Son Courage & ſa Fidélité l'avoient diſtingué dans les Guerres Civiles. Sa paſſion & ſes Deſſeins pour Mademoiſelle *d'Hamilton* parurent à la fois; mais, ſa Magnificence ne parut qu'à demi dans les Galanteries que la Tendreſſe inſpire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quité le Ridicule des Chapeaux pointus, pour tomber dans l'autre Extrémité. Le vieux *Rouſſel*, effraié d'une Chute ſi terrible, voulut prendre un milieu, qui le rendit remarquable. Il l'étoit encore par ſa Conſtance envers les Pourpoints taillades, qu'il a ſoutenus long-tems après leur Suppreſſion univerſelle; mais, ce qui ſuprenoit le plus étoit un certain Mélange d'Avarice & de Libéralité, ſans ceſſe en Guerre l'une avec l'autre, dépuis qu'il y étoit avec l'Amour.

Son Neveu n'étoit alors que Cadet de la Famille; mais, la Succeſſion de ſon Oncle le regardoit; &, quoiqu'il en eut le ſoin pour ſon Etabliſſement, & qu'il eut encore plus le ſoin de ménager l'Eſprit de cet Oncle, pour s'en

aſſurer, il ne put éviter ſa Deſtinée. La *Midleton* le traitoit avec aſſez de Préférence; mais, ſes Faveurs ne purent le garentir des Charmes de Mademoiſelle *d'Hamilton.* Sa Figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eut laiſſée dans ſon Naturel; mais, il étoit guindé dans toutes ſes Allures; taciturne à donner Vapeurs; cependant, un peu plus ennuiant, quand il parloit.

Le Chevalier *de Grammont* en plein repos ſur toutes ces Concurrences, s'engageoit de plus en plus, ſans former d'autres Projets, ni concevoir d'autres Eſpérances, que celle de ſe rendre agréable. Quoique ſa Paſſion fut hautement déclarée, perſonne à la Cour ne la regardoit que comme ces Habitudes de Galanterie, qui ne vont qu'à rendre Juſtice au Mérite.

Son Philoſophe * en jugea tout autrement; &, voiant que ſans compter un Redoublement infini de Magnificence & de Soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au Jeu; qu'il ne cherchoit plus ſes longues & agréables Converſations, qu'ils avoient d'ordinaire enſemble; & que ce nouvel Empreſſement l'enlevoit partout à lui-même.

„ Monſieur le Chevalier, lui dit-il, il me „ ſemble que vous laiſſez depuis quelque tems „ les Beautez de la Ville & leurs Amans bien „ en reqos ? La *Midleton* fait impunément de „ nouvelles Conquêtes, & de vos Préſens vous „ ſouffrez qu'elle vous creve les yeux ſans la „ moindre Avanie. Le pauvre *Warmeſtré* vient „ d'accoucher tranquillement au milieu de la „ Cour,

* *St. Evremont.*

„ Cour, ſans que vous en aiés ſoufflé. Je l'a-
„ vois bien prévu, Mouſieur le Chevalier,
„ vous avez fait Connoiſſance avec Mademoi-
„ ſelle *d'Hamilton*; &, choſe qui ne vous étoit
„ jamais arrivée, vous voilà véritablement
„ amoureux : mais, voions un peu ce qui
„ vous en peut arriver. Je ne penſe pas, en
„ prémier lieu, que vous eſpériés de la mettre
„ à mal. Elle eſt telle, & par ſa Naiſſance,
„ & par ſon Mérite, que ſi vous étiés en poſ-
„ ſeſion des Titres & des Biens de votre Mai-
„ ſon, vous ſériés excuſable de vous préſenter
„ ſur un pied ſérieux, quelque Ridicule qu'il
„ y ait dans le Mariage en général. Car, ſi
„ vous ne voulez que de l'Eſprit, de la Sageſ-
„ ſe, & les Tréſors de la beauté, vous ne ſau-
„ riés mieux vous adreſſer; mais, pour vous,
„ qui n'avez que médiocrement de ceux de
„ la Fortune, vous ne ſauriés vous adreſſer
„ plus mal.

„ Car, votre Frere *de Toulongeon*, de l'Hu-
„ meux dont je le connois, n'aura pas la Com-
„ plaiſance de ſe laiſſer mourir, pour favoriſer
„ vos Prétentions. Mais, poſons le Cas que
„ vous aiés tout le Bien qu'il faudroit, pour
„ l'une & pour l'autre, & c'eſt beaucoup dire,
„ connoiſſez-vous la Délicateſſe, pour ne pas
„ dire la Bizarrerie de cette Princeſſe ſur un pa-
„ reil Engagement? Sçavez-vous qu'il n'a tenu
„ qu'à elle d'avoir les meilleurs Partis d'Angle-
„ terre? Le Duc *de Richemont* l'a recherchée
„ des prémiers; mais, quoiqu'il fut amoureux,
„ il étoit intéreſſé. Cependant, le Roi, voiant
„ qu'il ne tenoit qu'au Bien, prit ſur lui cet

„ Article, en conſidératiou du Duc *d'Ormond*, „ du Mérite & de la Naiſſance de Mademoi- „ ſelle *d'Hamilton*, & des Services de Monſieur „ ſon Pere ; mais, choquée qu'un Homme, „ qui faiſoit l'Amoureux, eut marchandé; fai- „ ſant d'ailleurs Réfiéxion ſur ſon Caractere dans „ le monde, elle n'a pas jugée qu'il fut aſſez im- „ portant d'être Ducheſſe *de Richemont*, au ha- „ zard de ce qu'il y auroit à craindre d'un Hom- „ me brutal & débauché.

„ Votre petit Germain, malgré tout le Bien „ de ſon Oncle, & l'Eclat de ſa propre Répu- „ tation, n'y a-t-il pas échoüé ? A-t-elle ja- „ mais voulu ſeulement regarder *Henry Howard*, „ qui eſt à la veille d'être le Prémier Duc d'An- „ gleterre, & qui poſſede actuellement tout le „ Bien de la Maiſon de *Norfolk* ? Je tombe „ d'accord que c'eſt un Bœuf ; mais, quelle „ autre dans toute l'Angleterre ne paſſeroit pas „ par deſſus la Peſanteur de ſon Eſprit, & le „ peu d'Agrément de ſa Figure, pour être, „ avec trois cents mille Livres de Rente, la „ prémiere Ducheſſe du Roiaume ?

„ Pour achever en peu de mots, Milord „ *Falmoth* m'a dit lui-même, qu'il l'avoit tou- „ jours regatdée comme la ſeule choſe qui „ manquoit à ſon Bonheur; mais, qu'au mi- „ lieu de tout l'Eclat de ſa Fortune, il n'avoit „ ôſé lui déclarer ſes Sentimens ; qu'il ſe ſen- „ toit aſſez de Foibleſſe, ou trop de Fierté, „ pour ſe contenter de l'obtenir du ſeul Con- „ ſentement de ſes Parens ; & , quoique les „ prémiers Refus des Belle ne fuſſent comtez „ pour rien, il ſavoit de quel Air elle recevoit

ceux

„ ceux dont la Perſonne ne lui étoit point agré-
„ able. Après cela, Monſieur le Chevalier,
„ voiez de quelle maniere vous prétendez vous
„ y prendre; car, vous êtes amoureux; vous
„ l'allez être de plus en plus; & plus vous le
„ ſerez, moins ſerez-vous capable des Réfléxions
„ que vous pourriés faire à préſent. „

Mon pauvre Philoſophe, répondit le Chevalier *de Grammont, tu ſais bien le Latin; tu fais des Vers; tu ſais la Marche, & tu connois la Nature des Etoiles du Ciel : mais, pour les Aſtres de la Terre, tu n'y connois rien. Tu ne m'a rien appris de Mademoiſelle* d'Hamilton, *que le Roi ne m'ait dit, il n'y a pas trois jours. Tant mieux, qu'elle ait refuſée les Oſtrogots dont tu viens de parler. Si elle en avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoique je l'aime à la Folie. Ecoute bien ce que je te vais dire. Je me ſuis mis dans la tête de l'épouſer; & je veux que mon Pédagogue* St. Evremont *lui même ſoit le prémier à m'en ſavoir gré. Quant à l'Etabliſſement, je ferai ma paix avec le Roi; je lui demanderai qu'elle ſoit Dame du Palais. Il me l'accordera.* Toulongeon *crévera, ſans que je l'aide, ou que je l'en empêche; & Mademoiſelle* d'Hamilton *aura Séméat avec le Chevalier* de Grammont, *pour la dédommager des* Norfolks *& des* Richemonts. *Eh bien, as-tu quelque choſe à dire contre ce Projet? car, je parie cent Louïs qu'il en ira comme je dis.*

C'étoit dans ce tems-là que la Faveur de Mademoiſelle *Stwart* étoit ſi déclarée, qu'on voioit bien qu'il ne lui manquoit que de l'Art dans ſa Conduite, pour être auſſi Maitreſſe de l'Eſprit du Roi, qu'elle l'étoit de ſon Cœur.

L'Occaſion étoit belle, pour ceux qui avoient de l'Expérience & de l'Ambition. Le Duc *de Boukingham* ſe mit en tête de la gouverner, pour ſe mettre bien dans l'Eſprit du Roi. Dieu ſait quel Gouverneur & quelle Téte, pour en conduire une autre! Cependant, c'étoit l'Homme du monde le plus capable de s'inſinuer dans un Eſprit comme celui de Mademoiſelle *Stwart:* elle avoit un Caractere d'Enfance dans l'Humeur, qui la faiſoit rire de tout; & ſon Gout pour les Amuſemens frivoles, quoique naturels, ne ſembloit permis qu'à l'Age de douze ou treize Ans. Tout en étoit, hors les Poupées. Le Colin-Maillard étoit de ſes Paſſe-tems les plus heureux. Elle faiſoit des Chateaux de Cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle; & l'on n'y voioit que des Courtiſans empreſſez autour d'elle, qui en fourniſſoient les Matériaux; ou de nouveaux Architectes, qui tachoient de l'imiter.

Elle ne laiſſoit pas de ſe plaire à la Muſique, & d'avoir quelque Gout pour le Chant. Le Duc *de Boukingham*, qui faiſoit les plus beaux Batimens de Cartes qu'on put voir, chantoit agréablement. Elle ne haïſſoit point la Médiſance; il en étoit le Pere & la Mere: il faiſoit des Vaudevilles; inventoit des Contes de Vieilles, dont elle étoit folle; mais, ſon Talent particulier étoit d'attraper le Ridicule, & les Diſcours des Gens, & de les contrefaire en leur Préſence, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Bref, il ſavoit faire toutes ſortes de Perſonnages, avec tant de Grace & d'Agrément, qu'il étoit difficile de ſe paſſer de lui, quand il vouloit

loit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu ſi néceſſaire aux Amuſemens de la *Stwart*, qu'elle le faiſoit chercher partout, lors qu'il ne ſuivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croioit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eut beaucoup d'Eſprit, ſa Vanité lui fit prendre ſur ſon Compte des Gracieuſetez, qui n'étoient que pour ſes Bouffonneries & ſon Badinage. Séduit enfin par la bonne Opinion de ſon Mérite, il oublia ſon prémier Projet, & ſa Matreſſe Portugaiſe, pour ſe prévaloir d'un Gout auquel il s'étoit mépris; mais, dès qu'il voulut prendre un Perſonnage ſérieux auprès de Mademoiſelle *Stwart*, il fut renvoié ſi loin, qu'il abbandonna tout à coup l'un & l'autre de ſes Deſſeins ſur elle. On peut dire néanmoins que la Familliarité, qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette Faveur où il s'étoit élevé dans la ſuite.

Milord *Arlington* entreprit le Projet que le Duc *de Boukingham* venoit d'abbandonner; & voulut s'emparer de l'Eſprit de la Maitreſſe, pour gouverner celui du Maître. Il y avoit pourtant dequoi contenter un Homme de plus de Mérite & de plus de Naïſſance que lui, dans la Fortune qu'il avoit déjà faite. Ses prémieres Négotiations avoient été pendant le Traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eut pas réüſſi pour les Intérêts de ſon Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu ſon tems; car, il avoit parfaitement attrapé par ſon Extérieur le Sérieux & la Gravité des Eſpagnols: &, dans les Affaires, il imitoit aſſez bien leur Lenteur. Il

avoit

avoit une Cicatrice au travers du Nez, que couvroit une longue Mouche, ou, pour mieux dire, une petite Emplâtre en Lozange.

Les Bleſſures du Viſage y donnent d'ordinaire certain Air violent & guerrier, qui ne ſied pas mal. C'étoit tout le contraire à ſon égard; & cette Emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'Air miſtérieux du ſien, qu'elle ſembloit y ajouter quelque choſe d'important, & de capable.

Arlington, à l'arbri de cette Contenance compoſée d'une grande Avidité pour le Travail, & d'une impénétrable Stupidité pour le Sécret, s'étoit donné pour grand Politique; &, n'aiant pas le Loiſir de l'examiner, on l'avoit cru ſur ſa Parole, & on l'avoit fait Sécretaire & Miniſtre d'Etat ſur ſa Mine.

Son Ambition ne pouvant ſe borner à ces Etabliſſemens, après s'être pourvu de pluſieurs belles Maximes, & de quelques Exemples Hiſtoriques, il avoit obtenu de Mademoiſelle *Stwart* une Audience pour les étaler, en lui faiſant offre de ſes très humbles Services & de ſes Avis les mieux raiſonnez, pour ſe conduire dans le Poſte où il avoit plu au Ciel & à ſa Vertu de l'élever. Mais, il n'en étoit qu'à l'Exorde de ſon Diſcours, quand elle ſe ſouvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc *de Boukingham* avoit coutume de contrefaire; &, comme ſa Préſence & ſes Diſcours renouvelloient éxactement le Ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un Eclat de rire au Nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combatu pour l'étouffer.

Le

Le Miniſtre en fut indigné : ſon Orgueil étoit digne du Poſte qu'il occupoit, & ſa Délicateſſe ſur la Gloire méritoit tous les Ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta bruſquement, avec tous les beaux Conſeils, qu'il lui avoit préparez, tenté de les porter à la *Caſtelmaine*, & de s'unir à ſes Intérêts, ou bien de quitter le Parti de la Cour, pour déclamer en plein Parlement contre les Griefs de l'Etat, & faire paſſer un Acte pour la Suppreſſion des Maitreſſes ; mais, ſa Prudence l'emporta ſur ſes Reſſentimens ; &, ne ſongeant plus qu'à jouïr délicieuſement des Biens de la Fortune, il envoia chercher une Femme en Hollande, pour mettre le comble à ſa Félicité.

Hamilton étoit l'Homme de la Cour le plus capable de réüſſir dans le Deſſein où le Duc *de Boukingham*, & Milord *Arlington*, venoient d'échoüer. Il ſe l'étoit mis en tête ; mais, ſa Coqueterie naturelle vint à la traverſe, & lui fit négliger le Projet du monde le plus utile, pour courrir inutilement après les Avances & les Agaceries que la Comteſſe *de Cheſterfield* s'aviſa de lui faire. C'étoit une des plus agréables Femmes qu'on put voir. Elle avoit la plus jolie Taille du monde, quoiqu'elle ne fut pas fort grande. Elle étoit blonde ; &, elle en avoit l'Eclat & la Blancheur, avec tout ce que les Brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands Yeux bleus, & des Regards extrémement ſéduiſans. Ses Manieres étoient engageantes, ſon Eſprit amuſant & vif ; mais, ſon Cœur toujours ouvert aux tendres Engagemens, n'étoit point ſcrupuleux ſur la Conſtance, ni délicat

délicat ſur la Sincérité. Elle étoit Fille du Duc *d'Ormond*. *Hamilton* étoit ſon Couſin germain. Ils ſe voioient tant qu'ils vouloient, ſans conſéquence; mais, dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ſes Yeux, il ne ſongea plus qu'à lui plaire, ſans ſe ſouvenir de ſa Légéreté, ni des Obſtacles qui s'oppoſoient à ſes Deſſeins. Celui de s'établir dans la Confiance de Mademoiſelle *Stwart* ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire; mais, elle ſe trouva bientot en état de ſe paſſer des Inſtructions qu'on avoit prétendu lui donner pour ſa Conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la Paſſion du Roi, ſans intéreſſer ſa Vertu par les dernieres Complaiſances: mais, les Empreſſemens d'un Amant paſſionné, qui trouve toutes les Occaſions favorables, ſont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre; & la Sageſſe de Mademoiſelle *Stwart* n'en pouvoit plus, lors que la Reine fut attaquée d'une Fievre violente, qui la mit bientot à l'Extrémité.

Ce fut alors qu'elle ſe ſut bon gré d'une Réſiſtance, qui ne lui avoit pas peu couté. Mille Eſpérances de Grandeur & de Gloire s'emparérent de ſon Eſprit, & les nouveaux Reſpects, qu'on lui rendit partout, contribuérent à les augmenter. La Reine fut abbandonnée des Médecins. Le petit Nombre de Portugaiſes, qu'on n'avoit point renvoiées, rempliſſoit la Cour de Cris lugubres: & le bon Naturel du Roi s'attendrit par l'Etat où lui parut une Princeſſe qu'il n'aimoit pas, à la vérité; mais, qu'il eſtimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement,

&

& croiant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit, *que la Senſibilité, qu'il témoignoit pour ſa Mort, auroit dequoi lui faire regretter la Vie; mais, qui n'aiant pas aſſez de Charmes pour mériter ſa Tendreſſe, elle avoit du moins la Conſolation en mourant de faire place à quelque Epouſe, qui en fut plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une Bénédiction, qu'il lui avoit refuſée.* A ces mots, elle lui arroſa la Main de quelques Larmes, qu'il crut les dernieres. Il y joignit les ſiennes; &, ſans s'imaginer qu'elle dut le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'Amour de lui. Jamais elle ne lui avoit deſobéï; &, quelques dangereux que ſoient les Mouvemens ſoudains, quand on eſt entre la Mort & la Vie, ce Tranſport de Joie, qui lui devoit être fatal, la ſauva, & cet Attendriſſement merveilleux du Roi fit un Effet, dont tout le monde ne loüa pas également le Ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que *Germain* étoit remis de ſes Bleſſures; cependant, la *Caſtelmaine* trouvant ſa Santé tout auſſi déplorable que devant, ſe mit inutilement en tête de ramener le Cœur du Roi; car, malgré la Tendreſſe de ſes Pleurs & la Violence de ſes Emportemens, Mademoiſelle *Stwart* le retint pour elle. Tantot c'étoient des Promenades, où les Beautez de la Cour à Cheval faiſoient Aſſaut de Graces & d'Attraits: quelquefois bien, quelquefois mal; mais, toujours de leur mieux. D'autres fois, on voioit ſur la Riviere un Spectacle que la ſeule Ville de Londres peut offrir.

La

La Tamiſe lave les Bords du vaſte & peu magnifique Palais des Rois de la Grande Bretagne. C'étoit des Dégrés de ce Palais que la Cour deſcendoit pour s'embarquer ſur le Fleuve, à la fin de ces jours d'Eté, dont la Chaleur & la Pouſſiere ne permettent pas la Promenade du Parc. Un Nombre infini de Batteaux découverts, qui portoient tous les Charmes de la Cour & de la Ville, faiſoient Cortege aux Berges, où étoit la Famille Roiale. Les Collations, la Muſique, & les Feux d'Artifice, en étoient. Le Chevalier *de Grammont* en étoit toujours auſſi; & c'étoit un grand hazard, quand il n'y mettoit pas quelque choſe du ſien, pour ſurprendre agreablement par quelque Trait de Magnificence & de Galanterie. Tantot, c'étoient des Concerts entiers de Voix & d'Inſtrumens, qu'il faiſoit venir de Paris à la ſourdine, & qui ſe déclaroient inopinément au milieu des ces Navigations. Souvent, c'étoient des Ambigus, qui partoient auſſi de France, pour renchérir au milieu de Londres ſur les Collations du Roi. La choſe étoit quelquefois au delà de ſes Eſpérances: quelquefois elle y répondoit moins; mais, il eſt conſtant qu'elle lui coutoit toujours infiniment.

Milord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'Eſtime & de Conſidération pour lui. Cette Profuſion le mit en peine; &, comme il alloit ſouvent ſouper avec lui ſans façon, un jour qu'il y trouva *St. Evremont* ſeul, & un Repas pour ſix Perſonnes, qu'on auroit priées dans les Formes, *Il ne faut point*, dit-

dit-il, s'adreſſant au *Chevalier* de Grammont, *me ſavoir gré de cette Viſite. Je viens du Coucher, où le Diſcours n'a roulé que ſur vous, & je vous aſſure que la maniere, dont le Roi s'eſt expliqué ſur ce qui vous regarde, ne vous auroit pas fait le Plaiſir que j'en ai reſſenti. Vous ſçavez bien qu'il y a long-tems qu'il vous offre ſes bons Offices auprès du Roi de France; &, pour moi, pourſuivit-il, en riant, vous ſavez bien que je l'en ſolliciterois, ſi je ne craignois de vous perdre, dès que votre Paix ſeroit faite: mais, grace à Mademoiſelle* d'Hamilton, *vous n'en êtes pas trop preſſé. Cependant, j'ai ordre du Roi mon Maître, de vous dire, qu'en attendant que le votre vous rende ſes bonnes Graces, il vous donne une Penſion de quinze cens Jacobus. C'eſt peu, pour la Figure que fait le Chevalier* de Grammont *parmi nous; mais, ce ſera,* dit-il, *en l'embraſſant, pour lui aider à nous donner à ſouper.*

Le Chevalier *de Grammont* reçut comme il devoit l'Offre d'une Grace, qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. *Je reconnois,* dit-il, *les Bontez du Roi dans cette Propoſition; mais, j'y reconnois encore mieux le Caractere de Milord* Falmouth, *& je le ſupplie d'aſſurer Sa Majeſté que j'en ai toute la Reconnoiſſance du monde. Le Roi mon Maître ne me laiſſera pas manquer, lors qu'il voudra bien me rappeller. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore quelque Soupers à Meſſieurs les Anglois.*

Il fit apporter, en diſant cela, ſon Coffre fort, & lui montra ſept à huit mille Guinées, du plus bel Or du monde. Milord *Falmouth*, vou-

voulant mettre au profit du Chevalier *de Grammont* le Refus d'une Offre ſi avantageuſe, en fit le Récit à Monſieur *de Comminge*, alors Ambaſſadeur en Angleterre; & Monſieur *de Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le Mérite de ce Refus.

Hyde-Park, comme on ſait, eſt le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la Mode dans la belle Saiſon, que cette Promenade. C'étoit le Rendez-vous de la Magnificence & des Appas. Tout ce qui avoit beaux Yeux, ou de beaux Equipages, s'empreſſoit à ce Rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaiſoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les Carroſſes à Glaces étoient en uſage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le Plaiſir d'être vües preſque toutes entiéres, aux Commoditez des Carroſſes modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon Air. Le Chevalier *de Grammont* s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque choſe de galant, qui tint de l'Ancienne Mode, & qui renchérit ſur la Nouvelle, fit ſécretement partir *Termes*, avec toutes les Inſtructions néceſſaires. Le Duc *de Guiſe* fut encore chargé de cette Commiſſion; & le Courrier, au bout d'un Mois, s'étant par la Grace de Dieu ſauvé cette fois des Sables mouvans, fit paſſer heureuſement en Angleterre la Calêche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vüe.

Le Chevalier *de Grammont* avoit ordonné qu'on y mit quinze cens Louis, & le Duc *de Guiſe*, qui étoit de ſes Amis, y en fit mettre

juſqu'à

juſqu'à deux mille, pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'Admiration de la Magnificence de ce Préſent; & le Roi, charmé de l'Attention du Chevalier *de Grammont*, pour les choſes qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit ſe laſſer de l'en remercier; mais, il ne voulut recevoir un Préſent de cette Conſéquence, qu'à condition qu'il n'en refuſeroit pas quelqu'autre de ſa part.

La Reine, s'imaginant que cette brillante Machine pourroit lui porter Bonheur, voulut s'y faire voir la prémiere, avec Madame la Ducheſſe *d'Yorck*. Madame *de Caſtelmaine*, qui les y avoit vües, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce Carroſſe, que dans aucun autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce Char merveilleux, pour y repréſenter le prémier beau jour de Hyde-Park. La *Stwart* eut la même Envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moien de mettre enſemble deux Divinitez, dont la prémiere Union s'étoit changée en Haine mortelle, le Roi fut fort embaraſſé; car, chacune y vouloit être la prémiere.

La *Caſtelmaine* étoit groſſe, & menaçoit d'accoucher avant Terme, ſi ſa Rivale avoit la Préférence. Mademoiſelle *Stwart* proteſta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, ſi on la refuſoit. Cette Menace l'emporta ſur l'autre; & les Fureurs de la *Caſtelmaine* furent telles, qu'elle en penſa tenir ſa Parole: & l'on tient que ce Triomphe couta quelque peu d'Innocence à ſa Rivale.

La Reine-Mere, qui, ſans faire de Tracaſſeries,

ſeries, ne laiſſoit pas de les aimer, eut la Bonté de ſe divertir de cet Evénement, ſelon ſa Coutume. Elle prit occaſion de faire la Guerre au Chevalier *de Grammont*, ſur ce qu'il avoit jetté cette Pomme de Diſcorde parmi de telles Concurrentes. Elle ne laiſſa pas de lui donner, en préſence de toute la Cour, les Louanges que méritoit un Préſent ſi magnifique; *Mais, d'où vient*, lui dit-elle, *que vous êtes ici ſans Equipage, vous qui faites une ſi groſſe Dépenſe: car, on dit que vous n'avez pas ſeulement un Laquais, & que c'eſt un Galopin de la Rue, qui vous éclaire, avec une de ces Torches de Poix, dont ils empuantiſſent toute la Ville? Madame*, lui dit-il, *le Chevalier* de Grammont *n'aime point le Faſte. Mon Lynck, dont vous parlez, eſt affectionné pour mon Service; outre que c'eſt un des braves Hommes du Monde. Votre Majeſté ne connoit pas la Nation des Lynks. Elle eſt trop charmante. On ne ſauroit faire un Pas le Nuit, qu'on n'en voie accourir une douzaine. La prémiere fois que je fis Connoiſſance avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs Services; ſi bien, qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cens autour de ma Chaiſe. Le Spectacle étoit nouveau; car, ceux qui m'avoient vu paſſer avec cette Illumination, avoient demandé quel Enterrement c'étoit. Ces Meſſieurs ne laiſſérent pas d'entrer en différent, ſur quelques douzaines de Schelins que je leur avois jettées; & celui dont Votre Majeſté fait mention en aiant battu trois ou quatre lui ſeul, je le retins pour ſa Valeur. Non, Madame, je compte pour rien la Parade des Carroſſes & des Laquais. Je me ſuis*

vu

vu cinq ou ſix Valets-de-Chambre à la fois, ſans avoir jamais eu de Domeſtique en Livrée, excepté mon Aumonier Pouſſatin. *Commet!* dit la *Reine, en éclatant de rire, un Aumonier portant vos Couleurs? Ce n'étoit pas apparament un Prêtre? Pardonnez-moi, Madame,* dit-il, *& le prémier Prêtre du Monde, pour la Danſe Baſque. Chevalier,* dit le *Roi, je veux que vous nous contiés tout à l'heure l'Hiſtoire de l'Aumonier* Pouſſatin.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire burleſque de l'Aumonier Pouſſatin. *Relation du Siege de Lérida. Mariage du Duc* d'Yorck, *& autres Particularitez de la Cour d'Angleterre.*

„ SIre, *dit-il*, Monſieur le Prince aſſiégeoit „ *Lérida.* La Place n'étoit rien; mais, „ Dom *Grégorio Brice* étoit quelque choſe. C'é- „ toit un de ces Eſpagnols de la Vieille Roche, „ vaillant comme le Cid, fier comme tous les „ *Guſmans* enſemble, & plus galant que tous „ les *Abencerrages* de Grenade. Il nous laiſſa „ faire les prémieres Approches de ſa Place, „ ſans donner le moindre Signe de Vie. Le „ Maréchal *de Grammont*, dont la Maxime „ étoit, *qu'un Gouverneur qui fait grand Tin-* „ *tamarre d'abord, & qui brule ſes Fauxbourgs,* „ *pour faire une belle Défenſe, la fait d'ordi-* „ *naire mauvaiſe*; n'augura pas bien pour nous „ de la Politeſſe de *Grégoire de Brice*; Mais,

„ Monſieur le Prince, couvert de Gloire, & „ fier des Campagnes de Rocroy, de Norlin- „ gue, & de Fribourg, pour inſulter la Place „ & le Gouverneur, fit monter la prémiere „ Tranchée en plein jour par ſon Régiment, „ à la tête duquel marchoient vingt-quatre Vio- „ lons, comme ſi c'eut été pour une Nôce.

„ La nuit venüe, nous voilà tous à gogue- „ narder, nos Violons à joüer des Airs ten- „ dres, & grande Chere par tout. Dieu ſait „ les Brocards qu'on jettoit au pauvre Gouver- „ neur & à ſa Fraiſe, que nous nous promet- „ tions de prendre l'un & l'autre dans vingt- „ quatre heures. Cela ſe paſſoit à la Tran- „ chée, d'où nous entendîmes un Cri de mau- „ vais Augure, qui partoit du Rempart, & qui „ répéta deux ou trois fois, Alerte à la Mu- „ raille. Ce Cri fut ſuivi d'une Salve de Ca- „ non & de Mouſquetterie, & cette Salve d'u- „ ne vigoureuſe Sortie, qui, après avoir cul- „ buté la Tranchée, nous mena battant juſqu'à „ notre grande-Garde.

„ Le lendemain, *Grégorio Brice* envoia par „ un Trompette, des Préſens de Glace & de „ Fruits à Monſieur le Prince, priant bien „ humblement Son Alteſſe de l'excuſer s'il n'a- „ voit point de Violons, pour répondre à la „ Sérénade qu'il avoit eu la Bonté de lui don- „ ner; mais, que s'il avoit pour agréable la „ Muſique de la Nuit précédente, il tacheroit „ de la faire durer tant qu'il lui feroit l'hon- „ neur de reſter devant ſa Place. Le Bourreau „ nous tint parole; &, dès que nous enten- „ dions *Alerte à la Muraille*, nous n'avions

„ qu'à

„ qu'à compter ſur une Sortie, qui nettoioit „ la Tranchée, combloit nos Travaux, & qui „ tuoit ce que nous avions de meilleur en Sol„ dats & en Officiers. Monſieur le Prince en „ fut ſi piqué, qu'il s'opiniatra, malgré le Sen„ timent des Officiers généraux, à continuer „ un Siege, qui penſa ruiner ſon Armée, & „ qu'il fut encore obligé de lever aſſez bruſque„ ment.

„ Comme nos Troupes ſe retiroient, Dom „ *Grégorio*, bien loin de ſe donner de ces Airs „ que prennent les Gouverneurs en pareille Oc„ caſion, ne fit de Sortie, que pour envoier „ faire un Compliment plein de Reſpect à Mon„ ſieur le Prince. Le Seigneur *Brice* partit quel„ que tems après, pour rendre compte à Ma„ drid de ſa Conduite, & pour en recevoir la „ Récompenſe. Votre Majeſté ſera peut-être „ bien aiſe de ſavoir le Traitement qu'on fit „ au petit *Brice*, après la plus brillante Action „ que les Eſpagnols euſſent faite de toute la „ Guerre. On le mit à l'Inquiſition. „

Quoi! dit la *Reine Mere*, *à l'Inquiſition, pour ſes Services? Non pas tout à fait pour ſes Services*, dit-il. *Mais, ſans égard à ſes Services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit Trait de Galanterie, que je conterai tantot au Roi.*

„ La Campagne de Catalogue finie de cette „ maniere, nous revenions médiocrement cou„ verts de Lauriers. Mais, comme Monſieur „ le Prince en avoit fait proviſion en d'autres „ Rencontres, & qu'il avoit de grands Deſſeins „ en tête, il eut bientot oublié cette petite Diſ-

„ grace. Nous ne faiſions que goguenarder pen-
„ dant le Voiage. Monſieur le Prince étoit le
„ prémier à nous mettre en train ſur ſon Sie-
„ ge. Nous fimes quelques Couplets de ces
„ Lérida, qui ont tant couru, afin qu'on n'en
„ fit pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes
„ rien; nous eumes beau nous traiter cavalié-
„ rement dans nos Chanſons, on en fit à Pa-
„ ris où on nous traitoit encore plus mal. Nous
„ arrivâmes enfin à Perpignan, un jour de Fête.
„ Une Troupe de Catalans, qui danſoient au
„ milieu de la rüe, vinrent danſer ſous les Fe-
„ nêtres de Monſieur le Prince, pour lui faire
„ Honneur. Mr. *Pouſſatin*, couvert d'un pe-
„ tit Caſaquin noir, danſoit au milieu de cette
„ Troupe, comme un vrai Poſſédé. Je recon-
„ nus d'abord la Danſe de notre Païs aux Sauts
„ & aux Bonds qu'il faiſoit. Monſieur le Prin-
„ ce fut charmé de ſa Diſpoſition, & de ſa
„ Légéreté. Je le fis venir après la Danſe, &
„ lui aiant demandé ce qu'il étoit, *Prêtre in-*
„ *digne, à vôtre Service, Monſeigneur, me* dit-il.
„ *Je m'appelle* Pouſſatin, *& ſuis de Béarn.*
„ *J'allois en Catalogne, pour ſervir d'Aumonier*
„ *dans l'Infanterie; car, Dieu merci, je vais*
„ *bien du pied: mais, puiſque la Guerre eſt heu-*
„ *reuſement finie, s'il plaiſoit à Votre Grandeur*
„ *de me prendre à ſon Service, je la ſuivrois par*
„ *tout, & la ſervirois fidélement.* Mr. Pouſſa-
„ tin, lui dis-je, *ma Grandeur n'a pas beſoin*
„ *autrement d'Aumonier; mais puiſque vous êtes*
„ *de ſi bonne Volonté, je veux bien vous prendre*
„ *à mon Service.*

„ Monſieur le Prince, préſent à toute cette

„ Con-

„ Converſation, fut ravi de me voir un Au-
„ monier. Comme le pauvre *Pouſſatin* étoit
„ fort délabré, je n'eus pas le tems de le met-
„ tre en Equipage à Perpignan; mais, lui aiant
„ fait donner le Juſtaucorps d'un des Laquais
„ du Maréchal *de Grammont*, qui reſtoit avec
„ l'Equipage, je le fis monter derriere le Ca-
„ roſſe de Monſieur le Prince, qui mouroit de
„ rire toutes les fois qu'il voioit la Mine peu
„ orthodoxe que le petit *Pouſſatin* avoit en Li-
„ vrée jaune.

„ Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le
„ Conte à la Reine, qui d'abord en fut un peu
„ ſurpriſe. Cela n'empêcha pas qu'elle ne vou-
„ lut voir danſer mon Aumonier. Car, en Eſ-
„ pagne, il n'eſt pas tout à fait ſi rare de voir
„ danſer les Eccléſiaſtiques, que de les voir en
„ Livrée.

„ *Pouſſatin* fit des Merveilles devant la Rei-
„ ne; mais, comme ſa Danſe étoit un peu vi-
„ ve, elle ne put ſupporter l'Odeur, que ſon
„ Agitation violente répandit dans ſon Cabinet.
„ Les Dames lui demandérent Quartier. Il y
„ avoit dequoi vaincre tous les Parfums, &
„ toutes les Eſſences, dont elles étoient mu-
„ nies. *Pouſſatin* ne laiſſa pas d'en remporter
„ beaucoup de Louanges, & quelques Louïs.

„ J'obtins au bout de quelque tems un petit
„ Bénéfice de Campagne pour mon Aumo-
„ nier, & j'ai ſu depuis que *Pouſſatin* préchoit
„ avec la même Légéreté dan ſon Village, qu'il
„ danſoit aux Nôces de ſes Paroiſſiennes. „

Le Conte de *Pouſſatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus ſi mauvais qu'on l'eut

mis en Livrée. Le Traitment de *Grégoire Brice* la ſcandaliſa bien davantage; &, voulant juſtifier la Cour d'Eſpagne ſur un Procédé qui paroiſſoit ſi dur, Chevalier *de Grammont*, dit-elle, *quelle Héréſie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel Attentat contre la Religion étoit-il accuſé, pour qu'on le mît à l'Inquiſition? Madame*, dit-il, *l'Hiſtoire n'en eſt pas trop bonne à conter devant Votre Majeſté. C'étoit une petite Gentilleſſe d'Amour, à la vérité, mal placée. Le pauvre* Brice *n'avoit aucune mauvaiſe Intention. Son Crime n'auroit pas mérité le Foüet dans le plus ſérieux College de France; puiſque ce n'étoit que pour donner une Preuve de Tendreſſe à certaine petite Eſpagnolette, qui avoit les Yeux ſur lui dans une Occaſion ſolemnelle.*

Le Roi voulut un Détail précis de l'Avanture; & le Chevalier *de Grammont* ſatisfit ſa Curioſité, dès que la Reine & le reſte de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faiſoit bon l'écouter, quand il faiſoit quelque Récit; mais, il ne faiſoit pas bon ſe trouver en ſon Chemin, par la Concurrence, ou par le Ridicule. Il eſt vrai qu'il n'y avoit que peu de Gens à la Cour d'Angleterre qui euſſent alors mérité ſon Indignation. Le ſeul *Rouſſel* étoit de tems en tems l'Objet de ſes Railleries; encore, le traitoit-il bien doucement, en comparaiſon de ce qu'il avoit de coutume de faire à l'égard d'un Rival.

Ce *Rouſſel* étoit un des fiers Danſeurs d'Angleterre; je veux dire, pour les Contre-Danſes. Il en avoit un Recueil de deux ou trois cens,

cens, en Tablature, qu'il danſoit toutes à Livre-ouvert; &, pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il danſoit quelquefois juſqu'à extinction. Sa Danſe reſſembloit aſſez à ſes Habits; il y avoit vint Ans que la Mode en étoit paſſée.

Le Chevalier *de Grammont* voioit bien qu'il étoit fort amoureux; &, quoi qu'il vit bien auſſi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laiſſa pas de s'allarmer du Deſſein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiſelle *d'Hamilton*; mais, il fut bientot délivré de cette Inquiétude.

Rouſſel, ſur le point de faire un Voiage, crut qu'il étoit dans l'Ordre d'informer ſa Maitreſſe de ſes Deſſeins, avant ſon Départ. Le Chevalier *de Grammont* étoit un grand Obſtacle aux Audiences qu'on ſouhaitoit d'elle; mais, un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame *de Caſtelmaine*, *Rouſſel* prit ſon tems, & s'adreſſoit à Mademoiſelle *d'Hamilton*, d'un Air moins embarraſſé qu'on n'a d'ordinaire dans ces Occaſions, il lui fit ſa Déclaration de cette maniere: *Je ſuis Frere du Comte* de Bedefort. *Je commande le Régiment des Gardes. J'ai trois mille Jacobus de Rente, & quinze mille en Argent comptant. Je viens, Mademoiſelle, vous les offrir, avec ma Perſonne. L'un des Préſens ne vaut pas grande choſe ſans l'autre; j'en conviens. C'eſt pourquoi je les mets enſemble. On m'a conſeillé d'aller aux Eaux, pour un petit Aſme, qui vraiſemblablement ne durera pas long-tems; car, il y a plus de vint ans que je lai. Si vous me jugez digne du Bonheur d'être à vous, je ferai la Propoſition à Monſieur votre Pere, à qui*

je n'ai pas cru devoir m'addreſſer, avant que de ſavoir vos Sentimens. Mon Neveu Guillaume *ne ſait encore rien de mon Deſſein; mais, je crois qu'il n'en ſera pas fâché, quoi qu'il ſe voie par là fruſtré d'un Bien aſſez conſidérable; car, il a beaucoup d'égard pour moi: outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'aperçoit que je vous aime. Je ſuis fort aiſe qu'il me faſſe ſa Cour par ſes Aſſiduitez ici; car, il ne faiſoit que dépenſer ſon Argent auprès de cette Coquine de* Midleton, *au lieu qu'il ne lui en coute rien à préſent dans la meilleure Compagnie d'Angleterre.*

Mademoiſelle *d'Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette Harangue. Cependant, elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ſes Intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la conſulter avant de les déclarer à ſes Parens. *Il ſera*, lui dit-elle, *aſſez tems d'en parler à votre Retour des Eaux; car, je ne vois pas beaucoup d'Apparence qu'ils diſpoſent de moi, que vous ne ſoiés revenu. En tout cas, ſi l'on me preſſoit beaucoup, votre Neveu* Guillaume *aura ſoin de vous en avertir. Ainſi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira; mais, gardez vous bien de négliger vôtre Santé, pour précipiter votre Retour.*

Le Chevalier *de Grammont* apprit le Détail de cette Converſation, & s'en divertit le mieux qu'il put; car, il y avoit de certaines Circonſtances dans la Déclaration, qui ne laiſſoient pas de l'allarmer, malgré le Ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de ſon Départ. Il

en

en reprit un Ton plaiſant, & fut conter au Roi la Grace que Dieu lui faiſoit de lui ôter un Rival ſi dangereux. *Il eſt donc parti, Chevalier?* lui dit le *Roi. Surement*, dit-il. *J'ai eu l'Honneur de le voir embarquer dans un Cochemen, avec ſon Aſme, & ſon Equipage de Campagne. La Perruque à Calotte proprement renoüée avec un Ruban feuille morte, & le Chapeau ambigu, couvert d'un Etui de Toile cirée, qui lui ſied à merveille. Ainſi, je n'aurai plus à faire qu'à* Guillaume Rouſſel, *qu'il laiſſe Réſident auprès de Mademoiſelle* d'Hamilton; *& pour lui, je ne le crains, ni ſur ſon Compte, ni ſur celui de ſon Oncle. Il eſt trop amoureux lui-même, pour appuier les Intérêts d'un autre; &, comme il n'a qu'une Méthode de faire valoir les ſiens, ſçavoir de ſacrifier le Portrait ou quelques Lettres de la* Midleton, *j'ai ma foi de quoi faire paroly de ces ſortes de Faveur. J'avouë qu'il m'en coute un peu.*

Puis que vos Affaires vont ſi bien du côté des Rouſſels, lui dit le *Roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre Rival beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon Frere eſt nouvellement amoureux de Madame* de Cheſterfield. *Que de Bénédictions à la fois! s'écria le Chevalier* de Grammont; *je lui ſais ſi bon gré de cette Inconſtance, que je le ſervirois de bon Cœur auprès de ſa nouvelle Maitreſſe, s'il n'avoit* Hamilton *pour Rival.* Votre Majeſté *ne ſçauroit trouver mauvais que je ſerve le Frere de ma Maitreſſe contre le vôtre.* Hamilton *n'a pourtant pas ſi beſoin de ſecours dans une Affaire comme celle-ci, que le Duc* d'Yorck, lui dit le *Roi: mais, de l'Humeur*

dont je connois Mylord Chesterfield, *il ne ſouffrirà pas ſi patiemment que le bon* Shrewsbury, *qu'on ſe batte pour ſa Femme. Il mérite pourtant aſſez la même Deſtinée.* Voici ce que c'étoit que ce Mylord *Cheſterfield.*

Il avoit le Viſage fort agréable, la Tête aſſez belle, peu de Taille, & moins d'Air. Il ne manquoit pas d'Eſprit. Un long Séjour en Italie lui avoit communiqué la Cérémonie dans le Commerce des Hommes, & la Défiance dans celui des Femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Caſtelmaine.* Le Bruit commun étoit qu'il avoit eu ſes bonnes Graces, avant qu'elle fut mariée; &, comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croioit aſſez volontiers.

Il avoit recherché la Fille ainée du Duc d'*Ormond*, dans le tems qu'il avoit l'Eſprit encore rempli de ſa prémiere Paſſion. Celle du Roi pour la *Caſtelmaine*, & l'Etabliſſement qu'il eſpéroit par cette Alliance, firent qu'il preſſa ce Mariage avec autant d'ardeur, que s'il eut été paſſionnément amoureux. Il avoit donc épouſé Madame *de Cheſterfield* ſans l'aimer, & vêcu quelque tems avec elle d'une Froideur a ne lui pas permettre de douter de ſon Indifférence. Elle étoit fine & délicate ſur le Mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la ſuite, & dans le tems que ſon Epoux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaiſir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lors qu'elle s'aviſa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire ſon Epoux, à tout ce qui lui reſtoit de

Ten-

Tendreſſe pour la *Caſtelmaine*. La choſe ne lui fut pas difficile. Le Commerce de l'une étoit deſagréable par l'Impoliteſſe de ſes Manieres, ſes Hauteurs à contre-tems, & ſes Imaginations & Inégalitez perpétuelles. La *Cheſterfield*, au contraire, ſavoit armer ſes Attraits de tout ce qu'il y a de ſéduiſant dans l'Eſprit d'une Femme qui veut plaire.

Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des Avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc *d'Ormond*, à White-Hall. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les Entrées libres à toutes heures. Son extrême Froideur, ou plutot le Dégout qu'elle témoignoit pour les nouveaux Empreſſemens de ſon Mari, réveillérent le Penchant naturel qu'il avoit aux Soupçons. Il ſe douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup paſſer de l'Inquiétude à l'Indifférence pour lui, ſans quelque Objet caché d'un nouvel Entêtement; &, ſelon la Maxime de tous les Jaloux, il mit finement en Campagne ſon Expérience & ſon Induſtrie, pour la Découverte d'une choſe qui devoit troubler ſon Repos.

Hamilton, qui le connoiſſoit, ſe mit de ſon côté ſur ſes gardes; &, plus ſes Affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter juſqu'aux moindres Soupçons. Il lui faiſoit les Confidences les plus belles & les moins ſincéres du monde ſur ſa Paſſion pour la *Caſtelmaine*; ſe plaignoit de ſes Emportemens, & lui demandoit à deux genoux ſes Conſeils, pour réüſſir auprès d'une Perſonne dont lui ſeul avoit véritablement poſſédé les Affections.

Cheſterfield, que ces Diſcours flattoient, lui promit ſa Protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandé. *Hamilton* n'étoit donc plus embaraſſé que de la Conduite de Madame *de Cheſterfield*, de qui les Gracieuſetez ſe déclaroient un peu trop hautement à ſon gré. Mais, tandis qu'il étoit diſcrétement occupé à régler le Penchant qu'elle marquoit en ſa faveur, & la conjurer de tenir ſes Regards en bride, elle donnoit Audience à ceux du Duc *d'Yorck*; &, qui plus eſt, leur faiſoit des Réponſes aſſez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde: mais, il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moien de croire ſes yeux, ſur ce que ceux de la *Cheſterfield* ſembloient dire à ce nouveau Rival. Il ne trouvoit pas de Vraiſemblance à ſe figurer qu'un Eſprit comme le ſien put avoir du Gout pour des Manieres, dont ils avoient mille fois ri tête à tête: mais, ce qu'il jugeoit encore moins poſſible, étoit qu'elle voulut commencer une autre Avanture, ſans avoir mis la derniere main à celles où ſes Avances l'avoient engagée. Cependant, il ſe mit à l'obſerver de plus près; &, toutes les Découvertes, qu'il fit par ſes Obſervations, lui firent voir que ſi elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais, elle le prit ſi haut, & le traita tellement de Viſionaire, qu'il parut confus, ſans être convaincu. Toute la Satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fiérement, qu'il méritoit, que des Reproches ſi déraiſonnables fuſſent mieux fondez.

My-

Mylord *Cheſterfield* avoit pris mêmes Allarmes; &, ne doutant plus, par les Obſervations qu'il avoit faites de ſon côté, qu'il n'eut trouvé l'heureux Amant, qui s'étoit emparé du Cœur de ſa Femme, il ſe le tint pour dit: &, ſans la fatiguer d'inutiles Reproches, il ne chercha plus que dequoi la confondre, avant que de prendre ſon Parti.

Comment, après tout, rendre raiſon du Procédé de Madame *de Cheſterfield*, ſi on ne l'attribue à cette Maladie de la plupart des Coquetes, qui, charmées de l'Eclat, mettent tout en uſage, pour enlever la Conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir?

Mais, avant que de paſſer au détail de cette Avanture, jettons la vuë ſur les Fortunes galantes de Son Alteſſe, avant la Déclaration de ſon Mariage: parlons même de ce qui précéda cette Déclaration. Il eſt permis de s'écarter un peu du fil de ſon Récit, lors que les Faits véritables & peu connus répandent ſur la Digreſſion une Variété qui la rend excuſable. Voions ce qui en arrivera.

Le Mariage du Duc *d'Yorck*, avec la Fille du Chancelier, n'avoit manqué d'aucune des Circonſtances, qui rendent les Unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'Intention de part & d'autre, la Cérémonie dans les formes, les Témoins, & le Point eſſentiel du Sacrement, en avoient été.

Quoique l'Epouſe ne fut pas abſolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour d'Hollande qui l'effaçât, le Duc, dans les prémieres Douceurs de ce Mariage, loin de s'en repentir,

ſembloit ne ſouhaiter le Rétabliſſement du Roi, que pour le déclarer avec Eclat ; mais, dès qu'il ſe vit Poſſeſſeur d'un Rang qui touchoit de ſi près au Trône, que la Poſſeſſion de Mademoiſelle *Hyde* n'avoit plus de Charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, ſi fertile en Beautez, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi ſon Frere ; & qu'il ſe voioit l'unique Exemple d'un Prince, qui d'une Elévation ſuprême fut deſcendu ſi bas, il ſe mit à faire des Réfléxions. D'un côté, ſon Mariage lui paroiſſoit horriblement mal aſſorti de toutes les manieres. Il ſe ſouvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un Commerce avec Mademmoiſelle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir, par certains petits Exemples, la Facilité d'y réüſſir. Il enviſageoit ſon Mariage comme un Attentat contre le Reſpect & l'Obéïſſance qu'il devoit au Roi. L'Indignation, qu'en auroit la Cour, & tout le Roiaume, s'offrit à ſes yeux, avec l'Impoſſibilité d'obtenir le Conſentement du Roi ſur une choſe qu'il ſembloit par mille Raiſons être obligé de lui refuſer. D'un autre côté, ſe préſentoient les Larmes & le Deſeſpoir de la pauvre *Hyde* ; mais, plus que cela, les Remords d'une Conſcience, dont la Délicateſſe commençoit dès lors à lui vouloir du Mal.

Au millieu de ces différentes Agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmouth*, & le conſulta ſur le Parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'addreſſer pour ſes Intérêts, ni plus mal pour Mademoiſelle *Hyde*. *Falmouth* lui ſoutint d'abord, non ſeulement qu'il n'étoit pas marié ; mais,

mais, qu'il étoit impoſſible qu'il y eut jamais ſongé; qu'un Mariage étoit nul pour lui, ſans le Conſentement du Roi, quand même le Parti ſe fut trouvé d'ailleurs ſortable. Mais, que c'étoit une Mocquerie, de mettre en jeu la Fille d'un petit Avocat, que la Faveur du Roi venoit de faire Pair du Roiaume ſans Nobleſſe, & Chancelier ſans Capacité: qu'à l'égard de ſes Scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des Gens, qui l'inſtruiroient à fond de la Conduite que Mademoiſelle *Hyde* avoit tenuë, avant qu'il la connut; & que, pourvu qu'il ne leur dit point que la choſe fut déjà faite, il auroit bientot dequoi ſe déterminer.

Le Duc *d'Yorck* conſentit, & Mylord *Falmouth* aiant aſſemblé ſon Conſeil, & ſes Témoins, les mena dans le Cabinet de ſon Alteſſe, après les avoir inſtruit de ce qu'on leur vouloit. Ces Meſſieurs étoient le Comte *d'Arran*, *Germain*, *Talbot*, & *Killegrew*: tous Gens-d'Honneur; mais, qui préféroient infiniment celui du Duc *d'Yorck* à celui de Mademoiſelle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltez, avec toute la Cour, contre l'inſolente Autorité du prémier Miniſtre.

Le Duc leur aiant dit, après une eſpéce de Préambule, que quoi qu'ils n'ignoraſſent pas ſa Tendreſſe pour Mademoiſelle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels Engagemens cette Tendreſſe l'avoit porté; qu'il ſe croioit obligé de tenir toutes les Paroles qu'il avoit pu lui donner; mais, que comme l'Innocence des Perſonnes de ſon Age étoit expoſée d'ordinaire aux Médiſances d'une Cour; & que de certains

Bruits,

Bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au ſujet de ſa Conduite; il les prioit comme Amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire ſincérement ce qu'ils en ſçavoient, d'autant qu'il étoit réſolu de régler ſur leurs Témoignages les Deſſeins qu'il avoit pour elle. On ſe fit un peu titer l'oreille d'abord, & l'on fit ſemblant de n'ôſer prononcer ſur une Matiere ſi ſérieuſe & ſi délicate; mais, le Duc *d'Yorck* aiant réïtéré ſes Inſtances, chacun ſe mit à déduire par le menu ce qu'il ſavoit, & peut-être ce qu'il ne ſavoit pas, de la pauvre *Hyde*. On y joignit toutes les Circonſtances qu'il falloit, pour appuier le Témoignage; par éxemple, le Comte *d'Arran*, qui parla le prémierr, dépoſa, que dans la Gallerie de Hons-laerdyk, où la Comteſſe *d'Oſſery*, ſa Belle-Seur, & *Germain*, joüoient un jour aux Quilles, Mademoiſelle *Hyde* avoit fait ſemblant de ſe trouver mal, & s'étoit retirée dans une Chambre, au bout de la Gallerie; que lui Dépoſant l'avoit ſuivie, & que lui aiant coupé ſon Lacet, pour donner plus de vraiſemblance aux Vapeurs, il avoit fait de ſon mieux pour la ſecourir, ou pour la deſennuier. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un Rendez-vous dans le Cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conſeil, à telles Enſeignes, que n'aiant pas tant d'Attention aux choſes qui étoient ſur la Table, qu'à celles qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'Encre d'une Bouteille, ſur une Dépêche de quatre pages; & que le Singe du Roi, qu'on accuſoit de ce Deſordre, en avoit été long-tems en diſgrace.

Ger-

Germain indiqua pluſieurs Endroits, où il en avoit eu des Audiences longues & favorables. Cependant, tous ces Chefs d'Accuſations ne rouloient que ſur quelques tendres Privautez, ou, tout au plus, ſur ce qu'on apelle les Menus Plaiſirs d'un Commerce; mais, *Killegrew*, voulant renchérir ſur ces foibles Dépoſitions, dit tout net, qu'il avoit eu l'Honneur de ſes Bonnes-Graces. Il avoit l'Eſprit vif & badin, & ſavoit donner un Tour agréable à ſes Récits, par des Figures gracieuſes & ſenſibles. Il aſſura qu'il avoit trouvé l'Heure du Berger, dans un certain Cabinet conſtruit au deſſus de l'Eau, à toute autre fin que d'être favorable aux Empreſſemens amoureux; qu'il avoit eu pour Témoins de ſon Bonheur trois ou quatre Cignes, qui pouvoient bien avoir été Témoins du Bonheur de bien d'autres dans ce même Cabinet, vu qu'elle y alloit ſouvent, & qu'elle s'y plaiſoit fort.

Le Duc *d'Yorck* trouva cette derniere Accuſation outrée; perſuadé qu'il avoit par devers lui des Preuves ſuffiſantes du contraire. Il remercia Meſſieurs les Témoins à bonne Fortune de leur Franchiſe; leur impoſa Silence à l'avenir ſur ce qu'ils venoient de lui déclarer; & paſſa dans l'Appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans ſon Cabinet, Mylord *Falmouth*, qui l'avoit ſuivi, conta ce qui ſe venoit de paſſer au Comte *d'Oſſery*, qu'il trouva chez le Roi. Ils ſe doutérent bien de ce qui faiſoit la Converſation des deux Freres; car, elle fut longue. Le Duc *d'Yorck*, en ſortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutérent point

que

que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de ſa Diſgrace, & ſe repentoit un peu de la part qu'il y avoit euë, lors que le Duc *d'Yorck* lui dit de ſe trouver, avec le Comte *d'Oſſery*, chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu ſurpris, qu'il eut la Dureté d'annoncer lui même cette accablante Nouvelle. Ils trouvérent, à l'heure marquée, Son Alteſſe dans la Chambre de Mademoiſelle *Hyde*. Ses Yeux paroiſſoient mouillés de quelques Larmes, qu'elle s'offorçoit de retenir. Le Chancelier, appuié contre la Muraille, leur parut bouffi de quelque choſe. Ils ne doutérent point que ce ne ſut de Rage & de Deſeſpoir. Le Duc *d'York* leur dit de cet Air content & ſerain, dont on annonce les bonnes Nouvelles, *Comme vous êtes les deux Hommes de la Cour que j'eſtime le plus, je veux que vous aiés les prémiers l'Honneur de ſaluer la Ducheſſe* d'Yorck: *la voilà*.

La Surpriſe ne ſervoit de rien, & l'Etonnement n'étoit pas de ſaiſon, dans cette Conjoncture. Ils en étoient pourtant ſi remplis, que pour la cacher, ils ſe jettérent vitement à genoux, pour lui baiſer la Main, qu'elle leur tendit avec autant de Grandeur & de Majeſté, que ſi de la Vie elle n'eut fait autre choſe.

Le lendemain, la Nouvelle en fut puqlique; & toute la Cour s'empreſſa par Devoir à lui témoigner des Reſpects, qui devinrent très ſincéres dans la ſuite.

Les petits-Maîtres, qui avoient dépoſé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voioient,

voioient, ſe trouvérent fort déconcertez. Les Femmes ne ſont pas trop d'Humeur à pardonner de certaines Injures; &, quand elles ſe promettent le plaiſir de la Vengeance, elles n'y vont pas de main morte: cependant, ils n'en eurent que la Peur.

La Ducheſſe *d'Yorck*, inſtruite de tout ce qui s'étoit dit dans le Cabinet ſur ſon Chapitre, loin d'en témoigner du Reſſentiment, affecta de diſtinguer par toutes ſortes de Gracieuſetez & de bons Offices ceux qui l'avoient attaquée par les Endroits ſi ſenſibles. Jamais elle ne leur en parla, que pour loüer leur Zêle, & pour leur dire que rien ne marquoit plus le Dévoüement d'un honnête-Homme, que de prendre un peu ſur ſa Probité, pour donner aux Intérêts d'un Maître, ou d'un Ami. Rare Exemple de Prudence & de Modération, non ſeulement pour le Sexe, mais pour ceux qui ſe parent le plus de Philoſophie dans le nôtre.

Le Duc *d'Yorck*, aiant mis ſa Conſcience en repos, par la Déclaration de ſon Mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à ſon Inconſtance, en vertu de ce généreux Effort. Il ſe prit donc à ce qui ſe trouva d'abord ſa main. Ce fut Madame *de Carneguy*, qui s'étoit trouvée ſous la main de bien d'autres. Elle étoit encore aſſez belle, & ſa Bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir ſon nouvel Amant. Tout alla le mieux du monde, pendant quelque tems. Mylord *Carneguy*, ſon Epoux, étoit encore en Ecoſſe: mais, ſon Pere étant mort ſubitement, il en revint auſſi ſubitement, avec le Nom de *Southask*, que ſa Femme haïſſoit;

mais,

mais, qu'elle prit encore plus patiement que ſon Retour. Il avoit eu quelque vent de l'Honneur qu'on lui faiſoit, pendant ſon Abſence. Il ne voulut point faire le Jaloux d'abord; mais, comme il étoit bien aiſe de s'éclaircir ſur la Vérité du Fait; il tenoit l'œil ſur ceux de ſa Femme. Il y avoit long-tems que les choſes étoient entre elle, & le Duc *d'Yorck*, à ne plus s'amuſer à la Bagatelle; cependant, comme ce Retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes; c'eſt-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un, pour y donner un Air de Viſite.

En ce tems-là, *Talbot* revint de Portugal. Ce Commerce s'étoit établi pendant ſon Abſence; &, ſans ſçavoir ce que c'étoit que Madame *Southask*, il apprit que ſon Maître en étoit amoureux.

Il y fut memé, pour figurer, à quelques jours de là. Le Duc le préſenta. Quelques Complimens ſe firent de part & d'autre, après leſquels il crut devoir laiſſer à Son Alteſſe la Liberté de faire de ſien, & ſe retira dans l'Antichambre. Cette Antichambre donnoit ſur la Ruë. *Talbot* ſe mit à la Fenêtre, pour y regarder les Paſſans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces ſortes d'Occaſions; mais, il étoit ſi ſujet aux Diſtractions, & aux Inadvertences, qu'il avoit laiſſé bonnement à Londres la Lettre de Compliment, dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal; & ne s'en étoit apperçu, que dans le tems qu'on le menoit à ſon Audience.

Il

Il étoit donc en Sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ſes Inſtructions, lors qu'il vit arrêter un Carroſſe à la Porte, ſans s'en mettre en peine, & moins encore d'un Homme, qu'il en vit ſortir, & qu'il entendit bientot monter.

Le Diable, qui ne devroit pas être malin dans ces Rencontres, lui amenoit Mylord *Southask* en Perſonne. On avoit eu ſoin de renvoier l'Equipage de Son Alteſſe ; parce que la *Southask* avoit aſſuré que ſon Epoux étoit allé faire un tour aux Dogues, aux Ours, & aux Taureaux : Spectacles, qui l'amuſoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eut ſi bonne Compagnie au Logis, n'y voiant aucun Caraoſſe ; mais, s'il fut d'abord ſurpris de voir *Talbot*, tranquillement aſſis dans l'Antichambre de ſa Femme, ſon Etonnement ne dura gueres. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandres ; &, ſans s'imaginer qu'il eut changé de Nom, *Eh, bon jour*, Carneguy ; *bon jour, mon gros Cochon*, lui dit-il, en lui tendant la main : *d'où Diable ſors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en voudrois-tu point auſſi à la* Southask ? *Si cela eſt, mon pauvre Ami, tu n'as qu'à tirer Païs ; car, je t'apprens que le Duc* d'Yorck *en eſt amoureux, & je te veux bien confier, qu'à l'heure que je te parle, il eſt là-dedans, qui lui en dit deux Mots.*

Southask interdit, comme on peut ſi l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles Queſtions. *Talbot* le mit dehors comme ſon

Ami ;

Ami; &, comme ſon Serviteur, lui conſeilla de chercher Fortune ailleurs. *Southask*, ne ſachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans ſon Carroſſe; & *Talbot*, charmé de l'Avanture, mouroit d'envie que le Duc ſortit, pour lui en faire le Récit : mais, il fut bien ſurpris de trouver que le Conte n'avoit plus rien de plaiſant pour ceux qui en étoient de quelque choſe ; ſur tout, il trouva fort mauvais, que cet Animal de *Carneguy* n'eut changé de Nom, que pour s'attirer la Confidence, qu'il venoit de lui faire.

Cet Incident rompit un Commerce, auquel le Duc *d'York* n'eut pas grand Regret : & bien lui prit de ſon Indifférence; car, le Traitre de *Southask* ſe mit à préparer une Vengeance, par laquelle, ſans emploier le Fer, ni le Poiſon, il eut tiré quelque Satisfaction de ceux qui l'avoient offenſé, pour peu que leur Intrigue eut encore duré.

Il chercha, dans les Lieux les plus infâmes, le Mal le plus infâme qu'ils puiſſent fournir, & le trouva: mais, ſans être vangé qu'à demi. Car, après avoir paſſé par les Remedes extrêmes, pour s'en défaire; Madame ſa Femme ne fit que lui rendre ſon Préſent, n'aiant plus de Commerce avec celui pour lequel on l'avoit induſtrieuſement préparé.

Madame *Roberts* brilloit en ce tems-là. Sa Beauté frappoit d'abord; cependant, avec tout l'Eclat des plus belles Couleurs, avec tout celui de la Jeuneſſe, avec tout ce qui rend une Femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc *d'York* n'auroit pas laiſſé d'y trouver ſon compte,

compte, ſi des Difficultez preſque invincibles n'euſſent fait échoüer ſes bonnes Intentions pour elle. Mylord *Roberts*, Mari de la Belle, étoit un vieux Sacripante, incommode & revêche au poſſible, amoureux à la deſeſpérer; &, pour ſurcroit de Malédiction, réſident perpétuel auprés de ſa Perſonne.

Elle s'apperçut de l'Attention que Son Alteſſe avoit pour elle, & laiſſa voir qu'elle étoit aſſez portée à la Reconnoiſſance. Cela redoubla les Empreſſemens, & toutes les Marques de Tendreſſe, qu'il put lui donner de loin; mais, l'Eternel *Roberts* redoublant de Vigilance & d'Aſſiduité, à meſure que ces Approches ſe faiſoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'Avarice & l'Ambition. Des Perſonnes, qui avoient part à ſa Confiance, lui dirent qu'il ne tiendroit que Madame *Roberts*, ſi digne d'être à la Cour, n'y fut reçüe dans un Poſte conſidérable, auprès de la Reine, ou de la Ducheſſe. On le ſonda ſur un Gouvernement dans ſa Province. On lui propoſa de vouloir bien ſe charger de l'Adminiſtration du Bien, que le Duc *d'York* avoit en Irlande, dont on lui laiſſoit la *Diſpoſition* abſolüe moiennant qu'il partit en diligence, pour n'y reſter qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces Propoſitions: il en comprit tout l'Avantage; mais, l'Ambition & l'Avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit Vieillard ne voulut être Cocu. Ce n'eſt pas toujours l'Averſion, ni la Peur qu'on

en

en a, qui garantiſſent de la Deſtinée. Le Vilain le ſavoit à merveille; c'eſt pourquoi, ſous prétexte d'un Prélerinage à Sainte *Winyfrede*, Vierge & Martyre, qui communiquoit la Fécondité aux Femmes, il n'eut point de repos, qu'il n'eut mis les plus hautes Montagnes du Païs de Galles, entre la ſienne & le Deſſein qu'on avoit eu de faire ce Miracle à Londres, après ſon Départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des ſeuls plaiſirs de la Chaſſe; ou, du moins, ce ne fut que par des Amuſemens paſſagers qu'il donna dans ceux de l'Amour: mais, ces Gouts s'étant paſſez avec le ſouvenir de Madame *Roberts*, ſes Regards & ſes Veux ſe tournérent vers Mademoiſelle *Brouk*, & ce fut au fort de cette Pourſuite, que Madame *de Cheſterfield* ſe mit d'elle-même entre ſes mains, comme nous alons dire, en reprenant la ſuite de ſon Hiſtoire.

Le Comte *de Briſtol*, ambitieux, & toujours inquiet, avoit eſſaié toutes ſortes de moiens, pour ſe mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même *Digbi*, dont *Buſſi* fait mention dans ſes Annales, il ſuffire de dire, qu'il n'avoit pas changé de Caractere; il ſavoit que l'Amour & les Plaiſirs gouvernoient un Maître, qu'il gouvernoit à l'excluſion du Chancelier; ainſi, c'étoit Fêtes ſur Fêtes chez lui: le Luxe & la Délicateſſe régnoient dans cet Repas nocturnes, qui font l'enchainement des autres Voluptez. De tous ces Repas étoient Meſdemoiſelles *Brouk*, ſes Parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'Amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit

au

au Roi ; *Briſtol* voioit les choſes en train de lui donner bonne Opinion de ſon Projet ; mais, la *Caſtelmaine*, nouvellement en poſſeſſion de toute la Tendreſſe du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit ſottement depuis, en mépriſant Mademoiſelle *Stwart*. Dès qu'elle eut le Vent de ces Menées, ſous prétexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte *de Briſtol* n'eut qu'à renguainer ſes Deſſeins, & Mademoiſelle *Brouk*, ſes Avances. Le Roi n'ôſoit plus y ſonger ; mais, Monſieur ſon Frere voulut bien ſe charger de ſon Refus, & Mademoiſelle *Brouk* accepta l'Offre de ſon Cœur, en attendant qu'il plut au Ciel de diſpoſer autrement d'elle : ce qui arriva bientot de cette maniere.

Le Chevalier *Denam*, comblé de Richeſſes, auſſi bien que d'Années, avoit paſſé ſa Jeuneſſe au milieu de tous les Plaiſirs, que ſans Scrupule on ſe permet à cet Age. C'étoit un des plus beaux Génies que l'Angleterre ait produit pour les Ouvrages d'Eſprit, Satirique & Goguenard dans ſes Poëſies. Il n'y pardonnoit, ni aux froids Ecrivains, ni aux Maris jaloux, ni à l'Epouſe. Tout y reſpiroit les Bons-Mots & les Contes agréables ; mais, ſa Raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire ſur les Avantures du Mariage : &, comme s'il eut voulu ſoutenir la Vérité de ce qu'il en avoit écrit dans ſa Jeuneſſe, il prit pour Femme, à l'Age de ſoixante & dix-neuf Ans, cette Mademoiſelle *Brouk*, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc *d'Yorck* l'avoit un peu négligée, quelque tems auparavant; mais, les Circonſtances d'un Mariage ſi mal aſſorti réveillérent ſes Empreſſemens. Elle, de ſon côté, lui laiſſa concevoir des Eſpérances prochaines d'un Bonheur, auquel mille égards s'étoient oppoſez avant ſon Mariage. Elle vouloit être de la Cour; &, pour la Promeſſe qu'elle éxigeoit d'être Dame du Palais de la Duceſſe, elle étoit ſur le Point de lui en faire une autre, ou de paier comptant lorſque la *Cheſterfield*, au milieu de ce Traité, fur tentée par ſon mauvais Deſtin de lui ôter ſon Amant, pour inquiéter tant de Monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux Aſſemblées publiques, il falloit de néceſſité qu'elle y fit de grands Frais en Avances, pour le ſéduire; &, comme c'étoit le Lorgneur le moins circonſpect de ſon tems, toute la Cour fut inſtruite d'un Commerce à peine ébauché.

Ceux, qui parurent les plus attentifs à leur Conduite, n'étoient pas les moins intéreſſés. *Hamilton*, & Mylord *Cheſterfield*, les obſervoient de près; mais, la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit courru ſur ſon Marché, prit la Liberté de ſe déchaîner de toute ſa force contre ſa Rivale. *Hamilton* s'étoit flattté juſques-là, que la Vanité ſeule intéreſſeroit le Cœur de Madame *de Cheſterfield* dans cette Avanture; mais, il fut bientot détrompé; de quelque Indifférence qu'elle eut d'abord donné dans cette Intrigue, elle n'en ſortit pas de même. On fait ſouvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on ſe permet des Agaceries, qu'on croit ſans

Con-

Conſéquence. Le Cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement ; il n'eſt pas ſur qu'il n'en prenne dans la ſuite.

Tout reſpiroit à la Cour, comme on l'a déjà dit, les Jeux, les Plaiſirs, & tout ce que les Penchans d'un Prince tendre & galant inſpirent de Magnificence & de Politeſſe. Les Beautez vouloient charmer, & les Hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun, enfin, faiſoit valoir ſes Talens, le mieux qu'il pouvoit. Les uns ſe ſignaloient par la Danſe ; d'autres par l'Air, & la Magnificence ; quelques-uns par l'Eſprit ; beaucoup par la Tendreſſe ; & peu par la Conſtance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la Guitarre. Il avoit du Génie pour la Muſique ; & c'eſt le ſeul, qui ait pu faire quelque choſe de la Guitarre. Mais, ſa Compoſition étoit ſi gracieuſe & ſi tendre, qu'il auroit donné de l'Harmonie au plus ingrat de tous les Inſtrumens. La Vérité eſt que rien n'étoit plus difficile que de joüer à ſa maniere. Le Gout du Roi pour ſes Compoſitions avoit tellement mis cet Inſtrument à la Mode, que tout le monde en joüoit bien ou mal ; &, ſur la Toilette des Belles, on étoit auſſi ſur de voir une Guitarre, que d'y trouver du Rouge & des Mouches. Le Duc *d'Yorck* en joüoit paſſablement, & le Comte *d'Arran*, comme *Franciſco* lui-même. Ce *Franciſque* venoit de faire une Sarrabande, qui charmoit, ou deſoloit tout le Monde. Car, toute la Guitarrerie de la Cour ſe mit à l'apprendre, & Dieu ſait la Raclerie univerſelle que c'étoit. Le Duc *d'Yorck* prétendoit ne la pas bien ſavoir, & pria My-

lord d'*Arran* de la jouër devant lui. Madame *de Cheſterfield* avoit la meilleure Guitarre d'Angleterre. Le Comte *d'Aran*, qui vouloit joüer de ſon mieux, mena Son Alteſſe à l'Appartement de Madame ſa Seur. Elle étoit logée à la Cour, chez le Duc *d'Ormond* ſon Pere; & cette merveilleuſe Guitarre y logeoit avec elle. Je ne ſai ſi la choſe avoit été concertée; mais, il eſt certain qu'ils trouvérent la Dame & la Guitarre au Logis. Ils y trouvérent auſſi Mylord *Cheſterfield*, tellement effraié de cette Viſite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de ſonger à ſe lever, pour la recevoir avec le Reſpect qu'il devoit.

La Jalouſie lui monta d'abord à la tête, comme une Vapeur maligne. Mille Soupçons, plus noirs que l'Encre, s'emparérent de ſon Imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car, tandis que le Frere joüoit de la Guitarre, la Seur joüoit de la Prunelle, comme s'il n'y eut point eu d'Ennemi en Campagne. Cette Sarrabande fut répétée plus de vint fois. Le Duc aſſura qu'on ne pouvoit mieux jouër. La *Cheſterfield* ſe récria ſur la Piece; mais, ſon Epoux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la joüoit, la trouva déteſtable. Cependant, quoi qu'll ſouffrit Mort & Paſſion, de ce qu'il falloit ſe contraindre, tandis qu'on ſe contraignoit ſi peu devant lui, il étoit réſolu de voir à quoi cette Viſite aboutiroit; mais, il n'en fut pas le Maître. Comme il avoit l'Honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son prémier Mouvement fut de dire qu'il étoit malade; le ſecond, de croire

re que la Reine, qui l'envoioit chercher ſi mal a propos, étoit du Complot. Enfin, après toutes les extravagantes Idées d'un Homme ſoupçonneux, & toutes les Irréſolutions d'un Jaloux rétif dans le Péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie Humeur du monde, en arrivant chez la Reine. Les Allarmes ſont pour les Jaloux ce que les Deſaſtres ſont pour les Malheureux. Ils arrivent rarement ſeuls, & ne ceſſent jamais de perſécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une Audience que la Reine donnoit à ſept ou huit Ambaſſadeurs de Moſcovie. A peine commencoit-il à maudire les Moſcovites, que ſon Beau-Frere parut, & s'atttira toutes les Imprécations qu'il donnoit à l'Ambaſſade. Il ne douta plus qu'il ne fut d'Intelligence avec ceux qu'il venoit de laiſſer enſemble; &, dans ſon Cœur, il lui en ſut le gré que méritoit ce bon Office. Il eut bien de la peine à s'empécher de lui témoigner ſur le champ ce qu'il penſoit d'une telle Conduite. Il ne crut pas qu'il fut beſoin d'autre Preuve du Commerce de ſa Femme, que ce qu'il venoit de voir; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi ſe perſuader qu'on avoit profité de ſon Abſence, & de l'Honnêteté de ſon officieux Beau-Frere. Il paſſa tranquillement cette nuit; &, comme il falloit, ou créver, ou communiquer ſes Chagrins & ſes Conjectures, il ne fit que réver & ſe promener le lendemain juſqu'à l'heure du Park. Il fut à la Cour; il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le Sujet du Trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le Monde; mais, à la fin,

Hamilton ſe trouvant ſur ſon chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit ; & l'aiant prié qu'ils puſſent faire un Tour de Promenade enſemble à Hyde-Park, il le prit dans ſon Carroſſe, & ils arrivérent au Cours en grand Silence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout réveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le Monde voioit depuis long-tems. *Cheſterfield*, après un petit Préambule, qui ne ſignifioit pas grand'-choſe, lui demanda comme ſes Affaires alloient auprès de Madame *de Caſtelmaine*. *Hamilton*, qui vit bien que cette Queſtion n'alloit pas au Fait, ne laiſſa pas de l'en remercier ; &, comme il méditoit quelque Réponſe, *Madame votre Couſine*, lui dit *Cheſterfield*, *eſt extrémement coquette, & il ne tiendroit qu'à moi de croire qu'elle n'eſt pas extrémement ſage*. *Hamilton* trouva ce dernier Article un peu fort ; &, s'étant mis à le réfuter, *Mon Dieu*, lui dit *Mylord Cheſterfield, vous voiez, auſſi bien que toute la Cour les Airs qu'elle ſe donne. Les Maris ſont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde ; mais, ils ne ſont pas toujours les derniers à s'en appercevoir. Je ne ſuis pas ſurpris, que m'ayant fait d'autres Confidences, vous m'aiés caché celle-là ; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre Eſtime, je ſerois fâché que vous cruſſiés que je ſuis aſſex ſot, pour ne rien voir, quoi que je ſois aſſez honnête pour ne rien dire. Cependant, on outre tellement les choſes, qu'il faut à la fin que je prenne un Parti. Dieu me préſerve de faire le Jaloux ; le Perſonnage eſt odieux : mais auſſi,*

je

je ne prétends pas qu'une Patience ridicule me rende la Fable de la Ville. Soiés donc Juge par les choſes que je vais vous dire, ſi je dois m'armer d'Indolence, ou ſi je dois prendre des Meſures pour m'en garentir.

Son Alteſſe me fit hier l'Honneur de venir voir ma Femme. *Hamilton* treſſaillit à ce Début. *Oüi*, pourſuivit l'autre, *il ſe donna cette peine, & Mr.* d'Arran *prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un Homme de ſa Naiſſance faſſe un tel Perſonnage? Quelle Fortune peut-il eſpérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes Services? Mais, il y a long-tems que nous le connoiſſons pour la plus pauvre eſpece d'Angleterre, avec ſa Guitarre & ſes autres Nigauderies. Cheſterfield*, après cette légere Ebauche du Mérite de ſon Beau-Frere, ſe mit à conter les Obſervations qu'il avoit faites pendant la Viſite, & lui demanda ce qu'il croioit de ſon Couſin d'*Arran*, qui les avoit ſi bonnement laiſſés enſemble. *Cela vous ſurprend donc*, pourſuivit-il? *Or, écoutez ſi j'ai raiſon de croire que la fin de cette belle Viſite ſe ſoit paſſée dans la derniere Innocence. Madame* de Cheſterfield *eſt aimable; il en faut convenir: mais, il s'en faut beaucoup qu'elle ne ſoit auſſi merveilleuſe qu'elle ſe l'imagine. Vous ſavez qu'elle a le Pied vilain; mais, vous ne ſavez pas qu'elle a la Jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi*, diſoit *Hamilton*, en lui-même; & l'autre, continuant ſa Deſcription, *elle l'a groſſe & courte*, pourſuivit-il; *&, pour diminuer ces Défauts, autant que cela ſe peut, elle ne porte preſque jamais que des Bas verds.*

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi Diable tout cela viſoit; & *Cheſterfield*, devinant ſa Penſée, *Donnez-vous un peu de Patience*, lui dit-il; *je me trouvai hier chez Mademoiſelle* Stwart, *après l'Audience de ces damnez Moſcovites. Le Roi venoit d'y arriver; &, comme ſi le Duc eut juré de me pourſuivre partout ce jour-là, il vint un moment après. La Converſation roula ſur la Figure extraordinaire des Ambaſſadeurs. Je ne ſai où ce Fou de* Crafs *avoit pris que les Moſcovites avoient tous de Belles Femmes, & que leurs Femmes avoient toutes la Jambe belle. Le Roi ſoutint qu'il n'y en avoit point de ſi belles que celles de Mademoiſelle* Stwart. *Elle, pour ſoutenir la Gageure, ſe mit à la montrer juſqu'au deſſus du Genou. On étoit prêt de ſe proſterner pour en adorer la Beauté; car, effectivement, il n'y en a point de plus belle. Mais, le Duc tout ſeul ſe mit à la critiquer. Il ſoutint qu'elle étoit trop menüe, & prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une Jambe plus groſſe & moins longue; & conclud enfin, qu'il n'y avoit point de Salut pour une Jambe ſans Bas verds. C'étoit, ſelon moi, déclarer qu'il en venoit de voir, & qu'il en avoit encore la Mémoire toute fraiche.*

Hamilton ne ſavoit quelle contenance tenir, pendant un Récit qui lui donnoit à peu près les mêmes Conjectures. Il hauſſa ſes Epaules, en diſant foiblement que les Apparences étoient trompeuſes; que Madame *de Cheſterfield* avoit la Foibleſſe de toutes les Belles, qui croient que leur Mérite s'établit ſur le Nombre des Adorateurs; & que, quelques Airs qu'elle ſe fut imprudemment donnez, pour ne pas rebuter

Son

Son Alteſſe, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulut conſentir à de plus grandes Complaiſances pour l'engager. Il avoit beau donner des Conſolations, qu'il ne ſentoit pas; *Cheſterfield* vit bien qu'il ne penſoit rien moins que ce qu'il diſoit; mais, il lui ſut bon gré de la part qu'il lui voioit prendre à ſes Intérêts.

Hamilton eut hâte de ſe trouver chez lui, pour écrire pis que pendre à Madame ſa Couſine. Le Stile de ce Billet ne reſſembloit en rien à celui des prémiers qu'il avoit écrits. Les Reproches, l'Aigreur, la Tendreſſe, les Menaces, & tout l'Attirail d'un Amant, qui croit gronder avec raiſon, compoſoient cette Epitre. Il fut la rendre en main propre, de peur d'Accident.

Jamais elle ne lui parut ſi belle que dans ce moment, & jamais ſes Yeux ne lui témoignérent tant de bonne Volonté. Son Cœur en fut attendri; mais, il ne voulut pas perdre les jolies Choſes qu'il avoit miſes dans ſa Lettre. Elle lui ſerra la main, en la recevant. Cette Action acheva de le deſarmer. Il eut donné toutes choſes, pour ravoir cette Lettre. Il lui ſembloit, dans ce moment, qu'il n'y avoit pas un Mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son Mari lui parut un Viſionaire, un Impoſteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais, ces Remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre ſon Billet, & la *Cheſterfield* avoit marqué tant d'Impatience & tant d'Empreſſement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout ſembloit la juſtifier, & le con-

fondre. Elle ſe défit tellement quellement d'une Viſite ſérieuſe qui l'aſſiégeoit, pour paſſer dans ſon Cabinet. Il ſe crut trop coupable, pour ôſer attendre ſon Retour. Il ſortit avec la Compagnie; mais, il n'ôſa jamais ſe préſenter devant elle le lendemain, pour avoir une Réponſe à ſa Lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la prémiere fois, depuis leur Commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il ſe tenoit à l'écart, n'ôſoit lever les Yeux ſur elle, & paroiſſoit d'un Embarras à faire rire, ou à faire pitié, lors que s'étant approchée de lui, *N'eſt-il pas vrai*, dit-elle, *que vous voilà dans la Situation du monde la plus ſotte, pour un Homme d'Eſprit? Vous voudriés n'avoir point écrit; vous voudriés une Réponſe; vous n'en eſpérez pas: cependant, vous la ſouhaitez & la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une.* Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots; mais, ce fut d'un Air & d'un Regard à lui faire croire, que c'étoit *Venus*, avec toutes ſes Graces, qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle, quand le Jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de ſavoir quand, ou par où ſortiroit cette Réponſe, lors qu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ſes Gans & ſon Evantail. Il les reçut, avec le Billet dont il étoit queſtion. Il n'avoit rien trouvé de ſévere ni d'ennemi dans le Diſcours qu'elle lui avoit tenu; c'eſt pourquoi, ſe hâtant d'ouvrir ſon Billet, voici ce qu'il y trouva.

Vos Emportemens ſont ſi ridicules, que c'eſt vous faire grace, que de les attribuer à un excès

de

de Tendreſſe, qui vous tourne la Tête. Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir de celui dont vous me parlez. Bon Dieu! quel Amant, pour donner de l'Inquiétude à un Homme d'Eſprit, & quel Eſprit, pour s'être emparé du mien! N'avez-vous point de Honte, de donner dans les Viſions d'un Jaloux, qui n'a rapporté que cela d'Italie? La Fable de Bas verds, qui s'eſt trouvée l'Objet de ſes Caprices, vous a pu ſéduire par des Circonſtances ſi pitoiables. Que ne s'eſt-il vanté, dans les Confidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pieces ma pauvre Guitarre? Cet Exploit vous auroit peut-être plus convaincu que tout le reſte. Rentrez en vous même; &, ſi vous m'aimez, loüez la Fortune, de ce qu'une Jalouſie ſi mal fondée détourne l'Attention qu'on devroit avoir ſur mes Sentimens pour l'Homme le plus aimable & le plus dangereux de la Cour.

Hamilton penſa pleurer de Tendreſſe, à ces Marques d'une Bonté, dont il ſe croioit indigne. Il ne ſe contenta pas de porter la Bouche avec tranſport ſur toutes les Parties de ce Billet; il baiſa trois ou quatre fois ſes Gans & ſon Evantail. Le Jeu fini, la *Cheſterfield* les reçut de ſes Mains, & lut dans ſes Yeux toute la joie que ſon Billet avoit répandu dans ſon Ame. Il n'avoit garde de ſe contenter de ce que ſes Regards avoient pu lui marquer: il courut chez lui, pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette Lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car, on n'a pas tant d'Eſprit, quand on demande Pardon, que quand on offenſe: & il s'en faut bien que

le Stile des Douceurs ne ſoit auſſi touchant dans une Lettre, que celui des Invectives.

Quoi qu'il en ſoit, ſa Paix fut faite, leur Intelligence devint plus vive, après cette Querelle, & la *Cheſterfield*, pour le rendre auſſi tranquille, qu'il avoit été défiant, ſe paroit à tous momens d'un feint Mépris pour ſon Rival, & d'une Averſion ſincere pour ſon Mari.

La Confiance qu'il en prit fut telle, qu'il conſentit qu'elle donneroit au public quelques Apparences en faveur du Duc, pour ſauver celles de leur Commerce Secret. Ainſi, rien ne troubloit le Repos de ſon Cœur, que l'Impatience de trouver une Occaſion favorable, pour mettre le comble à ſes Veux. Il lui ſembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les Obſtacles, dont elle faiſoit le Dénombrement; & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute ſon Induſtrie & tous ſes Empreſſemens.

Cela lui fermoit la Bouche; &, tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'Admiration comment deux Perſonnes, qui ſe vouloient tant de Bien, & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux Souhaits, la Fortune fit éclater une Avanture imprévüe, qui ne lui permit plus de douter, ni du Bonheur de ſon Rival, ni des Perfidies de ſa Maitreſſe.

Les Revers de la Fortune épargnent ſouvent, lors qu'on craint le plus; & ſouvent ils accablent, lors qu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la Lettre la plus tendre & la plus paſſionnée qu'il eut jamais écrit à Madame *de Cheſterfield*, lors

que

que ſon Mari vint lui annnocer les Particularitez de cette derniere Découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet Ouvrage galant parmi d'autres Papiers, tant on étoit venu dans ſa Chambre avec précipitation. Il avoit encore le Cœur & l Eſprit ſi remplis de ce qu'il écrivoit à Madame *de Cheſterfield*, que ſon Mari fut d'abord mal reçu dans ſes Accuſations; outre qu'il arrivoit mal à propos, à ſon gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le prémier moment d'attention lui fit bien changer de Sentimens. Il ouvroit de grands Yeux, à meſure qu'on lui contoit des Circonſtances d'une Indiſcrétion ſi outrée, qu'elles lui paroiſſoient incroiables, malgré les Particularitez du Fait. *Vous avez raiſon d'en être ſurpris*, lui dit Cheſterfield, *en finiſſant; mais, pour peu que vous doutiés de ce que je viens de dire, il ne vous ſera pas difficile de trouver des Témoins, pour le confirmer: car, la Scene de ces tendres Familiaritez n'a pas été moins publique, que l'eſt la Chambre où l'on joue chez la Reine, & cette Chambre étoit alors, Dieu-merci, honnêtement remplie de monde. La* Denam *s'eſt apperçüe la prémiere de ce qu'ils croioient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la* Denam *a tenu le Cas ſecret. La Vérité eſt qu'elle s'eſt addreſſée à moi tout le prémier, comme j'entrois, pour m'avertir d'avertir ma Femme, que d'autres pourroient s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.*

Madame votre Couſine joüoit, comme je vous ai dit. Le Duc étoit aſſis auprès d'elle. Je ne ſai ce que ſa Main étoit devenüe; mais, je ſai

bien qu'il s'en falloit juſqu'au Coude, qu'on ne lui vit le Bras tout entier. J'étois derriere eux, dans la Place que la Denam *venoit de quitter. Il me vit, en ſe retournant, & fut ſi troublé de ma Préſence, qu'il penſa deshabiller Madame* de Cheſterfield, *en retirant ſa Main. Je ne ſai s'ils ſe ſont apperçus qu'on les ait découverts; mais, je ſai bien que Madame* Denam *mettra bon ordre que Perſonne ne l'ignore. Je vous avoüe que je ſuis dans un Embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon Parti, ſi les Reſſentimens m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je ſaurois bien m'en faire raiſon, ſi, toute indigne qu'elle eſt d'aucun Ménagement, je n'avois des égards pour une Famille illuſtre, qu'un Eclat digne d'une telle Injure mettroit au Deſeſpoir. Vous y avez par là quelque intérêt; vous êtes de mes Amis, & je vous ouvre mon Cœur ſur la choſe du monde la plus délicate. Voions donc enſemble ce que je dois faire dans une Occaſion ſi deſagréable.*

Hamilton, plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des Conſeils. Il n'écoutoit que la Jalouſie, & ne reſpiroit que la Vengeance. Mais, ces Mouvemens s'étant un peu calmez, ſur l'eſpoir qu'il y avoit de la Calomnie, ou du moins de l'Exagération, dans ce que l'on imputoit à la *Cheſterfield*, il pria ſon Mari de ſuſpendre ſes Réſolutions, juſqu'à ce qu'il fut plus amplement informé du Fait. Il l'aſſura pourtant, s'il trouvoit que les choſes fuſſent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les Yeux à tous autres Intérêts que les ſiens.

Il ſe ſéparérent là-deſſus ; &, dès les prémieres Enquêtes, *Hamilton* trouva preſque tout le Monde inſtruit d'une Avanture, à laquelle chacun ajoutoit quelque choſe en la contant. Le Dépit & le Reſſentiment s'allumoient dans ſon Cœur, à meſure que toute ſa Tendreſſe pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les Reproches qu'on eſt preſſé de faire dans ces Occaſions. Mais, il étoit trop en colere, pour en donner des Marques, qui euſſent attrié quelque Eclairciſſement. Il ſe conſidéroit comme le ſeul qui fut véritablement outragé dans cette Avanture, ne comptant pour rien l'Injure d'un Epoux, en comparaiſon de celle d'un Amant.

Il courut chez Milord *Cheſterfield*, dans le Tranſport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit aſſez appris, pour lui donner enfin un Conſeil, qu'il ſuivroit lui-même en Cas pareil ; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit ſauver une Femme ſi ſottement prévenüe, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute ſon Innocence, en perdant toute ſa Raiſon ; qu'il falloit inceſſamment la mener à la Campagne ; & que, pour ne lui pas donner le tems de ſe reconnoître, le plutot ſeroit le mieux.

Milord *Cheſterfield* n'eut pas de peine à ſuivre un Conſeil, qu'il avoit déjà regardé comme le ſeul qu'on lui put donner en Amis. Mais, ſa Femme, qui ne ſe doutoit pas encore qu'on eut fait cette nouvelle Découverte ſur ſa Conduite, crut qu'il ſe moquoit, lors qu'il lui dit qu'il falloit ſe préparer à partir pour la Campagne

gne, dans deux jours. Elle ſe l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au Cœur d'un Hiver extrémement rude; mais, elle s'apperçut bientot que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'Air & aux Manieres de ſon Mari, qu'il croioit avoir quelque ſujet bien fondé de la traiter avec cette Hauteur; & voiant tous ſes Parens froids & ſérieux ſur les Plaintes qu'elle leur en fit, elle n'eſpéra plus, dans cet Abandonnement univerſel, qu'en la Tendreſſe *d'Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle ſeroit éclaircie par lui d'un Malheur, dont elle ignoroit la Cauſe, & que ſa Paſſion trouveroit enfin un moien de rompre un Voiage, dont elle ſe flatoit qu'il ſeroit encore plus outré qu'elle; mais, c'étoit s'attendre à la Pitié d'un Crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de ſon Départ; que tous les Préparatifs d'un long Voiage étoient faits; qu'elle recevoi des Viſites d'Adieu dans les formes; & que cependant elle n'avoit aucune Nouvelle *d'Hamilton*; ſa Patience & ſon Eſpoir furent à bout dans cet Etat funeſte. Quelques Larmes l'auroient ſoulagée; mais, elle aima mieux ſe contraindre ſur ce Soulagement, que d'en donner le plaiſir à ſon Epoux. Le Procédé *d'Hamilton* lui paroiſſoit inconcevable; &, ne le voiant point paroitre, elle trouva moien de lui faire tenir ce Billet.

Seriés-vous du nombre de ceux, qui, ſans daigner m'apprendre pour quel Crime on me traite en Eſclave, conſentent à mon Enlévement; Que veulent dire votre Silence & votre Inaction, dans une Conjoncture où votre Tendreſſe devroit être la

plus

plus vive? Je touche au moment de mon Départ, & j'ai Honte de ſentir que vous me le faites enviſager avec Horreur; puis que j'ai raiſon de croire que vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins ſavoir où l'on m'entraine; ce qu'on veut faire de moi dans les Deſerts, & pourquoi vous parroiſſez, avec toute la Terre, changé pour une Perſonne que toute la Terre n'obligeroit pas à changer, ſi votre Foibleſſe ou votre Ingratitude ne vous rendoient indigne de ſa Tendreſſe.

Ce Billet ne fit que l'endurcir, & le rendre plus fier de ſa Vengeance. Il avaloit à longs traits le Plaiſir de la voir au Deſeſpoir; parce qu'il ne doutoit pas que ſa Douleur & le Regret de ſon Départ ne fuſſent pour un autre. Il ſe complaiſoit merveilleuſement dans la part qu'il avoit à ſon Affliction, & ſe ſavoit bon gré du Conſeil qu'il avoit imaginé, pour la ſéparer d'un Rival ſur le point d'être heureux. Ainſi, fortifié qu'il étoit contre ſa propre Tendreſſe, par tout ce que les Reſſentimens jaloux ont de plus impitoiable, il la vit partir d'une Indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce Traitement imprévu, ſe joignant à tant de Diſgraces réünies pour l'accabler tout d'un coup, penſa véritablement la mettre au Deſeſpoir.

La Cour fut remplie du Bruit de cet Evénement. Perſonne n'ignoroit le Motif de ce prompt Départ; mais, peu de Gens approuvérent le Procédé de Milord *Cheſterfield.* On regardoit avec Etonnement en Angleterre un Homme, qui avoit la Malhonnêteté d'être jaloux

loux de ſa Femme; mais, dans la Ville, ce fut un Prodige inconnu juſqu'alors, de voir un Mari recourrir à ces Moiens violens, pour prévenir ce que craint & ce que mérite la Jalouſie. On éxcuſoit pourtant le pauvre *Cheſterfield*, autant qu'on l'ôſoit, ſans s'attirer la Haine publique, en accuſant la mauvaiſe Education qu'il avoit euë. Toutes les Meres promirent bien à Dieu, que leurs Enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leurs Vies, pour en rapporter cette vilaine Habitude de contraindre leurs Femmes.

Comme ce fut long-tems l'Entretien de la Cour, le Chevalier *de Grammont*, qui ne ſavoit pas l'Hiſtoire à fond, parut plus déchainé contre cette Tirannie, que tous les Bourgeois de Londres enſemble; & ce fut à ce ſujet qu'il produiſit des Paroles nouvelles ſur cette fatale Sarrabande, qui malheureuſement avoit eu tant de part à l'Avanture. Elles paſſoient pour être de lui; mais, ſi *St. Evremont* y avoit travaillé, ce n'eſt pas aſſurément le plus beau de ſes Ouvrages, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Diverſes Intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre.

TOut Homme, qui croit que ſon Honneur dépend de celui de ſa Femme, eſt un Fou, qui ſe tourmente, & qui la deſeſpere; mais, celui,

celui, qui, naturellement jaloux, a, par deſſus ce Malheur, celui d'aimer ſa Femme, & de vouloir qu'elle ne reſpire que pour lui, eſt un Forcené, que les Tourmens de l'Enfer ont accueillis dès ce Monde, ſans que perſonne en ait pitié. Tous les Raiſonnemens, que l'on fait ſur ces Malheureux Etats du Mariage, vont à conclure que les Précautions ſont inutiles avant le Mal, & la Vengeance odieuſe après. Les Eſpagnols, Tirans de leurs Femmes, plutot par Tradition, que par Jalouſie, ſe contentent de pourvoir à la Délicateſſe de leur Honneur, par les Duégnes, les Grilles, & les Verroux. Les Italiens, dont les Soupçons ſont circonſpects, & les Reſſentimens vindicatifs, ont différentes Méthodes de Conduite entre eux. Les uns ſe mettent l'Eſprit en repos, tenant leur Femmes ſous des Serrures, qu'ils croient impénétrables. D'autres renchériſſent, par diverſes Précautions, ſur tout ce que les Eſpagnols peuvent imaginer pour la Captivité du beau Sexe. Mais, la plupart tiennent que dans un Péril inévitable, ou dans une Tranſgreſſion manifeſte, le plus ſur eſt d'aſſaſſiner.

O vous, Nations benignes, qui loin de recevoir ces Habitudes féroces, & ces Coutumes barbares, laiſſez bonnement la bride ſur le cou de vos heureuſes Moitiés, vous paſſez ſans Chagrin & ſans Allarmes vos paiſibles Jours, dans toutes les Douceurs d'une Indolence domeſtique.

Cheſterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ſes patients Compatriotes, pour faire épulcher, par un ridicule Eclat, les Particu-

laritez

laritez d'une Avanture qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée partout au bout d'un Mois: mais, dès qu'il eut le dos tourné, pour ſe mettre en marche avec ſa Priſonniere, & l'Attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu ſait comme on donna ſur ſon Arriere-garde. Les *Rocheſters*, les *Midleſex*, les *Syldleys*, les *Ethereges*, & toute la Troupe des beaux Eſprits, mirent au jour force Vaudevilles, qui divertiſſoient le Public à ſes Dépens.

Le Chevalier *de Grammont* les trouva ſpirituels & récréatifs, comme on dit; &, dans tous les Lieux ou ce ſujet étoit traité, voulant produire le Supplément qu'il y avoit fait, *C'eſt une choſe ſinguliere*, diſoit-il, *que la Campagne, qu'on peut appeller la Potence ou les Galeres d'une jeune Perſonne, ne ſoit faite en ce Païsci pour les Malheureuſes; & non pas pour les Coupables! La pauvre petite* Cheſterfield, *pour quelques Lorgnades d'Imprudence, ſe voit d'abord trouſſée par un Mari fâcheux, qui vous la mene paſſer les Fêtes de Noël dans un Chateau de Plaiſance, à cinquante lieuës d'ici; tandis qu'il y en a mille, qu'on laiſſe dans la Liberté de tout faire, qui la prennent bien auſſi, & dont la Conduite enfin mériteroit tous les jours vint coups de Bâton. Je ne nomme perſonne. Dieu m'en garde; mais, la* Midleton, *la* Denam, *les Filles de la Reine, celles de la Ducheſſe, & cent autres, répandent leurs Faveurs à droit & à gauche, ſans qu'on en ſouffle. Pour Madame* de Shrewsbury, *c'eſt une Bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle feroit tous les jours tuer ſon Homme, qu'elle n'en*

'en iroit que la tête plus levée. On diroit qu'elle a des Indulgences plénieres pour ſa Conduite. Ils ſont trois ou quatre, qui portent chacun une Aune ſes Cheveux en Bracelets, ſans qu'on y trouve à redire. Cependant, il ſera permis qu'un Bouru, comme Cheſterfield, *éxerce une Tirannie pareille, & toute nouvelle en ce Païs-ci, ſur la plus jolie Femme d'Angleterre, pour un rien! Mais, s'il en croit être bon Marchand, je ſuis ſon Valet. Les Précautions n'y ſont, ma foi, rien; & ſouvent une Femme, qui ne ſongeroit point à mal, ſi on la laiſſoit en repos, s'y voit portée par Vengeance, ou réduite par Néceſſité; c'eſt l'Evangile. Ecoutez ce qu'en dit la Sarrabande de Franciſco.*

Que ſert tout votre Effort jaloux?
L'Amour eſt trop fort,
Et quelque Peine,
Que l'on prenne,
Elle eſt vaine,
Quand deux Cœurs une fois ſont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on ſait de plus doux.
On contraint ſes plus chers Deſirs;
On prend cent Plaiſirs.
Mais, pour les Soins
De cent Témoins,
En ſécret on n'aime pas moins.

Telles étoient les Paroles, dont le Chevalier *de Grammont* paſſoit pour Auteur. La Juſteſſe, ni

ni le Tour, n'y brilloient point exceſſivement; mais, comme elles contenoient quelques Vérités, qui flattoient le Génie de la Nation, & de ceux qui prenoient les Intérêts du beau Sexe, toutes les Dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs Enfans.

Pendant tout ceci, le Duc *d'Yorck*, qui ne voioit plus Madame *de Cheſterfield*, ne ſe fit pas de grands Efforts pour l'oublier. Son Abſence avoit pourtant des Circonſtances bien ſenſibles, pour un Homme qui cauſoit ſon Eloignement: mais, il y a des Tempéramens heureux, qui ſe conſolent de tout; parce qu'ils ne ſentent rien vivement. Cependant, comme ſon Cœur ne pouvoit demeurer dans l'Inutilité, dès qu'il eut oublié la *Cheſterfield*, il ſe reſſouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que Mademoiſelle *d'Hamilton* ne lui cauſat une Rechute de Tendreſſe.

Il y avoit à Londres un Peintre aſſez renommé pour les Portraits. Il s'appelloit *Lély*. La grande quantité de Peintures du fameux *Van-Dyk*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les Modernes, c'eſt celui, qui dans le Gout de tous ſes Ouvrages a le mieux imité ſa Maniere, & qui en a le plus approché. La Ducheſſe *d'Yorck* voulut avoir les Portraits des plus belles Perſonnes de la Cour. *Lély* les peignit. Il emploia tout ſon Art dans l'Exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux Sujets. Chaque Portrait parut être un Chef-d'Oeuvre, & celui de Mademoiſelle *d'Hamilton* parut le plus achevé. *Lély* avoüa qu'il y avoit pris Plaiſir. Le Duc

d'Yorck

d'Yorck en eut à le regarder, & ſe mit à lorgner tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire là pour ſes Eſpérances; &, dans le même tems que ſa Tendreſſe, inutilement reveillée pour elle, allarmoit celle du Chevalier *de Grammont*, la *Denam* s'aviſa de remettre ſur pied le Traité, qu'on avoit ſi mal à propos interrompu. Bientot on en vit la Concluſion. Quand les deux Parties ſont de bonne-foi dans les Négociations, on ne perd pas le tems à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant, je ne ſai quelle Fatalité mit Obſtacle aux Prétentions de l'autre. Le Duc preſſa fort la Ducheſſe de mettre la *Denam* en poſſeſſion de cette Charge, qui faiſoit l'Objet de ſon Ambition: mais, comme elle n'étoit pas Caution des Articles ſecrets du Traité; quoi qu'elle eut paru juſqu'alors commode pour les Inconſtances, & ſoumiſe aux Volontez du Duc, il lui parut dur & des-honorant, de recueillir chez elle une Rivale, qui l'expoſeroit à faire un aſſez triſte Perſonnage au milieu de ſa Cour. Cependant, elle ſe vit ſur le point d'y être forcée par Autorité, lors qu'un Obſtacle beaucoup plus funeſte interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'Eſpérance de cette Charge fatale, qu'elle briguoit avec Empreſſement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & ſentoit qu'il avoit raiſon. Sa Femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoutant. Quelle raiſon de ſe flatter que le Ciel voulut la diſpenſer du Sort des Maris de ſon Age & de ſa Figure? Il ſe le diſoit continuellement; mais, aux Complimens, qu'on

lui

lui fit de tous côtez, ſur la Charge que Madame ſa Femme alloit avoir auprès de la Ducheſſe, il ſe dit tout ce qu'il falloit pour ſe pendre, s'il en eut la Fermeté. Le Traitre aima mieux éprouver ſon Courage contre une autre. Il lui falloit des Exemples, pour éxercer ſes Reſſentimens dans un Païs privilégié. Celui de Milord *Cheſterfield* ne ſuffiſoit pas pour ce qu'il méditoit; outre qu'il n'avoit pas de Maiſon de Campagne où mener l'infortunée *Denam.* Ainſi, le vieux Scélérat lui fit faire un Voiage bien plus long, ſans ſortir de Londres. La Mort impitoiable l'enleva du milieu de ſes plus cheres Eſpérances, & de ſes plus beaux Jours.

Comme perſonne ne douta qu'il ne l'eut empoiſonnée, la Populace de ſon Quartier tint conſeil pour le lapider, dès qu'il ſortiroit; mais, il ſe tint renfermé, pour pleurer la Mort de ſa Femme, juſqu'à ce que leur Fureur fut appaiſée par un Enterrement magnifique, dans lequel il fit diſtribuer au Peuple quatre fois plus de Vin brulé, qu'on n'en avoit bu dans aucun Enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand Deſaſtre, pour l'Expiation de ces funeſtes Effets de la Jalouſie, *Hamilton* n'étoit pas tout-à-fait ſi content qu'il s'étoit flatté de l'être, après le Départ de Madame *de Cheſterfield.* Il n'avoit conſulté que les Mouvemens du Dépit, dans ce qu'il avoit fait. Sa Vengeance étoit ſatisfaite; mais, ſon Amour ne l'étoit pas; &, depuis l'Abſence de ce qu'il aimoit encore, malgré ſes Reſſentimens, aiant eu le Loiſir de faire quelques Réfléxions, qu'une Injure récente

ne

ne permet jamais d'écouter, *A quoi bon*, diſoit-il, *m'être ſi fort preſſé de rendre malheureuſe une Perſonne, qui, toute coupable qu'elle ſoit, peut ſeule faire mon Bonheur ? Maudite Jalouſie !* pourſuivoit-il, *plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent, que pour ceux qui ſont tourmentez ! Que m'importe d'avoir arraché la* Cheſterfield *aux Eſpérances & aux Deſirs d'un Rival plus heureux, ſi je ne l'ai pu faire, ſans m'arracher à ce qu'il y avoit de plus cher & de plus ſenſible aux Penchans de mon Cœur !*

Quantité d'autres Raiſonnemens de cette force, & tous hors de ſaiſon, lui prouvant nettement, que dans un Engagement comme le ſien, il valoit encore mieux partager avec un autre, que de ne rien avoir, il ſe rempliſſoit l'Eſprit de vains Repentirs, & d'inutiles Remords, lors qu'il reçut une Lettre de celle qui les cauſoit; mais, une Lettre tellement propre à les augmenter, qu'il ſe regarda comme le plus grand Scélérat de l'Univers, après l'avoir luë. La voici.

Vous ſerez auſſi ſurpris de cette Lettre, que je la fus de l'Air impitoiable, dont vous vites mon Départ. Je veux croire que vous vous étiés imaginé des Raiſons, qui juſtifioient dans votre Eſprit un Procédé ſi peu concevable. Si vous êtes encore dans la Dureté de ces Sentimens, ce ſera vous faire Plaiſir, que de vous apprendre ce que je ſouffre dans la plus affreuſe des Priſons. Tout ce qu'une Campagne a de plus triſte, dans cette Saiſon, s'offre partout à ma Vue. Aſſiégée par d'impénétrables Boües, d'une Fénêtre je vois des Rochers, de l'autre des Précipices; mais, de quelque côté

que je tourne mes Regards dans la Maiſon, j'y rencontre ceux d'un Jaloux, moins ſupportables encore que les triſtes Objets qui m'environnent. J'ajouterois aux Malheurs de ma Vie celui de paroître criminelle aux Yeux d'un Homme, qui devroit m'avoir juſtifiée contre les Apparences convaincantes; ſi, par une Innocence avérée j'étois en droit de me plaindre, ou de faire des Reproches. Mais, comment, ſe juſtifier de ſi loin; & comment ſe flatter que la Deſcription d'un Séjour épouvantable ne vous empêchera pas de m'écouter? Mais, êtes-vous digne que je le ſouhaite? Ciel! que je vous haïrois, ſi je ne vous aimois à la fureur. Venez donc me voir une ſeule fois, pour entendre ma Juſtification; & je ſuis perſuadée, que ſi vous me trouvez coupable, après cette Viſite, ce ne ſera pas envers vous. Notre Argus part demain, pour un Procès, qui le retiendra huit jours à Cheſter. Je ne ſçai s'il la gagnera; mais, je ſçai bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins autant au Cœur, que celui qu'il va ſolliciter.

Il y avoit dans cette Lettre dequoi faire donner tête baiſſée dans une Avanture plus téméraire, que celle qu'on lui propoſoit; quoiqu'elle fut aſſez gaillarde. Il ne voioit pas trop bien comment elle feroit pour ſe juſtifier; mais, elle l'aſſuroit qu'il ſeroit content du Voiage: & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une Parente auprès de Madame *de Cheſterfield.* Cette Parente, qui l'avoit bien voulu ſuivre dans ſon Exil, étoit entrée quelque peu dans leur Confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette Lettre, avec toutes les Inſtruc-

tructions néceſſaires ſur ſon Départ, & ſur ſon Arrivée. Dans ces ſortes d'Expéditions, le Secret eſt néceſſaire; du moins avant que d'avoir mis l'Avanture à fin. Il prit la Poſte, & partit de nuit, animé d'Eſpérances ſi tendres & ſi flateuſes, qu'en moins de rien, en comparaiſon du Tems & des Chemins, il eut fait cinquante mortelles Lieües. A la derniere Poſte, il renvoia diſcrétement ſon Poſtillon. Il n'étoit pas encore jour; &, de peur des Rochers, & des Précipices, dont elle avoit fait mention, il marchoit avec aſſez de Prudence, pour un Homme amoureux.

Il évita donc heureuſement tous les mauvais Pas; &, ſuivant ſes Inſtructions, il mit pied à terre à certaine petite Cabane, qui joignoit les Murs du Parc. Le Lieu n'étoit pas magnifique; mais, comme il avoit beſoin de Repos, il y trouva ce qu'il falloit pour cela. Il ne ſe ſoucioit point de voir le jour, & ſe ſoucioit encore moins d'en être vu; c'eſt pourquoi, s'étant renfermé dans cette Retraite obſcure, il y dormit d'un profond Sommeil juſqu'à la moitié du jour. Comme il ſentoit une grande Faim à ſon Réveil, il mangea fort & ferme; &, comme c'étoit l'Homme de la Cour le plus propre, & que la Femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il paſſa le reſte de la Journée à ſe décraſſer, & à ſe faire toutes les Préparations que le Tems & le Lieu permettoient; ſans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre Queſtion à ſes Hotes. Enfin, les Ordres qu'il attendoit avec impatience arrivérent à l'Entrée de la Nuit, par

une eſpece de Griſon, qui lui ſervant de Guide, après erré pendant une demie heure dans les Boües d'un Parc de vaſte Etendue, le fit enfin entrer dans un Jardin, où donnoit la Porte d'une Salle baſſe. Il fut poſté vis à vis de cette Porte, par laquelle on devoit bientot l'introduire dans des Lieux plus agréables. Son Guide lui donna le bon Soir. La Nuit ſe ferma; mais, la Porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'Hiver: cependant, il ſembloit qu'on ne fut qu'au commencement du Froid. Il étoit crotté juſques aux Genoux, & ſentoit, que pour peu qu'il prit encore l'Air dans ce Jardin, la Gelée mettroit toute cette Crotte à ſec. Ce commencement d'une Nuit fort âpre & fort obſcure eut été rude pour un autre; mais, ce n'étoit rien pour un Homme, qui ſe flattoit d'en paſſer ſi délicieuſement la fin. Il ne laiſſa pas de s'étonner de tant de Précautions dans l'Abſence du Mari. Son Imagination, que mille tendres Idées réchauffoient, le ſoutint quelque tems contre les Cruautez de l'Impatience, & contre les Rigueurs du Froid; mais, il la ſentit petit à petit refroidir; & deux Heures, qui lui parurent deux Siecles, s'étant paſſées ſans qu'on lui donna le moindre ſigne de Vie, ni de la Porte, ni des Fenêtres, il ſe mit à faire quelques Raiſonnemens en lui-même ſur l'Etat préſent de ſes Affaires, & ſur le Parti qu'il y avoit à prendre dans cette Conjoncture. *Si nous frappions à cette maudite Porte*, diſoit-il; *car, encore eſt-il plus honnorable, ſi le Malheur m'en veut, de périr dans la Maiſon, que de mourir de Froid dans le Jardin.* Il

eſt

eſt vrai, reprenoit-il, *que ce Parti peut expoſer une Perſonne, que quelque Accident imprévu met peut-être à l'heure qu'il eſt, encore plus au Deſeſpoir que moi.* Cette Penſée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de Patience & de Fermeté contre les Ennemis qui le combattoient. Il ſe mit à ſe promener à grands Pas, réſolu d'attendre le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible, ſans en mourir, la fin d'une Avanture, qui commençoit ſi triſtement. Tout cela fut inutile; &, quelque Mouvement qu'il ſe donnât, envelopé d'un gros Manteau, l'Engourdiſſement commençoit à le ſaiſir de tous côtez, & le Froid dominoit en dépit de tout ce que les Empreſſemens de l'Amour ont de plus vif. Le Jour n'étoit pas loin; &, dans l'Etat où la Nuit l'avoit mis, jugeant que ce ſeroit deſormais inutilement que cette Porte enſorcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'Endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuſe Expédition.

Il fallut tous les Fagots de la petite Maiſon, pour le dégeler. Plus il ſongeoit à ſon Avanture, plus les Circonſtances lui en paroiſſoient bizarres & incompréhenſibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante *Cheſterfield*, il avoit mille différentes Inquiétudes pour elle. Tantot il s'imaginoit que ſon Mari pouvoit être inopinément revenu; tantot que quelque Mal ſubit l'avoit ſaiſie; enfin, que quelque Obſtacle s'étoit malheureuſement mis à la traverſe, pour s'oppoſer à ſon Bonheur, juſtement au fort des bonnes Intentions qu'on avoit pour lui. *Mais*, diſoit-il, *pourquoi m'avoir oublié dans ce*

maudit Jardin? Quoi! ne pas trouver un petit moment, pour me faire au moins quelque Signe: puis qu'on ne pouvoit, ni me parler, ni me recevoir? Il ne ſavoit à laquelle de ces Conjectures s'en tenir, ni que répondre aux Queſtions qu'il s'étoit faites; mais, comme il ſe flatta que tout iroit mieux la Nuit ſuivante, après avoir fait Veu de ne plus remettre le pied dans ce mal-encontreux Jardin, il ordonna qu'on l'avertit, d'abord qu'on demanderoit à lui parler, ſe coucha dans le plus méchant Lit du monde, & ne laiſſa pas de s'endormir, comme il eut fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque Lettre, ou quelque Meſſage, de Madame *de Cheſterfield*; mais, il n'avoit pas dormi deux Heures, qu'il le fut par un grand Bruit de Cors & de Chiens. La Chaumiere, qui lui ſervoit de Retraite, touchoit, comme nous avons dit, les Murailles du Parc. Il appella ſon Hôte, pour ſavoir un peu que Diable c'étoit que cette Chambre, tant le Bruit augmentoit en approchant. On lui dit que *c'étoit Monſeigneur, qui couroit le Lievre dan ſon Parc. Quel Monſeigneur*, dit-il, tout étonné. *Monſeigneur le Comte* de Cheſterfield, répondit le Païſan. Il fut ſi frappé de cette Nouvelle, que dans ſa prémiere Surpriſe, il mit la tête ſous les Couvertures, croiant déjà le voir entrer, avec tous ſes Chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de ſon Etonnement, il ſe mit à maudire les Caprices de la Fortune; ne doutant pas que le Retour inopiné d'un Jaloux Importun, n'eut cauſé toutes les Tribulations de la Nuit précédente.

Il n'y eut plus moien de ſe rendormir, après une telle Allarme. Il ſe leva, pour repaſſer dans ſon Eſprit tous les Stratagêmes qu'on a Coutume d'emploier, pour tromper, ou pour éloigner un vilain Mari, qui s'aviſoit de négliger ſon Procès, pour obſéder ſa Femme. Il achevoit de s'habiller, & commençoit à queſtionner ſon Hôte, lors que le même Griſon, qui l'avoit conduit au Jardin, lui rendit une Lettre, & diſparut ſans attendre la Réponſe. Cette Lettre étoit de ſa Parente; & voici ce qu'elle contenoit.

Je ſuis au Deſeſpoir d'avoir innocemment contribué à vous attirer dans un Lieu, où l'on ne vous fait venir que pour ſe mocquer de vous. Je m'étois oppoſée au Projet de ce Voiage, quoique je fuſſe perſuadée que ſa Tendreſſe ſeule y eut part: mais, elle vient de m'en deſabuſer. Elle triomphe dans le Tour qu'elle vous a joüé. Non ſeulement ſon Mari n'a bougé d'ici; mais, il y reſte par Complaiſance. Il la traite le mieux du monde; & c'eſt dans leur Raccommodement qu'elle a ſçu que vous lui aviés conſeillé de la mener à la Campagne. Elle en a conçu tant de Dépit & d'Averſion pour vous, que de la maniere dont elle m'en vient de parler, ſes Reſſentimens ne ſont pas encore ſatisfaits. Conſolez-vous de la Haine d'une Créature, dont le Cœur ne méritoit pas votre Tendreſſe. Partez. Un plus long Séjour ici ne ſeroit que vous attirer quelque nouvelle Diſgrace. Je n'y reſterai pas long-tems. Je la connois, Dieu merci. Je ne me repens pas de la Compaſſion que j'en ai d'abord euë; mais, je ſuis dégoutée

tée d'un Commerce, qui ne convient guere à mon Humeur.

L'Etonnement, la Honte, le Dépit, & la Fureur, s'emparérent de ſon Cœur, après cette Lecture. Les Menaces enſuite, les Invectives, & les Deſirs de Vengeance, excitérent tour à tour ſon Aigreur & ſes Reſſentimens; mais, après y avoir bien penſé, tout cela ſe réduiſit à prendre doucement ſon petit Cheval de Poſte, pour remporter à Londres un bon Rhume, par deſſus les Deſirs & les tendres Empreſſemens qu'il en avoit apporté. Il s'éloigna de ces perfides Lieux, avec un peu plus de Viteſſe qu'il n'y étoit arrivé, quoi qu'il n'eut pas à beaucoup près la tête remplie d'auſſi agréables Penſées. Cependant, quand il ſe crut hors de portée de rencontrer Mylord *Cheſterfield*, & ſa Chaſſe, il voulut un peu ſe retourner, pour avoir au moins le Plaiſir de voir la Priſon où cette méchante Bête étoit renfermée; mais, il fut bien ſurpris de voir une très belle Maiſon, ſituée ſur le Bord d'une Riviere, au milieu d'une Campagne la plus agréable & la plus riante qu'on put voir. Au Diable le Précipice, ou le Rocher, qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la Lettre de la Perfide. Nouveau ſujet de Reſſentiment & de Confuſion, pour un Homme qui s'étoit cru ſavant dans les Ruſes, auſſi bien que dans les Foibleſſes du beau Sexe, & qui ſe voioit la Dupe d'une Coquette, qui ſe raccommodoit avec un Epoux, pour ſe vanger d'un Amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à ſoutenir contre

contre tous, *qu'il faut être de bon Naturel, pour ſe fier à la Tendreſſe d'une Femme qui nous a déjà trompez; mais, qu'il faut être Fou, pour courrir après.*

Comme cette Avanture n'avoit pas beaucoup de beaux Endroits pour lui, le Voiage & ſes Circonſtances furent ſupprimez, autant qu'il lui fut poſſible; mais, comme on peut croire que la *Cheſterfield* n'en garda pas le Secret, le Roi l'apprit, & lui aiant fait ſon Compliment, il voulut un ample Détail de cette Expédition. Le Chevalier *de Grammont* étoit préſent à ce Récit; & n'aiant que fort peu déclamé contre la Trahiſon qu'on lui avoit faite, *Si elle a eu tort*, dit-il, *de pouſſer la Choſe ſi loin, vous avez eu tort auſſi de revenir ſur vos Pas, comme un Etourdi. Je m'en vais parier cent Piſtoles, qu'elle s'eſt repentie plus d'une fois d'un Reſſentiment que vous méritiés aſſez, pour le Tour que vous lui aviés joüé. Les Femmes aiment la Vengeance; mais, elles ne tiennent pas toujours leur Colere; &, ſi vous euſſiés reſté dans le Voiſinage juſqu'au lendemain, je veux avoir les Bras caſſez, ſi on ne vous eut fait Amende honorable pour l'Affront de la prémiere Nuit.* *Hamilton* n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier *de Grammont* voulut ſoutenir ſa Theſe par un Exemple; &, s'addreſſant au Roi, *Sire*, dit-il, *Votre Majeſté peut avoir connu* Marion de l'Orme. *La Créature de France, qui avoit le plus de Charmes, étoit celle-là. Quoi qu'elle eut de l'Eſprit comme les Anges, elle étoit capricieuſe comme un Diable. Cette Princeſſe m'aiant donné un Rendez-vous, s'étoit aviſé de me l'ôter, pour le don-*

ner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli Billet du monde, tout rempli du Deſeſpoir, où elle étoit d'un Mal de Tête, qui l'obligeoit à garder le Lit, & qui la priveroit du Plaiſir de me voir juſqu'au lendemain. Ce Mal de Tête, ſoudainement arrivé, me parut ſuſpect; &, ne doutant point que ce ne fut une Défaite: O! parbleu, Madame la Coquette, *dis-je en moi-même*, ſi vous ne jouïſſez pas du Plaiſir de me voir aujourd'hui, vous ne jouïrez pas de celui d'en voir un autre.

Voilà tous mes Griſons en Campagne, dont les uns battoient l'Eſtrade autour de ſa Maiſon, tandis que les autres aſſiégeoient ſa Porte. Un de ces derniers me vint dire que Perſonne n'étoit entré chez elle de toute l'Après-dinée; mais, qu'un petit Laquais en étoit ſorti ſur la brune; qu'il l'avoit ſuivi juſques dans la Ruë St. Antoine, où ce Laquais en avoit rencontré une autre, auquel il avoit dit ſeulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas d'avantage, pour me confirmer dans mes Soupçons, & pour former le Deſſein d'être de la Partie, ou bien de la rompre.

Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je logeois, juſques au fond du Marais, dès que la Nuit fut venuë, je montai à Cheval, ſans vouloir qu'on me ſuivit. Dès que j'eus gagné la Place Roiale, le Griſon en Sentinelle m'aſſura qu'il n'étoit encore entré perſonne chez Mademoiſelle de l'Orme. *Je pouſſai vers la Ruë St. Antoine; &, juſtement, comme je ſortois de la Place Roiale, je vis entrer un Homme à pied, qui ſe cachoit de moi tant qu'il pouvoit; mais, il eu beau faire, je le reconnus. C'étoit le Duc* de Briſſac. *Je ne dou-*

tai

tai point que ce ne fut le Rival de ce.te Nuit. Je m'approchai donc de lui, faiſant ſemblant de douter ſi je ne me trompois point; &, mettant pied à terre, d'un Air fort empreſſé, Briſſac, mon Ami, *lui dis-je*, il faut que tu me faſſes un Plaiſir de la derniere Importance. J'ai un Rendez-vous, pour la prémiere fois, chez une Perſonne à quatre Pas dici. Comme ce n'eſt que pour prendre des Meſures, je n'y ſerai pas longtems. Prête moi ton Manteau, ſi tu m'aimes, & promene un peu mon Cheval, en attendant mon Retour. Sur tout, ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en uſe librement; mais, c'eſt, comme tu ſçais, à la charge d'autant. *Je pris ſon Manteau, ſans attendre ſa Réponſe. Il prit la Bride de mon Cheval; & me conduiſit de l'œil. Cela ne lui ſervit de rien; car, après avoir fait ſemblant d'entrer dans une Porte vis à vis de lui, je me coulai par deſſous les Arcades juſqu'à la Porte de la Nymphe* de l'Orme. *On l'ouvrit, d'abord que j'eus frapé. J'étois ſi bien enveloppé du Manteau de* Briſſac, *qu'on me prit pour lui. La Porte ſe referma, ſans qu'on m'eut fait la moindre Queſtion; &, comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la Chambre de la Demoiſelle. Je la trouvai ſur un Lit de Repos dans le Deshabillé le plus galant, & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été ſi belle, ni ſi ſurpriſe; &, la voiant toute interdite,* Qu'eſt-ce, ma Belle? *lui dis-je.* Il me paroit que voilà une petite Migraine bien parée. Le Mal de Tête eſt apparemment paſſé. Point du tout, *dit-elle*, je n'en puis plus: & vous me ferez Plaiſir de vous en aller, & de

me laiſſer mettre au Lit. Pour vous laiſſer mettre au Lit; Oüi, *lui dis-je:* mais, pour m'en aller; non, ma petite Infante. Le Chevalier *de Grammont* n'eſt pas un Sot; on ne ſe pare pas avec tant de ſoin, pour rien. Vous verrez pourtant que c'eſt pour rien, *me dit-elle*; car, aſſurement, il n'en ſera pas autre choſe pour vous. Quoi! *dis-je*, après m'avoir promis un Rendez-vous. . . . Eh bien, *me dit-elle bruſquement*, quand je vous en aurois promis cinquante, c'eſt à moi de les tenir, ſi je veux; & à vous de vous en paſſer, ſi je ne le veux pas. Cela ſeroit bon, *lui dis-je*, ſi ce n'étoit point pour le donner à un autre. *Elle, auſſi fiere que celles qui ont le plus d'Innocence, & auſſi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta ſur un Soupçon, qui lui donnoit plus de Chagrin que de Confuſion; &, voiant qu'elle montoit ſur ſes grands Chevaux*, Mademoiſelle, *lui dis-je*, ne le prenons pas, s'il vous plait, ſur ce Ton. Je ſai ce qui vous inquiete. Vous avez peur que *Briſſac* ne me trouve avec vous; mais, aiés ſur cela l'Eſprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous; &, Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas ſitot Viſite. *Je lui dis cela d'un Air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, &, me regardant avec ſurpriſe*, Que voulez vous donc dire du Duc *de Briſſac? me dit elle.* Je veux dire, *repondis-je*, qu'il eſt au bout de la Rüe, qui promene mon Cheval; &, ſi vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoier un de vos Gens, ou à voir ſon Manteau, que je viens de laiſſer dans votre Antichambre. *Voilà l'E-*

clat

clat de rire qui la prend, au fort de ſon Etonnement; &, me jeteant les bras au Col, Mon Chevalier, *me dit-elle,* je n'y ſaurois plus tenir; tu es trop aimable, & trop extraordinaire, pour ne te pas tout pardonner. *Je lui racontai comme la choſe s'étoit paſſée. Elle en penſa mourir de rire; & nous étant ſeparez fort bons Amis, elle m'aſſura que mon Rival n'avoit qu'à promener des Chevaux tant qu'il lui plairoit; & qu'il ne mettroit de la Nuit le pied chez elle.*

Je le trouvai fidélement dans l'Endroit où je l'avois laiſſé. Je lui fis mille Excuſes de l'avoir fait attendre ſi long-tems, & mille Remercimens de ſa Complaiſance. Il me dit que je me mocquois; que ces Complimens ne ſe faiſoient point entre Amis; &, pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit Service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon Cheval, tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien le bon Soir, en lui rendant ſon Manteau, & je me rendis chez mon Baigneur, également content de la Maitreſſe & du Rival. Voilà, pourſuivit-il, *comme il ne faut qu'un peu de Patience & d'Addreſſe, pour deſarmer la Colere des Belles, & pour mettre juſques à leurs Supercheries à profit.*

Il avoit beau divertir par ſes Récits, inſtruire par ſes Exemples, & ne paroitre à la Cour que pour y répandre la Joie univerſelle, Il y avoit trop long-tems qu'il étoit le ſeul Etranger à la Mode. La Fortune, jalouſe de la Juſtice qu'on rend au Mérite, & qui veut que les Félicitez dépendent de ſes Caprices, lui ſuſcita deux Compétiteurs, dans la Poſſeſſion où il étoit de charmer toute l'Angleterre; & ces

Compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le Bruit de leurs différens Mérites étoit arrivé devant eux, pour diſpoſer les Suffrages de la Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs Perſonnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la Robbe & dans l'Epée. L'un étoit le Marquis *de Flamarin*, triſte Objet des triſtes Elégies de la Comteſſe *de la Suze*. L'autre étoit le Préſident *Tambonneau* très humble & très obéïſſant Serviteur & Berger de la belle *Luine*. Comme ils arrivérent enſemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs Talens étoient auſſi différens que leurs Figures. *Tambonneau*, paſſablement laid, fondoit ſes Eſpérances ſur beaucoup d'Eſprit, qu'on ne lui trouva pas; & *Flamarin*, par ſon Air, & par ſa Taille, briguoit une Admiration, qu'on lui refuſoit tout net.

Ils étoient convenus de ſe prêter mutuellement du Secours, pour réüſſir. C'eſt pourquoi, dans leurs prémieres Viſites, l'un repréſentoit, & l'autre portoit la Parole. Mais, il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvaſſent les Dames en Angleterre du Gout de celles qui rendoient leurs Noms fameux en France. La Rétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du Beau Sexe; & la bonne Mine de l'autre ne le diſtingua que pour le Menuet, dont il fut l'Introducteur en Angleterre, & qu'il danſoit avec aſſez de Succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'Eſprit de *St. Evremont*, & aux Agrémens Naturels & Singuliers de ſon Héros, pour être ſéduit par les Apparences. Cependant, comme les Anglois en géné-

ral

ral ont une eſpece de Penchant pour ce qui ſent le Gladiateur, on fit grace à *Flamarin*, en faveur d'un Duël, qui, le chaſſant de ſon Païs, lui ſervoit de Recommandation chez eux.

Mademoiſelle d'*Hamilton* eut d'abord l'Honneur d'être diſtinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'Eſprit qu'il falloit, pour démêler la Délicateſſe du ſien : &, charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans ſa Converſation, ni pour le Tour, ni pour l'Expreſſion, ni pour la Fineſſe des Penſées, il lui faiſoit ſouvent la Grace de cauſer avec elle; & peut-être ne ſe fut-il jamais apperçu qu'il l'ennuioit, ſi, s'en tenant à cet Etalage d'Eloquence, il ne ſe fut mis en tête d'aſſaillir ſon cœur. C'étoit un peu trop, pour la complaiſance de Mademoiſelle *d'Hamilton*, qui croioit n'en avoir déjà que trop eüe pour les Figures de ſon Diſcours. On le pria de faire ailleurs l'Eſſai de ſes Fleurettes ſéduiſantes, & de ne pas perdre le Mérite de ſa prémiere Conſtance, par une Infidélité, qui ſeroit très inutile.

Il ſuivit ce conſeil, en Homme ſage & docile; &, quelque tems après, retournant aux Pieds de ſes prémieres Habitudes en France, il ſe mit à faire proviſion de Politique, pour ces Négociations importantes, auxquelles il s'eſt vu depuis emploié.

Ce ne fut qu'après ſon Départ, que le Chevalier *de Grammont* fut informé de la Déclaration galante, qu'il avoit faite. La confidence n'en valloit pas la peine. Cependant, cela ne laiſſa pas de lui ſauver quelque peu de Ridicule, avant ſon Départ. Son Collegue *Flamarin*,

marin, dénué de ce Support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les Progrès qu'il avoit eſpéré de l'Amour & de la Fortune. Mais, Mylord *Falmouth*, toujours attentif à la Gloire de ſon Maitre pour le Secours des Illuſtres Affligés, pourvut à ſa Subſiſtance, & Madame *de Southask* à ſes Plaiſirs. Il eut une Penſion du Roi; & d'elle tout ce qu'il voulut. Trop heureux qu'elle n'eut plus de Préſens à lui faire, que celui de ſon cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention; & qu'on a vu depuis Duc *de Tirconel*, devint amoureux de Mademoiſelle *d'Hamilton*. Il n'y avoit point à la Cour d'Homme de meilleur Air. Il n'étoit que Cadet d'une Maiſon, à la vérité, fort ancienne; mais, conſidérable par l'Eclat, ou les Biens. Cependant, quelque diſtrait qu'il fut d'ailleurs, comme il étoit appliqué à ſa Fortune; qu'il étoit bien avant dans la Faveur du Duc *d'Yorck*; qu'il avoit mis cette Faveur à profit; & que la Fortune lui avoit été favorable au Jeu; il avoit ſi bien fait, qu'il ſe voioit en Poſſeſſion de quarante mille Livres de Rente en Fonds de Terre. Il s'offrit à Mademoiſelle *d'Hamilton*, avec cet Etabliſſement, & des Eſpérances preſque certaines d'être Pair du Roiaume, par le crédit de ſon Maitre; &, par deſſus tout cela, tant de Sacrifices qu'il lui plairoit des Lettres, des Portraits, & des Cheveux de la *Shrewsbury*: Curioſitez, qui véritablement ne ſont comptées pour rien en Ménage; mais, qui faiſoient Foi de ſon Mérite en Amour.

Cette Concurrence n'étoit pas à mépriſer;

&

& le Chevalier *de Grammont* la jugea d'autant plus dangereuſe pour les Intérêts de ſon cœur, qu'il voioit *Talbot* paſſionnément amoureux; qu'il n'étoit pas Homme à ſe rébuter pour un Réfus; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du Mépris ou des Froideurs pour ſes Empreſſemens; &, qu'outre cela, ſes Freres commençoient à fréquenter la Maiſon. De ſes Freres, l'un étoit Aumonier de la Reine, Jéſuite intriguant, & grand Faiſeur de Mariages: l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier, qui n'avoit de ſon Ordre que le Libertinage & la Réputation qu'on leur attribue; du reſte, libre par tout, divertiſſant par rencontre, mais en poſſeſſion de dire des Véritez offenſantes, & de rendre de bons Offices.

Dans les Réfléxions du Chevalier *de Grammont* ſur toutes ces choſes, il y avoit dequoi donner de l'Inquiétude. Le peu de Diſpoſition que témoignoit Mademoiſelle *d'Hamilton* pour les Prétentions de ce Rival n'étoit pas capable de le raſſurer. Elle ne pouvoit répondre que de ſes Intentions, & dépendoit abſolument de celle de ſes Parens. Mais, la Fortune, qui ſembloit l'avoir pris ſous ſa Protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles Inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour Patron des Irlandois opprimez. Ce Zêle pour ſa Nation étoit fort loüable; mais, il n'étoit pas tout-à-fait deſintéreſſé. De tous ceux, que ſon crédit avoit fait rétablir dans une Partie de leurs Biens, il avoit excroqué quelque petite choſe; mais, comme chacun y trouvoit ſon

comp-

compte, Perſonne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il eſt difficile de ſe contenir, quand la Fortune, ou la Faveur, ſe mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques Airs d'Indépendance dans ſon Procédé, qui choquérent l'Autorité du Duc *d'Ormond*, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoitre, avec aſſez de Hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit aſſurément quelque Différence entre le Crédit & le Rang de l'un & de l'autre. Le Parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la Soumiſſion & les Déférences; mais, comme ce Parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car, s'étant emporté mal à quelque Diſcours, qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc *d'Ormond* de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voiant bien qu'il ne ſortiroit pas, qu'il n'eut fait toutes les Soumiſſions qu'il falloit au Duc *d'Ormond*, il y emploia ſes Amis, & fit beaucoup plus, pour ſortir de ce Pas, qu'il n'eut fallu ponr s'en garentir. Il perdit, par ce Démêlé, tout Eſpoir d'entrer dans une Famille, qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune Propoſition de ſa part.

Il falut un peu prendre ſur lui, pour ſe défaire d'une Paſſion, qui avoit fait dans ſon cœur beaucoup plus de progrès, que cette Broüillerie n'avoit fait de Bien à ſes Affaires. Il crut qu'elles avoient beſoin de ſa Préſence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiſelle *d'Hamilton*, pour oublier une Tendreſſe, qui troubloit encore ſon Repos. Son Départ ſuivit de près cette Réſolution.

Il

Il étoit gros Joüeur, & raiſonnablement diſtrait. Le Chevalier *de Grammont* lui avoit gagné trois ou quatre cens Guinées, la veille de ſon Empriſonnement. Cette Avanture lui avoit ôté de la tête l'Exactitude de paier dès le lendemain, ſelon ſa coutume; &, cela lui étoit tellement ſorti de l'Eſprit, qu'il ne s'en ſouvint pas, après qu'il fut en Liberté. Le Chevalier *de Grammont*, qui le voioit partir, ſans lui donner le moinpre Signe de Vie ſur ſa Dette, crut qu'il falloit lui ſouhaiter un bon Voiage; &, l'aiant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé; Talbot, lui dit-il, *ſi vous avez beſoin de mes Services ici, pendant votre Abſence, vous n'avez qu'à dire. Vous ſavez que le Vieux* Rouſſel *a laiſſé ſon Neveu, pour ſolliciter ſes Intérêts auprès de Mademoiſelle* d'Hamilton. *Si vous voulez, je prendrai ſoin des vôtres. Adieu; bon Voiage. N'allez pas tomber malade par les Chemins; mais, ſi cela vous arrivoit, ſouvenez-vous de moi dans votre Teſtament. Talbot*, que ce Compliment fit d'abord ſouvenir de la Dette, en fit un grand Eclat de rire, & lui dit, en l'embraſſant, *Mon cher Chevalier, je vous ſai ſi bon gré de l'Offre, que vous venez de me faire, que je vous laiſſe ma Maitreſſe, & vais vous envoier votre Argent.*

Le Chevalier *de Grammont* étoit tout plein de ces Façons honnêtes de rafraichir la Mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive ſur le Paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après, au ſujet de Mylord *Conwalis*. Ce Mylord *Conwalis* avoit épouſé la Fille de *Fax*, Tréſorier de la Maiſon du Roi, l'Homme d'Angleterre,

gleterre le plus riche, & le plus réglé. Son Beau-Fils, au contraire, étoit un petit Hanneton, grand Diſſipateur, qui joüoit volontiers; qui perdoit tant qu'on vouloit ; mais, qui ne paioit pas de même. Son Beau-Pere, qui n'avoit garde d'approuver ſa conduite, ne laiſſoit pas de paier, en la redreſſant. Le Chevalier *de Grammont* lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées, qui n'arrivoient point, quoi qu'il fut ſur ſon Départ, & qu'il eut pris congé de *Conwalis* préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un Billet, que l'on trouvera Laconique. Le voici.

Mylord,

Souvenez-vous du Comte de Grammont ; *& n'oubliez pas le Chevalier* Fax.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché, que ne le paroit un Homme, qui fait Préſent de ſa Maitreſſe. Son Séjour en Irlande, ni le Soin de ſes Affaires, ne le guérirent pas tout-à-fait; &, s'il ſe trouva dégagé des Fers de Mademoiſelle *d'Hamilton* à ſon Retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour cauſa le ſien. Diſons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine juſqu'à préſent, que pour faire mention de Mademoiſelle *Stwart* & de Mademoiſelle *de Warmeſtré*. Les autres étoient Mademoiſelle *Balantin*, Mademoiſelle *de la Garde*, & Mademoiſelle *Bardou*, toutes Filles d'Honneur, comme il plaiſoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de Beauté. C'étoit une bonne Créature, à qui l'Embonpoint

&

& quelque Fraicheur tenoient lieu de Mérite, & qui, n'aiant pas l'Eſprit d'être Coquette dans les Formes, faiſoit tout de ſon mieux pour contenter le Monde par ſa complaiſance. Mademoiſelle *de la Garde* & Mademoiſelle *Bardou*, toutes deux Françoiſes, avoient été placées par la Reine-Mere. La prémiere étoit une petite Mauricaude, qui s'entremettoit des Affaires de ſes Compagnes; & l'autre vouloit à toute force être admiſe au Rang des Filles d'Honneur, quoi qu'elle ne fut que logée parmi les autres, & qu'on lui en conteſtât à tous momens les Titres & les Fonctions.

On ne pouvoit gueres être plus laide, avec une auſſi jolie Taille; mais, en récompenſe ſa Laideur étoit rehauſſée par tout ce qui pouvoit y donner de l'Eclat. On ſe ſervoit d'elle, pour danſer avec *Flamarin*; & quelquefois, ſur la fin d'un Bal, armée de Caſtagnettes & d'Effronterie, elle ſe mettoit à danſer quelque Sarrabande figurée, qui faiſoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiſelle *Stwart* ne ſervoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus ſur elle. Les autres défilérent preſque en même tems, par différentes Avantures. Voici celle de Mademoiſelle *Warmeſtré*, dont on a dit quelque choſe, au ſujet du Chevalier *de Grammont*.

Mylord *Taffe*, fils ainé du Comte *de Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la *Warmeſtré*, non ſeulement s'imagina qu'il étoit vrai; mais, elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouſer à la prémiere occa-

occaſion : &, en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de ſon mieux. Il avoit fait confidence de ſes Affaires au Duc *de Richemont*. Ils s'aimoient beaucoup; mais, ils aimoient encore plus le Vin. Le Duc *de Richemont*, malgré ſa Naiſſance, ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le conſidéroit encore moins, que ne faiſoient les Courtiſans. Ce fut apparemment, pour ſe mettre mieux dans ſon Eſprit, qu'il s'aviſa de devenir amoureux de Mademoiſelle *Stwart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui, ſur leurs Engagemens. Voici les Meſures qu'ils prirent, pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargé de dire à Mademoiſelle *Stwart*, que le Duc *de Richemont* mouroit d'Amour pour elle; &, que toutes les fois qu'il la lorgnoit en Public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouſer, dès qu'elle en auroit le Loiſir.

Taffe n'eut point de Commiſſion à donner pour Mademoiſelle *Warmeſtré* à la petite Ambaſſadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là; mais, elle fut chargée de ménager certaines Facilitez, qui manquoient encore à la Liberté de leur Commerce; comme, par éxemple, de la voir à toute heure du Jour, & de la Nuit, chez elle. Cela paroiſſoit difficile; mais, on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles, qui, pour toutes choſes au monde, n'auroit voulu faire la Commode, qu'en tout Bien & tout Honneur, conſentit qu'on ſouperoit, tant qu'on voudroit, chez Mademoiſelle *Warmeſtré*, pourvu que ce fut à bonne Intention, & qu'elle fut de la Partie.

tie. La bonne Dame aimoit les Huitres vertes, & ne haïſſoit pas le Vin d'Eſpagne. Elle trouvoit donc à coup ſûr dans chacun de ces Repas deux Barils d'Huitres: l'un, pour manger avec la Compagnie; & l'autre, pour emporter: &, dès qu'elle avoit pris ſa Doze de Vin, elle prenoit congé de l'Aſſemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monſieur le Chevalier *de Grammont* avoit jetté les yeux ſur elle, qu'on menoit ce petit Train de Vie dans ſa Chambre. Dieu ſait les Patez de Jambon, les Bouteilles de Vin, & les autres Proviſions de ſa Libéralité, qui s'y conſommoient.

Au milieu de ces Bombances nocturnes, & de cet innocent Commerce, un Parent de *Killegrew* vint ſolliciter un Procès à Londres. Il le gagna; mais, il y penſa perdre l'Eſprit.

C'étoit un Gentilhomme de Campagne, Veuf depuis ſix mois, & Poſſeſſeur de quinze à ſeize mille Livres de Rente. Le pauvre Homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir ſon Couſin *Killegrew*, qui n'avoit que faire de ſa Viſite. Il y vit Mademoiſelle *Warmeſtré*; &, dès cette prémiere Vue, en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien, que n'aiant plus de Repos, ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux Remédes extrémes; c'eſt-à-dire, qu'un beau matin, il fut trouver ſon Couſin *Killegrew*, lui conta ſa Chance, & le pria bien inſtamment de demander Mademoiſelle *Warmeſtré* en Mariage de ſa part.

Killegrew penſa tomber de ſon haut, en apprenant ſon Deſſein. Il ne pouvoit ceſſer d'admirer

mirer quelle Créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fouré dans la tête, pour en faire ſa Femme. Il fut quelque tems ſans le vouloir croire ; mais, quand il vit que c'étoit tout de bon, il ſe mit à lui faire le Dénombrement des Dangers & des Inconvéniens qu'il y avoit dans une Entrepriſe ſi téméraire. Il lui dit qu'une Fille élevée à la Cour étoit un terrible Meuble pour la Campagne ; que ce ſeroit en troubler le Repos par tous les Vacarmes de l'Enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eut ; que s'il conſentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en Equipage, en Table, en Habit, & en Frais de Jeu, pour l'entretenir à Londres, mais ſelon ſes caprices, qu'il n'avoit qu'à ſupputer enſuite combien lui dureroient ſes quinze mille Livres de Rente..

L'autre avoit déjà ſupputé tout cela ; mais, trouvant ſa Raiſon moins preſſante que ſon Amour, il demeuta ferme dans ſa Réſolution : & *Killegrew*, cédant à ſes Importunitez, fut offrir ſon Couſin pieds & poings liés à la victorieuſe *Warmeſtré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une Complaiſance de ſa part, rien ne l'étonna tant que le Mépris, avec lequel elle reçut ſa Propoſition. La Hauteur, avec laquelle elle le refuſa, lui fit croire qu'elle étoit bien ſûre de ſon Fait avec Mylord *Taffe*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princeſſe avoit pu trouver deux Hommes d'Humeur à l'épouſer. Il ſe preſſa d'annoncer ce Refus, avec toutes ſes circonſtances les plus offenſantes, comme la Nouvelle la plus

ſalu-

ſalutaire qu'il put apprendre à ſon Couſin ; mais, ſon Couſin ne ſe le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguiſoit la Vérité, par les Raiſons qu'il lui avoit déjà expoſées ; &, n'ôſant plus lui en parler, il prit la Réſolution de la voir lui-même. Il réveilla tout ſon courage pour cette Entrepriſe, & médita ſon Compliment ; mais, dès qu'il eut ouvert la Bouche, pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans ſa chambre, pour lui parler d'une ſotte Affaire, dont elle avoit donné la Réponſe à *Killegrew* ; qu'elle n'en avoit, ni n'en auroit de ſa Vie, d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la Dureté, dont on accompagne les Refus qu'on fait aux Importuns.

Il en fut plus affligé, qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reſte. Il en partit, ſans voir ſon Couſin ; regagna ſa Maiſon de Campagne ; &, croiant qu'il lui ſeroit impoſſible de vivre ſans l'inhumaine, il réſolut de faire ſon poſſible pour mourir.

Mais, tandis que, pour vaquer à ſa Douleur, il s'étoit ſouſtrait au commerce des Chiens & des Chevaux, c'eſt-à-dire qu'il renonçoit aux plus cheres Délices d'un Gentilhomme de Campagne, la dédaigneuſe *Warmeſtré*, ſurpriſe apparemment, pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une Avanture ſi publique fit l'Eclat qu'on peut s'imaginer. Toute la Pruderie de la Cour en fut déchainée ; celles principalement, qui n'étoient plus d'Age, ou de Figure, à donner

de ces Scandales, en demandoient Juſtice. Mais, la Gouvernante des Filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, aſſura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit dequoi fermer la Bouche aux Médiſans. Elle eut une Audience de la Reine pour en développer le Miſtere; & elle expoſa comme quoi la choſe s'étoit paſſée de ſon Aveu, c'eſt-à-dire, en tout Bien & en tout Honneur.

La Reine envoia demander à Mylord *Taffe*, s'il reconnoiſſoit Mademoiſelle *Warmeſtré* pour ſa Femme. Il aſſura très reſpectueuſement qu'il ne reconnoiſſoit, ni Mademoiſelle *Warmeſtré*, ni ſon Enfant; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutot lui en faire Honneur qu'à un autre. La malheureuſe *Warmeſtré*, plus indignée de cette Réponſe, qu'affligée de la Perte d'un tel Amant, quitta la Cour, dès qu'elle le put, réſolüe de quitter le Monde à la prémiere Occaſion.

Killegrew, ſur le point de faire un Voiage, quand cette Avanture arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre ſon chemin par la Maiſon de ſon déplorable Couſin, pour lui en faire part; &, dès qu'il le vit, ſans ménager la Délicateſſe de ſon Amour, ou de ſes Sentimens, il lui en fit durement le Récit. Toutes les Couleurs, qui peuvent donner de l'Indignation, y furent emploiées, pour le faire créver de Honte & de Reſſentiment.

Nous liſons que l'officieux *Tiridate* ſe laiſſa doucement mourir, au Récit de la Mort de *Marianne*; mais, le tendre Couſin de *Killegrew*, s'étant

s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette Oraiſon.

Loüé ſoit le Seigneur d'une petite Diſgrace, qui ſera peut-être le Bonheur de ma Vie ! Que ſait-on, ſi la belle Warmeſtré *ne voudra point de moi à préſent ; &, ſi je n'aurai pas le Bonheur de paſſer mes jours avec une Femme que j'adore, & dont je puis eſpérer des Héritiers ? Oüi da*, dit *Killegrew*, plus confondu que l'autre n'auroit du l'être, *vous pouvez compter ſur l'un & l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle ſera relevée ; & ce ſeroit une grande Malice à elle, qui en ſait faire, de vous laiſſer manquer d'Enfans. Je vous conſeille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres.*

Ce qui fut dit fut fait, nonobſtant la Raillerie. Cet Amant fidéle la rechercha, comme il eut pu faire la chaſte *Lucrece*, ou la belle *Helene*. Sa Paſſion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épouſée : & la généreuſe *Warmeſtré*, touchée d'abord de Réconnoiſſance, la fut enfin d'Inclination ; ne lui donna pas un Enfant, dont il ne fut le Pere ; &, depuis qu'il y a des Ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de ſi fortuné.

Quelque tems après, Mad^moiſelle *Balantin*, que cet Exemple n'avoit point effraiée, eut la Prudence de quitter la Cour, avant que d'en être chaſſée. La deſagréable *Bardou* la ſuivit de près ; mais, ce fut pour d'autres Raiſons. On s'ennuia de ſa Sarrabande, comme de ſon Viſage. Le Roi, pour ne plus les revoir, ni l'une, ni l'autre, leur fit donner

une petite Penſion. Il ne reſtoit donc plus que la petite Mademoiſelle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit, ni aſſez de Vices, ni de Vertus, pour être chaſſée de la Cour, ou pour y reſter. Dieu ſait ce qu'elle ſeroit devenue ; ſi le Seigneur *Silvius*, Perſonnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le Nom Romain, qu'il avoit pris, n'eut pris auſſi pour Femme l'Infante *de la Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princeſſes méritoient qu'on les chaſſât, ou pour leurs Déréglemens, ou pour leur Laideur ; cependant, celles, qui les remplacérent, trouvérent le moien de les faire regretter, ſi l'on en excepte Mademoiſelle *Wels*.

C'étoit une grande Fille, faite à peindre, qui ſe mettoit bien, qui marchoit comme une Déeſſe ; & dont le Viſage, fait comme ceux qui plaiſent le plus étoit un de ceux qui plaiſent le moins. Le Ciel y avoit répandu certain certain Air d'Incertitude, qui lui donnoit la Phiſionomie d'un Mouton qui reve. Cela donnoit mauvaiſe Opinion de ſon Eſprit ; &, par malheur, ſon Eſprit faiſoit bon ſur tout ce que l'on en croioit. Cependant, comme elle étoit fraiche, & qu'elle paroiſſoit neuve, le Roi, que la belle *Stwart* ne gatoit pas ſur la Fineſſe des Penſées, voulut voir ſi les Sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoiſelle *Wels*, que les Sentimens avec ſon Eſprit. Cette Epreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une Famille Roiale ; &, comme ſon Pere avoit fidélement ſervi *Charles I*, elle crut qu'il ne falloit pas ſe révolter contre *Charles II*. Ce Commerce n'eut pas des Suites fort avantageuſes

geuſes pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de Défenſes qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendüe à diſcrétion, ſans être vivement preſſée: & d'autres diſoient, que Sa Majeſté ſe plaignoit de quelques autres Facilitez encore moins engageantes. Le Duc *de Boukingham* fit un Couplet de Chanſon ſur ce ſuet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, Confident de ſes menus Plaiſirs. L'Alluſion de *Wels*, qui veut dire *Puits*, fait toute la Penſée du Couplet. En voici le Sens.

Quand le Roi de ce Puits ſentit l'Horreur profonde,
Progers, *s'écria-t-il, que ſuis-je devenu!*
Ah! depuis que j'y ſonde,
Si je n'avois cherché que le Centre du Monde,
J'y ſerois parvenu.

Mademoiſelle *Wels*, avec cette eſpéce d'Anagramme ſur ſon Nom, & ces Remarques ſur ſa Perſonne, ne laiſſoit pas de briller entre toutes ſes nouvelles Compagnes. C'étoient Meſdemoiſelles *Leviſton*, *Filding*, & *Bointon*, peu dignes qu'on en faſſe mention dans ces Mémoires; & nous les laiſſerons dans l'Obſcurité, juſqu'à ce qu'il plaiſe à la Fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'Honneur la Nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Ducheſſe *d'Yorck* fut preſque renouvellée dans le même tems; mais, quant au Choix qu'elle en fit, cette Princeſſe montra bien, par une Recrüe brillan-

te, que l'Angleterre avoit de grandes Reſſources en Beautez. Avant que d'en parler, voions un peu ce que c'étoient que les prémieres Filles d'Honneur, & par quel Hazard elles ſortirent de chez Son Alteſſe.

Outre Mademoiſelle *Blake*, & Mademoiſelle *Price*, dont on a déja parlé, la Chambre avoit été compoſée de Mademoiſelle *Bagett* & de Mademoiſelle *Hubert*, Doienne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement ſu ce qui l'avoit brouillé avec le Marquis *de Briſacier*, s'en étoit pris à cette Lettre fatale, qu'elle avoit reçüe de ſa part, dans laquelle, ſans l'avertir que la *Price* devoit porter des Gans & du Ruban jaune, comme elle, il ne lui parloit que de ſa Blonderie & de ſes Yeux marcaſſins. Elle s'imagina que c'étoit quelque choſe de bien merveilleux, puis qu'on y comparoit ſes Regards; & voulant, à quelque tems de là, ſçavoir toute la Vertu de l'Expreſſion, elle demanda ce que vouloit dire Marcaſſin. Il n'y a point de Sangliers en Angleterre; & ceux, à qui elle s'addreſſa, luî dirent que c'étoit un Cochon de Lait. Cette Injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit ſouçonné de ſa Perfidie. *Briſacier*, plus étonné de ſon changement, qu'elle n'étoit indignée de ſa prétendüe Noirceur, la regarda comme une Créature encore plus capricieuſe qu'elle n'étoit fade, & la planta là; mais, le Chevalier *Yarbouroughs*, auſſi blond qu'elle, s'offrit, au fort de ſon Dépit, en fut écouté favorablement: & le Sort fit ce Mariage, pour voir ce que produiroit une Union ſi blaffarde.

Made-

Mademoiſelle *Price* avoit de l'Eſprit ; &, comme elle n'étoit pas d'une Figure à s'attirer beaucoup de Veux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la Renchérie, quand l'Occaſion s'en préſentoit, elle ne marchandoit ſeulement pas. Elle avoit de l'Emportement dans ſa Colere, auſſi bien que dans ſa Tendreſſe. Cela l'avoit expoſée à quelques Inconvéniens. Elle avoit très mal-à propos pris Querelle avec une jeune Créature, que Mylord *Rocheſter* aimoit. Ce Commerce avoit été juſqu'alors aſſez ſecret. Elle eut l'Imprudence de faire tout de ſon mieux, pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux Ennemi qu'il y eut dans l'Univers. Jamais Homme n'a écrit avec plus d'Agrément, de Délicateſſe, & de Facilité ; mais, la plus implacable des Plumes, en fait de Satire, étoit la ſienne.

La pauvre *Price*, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroiſſoit chaque jour ſous une Figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles, dont ſon Nom étoit le Refrain, & ſa Conduite le Sujet. Quel moien d'y tenir, dans une Cour, où l'on étoit avide des moindres choſes qui venoient de Mylord *Rocheſter*. Il ne lui fallut plus que la Perte d'un Amant, & la Découverte qui s'enſuivit, pour mettre le comble aux Perſécutions qu'on lui faiſoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un Garçon de Mérite, auquel *Blancſort*, depuis Comte *de Traversham*, ſuccéda dans la Charge de Lieutenant des Gardes du Corps de Son Alteſſe. Mademoiſelle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa Mort la mit au Deſeſpoir ; mais, ſon

Inventaire penſa la faire devenir folle. Certaine Caſſette, cachetée de tous cotez, en étoit. Elle étoit addreſſée de la main du Défunt à Mademoiſelle *Price*; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas ſeulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de ſa Prudence de la recevoir, au Refus de la *Price*, & de ſon Devoir de la remettre entre les mains de la Ducheſſe, comptant bien qu'elle étoit farcie de Choſes curieuſes & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit Profit. Quoique la Ducheſſe ne crut pas tout-à-fait cela, la curioſité de voir ce que pouvoit contenir une Caſſette ſi merveilleuſe, & ſi ſoigneuſement cachetéé, la prit; & l'Ouverture s'en fit en préſence de quelques Dames, qui ſe trouvérent alors dans ſon Cabinet.

Tous les Brimborions d'Amour, que l'on peut imaginer, y étoient, & toutes ces Faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre comme une ſeule Perſonne y avoit pu fournir; car, ſans compter les Portraits, il y avoit des Cheveux de toutes ſortes, & mis en Bracelet de tant de manieres, que c'étoit une Merveille. Après cela, venoient trois ou quatre Pacquets de Lettres, d'une Tendreſſe ſi vive, qu'on n'ôſa jamais lire que les deux prémieres, tant les Tranſports & les Langueurs y étoient naturellement repréſentez.

La Ducheſſe ſe repentit d'avoir fait ouvrir cette Caſſette en ſi bonne Compagnie: car, avec de pareils Témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'Apparence que l'Avanture fut ſupprimée. Mais, comme il n'y en avoit pas auſſi,

auſſi, de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mademoiſelle *Price* ce qui lui appartenoit, avec Ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la Perte de ſon Amant, ou de s'en conſoler.

Mademoiſelle *Hubert* étoit d'un caractere auſſi nouveau pour lors en Angleterre, que ſa Figure paroiſſoit ſinguliere dans un Païs, où d'être jeune, & de n'être pas plus ou moins belle, eſt un Reproche. Elle avoit de la Taille, quelque choſe de fort délibéré dans l'Air. Elle avoit beaucoup d'Eſprit, & ſon Eſprit étoit fort orné, ſans être fort diſcret. Elle avoit beaucoup de Vivacité dans une Imagination peu réglée; & beaucoup de feu dans des Yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre; mais, on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau Sexe.

Mademoiſelle *Bagett*, qui mérita la prémiere ſes Soins & ſes Empreſſemens, y répondit d'abord de bon cœur, & de bonne Foi; mais, s'étant apperçu que c'étoit trop peu de toute ſon Amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laiſſa cette Conquête à la Niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honnorée, comme Madame ſa Tante fort obligée du Soin qu'elle avoit de la petite Fille.

Bientot le Bruit véritable ou faux de cette Singularité ſe répandit dans la Cour. On y étoit aſſez groſſier, pour n'avoir jamais enrendu parler de ce Rafinement de l'ancienne Grece ſur les Gouts de la Tendreſſe; & l'on ſe mit en tête que l'illuſtre *Hubert*, qui paroiſſoit ſi tendre pour les Belles, étoit quelque choſe de plus que ce qu'elle paroiſſoit.

Les Chanſons commencérent à lui faire compliment ſur ces nouveaux Attributs; & ſes Compagnes commencérent à la craindre, ſur la foi de ces Chanſons. La Gouvernante, toute allarmée de ces Bruits, conſulta Mylord *Rocheſter*, ſur le Péril où ſa Niece paroiſſoit expoſée. Elle ne pouvoit mieux s'addreſſer. Il lui conſeilla de la retirer des mains de Mademoiſelle *Hubert*; & fit ſi bien, qu'elle tomba dans les ſiennes. La Ducheſſe, trop généreuſe, pour ne pas traiter de Viſions ce que l'on imputoit à cette Fille; & trop équitable, pour la condamner ſur des Chanſons, l'ôta de la Chambre, pour la faire ſervir auprès de ſa Perſonne.

Mademoiſelle *Bagett* étoit la ſeule, qui véritablement eut quelque Air de Sageſſe & de Beauté, dans cette prémiere Chambre. Elle avoit les Traits beaux & réguliers. Elle avoit ce Teint rembruni, qui plait tant, quand il plait. Il plaiſoit beaucoup en Angleterre; parce qu'il y étoit rare. Elle rougiſſoit de-tout, ſans rien faire dont elle eut à rougir. Mylord *Falmouth* jetta les yeux ſur elle. Ses Veux furent mieux reçus, que n'avoient été ceux de Mademoiſelle *Hubert*; &, quelque tems après, l'Amour l'éleva, du Poſte de Fille d'Honneur de la Ducheſſe, à un Rang que toutes les Filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Ducheſſe *d'Yorck*, pour former ſa nouvelle Cour, voulut voir toutes les jeunes Perſonnes qui s'offrirent; &, ſans égards aux Recommandations, ne choiſit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiſelle *Jennings*, & Mademoiſelle

Tem-

Temple, étoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choiſit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiſelle *Jennings*, parée des prémiers Tréſors de la Jeuneſſe, étoit de la plus éclatante Blancheur qui fut jamais. Ses Cheveux étoient d'un Blond parfait. Quelque choſe de vif & d'animé défendoit ſon Teint du fade, qui d'ordinaire ſe mêle dans une Blancheur extrême. Sa Bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle Bouche du monde. La Nature l'avoit embellie de ces Charmes, qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la derniere main. Le Tour de ſon Viſage étoit gracieux, & ſa Gorge naiſſante étoit de même éclat que ſon Teint. Pour achever en un mot, ſa Figure donnoit une idée de l'Aurore, ou de la Déeſſe du Printems, telles que Meſſieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes Peintures. Mais, comme il n'étoit pas juſte qu'une ſeule Perſonne poſſedât tous les Tréſors de la Beauté, ſans aucuns Défauts, il y auroit eu quelque choſe à refaire à ſes Bras & à ſes Mains, pour les rendre dignes du reſte. Son Nez n'étoit pas de la derniere Délicateſſe, & ſes Yeux faiſoient un peu grace, tandis que ſa Bouche, & le reſte de ſes Appas, portoient mille coups juſques au fond du cœur.

Avec cette aimable Figure, elle étoit toute petillante d'Eſprit & de Vivacité. Ses Geſtes, & tous ſes Mouvemens, étoient autant d'Inpromptus. Sa Converſation étoit ſéduiſante, quand elle vouloit plaire; fine & délicate, quand elle vouloit donner du Ridicule; mais,

comme ſon Imagination l'emportoit ſouvent, & qu'elle commençoit de parler, avant que d'achever de penſer, ſes Expreſſions ne ſignifioient pas toujours ce qu'elle vouloit : & ſes Paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choſes qu'elle penſoit.

Mademoiſelle *Temple*, à peu près du même Age, étoit brune, en comparaiſon d'elle. Sa Taille étoit jolie. Elle avoit les Dents belles, les Yeux tendres, le Teint frais, le Sourire agréable, & l'Air ſpirituel. Voilà ce que c'étoit que ſon Extérieur. Il ſeroit difficile de dire ce que c'étoit que le reſte; car, elle étoit ſimple, glorieuſe, crédule, ſoupçonneuſe, coquette, ſage, fort ſuffiſante, & fort ſotte.

Dès que ces nouveaux Aſtres parurent à la Cour de la Ducheſſe, chacun eut les yeux deſſus, & l'on forma des Deſſeins ſur l'une & ſur l'autre, ſoit en bien, ſoit en mal. Mademoiſelle *Jennings* ne fut pas long-tems à ſe diſtinguer, & à ne laiſſer d'Adorateurs à ſes Compagnes, que ceux que l'Eſpoir du Succès y attachoit. Son Eclat éblouïſſant attiroit, & les Charmes de ſon Eſprit engageoient.

Le Duc *d'Yorck* s'étant perſuadé qu'elle étoit de ſon Appanage, ſe mit en tête de faire valoir ſes Prétentions, par le même Droit, que le Roi ſon Frere s'étoit approprié les Faveurs de Mademoiſelle *Wels*. Mais, il ne la trouva pas d'Humeur à ſe mettre à ſon Service, quoi qu'elle fut à celui de la Ducheſſe. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de Lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses Regards ſe promenoient toujours ailleurs, quand ceux de

Son

Son Alteſſe les cherchoient. Et, ſi par hazard il en ſurprenoit quelqu'un, elle n'en rougiſſoit ſeulement pas. Il fallut changer de Batterie. Les Regards n'aiant rien fait, il trouva l'occaſion de parler; & ce fut tant pis. Je ne ſçai de quelle maniere il conta ſa Chance; mais, les Diſcours ne furent pas mieux reçus que le prémier Langage.

Elle avoit de la Sageſſe & de la Fierté. Ce qu'il avoit à propoſer ne convenoit pas trop à l'un, ni à l'autre. Quoi qu'on jugeât à ſes Vivacitez qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes Réfléxions, elle s'étoit munie de quelques Maximes très ſalutaires pour la Conduite d'une Perſonne de ſon Age. La prémiere étoit, *qu'il falloit être jeune, pour entrer agréablement à la Cour; & ne pas ëtre vieille, pour en ſortir de bonne Grace. Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuſe Réſiſtance, ou par d'illuſtres Foibleſſes; & que, dans un Séjour ſi dangereux, il falloit faire ſon Poſſible, pour ne diſpoſer de ſon Cœur, qu'en donnant ſa Main.*

Avec de tels Sentimens, elle eut moins de peine à réſiſter aux Tentations du Duc, qu'à ſe débarraſſer de la Perſévérance. Elle fut ſourde aux Traités d'Etabliſſement, dont on voulut ſonder ſon Ambition; & toutes les Offres de Préſens réüſſirent encore plus mal. Que faire, pour apprivoiſer une impertinente Vertu; qui ne vouloit point entendre raiſon? Il y avoit de la Honte à laiſſer échapper une petite Etourdie, dont les Penchans devoient au moins tenir quelque choſe de la Vivacité qui brilloit dans toutes ſes Manieres; & qui, cependant,

ſe mêloit d'avoir du Solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien révé ſur ſon Obſtination, il crut que l'Ecriture pourroit faire ce que n'avoient pu les Regards, les Diſcours ; ni les Ambaſſades. Le Papier ſouffre tout ; mais, par malheur; elle ne ſouffroit point le Papier. Chaque jour, quelques Billets tendres en Expreſſions, ou magnifiques en Promeſſes, ſe fourroient, ou dans ſes Poches, ou dans ſon Manchon. Cela ne ſe faiſoit pas trop imperceptiblement, & la malicieuſe petite Bête avoit ſoin que ceux, qui les y avoient vu entrer, les en viſſent ſortir, ſans leur avoir donné la moindre Audience. Elle ne faiſoit que ſecoüer ſon Manchon, ou tirer ſon Mouchoir. Dès qu'il avoit le Dos tourné, Billets pleuvoient autour d'elle; & les ramaſſoit qui vouloit. La Ducheſſe fut ſouvent témoin de cette Conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de ſon Manque de Reſpect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours, que des Charmes & de la Sageſſe de Mademoiſelle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune Créature, débarquant de la Campagne droit à la Cour, en devint ſitot l'Ornement par ſes Attraits, & l'Exemple par ſa Conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroiſſant pas naturel que les Promeſſes ne puſſent l'éblouïr, ni les Empreſſemens la ſéduire : elle, qui vraiſemblablement ne tenoit pas cette diſcréte Morale de la Prudence de ſa Mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les Prunes

&

& les Abricots de *St. Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le Tour de ſon Eſprit, & dans les charmes de ſa Perſonne; mais, toutes ces Nouveautez lui parurent piquantes. La curioſité de l'éprouver ſe changea bientot en Deſir de réüſſir dans l'Epreuve. Dieu ſçait ce qui en fut arrivé. Car, il avoit tout l'Eſprit du monde, & il étoit Roi. Ces Qualitez ne ſont pas indifférentes. Les Réſolutions de la belle *Jennings* étoient loüables & bien raiſonnées; mais, l'Eſprit avoit de grands Charmes pour elle, & la Majeſté du Prince humiliée devant une jeune Perſonne qui l'écoute, eſt bien perſuaſive. Mais, Mademoiſelle *Stwart* n'eut garde de conſentir au Projet du Roi. L'Allarme la prit de bonne heure: elle pria Sa Majeſté de vouloir bien laiſſer au Duc ſon Frere le ſoin d'inſtruire les Filles de la Ducheſſe ſa Belle-Sœur, & de ne ſe mêler que de la Conduite de ſon Troupeau, s'il n'aimoit mieux à ſon tour lui permettre d'écouter certaines Propoſitions d'Etabliſſement, qui ne lui paroiſſoient pas deſavantageuſes. La Menace n'étoit pas à négliger. Il obéït; & Mademoiſelle *Jennings* eut encore tout l'Honneur des Bruits, qui ſe répandirent ſur ce ſujet. Nouvelle Eſtime, & nouveaux Veux de tous côtez. Elle alloit triomphant de je ne ſçai combien de Libertez, ſans intéreſſer la ſienne. Son Heure n'étoit pas encore venue, mais, elle n'étoit pas ſi loin. C'eſt ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comme ſa Compagne débuta.

Quoique la Figure de Mademoiſelle *Temple*

ple fut toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiſelle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par ſon Eſprit. Deux Perſonnes, très capables de lui en donner, ſi ce Don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord *Rocheſter* & Mademoiſelle *Hubert*. Le prémier commença par la gâter, en lui faiſant part de ſes Productions, comme à la Perſonne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'aviſa de la flatter ſur les Charmes de ſa Perſonne. Il lui diſoit bien, que ſi le Ciel l'avoit fait d'Humeur à ſe prendre par la Beauté, il ne lui auroit pas été poſſible de ſe ſauver auprès d'elle; mais, que n'étant Dieu merci touché que de l'Eſprit, il avoit le Bonheur de jouïr du plus agréable Entretien du monde, ſans que cela put tirer à la moindre conſéquence. C'étoit après un Aveu ſi ſincere, qu'il préſentoit des Vers, ou quelque Chanſon nouvelle; & c'étoit là que tout ce qui pouvoit diſputer quelque choſe à Mademoiſelle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ſes Appas, pour en faire Amende honnorable. De telles Inſinuations tournoient ſa petite Tête, que c'étoit une Pitié.

La Ducheſſe s'en apperçut; &, connoiſſant la portée du Génie de l'un & de l'autre, elle connut le Danger où la pauvre *Temple* ſe précipitoit, ſans le ſçavoir. Mais, comme il n'eſt pas moins dangereux d'interdire un Commerce où l'on n'avoit pas ſongé, qu'il eſt difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiſelle *Hubert* fut chargée de mettre ordre, le plus diſcrétement

ment

ment qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues Converſasions n'euſſent point de ſuite. Elle accepta volontiers cette Commiſſion, & ſe flatta d'y réüſſir.

Elle avoit déjà fait toutes les Avances, pour s'emparer de ſa Confiance & de ſa bonne Volonté. La *Temple*, moins en garde contre elle, que contre *Rocheſter*, y répondoit tout de ſon mieux. Elle étoit avide de Loüanges, & friande de toutes ſortes de Sucreries; autant que ſi elle n'eut pas eu plus de neuf à dix Ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ſes Gouts. Mademoiſelle *Hubert* avoit l'Intendance du Cabinet des Bains de la Ducheſſe. Son Appartement étoit tout contre; &, dans cet Appartement, elle avoit un Cabinet garni de Confitures & de toutes ſortes de Liqueurs. Ce Cabinet convenoit au Gout de Mademoiſelle *Temple*, & il convenoit au Gout de Mademoiſelle *Hubert*, qu'elle y prit plaiſir.

La belle Saiſon étant de retour, les Plaiſirs, qui l'accompagnent, revinrent avec elle. Un jour, que les Dames avoient été à Cheval, la *Temple*, au retour d'une de ces galantes Promenades, débarqua chez Mademoiſelle *Hubert*, pour ſe remettre de la Fatigue, aux Dépens des Confitures, qui l'y attendoient; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la Permiſſion de ſe mettre en Chemiſe; c'eſt-à-dire, de ſe deshabiller chez elle, pour changer de Linge en ſa Préſence. Cette Permiſſion n'avoit garde d'être refuſée. *Je vous l'allois propoſer*, dit la Hubert. *Ce n'eſt pas que vous ne ſoiés jolie comme un Ange dans cet Habillement; mais,*

il

il n'eſt rien tel que d'être fraichement, & à ſon aiſe. Vous ne ſçauriés croire, ma chere Temple pourſuivit-elle, *en l'embraſſant, combien vous m'obligez d'en uſer ainſi; mais, ſurtout, ce Gout pour la Propreté me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choſes, de cette petite Folle de* Jennings. *Avez-vous pris garde, comme tous nos Benêts de la Cour l'admirent pour quelque Eclat, qui n'eſt peut-être pas tout à elle, & pour des Etourderies, qui ne ſont d'aucune autre, & qu'ils prennent pour des Traits d'Eſprit. Je ne lui ai pas aſſez parlé, pour en démêler la Gentilleſſe; mais, s'il n'eſt pas mieux tourné que ſes Pieds, ce n'eſt pas grand choſe. On m'en a conté de belles de ſon peu de Propreté. Il n'y a point de Chat qui craigne tant l'Eau. Comment! jamais ne ſe laver pour ſoi-même, & ne décraſſer que ce qu'il faut néceſſairement que l'on montre, c'eſt-à-dire, la George & les Mains?*

La *Temple* avaloit cela plus doux que les Confitures; & l'officieuſe *Hubert*, pour ne pas perdre de tems, la deshabilloit en attendant ſa Femme de Chambre. Elles en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une Perſonne conſtituée depuis quelque tems en Dignité comme Mademoiſelle *Hubert*; mais, elle eut beau s'en défendre: l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaiſir qu'elle lui rendoit ce petit Office. La Collation finie, & Mademoiſelle *Temple* deshabillée, *Paſſons*, lui dit la Hubert, *dans le Cabinet de Bains, nous pourrons y cauſer un moment, ſans craindre que quelque ſotte Viſite nous vienne lanterner.* Elle

y conſentit; &, s'étant toutes deux miſes ſur un Lit de Repos, „ Vous êtes trop jeune, ma „ chere *Temple*, *lui dit-elle*, pour connoître la „ Malignité du Caractere des Hommes en gé- „ néral, & trop neuve encore en ce Païs-ci, „ pour avoir pu démêler celui de ſes Habitans. „ Je vais vous donner une Idée de ces Meſſieurs, „ du mieux qu'il me ſera poſſible, ſans offen- „ ſer Perſonne; car, je n'aime point la Mé- „ diſance.

„ Prémiérement, il faut que vous comptiés, „ que tous les Hommes de la Cour manquent „ de Probité, de bon-Sens, de Jugement, d'Eſ- „ prit, ou de Sincérité; c'eſt-à-dire, que ce- „ lui, qui par hazard aura quelques-unes de ces „ Qualitez, à coup ſur, n'aura pas les autres. „ Le Faſte dans les Equipages, la Fureur du Jeu, „ la bonne Opinion de leur Mérite, & le Mé- „ pris pour celui des autres, ſont leurs Entê- „ temens.

„ L'Intérêt, ou les Plaiſirs, ſont les Motifs „ de toutes leurs Actions. Ceux, qui ſuivent „ le prémier, vendroient *Dieu le Pere*, com- „ me *Judas* vendit ſon Maître, & pour moins „ d'Argent. Je vous citerois de beaux Exem- „ ples, ſi j'en avois le Tems. Pour les Secta- „ teurs des Voluptez, ou ſoi diſans tels; car, „ ils ne ſont pas tous ſi méchans qu'ils affec- „ tent de le paroître: ces Meſſieurs ne reſpec- „ tent, ni Promeſſes, ni Sermens, ni Foi, ni „ Loi; c'eſt-à-dire, ni le Ciel, ni la Terre, „ pour parvenir à leurs Fins. Ils ne regardent „ les Filles d'Honneur, que comme des Amu- „ ſemens qu'on place exprès à la Cour, pour

„ les

„ les empêcher de s'y ennuier; &, plus on a
„ de Mérite, plus on eſt expoſé à leurs Impertinences, dès qu'on les écoute; & à leurs
„ Calomnies, dès qu'on ne les écoute pas. Pour
„ les Epouſeurs, ce n'eſt pas ici qu'il en faut
„ chercher. Si l'Argent ou le Caprice ne s'en
„ mêlent, on auroit beau ſe flatter d'être pourvue; la Sageſſe, & les Appas, y ſont également inutiles. Madame *de Falmouth* eſt-l'unique Exemple d'une Fille d'Honneur bien
„ mariée ſans Dot; & demandez au pauvre imbécille d'Epoux, pour quelle raiſon il l'a priſe, je ſuis perſuadé qu'il n'en ſçait aucune,
„ ſi ce n'eſt qu'elle a les Oreilles grandes & rouges, & le Pied plat. Pour la blonde *Yarborough*, qui paroiſſoit ſi fiere de ſon Etabliſſement, elle eſt Femme, pour tout compter, d'un grand Flandrin, qui, la Semaine
„ d'après ſon Mariage, lui fit prendre Congé
„ de la Ville pour jamais, en Vertu de cinq
„ ou ſix mille Livres de Rente qu'il poſſede
„ ſur les Confins de Cornüaille. Helas! la
„ pauvre *Blake*, je la vis partir il a bien un An,
„ tirée à quatre Chevaux ſi maigres, que je ne
„ crois pas qu'elle ſoit encore à moitié chemin
„ de ſon petit Chateau. Que voulez-vous,
„ toutes les Filles ont la Folie de ſe vouloir
„ marier; &, dès qu'elles ont quelque peu de
„ Charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à ſe
„ montrer à la Cour, pour choiſir leurs Epoux.
„ Mais, quand cela ſeroit, c'eſt la plus ſotte
„ Condition du monde, pour une Perſonne
„ qui a des Sentimens. Croiez-moi, ma chere
„ *Temple*, c'eſt ſi peu de choſe que les Plaiſirs

„ du

„ du Mariage, au prix de ſes Inconvéniens,
„ que je ne ſçai comment on peut s'y réſou-
„ dre. Fuiez-donc un ſi fâcheux Engagement,
„ au lieu de le ſouhaiter. La Jalouſie, jadis
„ inconnue dans ces innocens Climats-ci, de-
„ vient à la mode. Vous en ſçavez des Exem-
„ ples. De quelque brillante Apparence qu'on
„ veuille vous éblouïr, n'allez pas de votre Eſ-
„ clave en faire votre Tiran. Maitreſſe de vo-
„ tre Liberté, vous la ſerez toujours des au-
„ tres. Je vais vous donner des Preuves aſſez
„ récentes de la Perfidie des Hommes pour no-
„ tre Sexe, & de l'Impunité qu'ils trouvent
„ dans tous leurs Attentats contre notre Inno-
„ cence. Le Comte *d'Oxford* devint amoureux
„ d'une Comédienne de la Troupe du Duc,
„ belle, gracieuſe, & qui jouoit dans la per-
„ fection. Le Rôle de *Roxelane*, dans une
„ Piece nouvelle, l'avoit miſſe en Vogue, &
„ le Nom lui en étoit reſté. Cette Créature,
„ pleine de Vertu, de Sageſſe, ou, ſi vous
„ voulez, d'Obſtination, refuſa fiérement les
„ Offres de Service & les Préſens du Comte
„ *d'Oxford*. Cette Réſiſtance irrita ſa Paſſion.
„ Il eut recours aux Invectives, & même aux
„ Charmes; le tout en vain. Il en perdit le
„ Boire & le Manger. Ce n'étoit pas grand
„ choſe pour lui; mais, ſa Paſſion devint ſi
„ violente, qu'il ne jouoit, ni ne fumoit plus.
„ Dans cette Extrémité, l'Amour eut recours
„ à l'Himen. Le Comte *d'Oxford*, Prémier
„ Pair du Roiaume, a bonne mine, comme
„ vous voiez. Il eſt de l'Ordre de la Jarretie-
„ re, qui releve un Air aſſez noble, qu'il a

„ natu-

„ naturellement. Enfin, à le voir, on diroit „ que c'eſt quelque choſe; mais, à l'entendre, „ on voit bien que ce n'eſt rien. Cet Amant „ paſſionné lui fit préſenter une belle Promeſſe „ de Mariage, authentiquement ſignée de ſa „ Main. Elle ne voulut point tâter de cet Ex- „ pédient; mais elle crut qu'elle ne riſquoit „ rien, lors qu'il vint le lendemain, accom- „ pagné d'un Miniſtre & d'un Témoin. Une „ autre Comédienne de ſes Amis ſigna le Con- „ trat, comme pour elle. Le Mariage fut fait „ & parfait de cette ſorte. Vous croiez peut- „ être que la nouvelle Comteſſe n'avoit plus „ qu'à ſe faire préſenter à la Cour, y prendre „ ſon Rang, & arborer les Armes d'Oxford? „ Point du tout. Quand il en fut queſtion, on „ trouva qu'elle n'étoit point mariée; c'eſt-à- „ dire, on trouva que le prétendu Miniſtre „ étoit un Trompette du Milord, & le Té- „ moin, ſon Timbalier. Cet Eccléſiaſtique & „ ce Témoin ne parurent plus, après la Céré- „ monie, & l'on ſoutint à l'autre Témoin, „ que la Sultane *Roxelane* avoit apparemment „ cru ſe marier réellement dans quelques Rôlle „ de Comédie. La pauvre Créature eut beau „ prendre à parti les Loix & la Religion, vio- „ lées auſſi bien qu'elle par cette Supercherie; „ elle eut beau ſe jetter aux pieds du Roi, pour „ en demander Juſtice: elle n'eut qu'à ſe rele- „ ver; trop heureuſe d'avoir une Penſion de „ mille Ecus pour Doüaire, & de reprendre le „ Nom de *Roxelane*, au lieu de celui *d'Oxford*. „ Vous me direz que ce n'étoit qu'une Comé- „ dienne, que tous les Hommes n'ont pas les

„ mê-

„ mêmes Sentimens, & qu'on peut au moins
„ les écouter, quand ils ne font que rendre
„ juſtice au Mérite d'une Perſonne faite com-
„ me vous; mais, ne vous y fiez pas, quoi-
„ que vous ſoiés à même: car, je ſçai que tout
„ le monde ne donne pas dans la Prévention
„ nouvelle où l'on eſt pour la *Jennings*. Le
„ beau *Sidney* vous lorgne; Milord *Rocheſter* ſe
„ plaît à vous entretenir; & le très ſérieux Che-
„ valier *Littleton* ſent dégourdir ſa Gravité na-
„ turelle en faveur de vos Attraits.

„ Pour le prémier, j'avoue qu'il eſt d'une Fi-
„ gure toute propre à ſéduire les Penchans d'u-
„ ne Perſonne de votre Age: mais, quand cet-
„ te Figure ſeroit accompagnée de quelque
„ choſe, comme elle ne l'eſt pas; & qu'il ſon-
„ geroit auſſi ſérieuſement à vous, qu'il veut
„ vous le perſuader, & que vous le méritez;
„ je ne vous conſeillerois pas de ſonger à lui,
„ pour des Raiſons, qu'il ne m'eſt pas permis
„ de vous dire à préſent.

„ Le Chevallier *Littleton* y va ſans doute de
„ bonne-foi; puis qu'il paroit honteux de l'é-
„ tat où vous l'avez mis; & je crois que s'il
„ pouvoit tant faire, que d'oublier les Chime-
„ res, dont il a l'Imagination remplie, ſur ce
„ qu'on appelle vulgairement être Cocu, le
„ bon Homme vous épouſeroit, & vous iriés
„ repréſenter dans ſon petit Gouvernement,
„ où vous paſſeriés gaiément vos jours à tenir
„ les Comptes du Ménage, & à raccommoder
„ ſes Serviettes. Quelle Gloire d'avoir un Ca-
„ ton pour Epoux, dont les Diſcours ſont pleins
„ de Cenſures, & les Cenſures remplies de
„ Travers!

„ Mi-

„ Milord *Rocheſter* eſt ſans contredit l'Hom-
„ me d'Angleterre, qui a le plus d'Eſprit, &
„ le moins d'Honneur. Il n'eſt dangereux que
„ pour notre Sexe; mais, il l'eſt au point, qu'il
„ n'y a pas de Femme, qui l'écoute fois, qui
„ n'en ſoit pour ſa Réputation. C'eſt une bon-
„ ne Fortune, qui ne lui peut échaper de fa-
„ çon ou d'autre, puis qu'il la poſſede dans ſes
„ Ecrits, s'il n'en peut avoir autre choſe; &,
„ dans le Siecle où nous vivons, l'un vaut l'au-
„ tre à l'égard du Public. Cependant, rien
„ n'eſt ſi dangereux que les Inſinuations avec
„ leſquelles il s'empare de l'Eſprit. Il entre
„ dans vos Gouts, dans tous vos Sentimens;
„ &, tandis qu'il ne dit pas un ſeul Mot de ce
„ qu'il penſe, il vous fait croire tout ce qu'il
„ dit. Je m'en vais parier, que de la maniere
„ qu'il vous a parlé, vous l'avez cru le plus
„ honnête-Homme du monde, & plus ſincere.
„ Je ne ſaurois comprendre ce qu'il vous veut,
„ dans les Soins qu'il affecte de vous rendre.
„ Ce n'eſt pas que vous ne ſoiés faite de ma-
„ niere à mériter tous les Empreſſemens du
„ monde; mais, quand il vous auroit tourné
„ la Tête, il ne ſauroit que faire de la plus
„ jolie Créature de la Cour: car, il y a long-
„ tems que ſes Débauches y ont mis ordre,
„ avec le Secours & les Faveurs de toutes les
„ Coureuſes de la Ville. Voiez donc, ma
„ chere *Temple*, ce que c'eſt que cette Habi-
„ tude effroiable de Malignité, qui le poſſede,
„ à la Ruine & la Confuſion de l'Innocence.
„ Un Scélérat, qui n'a des Soins & des Em-
„ preſſemens pour Mademoiſelle *Temple*, que

„ pour

„ pour donner plus de Vraiſemblance aux Ca-
„ lomnies dont il l'a dechirée. Vous me re-
„ gardez avec Etonnement, & ſemblez dou-
„ ter de la Vérité de ce que j'avance; mais,
„ je ne veux pas que vous m'en croiiés. Te-
„ nez, dit-elle, tirant un Papier de ſa Poche.
„ Voiez les Vers qu'il a faits à votre Loüange,
„ tandis qu'il endort votre Crédulité, par des
„ Diſcours flatteurs & de feints Reſpects. „

En diſant cela, la perfide *Hubert* lui fait voir une demi-douzaine de Couplets outrez, que *Rocheſter* avoit faits contre les Filles d'Honneur précédentes. C'étoit la *Price*, qu'il attaquoit principalement par des Traits ſanglants, & l'Anatomie la plus hideuſe de ſa Perſonne, qu'on put imaginer. *Hubert* n'avoit fait que ſubſtituer le Nom de *Temple* à celui de *Price*. Cela s'accordoit avec le Chant & la Meſure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutot entendu chanter ce Couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fut fait pour elle; &, dans le prémier Mouvement de ſa Colere, n'aiant rien plus à cœur, que d'en donner le Démenti ſur le Champ aux Impoſtures du Poëte; *Ah! pour celui-là, ma chere* Hubert, *je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être auſſi belle qu'une autre; mais, pour les Défauts dont parle ce Coquin-là, ma chere* Hubert, *j'ôſe dire que Perſonne n'en eſt plus éloignée. Nous ſommes ſeules; & j'aurois preſque envie de vous en convaincre.* La complaiſante *Hubert* le voulut bien; mais, quoi qu'elle lui mit l'Eſprit en repos, en ſe récriant avec Eloge ſur ce qui réfutoit la Chanſon de *Rocheſter*, la *Temple* penſa ſe deſeſperer

de Rage & d'Etonnement, de ce que le prémier Homme qu'elle eut écouté, non ſeulement ne lui eut pas dit un mot de vrai; mais, qu'il eut la Cruauté de l'accuſer à faux: &, ne trouvant point d'Expreſſion capable de remplir ſon Dépit, & la Violence de ſes Reſſentimens, elle ſe mit à pleurer comme une Folle.

La *Hubert* la conſola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit ſi fort à cœur les Noirceurs d'un Homme, dont on connoiſſoit trop l'Infamie, pour que de telles Impoſtures euſſent lieu; mais, elle lui conſeilla de ne lui plus jamais parler; que c'étoit l'unique Moien de rendre ſes Projets inutiles, & lui fit voir que le Mépris & le Sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces Occaſions, qu'un Eclairciſſement: que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il ſeroit juſtifié; mais, qu'elle étoit perdüe.

Mademoiſelle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces Conſeils. Elle ſavoit qu'un Eclairciſſement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de Quartier pour elle, ſi *Rocheſter* avoit un ſujet ſi juſte de renouveller ſes prémiers Panegyriques pour elle; mais, la Précaution fut vaine. Cette Converſation avoit été entendüe, d'un bout à l'autre, par la Niece de la Gouvernante. Cette Niece avoit la Mémoire du monde la plus fidelle; &, comme elle devoit voir *Rocheſter* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette Converſation, pour n'en perdre pas un ſeul mot, lors qu'elle ſe donneroit l'Honneur d'en faire le Récit à ſon Amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la choſe tourna.

CHA-

CHAPITRE X.

Autres Intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre.

LA Converſation, dont on vient de parler, n'avoit eu de Charmes, que pour Mademoiſelle *Hubert*; &, ſi la jeune *Temple* en avoit trouvé le Commencement divertiſſant, la Fin l'avoit outrée de Colere. A cette Indignation ſuccéda la Curioſité d'apprendre par quelle raiſon, s'il étoit bien vrai que *Sidney* ſongeât à elle, il ne lui ſeroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert*, qui ne lui pouvoit rien refuſer, lui promit cette Confidence, dès qu'elle pourroit s'aſſurer ſur ſa Conduite avec Milord *Rocheſter*. On ne lui demanda que trois jours d'Epreuve, après leſquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle ſouhaitoit ſavoir. *Temple* aſſura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter*, que comme un Monſtre de Perfidie, & jura ſes grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de ſa Vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent ſorties du Cabinet, Miſſe *Sara* ſortit du Bain, où, durant toute cette Converſation, elle avoit penſé tranſir de froid, ſans ôſer s'en plaindre. Cette petite Créature avoit obtenu de la Femme de Chambre de Mademoiſelle *Hubert* de ſe pouvoir un peu décraſſer, à l'inſçu de ſa Maitreſſe; & l'autre y aiant conſenti, je ne ſai comme elles avoient fait, pour remplir d'Eau froide une des Cuves; & la petite *Sara* ne faiſoit que de s'y mettre, lors

qu'elles furent allarmées de l'Arrivée des deux autres. Une Séparation de Vitrages renfermoit l'Endroit du Cabinet où les Cuves étoient placées. Des Rideaux de Taffetas de la Chine, qui ſe tiroient par dedans, ôtoient la Vüe de ceux qui ſe baignoient. La Femme de Chambre de Mademoiſelle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces Rideaux ſur la petite Fille, de fermer la Porte de la Séparation, & d'en ôter la Clef, avant l'Arrivée de ſa Maitreſſe & de Mademoiſelle *Temple*.

Elle s'étoient miſes ſur un Canapé placé le long de cette Séparation, & de Mademoiſelle *Sara*, malgré ſes Allarmes, avoit entendu toute la Converſation, & l'avoit parfaitement retenüe. Comme la Belle ne s'étoit donnée tant de peine, que pour recevoir plus proprement Milord *Rocheſter*, dès qu'elle put ſe ſauver, elle regagna ſon Entreſole, & *Rocheſter* n'aiant pas manqué d'y grimper, à l'heure du Rendez-vous, il fut pleinement inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le Cabinet. Il admira l'Audace de la téméraire *Hubert*, d'ôſer lui faire une Tracaſſerie de cette Nature; mais, quoi qu'il comprit bien que l'Amour & la Jalouſie en étoient cauſe, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut ſavoir s'il étoit vrai qu'il en voulut à Mademoiſelle *Temple*, comme *Hubert* avoit dit; qu'elle en mouroit de Peur. *En pouvez-vous douter*, répondit-il, *puis que cette ſincere Perſonne l'a dit? Mais, vous voiez auſſi que je n'en pourrois profiter, quand la* Temple *le voudroit bien; puis que mes Débauches, & les Coureuſes de la Ville, y ont mis bon Ordre.*

La

La Niece de la Gouvernante ſe mit l'Eſprit en repos ſur cette Réponſe, jugeant que le reſte étoit faux, puis qu'elle pouvoit répondre que cet Article n'étoit pas vrai. Milord *Rocheſter* voulut aller dès ce même Soir chez la Ducheſſe, pour voir quelle Contenance on tiendroit en le voiant, après le beau Portrait, que Mademoiſelle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver auſſi, dans le Deſſein de lui faire une Mine du plus effroiable Dédain qu'elle put imaginer; quoi qu'elle ſe fut miſe tout de ſon mieux. Comme elle s'imaginoit que les Couplets, qu'on lui venoit de chanter, étoient dans la Poche de tout le monde, elle fut embaraſſée de ce que tous ceux qui la rencontroient la coioient peut-être faite comme *Rocheſter* l'avoit dépeinte. Cependant, *Hubert*, qui ne ſe fioit pas trop aux Promeſſes qu'elle avoit faite de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été ſi jolie. Chacun lui en diſoit quelque choſe; mais, à l'Air dont elle recevoit toutes ces Honnêtetez, on la crut Folle. Car, lors qu'on lui parloit de ſa Taille, de ſa Fraicheur, ou de ſes Regards: *Bon!* diſoit-elle, *on ſçait bien que je ne ſuis qu'une Vilaine Bête, tout autrement faite que les autres; que ce qui reluit n'eſt pas Or; & que, ſi j'ai quelque peu de Viſage à recevoir dans les Compagnies, le reſte eſt une Miſere.*

La *Hubert* avoit beau la pouſſer, elle alloit toujours ſon train; & ne ceſſant de ſe dénigrer par Ironie, on ne pouvoit comprendre à qui Diable elle en vouloit. Lors que Milord *Ro-*

cheſter arriva, elle en rougit d'abord, pâlit enſuite, s'ébranla pour aller à lui, ſe retint, tira ſes Gans l'un après l'autre juſques au coude; &, après avoir trois fois ouvert & refermé ſon Evantail avec Violence, elle attendit qu'il la ſalüat à ſon ordinaire, & dès qu'il eut commencé, la Belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le Dos. *Rocheſter* n'en fit que ſourire; &, voulant que ſes Reſſentimens fuſſent encore plus marqués, il fit le tour de ſa Perſonne, & s'étant planté vis à vis d'elle, *Mademoiſelle*, lui dit-il, *rien n'eſt ſi glorieux que de briller comme vous faites, après une auſſi fatigante Journée. Soutenir une Promenade à Cheval, trois bonnes heures durant, & Mademoiſelle* Hubert *au retour, ſans en paroître abbatue: voilà ce qui s'appelle un Tempérament.*

Mademoiſelle *Temple* avoit naturellement le Regard tendre; mais, elle fut tranſportée d'une Colere ſi violente, voiant qu'il avoit encore l'Effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une Grenade allumée dans chaque Oeil, quand elle les tourna ſur lui. *Hubert* la pinça par le Bras, ſur le point que ce Regard alloit être ſoutenu d'un Détachement de Reproches ou d'Invectives.

Il ne les attendit pas; &, remettant pour une autre fois les Remerciemens qu'il devoit à Mademoiſelle *Hubert*, il ſe retira tout doucement. *Hubert*, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fut rien de l'autre Converſation, ne laiſſa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire; mais, *Temple*, prête à ſuffoquer de tout ce qu'elle ſavoit pour le confondre ſans

avoir

avoir pu s'en défaire, fit Veu en elle-même d'en avoir le Cœur net à la prémiere Occaſion, malgré la Parole qu'elle avoit donnée : quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rocheſter avoit un Eſpion fidele auprès de ces Belles. C'étoit la petite Miſſe *Sara*, raccommodée par ſon Conſeil, & le Conſentement de ſa Tante, avec Mademoiſelle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il ſçut par cet Eſpion, que la Femme de Chambre de la *Hubert*, ſoupçonnée de l'avoir écoutée dans le Cabinet, étoit ſortie de ſon Service ; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croioit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les Confitures de Mademoiſelle *Temple*. Quoi que ces Avis fuſſent de peu de Conſéquence, on ne laiſſa pas de loüer la petite Fille de ſon Exactitude ; &, quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le ſouhaitoit.

Rocheſter fut informé par elle que Mademoiſelle *Hubert*, & ſa nouvelle Favorite, devoient ſe promener à neuf heures du ſoir dans le Mail du Parc ; qu'elles devoient changer d'Habits l'une avec l'autre, mettre de grandes Echarpes, & porter des Loups. Elle ajouta que Mademoiſelle *Hubert* s'étoit fort oppoſée à ce Projet ; mais, qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* aiant réſolu d'en paſſer ſa Fantaiſie.

Rocheſter prit ſa Réſolution ſur cet Avis. Il fut chercher *Killegrew*, ſe plaignit à lui du Tour que Mademoiſelle *Hubert* avoit ôſé lui joüer ; lui demanda ſon Aſſiſtance, pour s'en venger, & l'obtint ; &, l'aiant informé de la maniere

qu'il vouloit s'y prendre, & du *Rôlle* qui le regardoit dans cette Avanture, ils ſe rendirent dans l'Allée du Mail.

Bientot y parurent nos Nymphes en Maſcarades. Leurs Tailles étoient peu différentes, & leurs Viſages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs Loups. Il n'y avoit que peu de monde au Parc: &, d'auſſi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas, pour s'en approcher, dans le Deſſein de laver la tête au perfide *Rocheſter*, ſous la Figure d'une autre; quand *Hubert* l'arrêtant, *Où courez-vous donc?* lui dit-elle, *n'auriez-vous point envie d'attaquer de Converſation ces deux Diables, pour vous expoſer à toutes les Impertinences qu'ils ſont capables de vous dire?* Ces Remontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'Avanture; &, tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que *Rocheſter* pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. *Rocheſter* choiſit *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie; mais, *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de ſa Répugnance; & faiſant ſemblant de ſe méprendre à ſes Habits, *Eh! Mademoiſelle* Hubert, lui dit-il, *ne tournez point tant la Tête devers eux. Je ne ſai par quel hazard vous êtes toutes deux ici; mais, je ſai bien que c'eſt fort à propos pour vous, aiant quelques petits Avis à vous donner, comme votre Serviteur & votre Ami.*

Ce Début donna de la Curioſité pour le reſte; & Mademoiſelle *Temple* parut plus diſpoſée à l'écou-

l'écouter. *Killegrew*, voiant que les autres s'étoient insensiblement éloignés, *Au Nom de Dieu*, dit-il, *de quoi vous aviſez-vous de vous déchainer contre Milord* Rocheſter, *que vous connoiſſez pour le plus honnête Homme de la Cour, & que vous donnez cependant pour le plus grand Scélérat à la Perſonne qu'il eſtime & qu'il honore le plus? Que deviendriés-vous, s'il vous plait, s'il ſavoit que vous avez fait accroire à Mademoiſelle* Temple, *que c'eſt ſur elle qu'il a fait certains Couplets de Chanſon, faits, comme vous ſavez auſſi bien que moi, contre la groſſe* Price, *plus d'un An avant qu'il fut queſtion de la belle* Temple? *Ne ſoiés point ſurpriſe que j'en ſache tant; mais, faites un peu d'Attention à ce que je vais vous dire de bonne Amitié. Votre Paſſion, & vos Deſirs pour la jeune* Temple *ne ſont plus ignorez que d'elle; car, de quelque maniere que vous aiés ſurpris ſon Innocence, on lui rend aſſez de juſtice pour croire, qu'elle vous traiteroit comme a fait Madame* de Falmouth, *ſi la pauvre Fille ſavoit ce que vous lui voulez? je vous conſeille donc de ne point pouſſer les choſes plus loin auprès d'une Perſonne trop ſage pour vous le permettre. Je vous conſeille encore de reprendre votre Femme de Chambre, pour ſupprimer le Scandale de ſes Diſcours. Elle dit partout qu'elle eſt groſſe: vous impute le Fait, & vous accuſe de la derniere Ingratitude ſur de ſimples Soupçons. Vous voiez bien que je n'invente point ces ſortes de choſes; mais, afin que vous ne doutiés point que ce ne ſoit de ſa propre Bouche que je les tiens, elle m'a parlé de votre Converſation dans le Cabinet des Bains; des Portraits, que vous y aviés faits*

de tous les Hommes de la Cour; de la Malice artificieuſe dont vous aviés donné les Couplets, ſi peu convenables à la Fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle maniere la pauvre Temple *avoit donné dans le Panneau que vous lui tendiés, pour juſtifier ſes Appas. Mais, ce qu'il pourroit y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long Entretien, c'eſt d'avoir révélé certains Sécrets, que la Ducheſſe ne vous a pas apparemment confiés, pour en faire part à ſes Filles d'Honneur. Songez-y bien, & ne négligez pas de faire quelque Réparation au* Chevalier Littleton, *pour le Ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne ſai ſi c'eſt de votre Femme de Chambre qu'il le tient; mais, je ſai bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il eſt Homme à tenir ſa Parole; car, afin que vous ne vous trompiés pas à cette Mine de Stoïcien, & cette Gravité de Juriſconſulte, je veux bien vous apprendre, que c'eſt le plus emporté de tous les Hommes. Comment, ce ſont des choſes horribles que ces Invectives. Il dit que c'eſt bien à faire à une Coquine comme vous, à dénigrer les honnêtes Gens par Jalouſie; qu'il s'en plaindra, ſi vous continuez; que ſi Son Alteſſe ne lui fait pas Juſtice, il ſe la fera lui-même, & vous donnera de ſon Epée dans le Ventre, quand ce ſeroit entre les Bras de Mademoiſelle* Temple; *qu'il eſt bien ſcandaleux, que toutes les Filles d'Honneur paſſent par vos mains, avant que de pouvoir ſe reconnoître.*

Voilà, Mademoiſelle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous ſavez mieux que moi, ſi ce que je viens de vous dire eſt véritable, & c'eſt à vous à voir quel Uſage il vous plaira de

faire

faire de mes Avis. Mais, ſi j'étois à votre place, je ferois la Paix de Milord Rocheſter *auprès de Mademoiſelle* Temple. *Encore une fois, qu'il ne ſache pas que vous aiés abuſé de l'Innocence de cette Fille, pour noircir la ſienne. N'en éloignez plus un Homme qui l'aime tendrement, & qui, de la Probité dont il eſt, ſe ſeroit bien gardé de jetter les yeux ſur elle, s'il n'avoit eu deſſein de l'épouſer.*

Mademoiſelle *Temple* avoit éxactement tenu ſa Parole, pendant ce Diſcours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'Etonnement & la Confuſion l'avoient ſaiſie.

La *Hubert* & *Rocheſter* la joignirent, encore toute interdite des Merveilles qu'elle venoit d'apprendre: Choſes incroiables, à ſon Avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en éxaminant leurs Circonſtances. Jamais Embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa Tête fut remplie à ce Récit.

Rocheſter & *Killegrew* les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenüe; mais, dès qu'elle eut un peu repris ſes Eſprits, elle regagna St. James à grands pas, ſans répondre à ce que l'autre lui put dire; &, s'étant enfermée dans ſa Chambre, la prémiere choſe qu'elle fit, ce fut d'ôter vitement les Habits de Mademoiſelle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la conſidéroit plus que comme un Monſtre funeſte à l'Innocence du beau-Sexe, de quelque Sexe qu'elle put être. Elle rougiſſoit des Privautez qu'avoit eu auprès d'elle une Créature, dont la Femme de Chambre étoit groſſe,

ſans avoir été dans un autre Service que le ſien. Elle lui renvoia donc toutes ſes Hardes, redemanda les ſiennes, & réſolut de n'avoir plus aucun Commerce avec elle. Mademoiſelle *Hubert*, d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit priſe pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faiſoit prendre, depuis cette Converſation, des Airs ſi ſurprenans; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit reſter la Femme de Chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoier ſes Habits, & voulant la ſurprendre par quelque petite Amitié, avant que d'en venir aux Eclairciſſemens, elle entra tout doucement dans ſa Chambre, comme elle alloit changer de Linge, & l'embraſſa. La *Temple*, ſe trouvant entre ſes Bras, avant que de l'avoir apperçüe, tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à ſon Imagination. Elle crut lui voir les Regards d'un Satire, avec des Empreſſemens encore plus odieux; &, ſe démêlant avec Indignation d'entre ſes Bras, elle ſe mit à faire des Cris effroiables, appellant le Ciel & la Terre à ſon Secours.

Les prémieres, qui vinrent à cette Allarme, furent la Gouvernante & ſa Niece. Il étoit près de Minuit. La *Temple* étoit en Chemiſe, tout effarée, repouſſoit Mademoiſelle *Hubert* avec Horreur, qui ne s'en approchoit, que pour apprendre le ſujet de ſes Tranſports. Dès que la Gouvernante vit cette Scene, elle ſe mit à chanter poüille à la *Hubert*, avec toute l'Eloquence d'une vraie Gouvernante: lui demanda ſi c'étoit pour elle que Son Alteſſe entretenoit

des

des Filles d'Honneur; ſi elle n'avoit point de Honte, de venir juques dans leur Appartement à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles Violences; & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Ducheſſe. Tout cela confirmoit *Temple* dans ſes Erreurs; & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, ſans pouvoir faire entendre raiſon à des Créatures qu'elle croioit toutes folles ou poſſédées. Le lendemain, Miſſe *Sara* ne manqua pas de conter cette Avanture à ſon Amant; lui dit comme les Cris de *Temple* avoient allarmé l'Appartement des Filles, & comme elle & ſa Tante, accourant à ſon Secours, avoient penſé ſurprendre *Hubert* en flagrant Délit.

Deux jours après, l'Avanture, avec pluſieurs Circonſtances, qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faiſoit foi, contant par tout comme la Pudeur de Mademoiſelle *Temple* l'avoit échapé belle, & que Miſſe *Sara*, ſa Niece, n'avoit conſervé ſon Honneur, que parce que les bons Avis de Milord *Rocheſter* l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout Commerce avec une Perſonne ſi dangereuſe. *Temple* ſçut dans la ſuite que les Couplets, qui l'avoient ſi fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le Monde l'en aſſuroit, en concevant une nouvelle Horreur pour *Hubert*, ſur cette Supercherie. Tant de Refroidiſſement, après tant de Familiaritez, fit croire à bien des Gens, que l'Avanture n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit aſſez pour diſgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la Ville; mais,

la Ducheſſe la ſoutint, comme elle avoit déjà fait, traita l'Hiſtoire d'un bout à l'aute de Chimere, ou de Calomnie, gronda *Temple* de ſon impertinente Crédulité, chaſſa la Gouvernante avec la Niece, pour les Impoſtures dont elles ſoutenoient cette Fable, & fit quantité d'Injuſtices, pour rétablir l'Honneur d'*Hubert*, ſans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ſes Raiſons, pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la ſuite.

Mademoiſelle *Temple*, qui ne ceſſoit de s'accuſer d'Injuſtice, au ſujet de Milord *Rocheſter*, & qui, ſur la Parole de *Killegrew*, le croioit l'Homme d'Angleterre de la plus grande Intégrité, ne cherchoit que l'Occaſion de ſe juſtifier dans ſon Eſprit, en lui faiſant quelque ſorte de Réparation pour les Rigueurs qu'elle lui avoit tenües. Ces favorables Diſpoſitions entre les mains d'un Homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croioit ; mais, il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni pour le moins une fois l'An ; car, dès qu'un Mot ſe trouvoit au bout de ſa Langue, ou de ſa Plume, il le lâchoit ſur le Papier, ou dans la Converſation, ſans aucun égard aux Conſéquences. Les Miniſtres, & ſouvent le Maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la prémiere de ſes Diſgraces eut été la derniere.

Ce fut donc dans le tems que *Temple* le cherchoit, pour lui demander pardon de ce que

les

les Noirceurs de Mademoiſelle *Hubert* leur avoient à tous deux couté, que la Cour lui fut interdite pour la troiſieme fois. Il partit ſans avoir vu *Temple*, mena la Gouvernante diſgraciée à ſa Maiſon de Campagne, fit ſon poſſible pour cultiver quelques Diſpoſitions que ſa Niece ſe trouvoit pour Théatre; mais, voiant qu'il n'y réüſſiſſoit pas ſi bien, que dans ſes autres Inſtructions, après l'avoir eüe quelques mois avec Madame ſa Tante à ſa Maiſon de Campagne, il ne laiſſa pas de la faire recevoir dans la Troupe du Roi l'Hyver d'après: & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaiſe Comédienne du Roiaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiſelle *d'Hamilton.* Elle étoit à la Campagne, chez une Parente, dont on parlera dans la ſuite. Un reſte de Tendreſſe pour elle ſubſiſtoit encore dans ſon Cœur, malgré l'Abſence, & ce qu'il avoit promis au Chevalier *de Grammont* en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant ſon Abſence; mais, il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine, qui méritât ſon Attention. Mademoiſelle *Bointon* s'aviſa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une Figure mince & déſicate, à laquelle un aſſez beau Teint & de gros Yeux immobiles donnoient quelque Air de Beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languiſſante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois Foibleſſes par jour. La prémiere fois que *Talbot* jetta les yeux ſur elle, une de ſes Foibleſſes la prit. On

lui

lui fit entendre qu'elle s'évanouiſſoit à ſon Intention. Il le crut, s'empreſſa pour la ſecourir; &, depuis cet Accident, il ſe donna quelques Airs attendris auprès d'elle, plutot pour lui ſauver la Vie, que pour lui marquer de la Tendreſſe. Ces Airs furent bien reçus; car, elle en avoit véritablement été frappée d'abord. Cependant, elle laiſſoit aſſez voir qu'elle étoit prête à commettre la Délicateſſe d'une Compléxion comme la ſienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir ſa Femme; &, peut-être l'eût-elle été dès lors, comme elle la fut après, ſi les Charmes de la belle *Jennings* ne s'y fuſſent oppoſez.

Je ne ſai par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ſes yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa Conduite, ſon Eſprit, & ſa Vivacité; lui furent également vantez. Il le crut ſur la Foi publique. Il trouva quelque choſe d'aſſez rare, de voir la Diſcrétion & la Vivacité ſi bien d'Accord à cet Age, principalement au milieu d'une Cour toute galante; mais, il trouva tout ce qu'on avoit dit des Agrémens de ſa Perſonne beaucoup au deſſous de la Vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guere à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fut dans la Vraiſemblance, & Mademoiſelle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, ſans trop ſe flater. *Talbot* avoit du Brillant, un bel Extérieur, beaucoup de Nobleſſe, pour ne pas dire de Faſte, dans ſes Manieres. La Faveur du Duc, qui ſe diſtinguoit aſſez, relevoit tout cela; mais, le plus eſſen-

eſſentiel de ſon Mérite pour elle étoient quarante mille Livres de Rente, indépendamment des Bien-faits de ſon Maitre. Toutes ces Qualitez étoient du Reſſort des Maximes & Régles qu'elle s'étoit propoſées de ſuivre en fait d'Amans. Ainſi, quoi qu'il ne vit pas ſes Penchans entiérement déclarez, du moins il eut la Gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient préſentez avant lui.

Perſonne ne ſe mit en tête de traverſer ſon Bonheur; & Mademoiſelle *Jennings*, voiant que la Ducheſſe approuvoit les Deſſeins de *Talbot*, après s'être bien conſultée, ſentit qu'en l'épouſant ſans Répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour ſon Service, & que ſa Raiſon lui étoit plus favorable que ſon Cœur.

Talbot, trop heureux d'une Préférence, que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point ſi c'étoit à ſon Cœur, ou bien à ſa Raiſon, qu'il en étoit redevable, & ne ſongea qu'à preſſer l'Accompliſſement de ſon Bonheur. On eut juré qu'il y touchoit; mais, l'Amour ne ſeroit plus Amour, s'il ne ſe plaiſoit à reculer les Félicitez, ou bien à renverſer les Fortunes de ſon Empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la Perſonne, à la Converſation, ni à la Sageſſe de Mademoiſelle *Jennings*, fut un peu touché d'une nouvelle Connoiſſance qu'elle venoit de faire; &, s'étant mêlé de lui donner quelques petits Avis ſur ce Sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, Fille d'Honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit miſe, au ſortir de chez

la Ducheſſe, ſous la Protection de Madame *de Caſtelmaine*. Elle avoit l'Eſprit fort amuſant. Sa Complaiſance convenoit à toutes ſortes d'Humeurs, & la ſienne avoit un fond de Gaieté, qui rejouïſſoit partout. Elle avoit fait connoiſſance avec *Jennings*, avant *Talbot*. Comme elle ſavoit toutes les Intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mademoiſelle *Jennings*, & les ſiennes, tout auſſi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée ; car, quoi qu'elle ne voulut rien éprouver de l'Amour qu'à bonnes Enſeignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces Récits comme tout cela ſe paſſoit. Ainſi, ne ſe laſſant point de l'entendre, elle étoit ravie, quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'apperçut du Gout extrême qu'elle avoit pour cette Fille, ne jugea pas que la Réputation qu'elle avoit dans le Monde, fut avantageuſe à celle de ſa Maitreſſe, principalement dans un Commerce intime. C'eſt pourquoi, le prenant ſur un Ton de Tuteur, plutot que ſur celui d'Amant, il s'ingéra de la gronder ſur la mauvaiſe Compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance, quand elle ſe le mettoit en tête ; &, comme elle aimoit beaucoup mieux la Converſation de *Price*, que celle de *Talbot*, elle prit la Liberté de lui dire qu'*il ſe mêlât de ſes Affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande, que pour lui donner des Leçons ſur ſa Conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner*. Il s'offença d'une Sortie, qu'on lui faiſoit ſi mal-à-propos, dans les Termes où ils en étoient ; &, la quittant plus bruſque-

quement qu'il ne convenoit aux Reſpects d'un Homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier; mais, il n'en fut pas bon marchand. Il ſe laſſa de ce Perſonnage, quand il vit qu'il ne ſervoit de rien, & prit celui d'Amant humilié, qui lui ſervit auſſi peu. Son Repentir, ni ſes Soumiſſions, ne le ramenérent pas; & la petite Mutine boudoit encore, lors que *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un An qu'il triomphoit des Foibleſſes de la *Caſtelmaine*; & plus de deux que le Roi s'ennuioit de ſes Triomphes. Son Oncle s'en étoit apperçu des prémiers, & l'avoit obligé de s'abſenter de la Cour pour quelque tems, ſur le point qu'on alloit lui en envoier les Ordres; car, quoi que Sa Majeſté n'eut plus que de certains Egards pour Madame *de Caſtelmaine*, il ne trouva pas bon qu'une Princeſſe, qu'il avoit honnorée d'une Diſtinction publique, & qui ſe trouvoit encore couchée ſur l'État de ſes Dépenſes pour d'aſſez gros Articles, parut attachée au Char du plus Ridicule Vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu pluſieurs Démêlez avec la Belle ſur ce ſujet; mais, toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces Démêlez, que lui conſeillant de faire plutot des Graces à *Jacob Hall* * pour quelque choſe, que de mettre ſon Argent à *Germain* pour rien; puis qu'il lui ſeroit encore plus glorieux de paſſer pour la Maitreſſe du prémier, que pour la très humble Servante de l'autre: la *Caſtelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette Raillerie. L'impétuoſité de ſon Tempérament s'al-

* *Danſeur de Corde.*

s'alluma comme un Eclair. Elle lui dit que *c'étoit bien à lui, qu'il appartenoit de faire de tels Reproches à la Femme d'Angleterre qui les méritoit le moins; qu'il ne ceſſoit de lui faire de ces Querelles injuſtes, depuis que la Baſſeſſe de ſes Penchans s'étoit déclarée; qu'il ne falloit pour un Gout comme le ſien, que des Oiſons bridez, tels que la* Stwart, *la* Wels, *& cette petite Gueuſe de Comedienne, qu'il leur avoit depuis quelque tems aſſociée.* Les Larmes de Fureur ſe mêloient ordinairement à ces Orages, enſuite de quoi reprenant le Rolle de *Médée*, la Scene ſe fermoit en le menaçant de mettre ſes Enfans en Capilotade, & ſon Palais en Feu. Comment faire avec une Furie déchainée, qui, toute belle qu'elle fut, reſſembloit bien moins à *Médée* qu'à ſes Dragons, quand elle étoit dans ſes Tranſports?

Le bon Prince aimoit la Paix; &, comme il ne ſe commettoit guere à ces Occaſions, qu'il ne lui en coutât quelque choſe pour l'avoir, il falut faire de grans Frais pour ce dernier Accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun ſe plaignoit de ſon côté, le Chevalier *de Grammont*, du conſentement des deux Parties, fut Médiateur du Traité. Les Griefs & les Prétentions lui furent repréſentés de part & d'autre; &, ce qu'il y a de rare, il trouva le moien de les contenter tous deux. Voici les Articles d'Accommodement, qu'ils acceptérent: ſçavoir,

Que Madame de Caſtelmaine *abandonneroit* Germain; *que pour Preuve de ſa Diſgrace, elle conſentiroit qu'on l'envoiât faire un Tour à la Cam-*

Campagne; qu'elle ne feroit plus de Railleries au ſujet de Wels, *ni de Vacarmes ſur celui de la* Stwart; *ſans que le Roi fut tenu de rien changer en ſa Conduite pour elle: Que moiennant ces Condeſcendances, il lui donneroit inceſſamment le Titre de* Ducheſſe, *avec tous ſes Honneurs, tous ſes Privileges, & une Augmentation d'Appointemens, pour en ſoutenir la Dignité.*

Dès que cette Paix fut publiée, les Cenſeurs, car il y en a toujours ſur les Conventions de l'Etat, prétendirent que le Médiateur du Traité, joüant tous les jours avec Madame *de Caſtelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuié ce dernier Article en ſa faveur.

Quelques jours après, aiant pris le Titre de Ducheſſe *de Cléveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une Maiſon de Campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours; & le Chevalier *de Grammont*, en aiant obtenu la Permiſſion du Roi, l'avoit porté au bon-Homme *St. Albans*. C'étoit lui porter la Vie; mais, il eut beau l'envoier à ſon Neveu, ce fut inutilement. Car, ſoit qu'il voulut faire déplorer ſon Abſence aux Beautez de Londres, & les faire crier contre l'Injuſtice du Siecle & la Tyrannie du Prince; il reſta plus de ſix mois à la Campagne, faiſant du petit Philoſophe aux yeux des Chaſſeurs du Voiſinage, qui le regardoient comme un Exemple fameux des Revers de la Fortune. Cela lui parut ſi beau, qu'il y ſeroit reſté bien plus longtems, s'il n'eut entendu parler de Mademoiſelle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ſes charmes: perſuadé qu'il

qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de ſa Réſiſtance & de ſa Fierté: ce fut cette Fierté, qui lui parut digne de ſa colere; &, quittant ſon Exil, pour la ſubjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot*, raiſonnablement amoureux, étoit brouillé, ſelon lui, ſi peu raiſonnablement avec Mademoiſelle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un Héros en Amour. La *Price*, en lui contant les Avantures de Madame de *Cléveland*, en avoit ſouvent fait mention, ſans rien diminuer de la Foibleſſe dont la Renommée vouloit que ce Héros ſe portât dans les Rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eut la derniere curioſité de voir un Homme, dont la Perſonne entiere ne devoit être qu'un Trophée mouvant des Faveurs & des Libertez du beau Sexe.

Germain étoit donc venu ſatisfaire cette Curioſité par ſa Préſence; &, quoi qu'on trouvât ſon Brillant un peu rouillé du Séjour de la Campagne, que ſa Tête parut plus groſſe, & ſes Jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite Tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de ſi parfait: &, cédant à ſa Deſtinée, la Belle s'en laiſſa coëffer, encore moins raiſonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque Etonnement; car, on attendoit quelque choſe de la Délicateſſe d'une Perſonne juſqu'alors aſſez difficile.

Germain ne fut point ſurpris de cette Conquête, quoi qu'il y fut aſſez ſenſible; car, ſon Cœur y prit bientot autant de part que ſa Va-

nité.

nité. *Talbot*, qui vit avec Etonnement la Rapidité de cette Conquête & la Honte de ſa Défaite, en penſa créver de Dépit & de Jalouſie; mais, il crut qu'il étoit plus honorable d'en créver, que de marquer inutilement l'un ou l'autre: &, & s'étant paré d'une feinte Indifférence, il ſe mit à l'écart, pour voir quelle fin auroit un Entêtement, qui commençoit de cet Air.

Cependant, *Germain* joüiſſoit tranquillement du Plaiſir de voir les Penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire Créature d'Angleterre déclarez pour lui. La Ducheſſe, qui l'avoit priſe ſous ſa Protection, depuis qu'elle avoit refuſé de ſe mettre ſous celle du Duc, ſonda les Intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des Aſſurances que lui donnoit un Homme, dont la Probité ſurpaſſoit de beaucoup le Mérite en Amour. Il laiſſa donc voir à toute la Cour qu'il vouloit bien l'épouſer, quoi qu'il ne voulut pas la preſſer ſur la Concluſion. Tout le Monde faiſoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la Terreur des Maris; & Fleau des Amans. La Cour étoit dans l'Attente de ce Miracle; & la petite *Jennings* dans celle d'un Etabliſſement heureux & prochain: mais, il faut toujours compter avec la Fortune, avant que de compter ſur la Certitude des Félicitez.

Le Roi n'avoit pas accoutumé de laiſſer ſi long-tems Mylord *Rocheſter* en Exil. Il s'en ennuia; &, trouvant mauvais qu'on l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plut à Sa Majeſté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu

milieu de ce qu'on appelle la Cité, Quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands, où la Politeſſe, à la vérité, ne régne pas tant qu'à la Cour; mais, où les Plaiſirs, le Luxe, & l'Abondance, regnent avec moins d'Agitations, & plus de Bonne-Foi. Son Deſſein, au commencement, n'étoit que de ſe faire initier aux Miſtéres de ces Habitans fortunez; c'eſt-à-dire, en changeant de Nom & d'Habits, d'être admis à leurs Feſtins, à leur Commerces de Plaiſirs: &, ſuivant les Occaſions, à ceux de Meſdames leurs Epouſes. Comme ſon Eſprit étoit de la portée de tous les Eſprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'inſinua dans l'Epaiſſeur de celui des opulens Echevins, & dans la Délicateſſe de celui de leurs tendres & très magnifiques Moitiés. Il étoit de toutes les Parties & de toutes les Aſſemblées; &, tandis qu'il déclamoit, avec les Maris, contre les Fautes & les Foibleſſes du Gouvernement, il aidoit à leurs Femmes à chanter pouille aux Vices des Dames de la Cour, & à ſe révolter contre les Maitreſſes du Roi. Il diſoit, avec elles, *que c'étoit pour la Charge du pauvre Peuple, que ce maudit Uſage étoit introduit; que les Beautez de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville; & que cependant un honnête Mari trouvoit dans leur Quartier que c'étoit bien aſſez d'une Femme:* enſuite dequoi, renchériſſant ſur tous leurs Murmures, il diſoit qu'il *ne comprenoit pas que le Feu du Ciel ne fut déjà tombé ſur White-Hall, vu qu'on y ſouffroit des Garnemens comme* Rocheſter, Killegrew, & Sidney, *qui ſoutenoient que tous les Maris de Londres étoient*

étoient Cocus, & leurs Femmes fardées. Cela l'avoit rendu ſi cher & ſi deſiré dans toutes leurs Cotteries, qu'il ſe laſſa de l'Empiffrerie des Feſtins, & de l'Empreſſement des Marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du Quartier de la Cour, il s'enfonça dans les Retraites les plus reculées de la Cité; & ce fut là, que changeant encore d'Habits & de Nom, pour un nouveau Perſonnage, il fit ſous main courrir des Billets, portant qu'*il étoit arrivé depuis quelques jours un Médecin Allemand, farci de Secrets merveilleux & de Remédes infaillibles.* Les Secrets étoient de lire dans le Paſſé, comme de prédire l'Avenir, par le Secours de l'Aſtrologie. La Vertu des Remédes conſiſtoit principalement à ſoulager en peu de tems les pauvres Filles de tous les Maux & de tous Accidens où elles pouvoient être tombées, ſoit par trop de Charité pour le Prochain, ſoit par trop de complaiſance pour elles-mêmes.

Ses prémieres Pratiques ne s'étendant que ſur le Voiſinage, ne furent pas fort conſidérables; mais, ſa Réputation s'étant bientot répandue juſqu'à l'autre bout de la Ville, bientot arrivérent les Soubrettes de Cour, & les Femmes de Chambre de Qualité, qui, ſur les Merveilles qu'elles publioient du Médecin Allemand, furent ſuivies de quelques-unes de leurs Maitreſſes.

Parmi les Ouvrages d'Eſprit peu ſérieux, jamais il n'y en eut de ſi agréables, & de ſi remplis de Feu, que ceux de Mylord *Rocheſter*; &, de tous ſes Ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertiſſant eſt un Détail de toutes les Fortunes & des différentes Avantures qui lui

paſſérent par les mains, pendant qu'il profeſſoit la Médecine & l'Aſtrologie dans les Faux-Bourgs de Londres.

La belle *Jennings* penſa bien être placée dans ce Recueil ; mais, l'Avanture qui la ſauva, n'empêcha pas qu'on n'apprit dans la ſuite le Deſſein qu'elle avoit eu de rendre Viſite au Diſeur de bonne Avanture.

Les prémieres Femmes de Chambre, qui l'avoient conſulté, n'étoient autres que celles des Filles-d'Honneur. Elles avoient grand nombre de Queſtions à faire, & quelques Doutes à propoſer, tant ſur leur compte, que ſur celui de leurs Maitreſſes. Elles eurent beau ſe déguiſer, il en reconnut quelques-unes, comme, par éxemple, celle de la *Temple*, de la *Price*, & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chaſſée. Ces Créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de Fraieur. Celle de Mademoiſelle *Temple* jura qu'il l'avoit aſſurée qu'elle auroit la petite Verolle, & ſa Maitreſſe l'autre, dans deux mois au plus tard, ſi ſa dite Maitreſſe ne ſe donnoit de garde d'un Homme habillé en Femme. La Soubrette de la *Price* aſſura, que ſans la connoitre, n'aiant fait que lui regarder dans la Main, il lui avoit d'abord dit, que ſelon le Cours des Etoiles, il falloit qu'elle fut au Service de quelque bonne Perſonne, qui n'avoit d'autre Défaut que celui d'aimer le Vin & les Hommes. Chacune enfin, frappée de quelque choſe de particulier touchant leurs Affaires, en avoit allarmées, ou diverties, leurs Maitreſſes, n'aiant pas manqué, ſelon la coutume, d'ajouter à la Vérité, pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

Price

Price en entretenoit un jour ſa nouvelle Amie, & le Diable tenta ſur le champ ſa nouvelle Amie, d'aller en perſonne voir ce que c'étoit que ce nouveau Magicien. L'Entrepriſe étoit des plus étourdies; mais, elle l'étoit moins que la petite *Jennings*, qui croioit qu'on pouvoit ſe mocquer des Apparences, pourvu qu'on fut innocente dans le fond. *Price* étoit étoit la Complaiſance même: &, cette belle Réſolution priſe, on ne ſongea plus qu'aux moiens de l'éxécuter.

Jennings étoit très difficile à déguiſer, à cauſe de ſon Eclat extrême, & de quelque choſe de ſingulier dans ſon Air & ſes Manieres. Cependant, après avoir bien révé, ce qu'elles imaginérent de mieux fut de s'habiller comme les Filles qui vendent des Oranges aux Comédies, & dans les Promenades publiques. Cela fut bientot fait. La *Price* ſe traveſtit à peu près de même. Elles prirent chacune un Panier d'Oranges; &, s'étant embarquées dans un Fiacre, elles s'abandonnérent à la Fortune, ſans autre Eſcorte, que celle du Caprice & de l'Indiſcrétion.

La Ducheſſe étoit à la Comédie, avec ſa Seur: Mademoiſelle *Jennings* s'en étoit diſpenſée ſur une feinte Indiſpoſition. Elle nageoit dans la Joie, voiant ces heureux commencemens de leur Avanture; car, elles s'étoient déguiſées, avoient traverſé le Parc, & pris leur Fiacre à la Porte de White-Hall, ſans aucun obſtacle. Elles s'en félicitoient réciproquement; & la *Price* aiant bien auguré de l'iſſue de leur Entrepriſe par un Début ſi fortuné, s'aviſa de demander à ſa Compagne ce qu'elles alloient

faire chez le Sorcier, & ce qu'elles avoient à lui propoſer.

Mademoiſelle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la Curioſité plutot qu'autre choſe, qui l'y menoit; qu'elle étoit pourtant réſolue de lui demander, ſans nommer perſonne, par quel hazard un Homme, amoureux d'une jeune Perſonne aſſez jolie, ne ſe preſſoit pas de l'épouſer; puis que cela devoit être aſſez divertiſſant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit, en riant, que ſans aller au Devin, rien n'étoit plus aiſé que d'expliquer cette Enigme, lui aiant déjà dit quelque choſe dans le Journal des Actions de Madame *de Cléveland.*

A cet Endroit de la Converſation, elles ſe trouvérent aſſez près de la Comédie. La *Price*, après un moment de Réfléxion, lui dit, que puis que la Fortune les favoriſoit, il s'offroit une belle Action à leur Courage, qui étoit d'aller vendre leurs Oranges juſque dans la Salle de la Comédie, à la Barbe de la Ducheſſe & de toute la Cour. La Propoſition ſe trouvant digne des Sentimens de l'une, & de la Vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, paiérent leur Fiacre; &, ſe coulant le long d'une infinité de Caroſſes, elles gagnérent à grande peine la Porte de la Comédie. *Sidney*, plus beau que le bel *Adonis*, & plus paré qu'à ſon ordinaire, y deſcendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il ſe donnoit un coup de Peigne; mais, il étoit rrop occupé de lui-même, pour ſonger à elle, & paſſa, ſans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le ſecond qui débarqua. La belle *Jennings*, un peu raſſurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança

vança vers lui, lui préſentant ſon Panier, tandis que la *Price*, plus faite au Langage, lui diſoit d'acheter ſes belles Oranges. *Pas pour le préſent*, dit-il, en les regardant avec Attention; *mais ſi tu venx demain au matin m'amener cette petite Fille, cela te vaudra toutes les Oranges des Boutiques:* &, tandis qu'il tenoit ce Diſcours à l'une, il tenoit la Main ſous le Menton à l'autre, en viſitant quelque peu ſa Gorge. Ces familiaritez faiſant oublier à la petite *Jennings* le Perſonnage qu'elle repréſentoit, après l'avoir repouſſé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec Indignation, qu'*il étoit bien inſolent d'ôſer . . . . . Ha, ha!* dit-il; *voici, ma foi, qui eſt nouveau! une petite P...., qui, pour faire valoir ſa Marchandiſe, fait la Prétieuſe; & prétend avoir des Sentimens!*

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un Lieu ſi dangereux; &, l'aiant priſe ſous le Bras, elle l'emmena toute émue encore de l'Inſulte qu'on venoit de faire à ſa Fierté.

Mademoiſelle *Jennings* ne voulant plus vendre des Oranges à ce Prix, fut tentée de s'en retourner, ſans mettre fin à l'autre Avanture; mais, *Price* lui mettant devant les yeux la Honte de tant de Foibleſſe, après tant de Valeur, elle conſentit à voir vitement l'Aſtrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un Billet d'Adreſſe; mais, il n'en fut pas beſoin; le Cocher qu'elles venoient de prendre leur dit qu'il ſavoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lors que la Fortune s'aviſa de leur tourner le Dos.

Broncard avoit diné par hazard chez un Marchand de ces Quartiers; &, juſtement comme il en ſortoit, elles firent arrêter leur Fiacre. C'étoit vis à vis de lui. Deux Vendeuſes d'Oranges en Caroſſe, dont l'une paroiſſoit avoir un fort joli Viſage, lui donnérent de l'Attention. Il étoit volontiers curieux de ces ſortes d'Objets.

C'étoit l'Homme de la Cour, qui, avec le moins d'Eſtime pour le beau Sexe, avoit le moins de Miſéricorde pour ſa Réputation. Il n'étoit point jeune. Sa Figure étoit deſagréable; cependant, avec beaucoup d'Eſprit, il avoit un Penchant infini pour les Femmes. Il ſe rendoit juſtice ſur ſon Mérite; &, perſuadé qu'il ne pouvoit réüſſir qu'après de celles qui voudroient de ſon Argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite Maiſon de Campagne, toujours meublée de quelques Griſettes. Du reſte, fort Homme-de-bien, & le prémier Joüeur d'Echets du Roiaume.

Price, allarmée de l'Attention dont les éxaminoit l'Ennemi le plus dangereux qu'elles puſſent rencontrer, détourna la Tête, dit à ſa Compagne d'en faire autant, & au Fiacre d'avancer. *Broncard* les ſuivit à pied, ſans qu'elles s'en fuſſent apperçu, & le Carroſſe étant arrêté vint ou trente pas plus loin, elles en ſortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le Jugement qu'auroit fait un Homme moins téméraire dans ſes Préjugés. Il ne douta pas que Mademoiſelle *Jennings* ne fut une jeune Créature, qui cherchoit Fortune, & que *Price* ne fut ſa Femme d'Affaire. Il avoit été ſurpris de

les

les voir beaucoup mieux chauſſées qu'il n'appartenoit à leur Etat, & que la petite Orangere, en ſortant d'un Carroſſe fort haut, eut montré la plus jolie Jambe qu'on put voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ſes Deſſeins; il réſolut de l'acquérir à quelque prix que ce fut, pour la mettre dans ſon Serrail.

Il les aborda, comme elles donnoient leurs Paniers en garde au Cocher, avec ordre de les attendre juſtement dans cet endroit. *Broncard* ſe mit d'abord entre elles: &, dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues; mais, ſans faire Attention à leur Surpriſe, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant la Bourſe de l'autre, il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le Viſage de l'autre côté, ſans lui répondre, ni le regarder. Comme cette Action ne lui parut pas naturelle, il la regarda ſous le Nez, malgré qu'elle en eut. Il en fit autant à l'autre; &, les aiant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire ſemblant.

Le vieux Renard ſe poſſédoit à merveille dans ces Occaſions; &, & les aiant encore un peu tourmentées, pour leur ôter tout ſoupçon, il les quitta, diſant à *Price* qu'*elle étoit bien ſotte de refuſer ſes Offres, & que la petite Créature ne gagneroit peut-être pas d'un An ce qu'il ne tenoit qu'à elle de gagner dans un jour; que les tems étoient bien changés depuis que les Filles d'Honneur de la Reine & de la Ducheſſe couroient ſur le Marché des pauvres Avanturieres de la Ville.* Il regagna ſon Carroſſe, en diſant cela, tandis qu'elles ſe cachoient le Nez, en loüant Dieu de bon cœur, de ce qu'il leur avoit fait

la Grace de ſortir de ce Danger, ſans être découvertes.

Broncard, de ſon côté, qui n'eut pas pris mille belles Guinées de cette Rencontre, louoit le Seigneur, de ce qu'elles n'étoient pas aſſez allarmées, pour rompre leur Deſſein ; car, il ne doutoit pas que Mademoiſelle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne Fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une Découverte, qui ne leur auroit d'abord donné que de la Confuſion.

C'eſt pourquoi, bien que *Germain* fut le meilleur de ſes Amis, il ſentoit une Joie ſecrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fut Cocu devant que d'être marié. La Crainte, qu'il eut de le ſauver de cette Avanture, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les Précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient eſſuié ces Allarmes, leur Cocher s'étoit pris de Paroles avec certains Galopins de la Rue, aſſemblés autour du Carroſſe pour en eſcamoter les Oranges. Des Paroles on vint aux Coups. Elles virent le commencement du Combat, lors qu'après avoir abandonné le Projet de voir le Diſeur de bonne Avanture, elles étoient revenues pour ſe mettre en Carroſſe. Leur Cocher avoit de l'Honneur, & ce fut à grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs Oranges à la Populace, pour ſe tirer d'Affaire. S'étant donc rembarquées, après mille Fraieurs, & après avoir entendu quelques Paroles libres, qui s'étoient diſtinctement prononcées pendant le Combat, les Belles regagnérent le Palais de St. ames, faiſant Veu de ne plus aller chez les

De-

Devins au travers des Fraieurs & des Allarmes qu'elles venoient d'eſſuier.

Brontard, qui, ſelon le peu d'Eſtime qu'il avoit pour la Sageſſe du beau Sexe, auroit mis ſa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette Expédition comme elle y étoit allée, ne laiſſa pas d'en garder religieuſement le Secret, parce qu'il vouloit abſolument, que le bienheureux *Germain* épouſât une petite Coureuſe de bonnes Fortunes, qui ſe donnoit pour le Modele de la Sageſſe; afin qu'il put, dès le lendemain de ſon Mariage, lui faire Compliment ſur la Créature qu'il avoit épouſée. Mais, il ne plut pas au Ciel de lui donner ce Plaiſir, comme nous verrons dans la ſuite.

Mademoiſelle *d'Hamilton* étoit à la Campagne chez une de ſes Parentes, comme on a dit. Le Chevalier *de Grammont* avoit beaucoup ſouffert pendant cette petite Abſence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une Viſite ſur quelque Prétexte que ce put être. Le Jeu, toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit Secours dans l'Extremité de ſon Impatience.

Mademoiſelle *d'Hamilton* revint enfin. Madame *Whittnell* voulut la ramener, par Politeſſe, en apparence. La Cérémonie, partout emploiée juſqu'à outrance, eſt le Cheval de Bataille de la Nobleſſe Campagnarde. Cette Civilité n'étoit pourtant que le Prétexte, dont on ſe ſervoit, pour faire conſentir un Mari quelque peu bizarre, au Voiage de Madame ſa Femme. Peut-être ſe fut-il donné lui-même l'Honneur de conduire Mademoiſelle *d'Ha-*

milton juſques à Londres, s'il n'eut été occupé de certaines Remarques ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, auxquelles il travailloit depuis longtems. On n'eut garde de le détourner de ce Travail. Madame *Whittnell* n'y auroit pas trouvé ſon compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une Beauté toute Angloiſe, pétrie de Lis & de Roſes, de Neige & de Lait, quant aux couleurs; faite de Cire, à l'égard des Bras, des Mains, de la Gorge, & des Pieds: mais, tout cela ſans Ame & ſans Air. Son Viſage étoit des plus mignons, mais, c'étoit toujours le même Viſage: on eut dit qu'elle le tiroit le matin d'un Etui, pour l'y remettre en ſe couchant; ſans s'en être ſervi durant la Journée. Que voulez-vous, la Nature en avoit fait une Poupée, dès ſon Enfance; & Poupée juſqu'à la Mort reſta la blanche *Whittnell.* Son Mari, Monſieur *de Whittnell*, avoit étudié pour être d'Egliſe: mais, ſon Frere ainé s'étant laiſſé mourir, dans le tems que celui-ci finiſſoit ſes Etudes; au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiſelle *Beddingfield*, dont nous parlerons, pour Femme.

Il n'étoit pas mal fait; mais, il avoit un Air ſpéculatif & ſérieux, fort propre à donner des Vapeurs. Du reſte, elle pouvoit ſe vanter d'avoir un des grands Théologiens du Roiaume pour Epoux. Il étoit tous les jours collé ſur les Livres, ſe couchoit de bonne heure, pour ſe lever matin. Sa Femme le trouvoit ronflant, quand elle ſe mettoit au Lit; &, quand il le quittoit, il la laiſſoit profondément

en-

endormie. Sa Converſation eut été vive, pendant le Repas, ſi Madame *Whittnell* eut poſſédé comme lui le Docteur Angélique, ou qu'elle eut aimé la Diſpute; mais, n'étant curieuſe ni de l'un, ni de l'autre, le Silence régnoit à leur Table, comme à celle d'un Réfectoire.

Elle avoit ſouvent témoigné l'extrême Deſir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres; mais, quoi qu'ils en fuſſent à la plus petite Journée du monde, jamais elle n'avoit pu ſatisfaire cette Envie; &, ce n'étoit donc pas ſans raiſon, qu'elle s'ennuioit de la Vie qu'on lui faiſoit mener à Pékam. L'Oiſiveté d'un ſi triſte Lieu par ſa Situation lui parut inſupportable; &, comme elle avoit la Folie de croire, comme beaucoup d'autres Femmes, que la Stérilité leur eſt une eſpece de Reproche, elle étoit aſſez ſcandaliſée de voir qu'on l'en pouvoit ſoupçonner; car, elle étoit perſuadée, que quoique le Ciel lui refuſât des Enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, ſi c'étoit la Volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques Réfléxions, & quelques Raiſonnemens ſur ces Réfléxions : comme, par éxemple, que puis que ſon Epoux aimoit mieux vaquer à ſes Etudes qu'aux Devoirs du Ménage, feuilleter de vieux Livres que de jeunes Appas, & ſonger à ſes Amuſemens, plutot qu'à ceux de ſa Femme, il lui ſeroit permis d'écouter quelque Amant néceſſiteux, par Charité réciproque, ſauf à faire les choſes à telle fin que de raiſon, & diriger ſes Intentions de maniere que le Malin Eſprit n'eut que voir dans cette Affaire. Monſieur *Whittnell*, Partiſan zêlé de la Doctrine des Caſuiſtes, n'eut peut-être

pas approuvé ces Déciſions; mais, il n'en fut pas conſulté.

Le Malheur étoit, que dans le ſolitaire Pékam, non plus que dans ſes ſtériles Environs, rien ne s'offroit pour les Deſſeins, ni pour les Secours de la pauvre *Whittnell*. Elle y ſéchoit ſur pied; & ce fut de peur d'y mourir de Solitude ou d'Inanition, qu'elle eut recours à la Pitié de Mademoiſelle *d'Hamilton*.

Elles avoient fait connoiſſance à Paris, où *Whittnell* l'avoit menée ſix mois après ſon Mariage, pour acheter des Livres. Mademoiſelle *d'Hamilton*, qui l'avoit fort plainte dès lors, voulut bien paſſer quelque tems à la Campagne avec elle, dans l'Eſperance de la tirer de Captivité par cette Viſite; & le Projet avoit réüſſi.

Le Chevalier *de Grammont*, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté ſur les Ailes de l'Amour & de l'Impatience, avoit obtenu de *George Hamilton* d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'Equipage où ils ſe mirent pour cette galante Cérémonie, étoit digne de ſa Magnificence. On peut croire auſſi, que dans une telle occaſion, ſa Perſonne n'étoit pas négligée. Cependant, malgré ſon Impatience, il ne laiſſa pas de modérer l'Ardeur du Cocher, de peur d'Accident; la Prudence lui paroiſſant préférable aux Empreſſemens ſur la Route. Les Dames parurent enfin, & Mademoiſelle *d'Hamilton* lui paroiſſant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eut donné ſa Vie pour un Accueil comme celui qu'elle fit à ſon Frere.

Mada-

Madame *Whittnell* en fut pour ſa part dans les Louanges qui ſe prodiguérent à cette Entrevue à ſa Beauté, dont ſa Beauté ſçut bon gré à ceux qui lui faiſoient cet Honneur; &, comme *Hamilton* la regardoit avec une Attention qui paroiſſoit aſſez tendre; elle regardoit *Hamilton* comme un Homme aſſez propre aux petits Projets dont elle étoit convenue avec ſa Conſcience.

Dès qu'elle fut à Londres, la Tête penſa lui tourner de Contentement & de Félicité. Tout lui paroiſſoit Enchantement dans cette ſuperbe Ville; elle, qui de celle de Paris n'avoit jamais vue que la Rue St. Jaques, & quelques Boutiques de Libraires. Elle logeoit chez Mademoiſelle *d'Hamilton*. Elle fut préſentée, vue, & approuvée, dans toutes les Cours.

Le Chevalier *de Grammont*, inépuiſable en Fêtes & Galanteries, ſe ſervant du Prétexte de cette belle Etrangere, pour étaler ſa Magnificence, ce n'étoient que Bals, Concerts, Comédies, Promenades par Terre, Promenades par Eau, Colations ſuperbes partout. La *Whittnell* étoit d'une merveilleuſe Senſibilité pour des Plaiſirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la Comédie, qui l'ennuioit un peu, quand c'étoient des Pieces ſérieuſes. Elle convenoit pourtant que le Spectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde ſur le Théatre, & trouvoit que les Comédiens étoient de Grands Droles bienfaits, qu'il valoit mieux voir en Vie.

Hamilton en étoit raiſonnablement bien traité, s'il y avoit de la Raiſon à un Homme amoureux, qui demande toujours quelque cho-

ſe. Il faiſoit ſon poſſible, pour qu'elle ſe déterminât ſur l'Exécution des Projets qu'elle avoit fait à Pékam. Madame *Whittnell* le trouvoit fort a ſon gré. C'eſt celui qu'on a vu ſervir en France avec quelque Diſtinction. Il étoit agréable & bienfait. Toutes les Commoditez imaginables conſpiroient à l'Etabliſſement d'un Commerce, dont les Commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin: mais, à meſure qu'on la preſſoit ſur la Concluſion, le Courage lui manquoit, & des Reſpects importans de quelques Scrupules qu'elle n'avoit pas bien éxaminez la tenoient en ſuſpens. Il eſt à croire qu'un peu de Perſévérance les auroit vaincus. Cependant, les choſes en demeurérent là pour cette fois. *Hamilton* ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puis que les prémiers & les plus grands Frais de l'Engagement lui paroiſſoient faits à l'égard du Public, s'aviſa de l'abandonner à ſes Irréſolutions, au lieu de la redreſſer par de nouveaux Empreſſemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en ſi bon chemin, pour de tels Obſtacles; mais, il s'étoit déjà laiſſé coëffer de Chimeres & de Viſions qui le refroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre Pourſuite.

Je ne ſai ſi la petite *Whittnell* s'en donna le Tort; mais, elle en fut extrémement mortifiée. Bientot après il fallut retourner à ſes Choux & à ſes Dictons de Pékam. Elle s'en penſa deſeſpérer. Ce Séjour lui paroiſſoit mille fois plus effroiable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois, pour les Eaux de Tunnebrige, il fallut céder à la Néceſſité de revoir

revoir le Philoſophe *Whittnell*; mais, ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiſelle *d'Hamilton*, qu'elle ne prendroit point d'autre Maiſon que la ſienne, qui étoit à trois ou quatre Lieües de Tunnebrige, tant que la Cour y ſeroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans ſa Solitude, & ſurtout qu'on y meneroit cette fois le Chevalier *de Grammont*, dont l'Humeur & la Converſation la charmoient, & le Chevalier *de Grammont*, ſujet en tout tems à rompre en viſiere ſur les Affaires du Cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir juſques aux yeux.

La Cour partit un Mois après, pour en paſſer près de deux dans le Lieu de l'Europe le plus ſimple, & le plus ruſtique; mais, le plus agréable, & le plus divertiſſant.

Tunnebrige eſt à la même Diſtance de Londres, que Fontainebleau l'eſt de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre Sexe s'y raſſemble au tems des Eaux. La Compagnie toujours nombreuſe y eſt toujours choiſie, comme ceux qui ne cherchent qu'à ſe divertir l'emportent toujours ſur le nombre de ceux qui n'y vont que par Néceſſité. Tout y reſpire les Plaiſirs & la Joie. La Contrainte en eſt banie; la Familiarité établie dès la prémiere Connoiſſance; & la Vie, qu'on y mene, eſt délicieuſe.

On a pour Logement de petites Habitations propres & commodes, ſéparées les unes des autres, & répandües partout à un demi mille des Eaux. On s'aſſemble le Matin à l'Endroit où ſont les Fontaines. C'eſt une grande Allée d'Arbres

d'Arbres touffus, ſous leſquels on ſe promene, en prenant les Eaux. D'un côté de cette Allée regne une longue ſuite de Boutiques garnies de toutes ſortes de Bijoux, de Dentelles, de Bas, & de Gans, où l'on va joüer comme on fait à la Foire. De l'autre côté de l'Allée, ſe tient le Marché; &, comme chacun y va choiſir & marchander ſes Proviſions, on n'y voit point d'Etalage qui ſoit dégoutant. Ce ſont de petites Villageoiſes blondes, fraiches, avec du Linge bien blanc, de petits Chapeaux de Pailles, & proprement chauſſées, qui vendent du Gibier, des Légumes, des Fleurs, & du Fruit. On y fait auſſi bonne-Chere qu'on veut. On y joüe gros Jeu, & les tendres Commerces y vont leur Train. Dès que le Soir arrive, chacun quitte ſon petit Palais, pour s'aſſembler au Boulingrin. C'eſt là, qu'en plein Air, on danſe, ſi l'on veut, ſur un Gazon plus doux & plus uni que les plus beaux Tapis du monde.

Mylord *Monſéry* avoit à deux ou trois petits milles de Tunnebrige, une belle Maiſon, appellée Summerhill. Mademoiſelle d'*Hamilton*, après avoir paſſée huit ou dix jours à Pékam, ne put ſe diſpenſer d'y venir demeurer pendant le reſte du Voiage. Elle obtint du Seigneur *Whittnell*, que Madame ſa Femme y vint auſſi; &, quittant le triſte Pékam, & ſon ennuieux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elles. La Reine ſe ſurpaſſoit dans le ſoin de faire naître ou de ſoutenir les Divertiſſemens. Elle affecta de redoubler l'Aiſance naturelle de Tunnebrige, au lieu d'en altérer

la Liberté par les Egards & les Reſpects qu'éxigeoit ſa Préſence. Elle deffendit abſolument l'un & l'autre; &, renfermant au fond de ſon Cœur les Chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stwart* menoit en Triomphe la Tendreſſe du Roi, ſans qu'elle lui en fit mauvaiſe Mine.

Jamais l'Amour n'avoit vu ſon Empire ſi floriſſant que dans ce Séjour. Ceux qui s'étoient trouvez atteints, avant que d'y venir, y ſentoient augmenter leurs Feux; & ceux, qui ſembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur Férocité, pour faire un nouveau Perſonnage. Nous n'en citerons d'Exemple, que celui du Prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant juſqu'à la Témérité. Son eſprit étoit ſujet à quelques Travers, dont il eut été bien fâché de ſe corriger. Il avoit le Génie fecond en Expérience de Mathématiques, & quelques Talens pour la Chimie. Poli juſqu'à l'excès, quand l'Occaſion ne le demandoit pas; fier, & même brutal, quand il étoit même Queſtion de s'humaniſer. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais Air. Son Viſage étoit ſec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir; mais, dans ſes mauvaiſes Humeurs c'étoit une vraie Phiſionomie de Réprouvé.

La Reine aiant fait venir les Comédiens, pour ne laiſſer aucun vuide dans les Plaiſirs, ou peut-être, pour rendre à Mademoiſelle *Stwart*, par la préſence de Mademoiſelle *Gouïn*, une partie des Inquiétudes, que lui cauſoit la ſienne; le Prince *Robert* trouva des Charmes dans la Figure d'une autre petite Comédienne, appellée *Fiwés*, qui mirent à la raiſon tout ce

que

que ſes Penchans naturels avoient de plus ſauvage. Adieu les Alambics, les Creuſets, les Fourneaux, & le noir Attirail de la Soufflerie: adieu tous les Inſtrumens de Mathématiques, & ſes Spéculations. Il ne fut plus Queſtion chez lui que de Poudre & d'Eſſence. L'Impertinente voulut être attaquée dans les Formes; &, reſiſtant fiérement à l'Argent, pour vendre ſes Faveurs plus chérement dans la ſuite, elle faiſoit faire un Perſonnage ſi neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroiſſoit pas ſeulement vraiſemblable. Le Roi fut charmé de cet Evénement. On en fit de grandes Réjouïſſances à Tunnebrige; mais, perſonne ne fut aſſez hardi pour en faire des Plaiſanteries. On ne ſe contraignoit pas même ſur le Ridicule des autres.

On danſoit tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon; & que perſonne ne le trouvoit mauvais. Ceux, qui s'en ſoucioient le moins, aimoient encore mieux cet Exercice, pour digérer les Eaux, que de ſe promener. Milord *Monſéry* ſe croioit en ſureté ſur toutes les Demangeaiſons de ſa Femme pour la Danſe; car, quoi qu'il en fut aſſez honteux, la Princeſſe de Babilonne étoit, par la Grace de Dieu, groſſe de ſix ou ſept mois; &, pour comble de malheur pour elle, ſon Enfant s'étoit mis tout d'un côté: ſi bien qu'on ne ſavoit plus ce que c'étoit que ſa Figure. La déſolée *Monſéry* voioit donc partir tous les matins Mademoiſelle *d'Hamilton* & Madame *Whitnell*, tantot à Cheval, tantant en Carroſſe, toujours environnées de quelque Troupe galante, pour les conduire, & pour les ramener. Elle ſe figuroit mille fois plus de Délices encore qu'il

n'y

n'y en avoit aux Lieux où elles alloient, & ſon Imagination ne ceſſoit de danſer à Summerhill toutes les Contre-Danſes qu'elle s'imaginoit qu'on avoit danſées à Tunnebrige. Elle ne pouvoit plus réſiſter à ces Tourmens d'Eſprit, lors que le Ciel, aiant Pitié de ſon Impatience & de ſes Deſirs, fit partir Milord *Monſéry* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours: &, dès qu'il eut le dos tourné, la Babilonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit Voiage à la Cour.

Elle avoit un Confeſſeur, Aumonier de la Maiſon, qui ne manquoit pas de Bon-Sens. Milord *Monſéry*, de peur d'Accident, l'avoit recommandée aux Conſeils & aux bonnes Prieres de ce prudent Eccléſiaſtique; mais, il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la Réſidence. Il eut beau lui remettre devant les yeux les Ordres de ſon Epoux, & les Dangers où elle s'expoſoit dans cet Etat; & lui dire que ſa Groſſeſſe étant une Bénédiction particuliere du Ciel, il falloit tacher de la conſerver, d'autant qu'il en coutoit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir: ces Remontrances furent inutiles; Mademoiſelle *d'Hamilton* & ſa Couſine *Whittnell* aiant eu la bonté de la confirmer dans ſa Réſolution. Elles aidérent à l'habiller le lendemain au matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur Addreſſe, pour mettre quelque ſorte de Simétrie dans ſa Taille; mais, aiant à la fin fait tenir un petit Oreiller ſous ſon Jupon, pour figurer à droite avec ſon maudit Enfant, qui s'étoit jetté ſur la gauche, elles penſérent mourir de rire, en l'aſſurant qu'elle étoit la mieux du monde.

Dès

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit miſe en Vertugadin, pour faire ſa Cour à la Reine; mais, on fut charmé de la voir. Ceux, qui n'y entendoient point de Fineſſe, l'aſſuroient bonnement qu'elle étoit groſſe de deux Enfans; & la Reine, qui ne laiſſoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parut dans cet Etat, n'eut garde de tromper ces Eſpérances, ſachant le Motif de ſon Voiage.

Dès que l'heure des Contre-Danſes fut arrivée, ſon Couſin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites Façons ſur ſon Incommodité; mais, ſe laiſſant vaincre, pour obéïr, diſoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vu de Satisfaction ſi complete que la ſienne.

Nous avons déjà rémarqué que les plus grans Honneurs ſont ſujets aux plus grands Revers. La *Monſéry*, fagotée comme elle étoit, ne paroiſſoit pas ſentir la moindre Incommodité, dans le Mouvement qu'on ſe donne dans ces ſortes de Contre-Danſes; au contraire, comme elle ne craignoit que la Préſence de ſon Mari dans le Bonheur dont elle jouïſſoit, elle ſe dépêchoit de danſer tant qu'elle pouvoit, de peur que ſon mauvais Deſtin ne le ramenât, avant qu'elle en eût pris ſa Suffiſance. Ce fut donc en ſe démenant d'une maniere ſi peu diſcrete, que ſon Oreiller ſe défit, ſans qu'elle s'en apperçut, & qu'il tomba dans le beau milieu de la prémiere Danſe. Le Duc *de Boukingham*, qui la ſuivoit, le ramaſſa diligemment, l'enveloppa de ſon Juſte-au-Corps; &, contre-faiſant les Cris d'un Enfant nouveau-né, il alloit demandant une Nourrice parmi les Filles d'Honneur pour le pauvre petit *Monſéry*.

Cette

Cette Bouffonnerie, jointe à la Figure étonnante de la pauvre Femme, penſa faire évanouïr Mademoiſelle *Swart*; car, la Princeſſe de Babilonne, après ſon Accident, étoit efflanquée du Côté droit, & toute biſcornüe de l'autre. Tous ceux, qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnérent à l'Envie de rire, voiant les Eclats que faiſoit Mademoiſelle *Swart*. Elle étoit horriblement déconcertée. Tout le monde lui faiſoit des Excuſes; & la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les auttes, fit ſemblant de trouver mauvais qu'on ſe donnât cette Liberté.

Tandis que Mademoiſelle *d'Hamilton* & *Whittnell* tachoient de radouber la *Monſéry* dans une autre Chambre, le Duc *de Boukingham* dit au Roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'Exercice ſitôt après ſes Couches, le ſeul moien de rétablir Madame *de Monſéry* ſeroit de lui donner ſa Revanche, dès qu'on lui auroit remis ſon Enfant. Ce Conſeil ne parut pas mauvais, & fut ſuivi. La Reine propoſa, dès qu'elle parut, une ſeconde Repriſe de Contre-Danſes, & Madame *de Monſéry* l'aiant acceptée, le Remède fit ſon effet, & ne lui laiſſa pas ſeulement le ſouvenir de cette petite Diſgrace.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à la Cour du Roi, celle du Duc *d'Yorck* s'étoit miſe en Campagne d'un autre côté. Le Prétexte de ce Voiage étoit de viſiter la Province dont il portoit le Titre; mais, l'Amour en étoit le véritable Motif. La Ducheſſe s'étoit gouvernée d'une Prudence & d'une Sageſſe, depuis ſon Elevation, qu'on ne pouvoit aſſez admirer. Ses

Ma-

Manieres avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le Secret de contenter tout le monde; ce qui ſembloit encore plus rare, que la Grandeur de ſon Etabliſſement. Mais, après s'être tant fait eſtimer, elle s'aviſa de vouloir être aimée; ou le maudit Amour, pour mieux dire, fut aſſaillir ſon Cœur au travers de la Diſcrétïon, de la Prudence, & de tous les Raiſonnemens, dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que ſi le Duc avoit eu la bonté de lui rendre Juſtice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'Honneur en l'épouſant; que dans les Inconſtances qui l'entrainoient, c'étoit à elle à prendre Patience, en attendant qu'il plut au Ciel qu'il s'en corrigeât, que nul Exemple n'étoit à ſuivre pour elle, à l'égard des Foibleſſes qui ſembloient l'outrager; mais, que les Reſſentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une Conduite toute différente de celle qu'il avoit: en vain, dis-je, s'étoit-elle ſoutenue ſi long-tems par le Secours de ces Maximes, quelque ſolide que ſoit la Raiſon, & quelque opiniâtre que ſoit la Sageſſe, il eſt de certaines Epreuves que leur Longueur rend fatigantes, & dont la Sageſſe & la Raiſon s'ennuient à la fin.

La Ducheſſe *d'York* étoit la Femme d'Angleterre du plus grand Appétit. Comme c'étoit un Plaiſir permis, elle ſe dédommageoit en mangeant, de ce qu'elle ſe retranchoit d'ailleurs. C'étoit auſſi quelque choſe d'édifiant que de la voir à Table. Le Duc, au contraire, ſe livrant ſans ceſſe à de nouvelles Fantaiſies, ſe diſſipoit par ſes Inconſtances, & ne faiſoit que dépérir, tandis que la pauvre Princeſſe,

ceſſe, ſe nourriſſant tout de ſon mieux, engraiſſoit que c'étoit une Bénédiction. On ne ſait combien les choſes auroient reſtées dans cet Etat, ſi l'Amour, qui vouloit avoir raiſon d'une Conduite ſi différente de la prémiere, n'eut emploié l'Artifice, auſſi bien que la Force, pour troubler ſon Repos.

Il mit d'abord en jeu le Reſſentiment, & la Jalouſie, ces deux mortels Ennemis de la Tranquillité des Cœurs. Une grande Créature pâle & décharnée, qu'elle avoit pris pour Fille d'Honneur, devint l'Objet de ſa Jalouſie, parce qu'elle étoit alors celui des Empreſſemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill.* L'on ne pouvoit comprendre, qu'après avoir eu du Gout pour Madame *de Cheſterfield*, Mademoiſelle *d'Hamilton*, & la petite *Jennings*, il en eut pour un Viſage comme celui-là; mais, bientot, on s'apperçut que quelque choſe de plus que cette Variété bizarre, avoit achevé de l'engager à ſon Service.

La Ducheſſe fut indignée d'un Choix qui ſembloit ravaler ſon Mérite, beaucoup plus que les autres; &, dans le tems que le Dépit & la Jalouſie commençoient à lui donner de l'Aigreur; le perfide Amour offroit à ſon Intention & à ſes Reſſentimens l'aimable Figure du beau *Sidney*; &, tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts ſur ſa Perſonne, il les fermoit ſur ſon Eſprit. Elle en fut épriſe, devant que de s'en appercevoir; mais, la bonne Opinion que *Sidney* avoit de ſon Mérite, ne lui laiſſa pas longtems ignorer la Gloire de cette Conquête: &, pour la rendre plus certaine, ſes Regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Alteſſe avoient la bonté de lui dire;

tandis

tandis que les Charmes de ſa Perſonne étoient rehauſſés de l'Eclat que l'Ajuſtement & la Parure y pouvoient ajouter.

La Ducheſſe, prévoiant les Conſéquences d'un tel Engagement, combatit fort & ferme contre le Penchant qui l'entrainoit; mais, Mademoiſelle *Hubert* s'étant miſe du côté de ce Penchant, la combatit elle-même, & la vainquit. Cette Fille s'étoit inſinuée dans ſa Confiance par un Journal de Nouvelles, dont elle étoit pourvüe par toute l'Année. La Cour & la Ville en étoient; du reſte, ce n'étoit pas ſon Affaire qu'elles fuſſent toujours véritables: mais, elle prenoit ſoin qu'elles fuſſent toujours du Gout de Son Alteſſe. Elle connoiſſoit auſſi celui qu'elle avoit pour la Table, & ſavoit compoſer ou diverſifier les Mets, qui lui plaiſoient. Cela l'avoit rendue néceſſaire; mais, voulant l'être davantage, & s'étant apperçüe des Airs que *Sidney* ſe donnoit, comme de ce qui ſe paſſoit dans le Cœur de ſa Maitreſſe au ſujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la Liberté de lui dire que ce pauvre Garçon n'en pouvoit plus d'Amour pour elle; que c'étoit Dommage qu'un Homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le Reſpect, que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, ſe brulât comme un Papillon à la face du Public; qu'on s'en apperceyroit bientot, à moins qu'elle n'y mit ordre; & qu'elle étoit d'avis que Son Alteſſe eut Pitié de ſon Etat, de façon ou d'autre. La Ducheſſe lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoit Pitié, de façon ou d'autre? *Je veux dire, Madame, répondit* Hubert, *qui ſi ſa Figure vous déplait, ou que ſa Paſſion vous importune, vous*

lui

lui donniés ſon Congé; ou bien, que le retenant à votre Service, comme feroient toutes les Princeſſes du Monde en votre Place, vous me permettiés de lui donner des Ordres de votre part ſur ſa Conduite avec quelque peu d'Eſpérance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les Moiens ſe trouvent de l'informer vous-même de vos Volontez. Quoi! dit la *Ducheſſe, vous me conſeilleriés,* Hubert, *vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un Commerce de cette nature, aux Dépens de ma Gloire, & aux Périls de mille Inconveniens? Si ces Foibleſſes ſont quelquefois excuſables, ce n'eſt pas dans un Rang comme celui que j'occupe; & ce ſeroit mal reconnoître les Bontez de celui qui m'éleve à ce Rang, que de . . . . . Hon,* dit la *Hubert, ne voit-on pas qu'il ne vous a épouſée, que parce qu'il en étoit preſſé. La choſe faite, je m'en rapporte à vous, s'il s'eſt contraint un moment à marquer le Changement de ſon Gout par mille Inconſtances outrageantes? Ne ſeriés-vous point d'humeur à perſévérer dans l'Indolence & l'Humilité, tandis que le Duc, après avoir eu les Faveurs, ou mérité le Refus de toutes les Coquettes d'Angleterre, galoppe vos Filles d'Honneur l'une après l'autre, & met à préſent ſon Ambition & ſes Deſirs à la Conquête de cette Haridelle de* Churchill? *Quoi! Madame, vos beaux jours ſe paſſeront dans une eſpece de Veuvage à déplorer vos Malheurs, ſans qu'il vous ſoit permis de vous aider dans les Occaſions? Il faudroit être douée d'une Patience bien coriace, ou d'une Réſignation bien endurante, pour cela. Je ſerois vraiment d'avis qu'un Epoux, qui vous oublie nuit & jour, prétende, que pour boire & manger, comme fait, Dieu merci, Votre Alteſſe, elle n'ait plus beſoin*

que de bien dormir. Je ſuis, ma foi, ſa Servante. Je vous le répéte encore, Madame, il n'y a point de Princeſſe dans l'Univers, qui refuſât les Hommages d'un Homme fait comme Sidney, *quand un Epoux porte les ſiens ailleurs.*

Ces Raiſons n'étoient pas moralement bonnes, ſi l'on veut; mais, quand elles auroient été plus mauvaiſes, la Ducheſſe s'y ſeroit rendüe, tant ſon Cœur étoit d'Intelligence avec *Hubert*, pour venir à bout de ſa Prudence.

Ce Commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conſeilloit à la jeune *Temple* de ne point ſonger aux Agaceries du beau *Sidney*. Pour lui, dès qu'il apprit par la Confidente *Hubert*, que la Déeſſe acceptoit ſes Hommages, il ne manqua pas de ſe munir de Circonſpection & d'Egards, pour dépaïſer le Public ; mais, le Public n'eſt pas ſi ſot qu'on penſe.

Comme il y avoit trop de Surveillans, trop de Curieux, & trop de Connoiſſeurs, dans une groſſe Cour, réſidente au milieu d'une groſſe Ville, la Ducheſſe, pour ne pas commettre les Intérêts de ſon Cœur à tant d'Inſpections, porta le Duc *d'Yorck* à faire le Voiage dont nous avons parlé; tandis que la Reine & ſa Cour étoient à celui de Tunnebrige.

Ce Parti fut prudent; elle s'en trouva bien, & ſa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réſerve de Mademoiſelle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du Voiage; &, ſelon elle, tout Voiage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une Entrepriſe au deſſus de ſa Vigueur; c'eſt-à-dire, qu'il avoit ſoutenu la Gageure qu'on avoit ſoutenue & gagnée contre le Chevalier *de Grammont*. Il paria cinq cens Guinées,

nées, qu'il feroit vingt milles de grand chemin, dans une Heure, ſur le même Cheval. Le jour, qu'il avoit choiſi pour cette Courſe, étoit celui que Mademoiſelle *Jennings* avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans ſon Entrepriſe. Il en étoit ſorti victorieux ; mais comme ſon Courage avoit fait un Effort dans cette Epreuve, que ſon Tempérament ne put ſoutenir ; en gagnant la Gageure, il gagna la Fievre. Elle mit ſa Délicateſſe fort bas. La *Jennings* s'informoit de ſa Santé ; mais, c'étoit tout ce qu'elle ôſoit. Dans les Romans modernes, une Princeſſe n'avoit qu'à rendre Viſite à quelque Héros abbandonné des Médecins, pour le guérir dans trois jours : mais, comme ce n'étoit pas Mademoiſelle *Jennings*, qui avoit donné la Fievre à *Germain*, elle n'étoit pas ſure de la lui ôter, quand elle eut été ſure qu'on n'eut point cenſuré dans une Cour maligne une Viſite de Charité. Ce fut donc ſans égard aux Inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la Cour partit ſans lui ; mais, elle eut le Plaiſir de faire voir que tout lui déplaiſoit dans un Voiage qui ſembloit faire le Plaiſir de tous les autres.

Talbot en étoit ; &, s'étant flatté que l'Abſence d'un Rival dangereux pourroit produire quelque Changement en ſa Faveur ; il étoit attentif à toutes les Actions, aux Mouvemens, & aux moindres Geſtes de la petite *Jennings*. Il y avoit aſſurément de quoi bien occuper ſon Attention. Elle n'étoit pas faite pour un Sérieux de longue Durée : ſon Tempérament l'emportoit du milieu de ſes Réveries les plus

diſtraites, par des Saillies de Vivacité, qui lui faiſoient eſpérer qu'elle oubliroit bientot *Germain*, pour ſe ſouvenir que ſa Tendreſſe étoit la prémiere qu'elle eut écoutée. Cependant, il ſe tenoit à l'écart, avec ſon Amour & ſes Eſpérances, eſtimant qu'il étoit indigne d'un Amant outragé de laiſſer voir la moindre Foibleſſe, ou le moindre Retour, pour une Ingrate, qui l'avoit planté là.

Mademoiſelle *Jennings*, qui, bien loin de ſonger à ſes Reſſentimens, ne ſe ſouvenoit ſeulement pas qu'il l'eut aimée, & n'avoit l'Eſprit rempli que du pauvre Malade, en uſoit avec *Talbot* comme ſi de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus ſouvent la main, en entrant ou ſortant de Carroſſe. Elle cauſoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faiſoit, ſans Deſſein, tout ce qu'il falloit pour perſuader à la Cour, qu'elle étoit revenue de ſon Penchant pour *Germain*, en faveur de ſon prémier Amant.

Il en fut perſuadé comme les autres; &, jugeant qu'il étoit à propos de changer de Perſonnage, pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de Sentimens, il alloit lui dire quelque choſe de touchant, & de bien paſſionné ſur ce ſujet. La Fortune ſembloit lui rendre toutes choſes favorables pour cette Harangue. Il étoit ſeul avec elle dans ſa Chambre; &, pour lui donner plus beau, elle ne ceſſoit de le railler au ſujet de Mademoiſelle *Bointon*. Elle diſoit qu'on *lui étoit fort obligé d'être du Voiage, tandis que la pauvre Créature s'évanouïſſoit d'Amour pour lui deux fois le jour à Tunnebrige.* Ce fut à ce Diſcours, que *Talbot* ſe crut obligé

obligé de commencer celui de ſes Souffrances, & de ſa Fidélité, lors que la *Temple*, un Papier à la main, entra dans la Chambre de *Jennings*. C'étoit une Lettre en Vers, que Milord *Rocheſter* avoit écrite quelque tems auparavant ſur les Avantures de l'une & de l'autre Cour. Il y diſoit, au ſujet de la petite *Jennings*, que *Talbot* avoit jetté la Terreur parmi le Peuple de Dieu par ſa Taille; mais, que *Germain*, comme le petit *David*, avoit vaincu le grand *Goliath*. *Jennings*, charmée de cette Alluſion, lut deux ou trois fois cet Endroit; le trouva plus plaiſant que *Talbot*: en rit de tout ſon Cœur dans le Commencement: mais, prenant un Air attendri, *Le pauvre petit David*! dit-elle, avec un profond Soupir; &, laiſſant aller ſa Tête d'un côté, pendant cette petite Réverie quelques Larmes coulérent de ſes yeux, qui n'étoient aſſurément pas pour la Défaite du Géant. Cela piqua *Talbot* juſqu'au vif: &, ſe voiant ſi ridiculement déchu de ſes Eſpérances, il ſortit bruſquement, & fit Veu de ne plus occuper ſon Cœur d'une petite Evaporée, dont les Manieres n'avoient, ni rime, ni raiſon; mais, il ne tint pas ſon Courage.

Il n'en alloit pas ſi mal pour les autres Amans de cette Cour; car, tout en étoit plein, & le Voiage étoit fait exprès. Ce n'étoit que Bals & Feſtins ſur la Route; Chaſſes & Promenades, pendant les Séjours. Les tendres Amans ſongeoient à devenir heureux en chemin faiſant; & les Beautez, qui régloient leur Sort, ne leur défendoient pas d'eſpérer. *Sidney* faiſoit ſa Cour d'une merveilleuſe Aſſiduité. La Ducheſſe fit remarquer à Mr. le Duc *d'Yorck* comme il s'at-

tachoit à lui depuis quelque tems. Son Alteſſe y fit Attention, & convint qu'il falloit lui en tenir Compte dès la prémiere occaſion. Cela arriva bientot.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit Ecuier de Madame la Ducheſſe. Il avoit de l'Eſprit, étoit clairvoiant, & paſſablement malin. Que faire d'un Homme de ce Caractere, auprès de ſa Perſonne, dans le Train que prenoient les Affaires de ſon Cœur? On en étoit embarraſſé; mais, le Frere de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour ſon Frere la Charge d'Ecuier de la Reine, qu'il avoit eüe, & le beau *Sidney* fut mis en ſa Place auprès de la Ducheſſe. Tout cela ſe rencontroit le mieux du monde, & le Duc ſe ſavoit bon gré d'avoir trouvé le Secret d'avancer ces deux Meſſieurs à la fois, ſans qu'il lui en coutât.

Mademoiſelle *Hubert* applaudiſſoit fort à ces Promotions. Elle avoit de fréquentes & longues Converſations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'Honneur de croire que c'étoit ſur ſon Compte. Elle en reçut fort volontiers les Complimens. Le Duc, qui le crut d'abord, ne ceſſoit de faire remarquer à la Ducheſſe la Bizarerie du Gout de certaines Perſonnes, & comme quoi le Garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coeffé d'un Viſage à faire Peur.

La Ducheſſe avoüa que les Gouts étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à ſon aiſe; lui, qui venoit de choiſir la belle *Hélene* pour ſa Maitreſſe. Je ne ſai ſi cette Plaiſanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais,

il

il eſt conſtant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes Empreſſemens pour la *Churchill* : &, peut-être, eut-il abandonné cette Pourſuite, ſans l'Avanture qui lui donna pour elle un Gout tout nouveau.

On étoit de Séjour dans un Païs ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce ſont des Plaines de Gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Ducheſſe y voulut voir courre des Lévriers. Elle étoit en Carroſſe, & toutes les Dames à Cheval. Chacune de ces Dames avoit ſon Ecuier à ſes Côtez. Il étoit bien raiſonnable que leur Maitreſſe eut le ſien. Il étoit à ſa Portiere, qui paioit merveilleuſement de Mine, s'il ne fourniſſoit pas beaucoup à la Converſation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiſelle *Churchill*, non pas à lui conter Fleurettes ; mais, à la gronder de ce qu'elle étoit mal à Cheval. C'étoit la Créature du monde la plus pareſſeuſe ; &, quoi que les Filles-d'Honneur ſoient d'ordinaire les Princeſſes de la Cour les plus mal montées, comme on la voulut diſtinguer à cauſe de ſa Faveur, on l'avoit miſe ſur un Cheval aſſez joli, mais un peu vif. Elle ſe ſeroit bien paſſée de cette Diſtinction.

L'Embarras & la Crainte avoient augmenté ſa Paleur naturelle ; &, dans cet Etat, ſa Contenance achevoit d'en dégouter le Duc, lors que ſon Cheval, qui en vouloit joindre d'autres, ſe mit au Galop, malgré qu'elle en eut ; &, s'échauffant, à meſure qu'elle faiſoit des Efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faiſoit courir contre le Cheval de Son Alteſſe.

Mademoiſelle *Churchill* chançela, fit quelques Cris, & tomba. La Chute ne pouvoit être que rude, dans un Mouvement ſi rapide; cependant, elle lui fut favorable de toutes les manieres; car, ſans ſe faire aucun Mal, elle démentit tout ce que ſon Viſage avoit fait juger du reſte. Le Duc mit pied à terre pour la ſecourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de ſonger à la Bienſéance dans cette Occaſion; & ceux, qui s'empreſſérent autour d'elle, la trouvérent encore dans une Situation aſſez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un Corps de cette Beauté fut de quelque choſe au Viſage de Mademoiſelle *Churchill.* Depuis cet Accident, on s'apperçut que les Soins & la Tendreſſe du Duc ne firent qu'augmenter; & l'on s'apperçut ſur la fin de l'Hyver, qu'elle n'avoit pas tirannifé ſes Deſirs, ni fait languir ſon Impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également ſatisfaites de leurs Voiages; la Reine attendit pourtant en vain le Succès qu'elle en avoit eſpéré.

Ce fut à peu près dans ce tems-là, que le Chevalier *de Grammont* reçut une Lettre de la Marquiſe de *St. Chaumont* ſa Seur, par laquelle on l'avertiſſoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'aiant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon dans un autre tems, quelque Charmes que la Cour d'Angleterre eut pour lui; mais dans l'Etat où ſon Cœur ſe trouvoit alors, il ne pouvoit s'y réſoudre.

Il étoit revenu de Tunnebrige mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable Voiage, vu tous les jours Mademoiſelle

ſelle *d'Hamilton*, ſoit dans les Marais du ſombre Pékam, ſoit dans les Promenades délicieuſes du riant Summerhill, ou bien dans les Divertiſſemens qui régnoient chaque jour chez la Reine; &, ſoit qu'il l'eut vue à Cheval, qu'il l'eut entendue, ou qu'il l'eut vu danſer, il lui ſembloit bien que dans tous ces Lieux, ou dans tous ces Etats, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un Homme d'Eſprit & de bon-Gout. Le moien donc de ſonger à s'en éloigner? C'eſt ce qui lui paroiſſoit abſolument impraticable; cependant, comme il voulut ſe faire quelque Mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit, pour ne bouger d'auprès de ſes Charmes, il lui montra la Lettre de Madame ſa Seur; mais, cette Confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiſelle *d'Hamilton*, en prémier lieu, le félicita ſur ſon Rappel. Elle le remercia très humblement du Sacrifice, qu'il vouloit bien lui faire. Mais, comme ce Témoignage de Tendreſſe paſſoit les Bornes de la ſimple Galanterie, quelque ſenſible qu'elle y put être, elle n'avoit garde d'en abuſer. Il eut beau proteſter qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ſes Appas; ſes Appas proteſtérent qu'ils ne le reverroient de leur Vie, s'ils ne partoit inceſſamment. Il fallut bien obéïr. On lui permit de ſe flatter que ces Ordres abſolus ne partoient point de l'Indifférence, quelques durs qu'ils paruſſent; qu'on ſeroit toujours plus aiſe de ſon Retour, que d'un Départ que l'on preſſoit tant: &, Mademoiſelle *d'Hamilton* aiant bien voulu lui donner les Aſſurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choſes en l'E-

tat qu'il les laiſſoit, à l'égard de ſes Sentimens, il fit ſon Paquet, ne ſongeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit Congé de tout le Monde pour partir.

CHAPITRE XI.

Retour du Chevalier de Grammont *à la Cour de France. Il eſt renvoié en Angleterre. Diverſes Intrigues amoureuſes de cette Cour, & Mariages de la plupart des Héros de ces Mémoires.*

PLus le Chevalier *de Grammont* approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'eſt pas qu'il ne s'attendit à un Accueil gracieux, aux pieds d'un Maître, dont on ne méritoit pas impunément la Colere; mais auſſi, qui ſçavoit pardonner d'une maniere à faire ſentir tout le prix de la Grace où l'on rentroit.

Mille Penſées différentes l'occupoient en courant la Poſte: tantot, c'étoit la Joie que ſes Parens & ſes Amis auroient de le revoir; tantot, c'étoient les Félicitations & les Embraſſades de ceux, qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laiſſeroient pas de l'accabler d'Empreſſemens importuns: mais, tout cela ne lui paſſoit que légérement par la tête; car, un Homme bien amoureux ſe fait un Scrupule de s'arrêter à d'autres Penſées qu'à celles de l'Objet aimé. C'étoient donc les tendres Souvenirs de ce qu'il laiſſoit à Londres, qui l'empêchoient de ſonger à Paris; & c'étoient les Tourmens de l'Abſence, qui l'empêchoient de ſentir ceux des mauvais Chemins & des mauvais Chevaux. Son Cœur proteſtoit

toit à Mademoiſelle *d'Hamilton* entre Montreüil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec Viteſſe, que pour la revoir plutot. Enſuite, par une courte Réfléxion, comparant le Regret qu'il avoit eu ſur cette même Route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il ſentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins ſupportable que l'autre.

C'eſt ainſi que s'amuſe un Cœur tendre par les Chemins; ou, pour mieux dire, c'eſt ainſi qu'un Ecrivain frivole abuſe de la Patience du Lecteur, ou pour étaler ſes propres Sentimens, ou pour allonger quelqu'ennuieux Récit: mais, à Dieu ne plaiſe, que cela nous regarde; nous, qui faiſons profeſſion de ne coucher dans ces Mémoires, que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les Faits & les Dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuier *Feraulas*, a pu tenir Compte des Penſées, des Soupirs, & du nombre d'Exclamations, que ſon illuſtre Maître faiſoit par tout? Pour moi, je ne me ſerois jamais aviſé de croire que l'Attention du Comte *de Grammont*, ſi vive aujourd'hui pour les Inconvéniens & les Périls, lui eut permis autrefois de faire de tendre Raiſonnemens ſur la Route, s'il ne me dictoit à préſent ce que j'écris.

Mais, ſuivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poſte étoit ſon ancienne Connoiſſance. Son Hotellerie étoit la mieux fournie qu'il y eut entre Calais & Paris; & le Chevalier *de Grammont* en mettant pied à terre dit à *Termes* qu'il avoit envie d'y boire un Coup, en attendant que leurs Chevaux fuſſent prêts. Il étoit près de Midi. Depuis la Nuit précédente, qu'ils étoient débarqués, juſqu'à ce moment, ils n'avoient pas

mangé. *Termes*, loüant le Seigneur de ce que des Sentimens humains l'emportoient cette fois ſur l'Inhumanité de ſon Impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des Sentimens raiſonnables.

Ils furent ſurpris, en entrant dans la Cuiſine, où le Chevalier rendoit volontiers ſa prémiere Viſite, de voir ſix Broches chargées de Gibier devant le Feu, & l'Appareil d'un Feſtin magnifique par toute la Cuiſine. Le Cœur de *Termes* en treſſaillit. Il donna ſous main ordre de déferrer quelques-uns des Chevaux, pour n'être pas arraché de ce Lieu ſans y repaître.

Bientôt une foule de Violons & de Hautbois, ſuivie des Galopins de la Ville, entra dans la Cour. L'Hôte, à qui l'on demandoit raiſon de tant de Préparatifs, dit à Monſieur le Chevalier *de Grammont*, que c'étoit pour la Noce d'un Gentil-Homme des plus riches des environs, avec la plus belle Fille de toute la Province; que le Repas ſe faiſoit chez lui; qu'il ne tiendroit qu'à ſa Grandeur de voir bientot arriver les Mariez de la Paroiſſe, puis que la Muſique étoit déjà venue. Il en jugea bien; car, à peine achevoit-il de parler, que trois Corbillards, comblés de Laquais, grands comme des Suiſſes, & chamarrés de Livrées tranchantes, parurent dans la Cour, & débarquérent toute la Noce. Jamais on n'a vu la Magnificence Campagnarde ſi naturellement étalée. Le Clinquant rouillé, les Paſſemens ternis, le Taffetas raié, de petits Yeux, & de groſſes Gorges, brilloient partout.

Si le prémier coup d'œil du Spectacle ſurprit le Chevalier *de Grammont*, le ſecond n'étonna pas moins le fidele *Termes*. Le peu qui paroiſ-

ſoit

ſoit du Viſage de la Mariée n'étoit pas ſans Eclat ; mais, on ne pouvoit aſſéoir aucun Jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de Mouches, & dix Serpentaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ſes Cheveux, en déroboient la vue. Mais, ce fut le nouvel Epoux, qui mérita l'Attention du Chevalier *de Grammont.*

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un Juſte-au-Corps de la plus grande Magnificence, & du meilleur Gout du monde. Le Chevalier *de Grammont*, en s'approchant de lui, pour éxaminer de près ſon Habit, ſe mit à loüer la Broderie de ſon Juſte-au-Corps. Le Marié tint cet Examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce Juſte-au-Corps cent cinquante Louïs, du tems qu'il faiſoit l'Amour à Madame ſa Femme. *Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ?* lui dit le *Chevalier* de Grammont. *Bon !* lui répondit l'autre, *Je l'ai d'un Marchand de Londres, qui l'avoit commandé pour un Milord d'Angleterre.* Le Chevalier *de Grammont*, qui ſentoit le Dénouement de l'Avanture, lui demanda s'il reconnoitroit bien le Marchand ? *Si je le reconnoitrois ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais, pour en avoir bon Marché ? Termes* s'étoit abſenté, dès que ce Juſte-au-Corps avoit paru, ſans pourtant s'imaginer que ce maudit Marié dut en entretenir ſon Maître.

L'envie d'en rire, & l'envie de faire pendre le Seigneur *Termes*, partagérent quelque tems les Sentimens du Chevalier *de Grammont* ; mais, l'Habitude de ſe laiſſer voler par ſes Domeſtiques, jointe à la Vigilance du Coupable, à qui ſon Maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans ſon Service, le portérent à la Clémence ;

&, cedant aux Importunitez du Campagnard, pour confoudre ſon fidele Ecuier, il ſe mit à Table lui trente-ſeptieme.

Quelques momens après, il dit aux Gens de la Maiſon de faire monter un Gentilhomme nommé *Termes*. Il vint; &, dès que le Maître de la Fête le vit, il ſe leva de Table, & lui tendant la main, *Touchez là, notre Ami*, lui dit-il, *vous voiez que j'ai bien conſervé le Juſte-au-Corps que vous aviés tant de peine à me vendre, & que je n'en fais pas un mauvais Uſage.*

Termes, s'étant fait un Front d'Airain, fit ſemblant de ne le pas connoître, & ſe mit à le repouſſer aſſez brutalement. *Oh! parbleu*, lui dit l'autre, *puis qu'il m'a fallu boire avec vous, pour conclure le Marché, vous me ferez raiſon de la Santé de Madame la Mariée.* Le Chevalier *de Grammont*, qui le vit tout déconcerté, malgré ſon Effronterie, lui dit, en le regardant civilement, *Allons, Mr. le Marchand de Londres, mettez-vous là, puis qu'on vous en prie de ſi bonne Grace. Nous ne ſommes pas tant à Table, qu'il n'y ait encore Place pour un auſſi honnête-Homme que vous.* A ces mots, trente-cinq des Conviés ſe mirent en mouvement, pour recevoir ce nouveau Convié. Il n'y eut que le Siege de l'Epouſée, qui par Bienſéance demeura fixe; & l'audacieux *Termes*, aiant bu la prémiere Honte de cet Evénement, s'y prenoit d'une maniere à boire tout le Vin de la Noce, ſi ſon Maître ne ſe fut levé de Table, comme on ôtoit vingt-quatre Potages, pour ſervir autant d'Entrées.

Il n'y avoit pas d'Apparence de retenir juſqu'à la fin d'un Repas de Noces un Homme qui paroiſſoit ſi preſſé; mais, tout fut debout quand

il

il ſortit de Table, & tout ce qu'il put obtenir du Marié, fut que toute la Nôce ne le reconduiroit pas juſqu'à la Porte de l'Hotellerie. *Termes* eut voulu qu'ils ne les euſſent point quitté juſqu'à la fin du Voiage, tant il craignoit de ſe trouver tête à tête avec ſon Maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient ſortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond Silence. *Termes*, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere : à ſçavoir, ſi ſon Maître l'attaqueroit par un Torrent d'Injures, mêlées de certaines Epithetes, qui pouvoient lui convenir ; ou ſi, ſe ſervant de quelque outrageante Ironie, l'on emploieroit toutes les Loüanges qui ſeroient les plus capables de le confondre. Mais, voiant, au lieu de tout cela, qu'on s'obſtinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la Harangue qu'on méditoit, que d'y laiſſer réver plus long-tems ; &, s'armant de toute ſon Effronterie, *Vous voilà bien en colere, Monſieur*, lui dit-il, *& vous croiez avoir Raiſon ; mais, je me donne au Diable, ſi vous n'avez Tort dans le fond.*

Comment, Traitre ! dans le fond ? dit le *Chevalier* de Grammont. *C'eſt donc parce que je ne te fais pas roüer, comme tu l'a depuis long-tems mérité ? Voilà-t-il pas ?* dit Termes. *Toujours de l'Emportement, au lieu d'entendre Raiſon. Ouï, Monſieur, je vous ſoutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre Bien. Et le Sable mouvant n'étoit-il pas pour mon Service ?* dit le *Chevalier* de Grammont. *Patience, s'il vous plait*, pourſuivit l'autre. *Je ne ſçai comment Diable ce Nigaut de Marié s'eſt rencontré chez les Gens de la Doüane, quand on viſita ma Valiſe à Calais. Mais, ces Cocus-là ſe fourent par-*

partout. Dès qu'il vit votre Juſte-au-Corps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'étoit un Sot; car, il étoit à deux genoux devant moi, pour l'acheter. Outrè qu'il étoit tout froiſſé de la Valiſe, la Sueur du Cheval l'avoit tout tâché par devant; & je ne ſçai comment Diable il a fait, pour raccomoder tout cela. Mais, tenez-moi pour un Excommunié, ſi vous l'euſſiés jamais voulu mettre. Concluſion, il vous revenoit à cent quarante Louïs; &, voiant qu'on m'en offroit cent cinquante, Mon Maître, *dis-je*, n'a pas beſoin de cette Oriflame, pour ſe diſtinguer au Bal; &, quoi qu'il eut beaucoup d'Argent quand je l'ai quitté, que ſçais-je s'il en aura quand je le reverrai. Celà dépend du Jeu. *Bref*, Monſieur, *je vous en fais donner dix Louïs plus qu'il ne vous coute. C'eſt un Profit tout clair. Je vous en tiendrai Compte, & vous ſavez que je ſuis bon pour cette Somme. Dites à préſent, en auriés-vous eu la Jambe mieux faite au Bal, d'être paré de ce Diable de Juſte-au-Corps, qui vous auroit donné la même Mine qu'à ce Marié de Village, à qui nous l'avons vendu; &, cependant, il faut voir comme vous tempeſtiés à Londres, quand vous l'avez cru perdu; les beaux Contes que vous avez faits au Roi du Sable mouvant, & quelle Chienne de Mine vous avez faite, quand vous vous êtes douté que ce Pied-plat le portoit à ſa Nòce.*

Que répondre à tant d'Impudence? S'il écoutoit l'Indignation, le roüer de Coups, ou le chaſſer, étoit le Traitement le plus favorable que ſon Maître lui devoit: mais, il en avoit beſoin pour le reſte de ſon Voiage; &, dès qu'il fut à Paris, il en eut beſoin pour ſon Retour.

Le Maréchal *de Grammont* ne ſçut pas plutot

ſon

ſon Arrivée, qu'il le fut trouver chez ſon Baigneur; &, les prémiéres Embraſſades s'étant paſſées de part & d'autre, *Chevalier*, lui dit le *Maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici? car, Dieu ſçait comme vous allez en pareille Rencontre.* Le Chevalier *de Grammont* lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en Chemin; &, pour s'excuſer de cette médiocre Diligence, il ſe mit à lui conter ſon Avanture d'Abbeville. *Cela eſt fort plaiſant*, lui dit Monſieur ſon Frere: *mais, ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore vôtre Juſte-au-Corps à Table; car, on la tient longue dans une Nôce de Province: &, là-deſſus, prenant un Air tout ſérieux*, il lui dit qu'*il ne ſçavoit pas qui lui conſeilloit un Retour inopiné, pour gâter ſes Affaires; mais, qu'il avoit Ordre du Roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner, ſans ſe préſenter à la Cour.* Il lui dit enſuite, *qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer ſon Impatience, après avoir ſi bien fait juſque-là; lui, qui connoiſſoit aſſez le Roi, pour être inſtruit qu'il falloit, pour mériter ſa Grace, attendre qu'elle vint purement de ſa Bonté.*

Le Chevalier montra, pour ſa Juſtification, la Lettre de Madame *de St. Chaumont*, & lui dit qu'il ſe ſeroit bien paſſé du ſoin qu'on avoit pris de lui mander une fauſſe Nouvelle, pour le faire partir comme un Cravatte de Bois. *Autre Imprudence*, lui dit le Maréchal. *Et, depuis quand notre Seur eſt-elle Sécrétaire d'Etat, ou des Commandemens, pour que le Roi ſe ſoit ſervi d'elle, pour vous ſignifier ſes Volontez. Voulez-vous ſçavoir le Fait? Il y a quelque tems qu'il dit à Madame le Refus que vous aviés fait de la Penſion que vous offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content de la maniere dont* Comminges

l'in-

l'informa que la Choſe s'étoit faite, & témoigna qu'il vous en ſçavoit gré. Madame prit tout cela pour un Ordre de Rappel. La St. Chaumont, *qui n'a pas à beaucoup près le Jugement auſſi merveilleux qu'elle ſe l'imagine, s'eſt preſſée de vous expédier ce bel Ordre de ſa main. Pour achever, Madame dit hier au Diner du Roi que vous ſeriés inceſſamment ici, & le Roi m'ordonna l'après-dinée de vous renvoier inceſſamment, d'abord que vous ſeriés arrivé. Vous voilà. Retournez-vous-en.*

Cet Ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier *de Grammont* dans un autre tems; mais, dans la Diſpoſition préſente de ſon Cœur, il eut bientot pris ſon Parti. Rien ne lui faiſoit peine, que l'officieux Avis, qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre; &, tout conſolé de ne point voir celle de France, avant ſon Départ, il pria le Maréchal d'obtenir ſeulement un Délai de quelques jours, pour recueillir quelque Argent du Jeu, qu'on lui devoit. Il obtint cette Grace, à condition qu'il ſortiroit de Paris.

Il choiſit Vaugirard pour ſa Retraite. Ce fut là qu'arrivérent certaines Avantures, dont il a fait le Récit ſi ſouvent, & d'une Maniere ſi divertiſſante, que ce ſeroit fatiguer le Lecteur, que de les retoucher. Ce fut là, qu'il rendit le Pain benit d'une Maniere ſi ſolemnelle, que ne reſtant pas aſſez de Suiſſes pour garder la Chapelle, *Vardes* fut obligé d'avouër au Roi qu'on les avoit envoiés au Chevalier *de Grammont*, qui rendoit le Pain benit à Vaugirard. Là ſe paſſa cette Scene merveilleuſe, qui donna la prémiere Atteinte à la Réputation du grand *Saucourt*, lors que, dans un Tête à tête avec la Fille du Jardinier, on ſonna ſi ſouvent du Cors, Signal dont

ils étoient convenus pour empêcher les Surpriſes, que ces fréquentes Allarmes deſarmérent les Empreſſemens du renommé *Saucourt*, & rendirent inutile le Rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Griſette des Environs. Ce fut encore durant ſon Séjour à Vaugirard, qu'il fut voir Mademoiſelle *de l'Hopital* à Iſſy, pour s'éclaircir, ſi l'indiſcret Bruit de Ville ne ſe trompoit point ſur un Commerce de Robe dont on l'accuſoit. Ce fut là, qu'arrivant à l'improviſte, le Préſident *de Maiſons* ſe réfugia dans un Cabinet, avec tant de Précipitation, que la Moitié de ſon Manteau reſta dehors, lors qu'il s'enferma, tandis que le Chevalier *de Grammont*, qui s'en apperçut, fit ſouffrir Mort & Paſſion à ces pauvres Amans, par une longueur de Viſite exceſſive, pour le Deſordre qu'elle cauſoit. Ses Affaires finies, il partit.

L'Amour le guidoit. *Termes* redoubla de Vigilance ſur la Route. Les Chevaux ſe trouvoient prêts à chaque Poſte dans un moment. Les Vens & les Marées ſecondérent ſon Impatience, dès qu'il en eut beſoin. Il revit Londres avec tranſport. La Cour fut ſurpriſe & charmée de ſon prompt Retour. Perſonne ne s'aviſa de lui témoigner du regret de la nouvelle Diſgrace qui le ramenoit, tant il faiſoit voir qu'il en étoit conſolé. Mademoiſelle *d'Hamilton* ne lui voulut aucun Mal de la Promptitude dont il obéïſſoit au Roi ſon Maître.

Les Affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face, pendant une ſi courte Abſence ; mais, elles en changérent bientot après ſon Retour : c'eſt-à-dire, les Affaires d'une Cour, qui juſques-là n'en avoit point eu

de

de plus ſérieuſes que celles de l'Amour & des Plaiſirs.

Le Duc *de Montmouth*, Fls naturel de *Charles II*, parut en ce tems-là dans la Cour du Roi ſon Pere. Ses commencemens ont eu tant d'Eclat; ſon Ambition a cauſé des Evénemens ſi conſidérables; & les Particularitez de ſa Fin tragique ſont encore ſi récentes, qu'il ſeroit inutile d'emploier d'autres Traits, pour donner une idée de ſon Caractere. Il paroit partout tel qu'il étoit dans ſa conduite; téméraire dans ſes Entrepriſes; incertain dans l'Exécution; & pitoiable dans ſes Extrémitez, où beaucoup de Fermeté doit au moins répondre à la Grandeur de l'Attentat.

Sa Figure & les Graces extérieures de ſa Perſonne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son Viſage étoit tout charmant. C'étoit un Viſage d'Homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependaut, chaque Trait avoit ſon Agrément, & ſa Délicateſſe particuliere: une Diſpoſition merveilleuſe pour toutes ſortes d'Exercices: un Abord attraiant, un Air de Grandeur: enfin, tous les Avantages du corps parloient pour lui; mais, ſon Eſprit ne diſoit pas un petit mot en ſa Faveur. Il n'avoit de Sentimens, que ce qu'on lui en inſpiroit; & ceux, qui d'abord s'inſinuérent dans ſa Familiarité, prirent ſoin de ne lui en inſpirer que de pernicieux. Cet Extérieur éblouiſſant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes Mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes Fortunes à ſon Service. Il fit les plus cheres Délices du Roi. Mais, il fut la Terreur univerſelle des

Epoux,

Epoux, & des Amans. Cela ne dura pourtant pas: la Nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs; & le beau Sexe s'en apperçut.

Madame *de Cléveland* bouda contre le Roi de ce que les Enfans qu'elle avoit de lui ne lui paroiſſoient que de petits Magots auprès de ce nouvel *Adonis*. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle ſe vantoit de pouvoir paſſer pour la Mere des Amours, en comparaiſon de ſa Mere. On ſe moqua de ſes Reproches; il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire: &, comme cette Jalouſie paroiſſoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, perſonne n'applaudit à ce Reſſentiment ridicule. Il falut faire un autre Perſonnage, pour inquiéter le Roi; c'eſt pourquoi, ceſſant de s'oppoſer à la Tendreſſe extrême qui l'aveugloit pour ce Fils, elle ſe mit à l'adopter dans la ſienne par mille Louanges, par mille ſortes d'Admirations, & par des Careſſes, qui ne faiſoient que croitre & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles duſſent être ſans conſéquence, mais, on la connoiſſoit trop; pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle; mais, comme le Duc *de Montmouth* n'étoit pas dans un Age à être inſenſible aux Vivacitez d'une Femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-Mere, pour ſauver ſon Innocence du crime, ou du moins du Scandale. Ce fut donc pour cet effet, qu'on le maria de ſi bonne heure.

Une Héritiere de cent mille Livres de Rente en Ecoſſe s'offrit tout à propos. Elle étoit plei-

pleine d'Agrémens, & ſon Eſprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth.*

De nouvelles Fêtes célébrérent Mariage. On ne pouvoit mieux faire ſa Cour, qu'en s'y diſtinguant; &, tandis que ces Réjouïſſances mettoient en mouvement la Magnificence & la Galanterie, les anciens Engagemens en étoient partout réveillez, & de nouveaux s'établiſſoient.

La belle *Stwart*, alors au ſuprême Dégré de ſon Eclat, attiroit tous les yeux, ou tous les Reſpects. La Ducheſſe *de Cléveland* voulut du moins l'effacer, par le Secours des Pierreries dont elle s'étoit couverte à cette Fête; mais, ce fut inutilement. Son Viſage étoit un peu défait par le commencement d'une troiſieme ou quatrieme Groſſeſſe, que le Roi voulut bien prendre encore ſur ſon compte. Pour le reſte de ſa Figure, il n'y avoit pas dequoi ſoutenir l'Air & la Grace de Mademoiſelle *Stwart*.

C'étoit bien pendant ce dernier Effort de ſa Beauté, qu'elle eut été Reine d'Angleterre, ſi le Roi n'eut été moins libre encore pour diſpoſer de ſa main, qu'il ne l'étoit pour donner ſon cœur; mais, ce fut alors que le Duc *de Richemont* fit Veu de l'épouſer, ou de mourir.

Quelques mois après la Célébration de ces Nôces, *Killegrew*, n'aiant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame *de Shrewsbury*; &, comme Madame *de Shrewsbury* n'étoit point engagée, par un grand Hazard, cette Affaire fut bientot réglée. Perſonne ne ſe mit en tête de troubler un Commerce, qui n'intéreſſoit perſonne; mais, *Killegrew* s'aviſa de le troubler lui-même. Ce n'eſt pas que ſon Bonheur ne lui parut tel qu'il

ſe

ſe l'étoit imaginé. L'Habitude ne le dégoutoit point d'une Poſſeſſion digne d'envie; mais, il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle Fortune ne lui donnât point de Rivaux.

Il avoit beaucoup d'Eſprit, & beaucoup plus d'Eloqeence. C'étoit en pointe de Vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les ſecretes Beautez & les Charmes les moins viſibles de la *Shrewsbury*, que cette Eloquence ſe donnoit carriere. Plus de la moitié de la Cour en ſçavoit bien autant que lui ſur ce ſujet.

Le Duc *de Boukingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les Apparences; &, ſelon lui, les Apparences ne promettoient pas tout ce que les Exagérations de *Killegrew* vouloient perſuader. Comme cet Amant indiſcret étoit un de ceux qui dinoient ordinaire avec le Duc *de Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler ſa Rétorique ſur ce beau ſujet; car, on ſe mettoit à Table ſur les quatre heures du matin, pour en ſortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc *de Boukingham*, éternellement rebattu des Deſcriptions du Mérite de Madame *de Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des Faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; &, s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce Commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il put être de durée, vu la Légéreté de l'un & de l'autre, & la Vivacité dont ils avoient commencé. Cependant, nul Engagement n'a duré ſi long-tems en Angleterre.

L'Im-

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pu ſe paſſer de Rivaux, fut obligé de ſe paſſer de Maitreſſe. Il le porta fort impatiemment; mais, loin d'écouter ſes prémieres Plaintes, la *Shrewsbury* fit ſemblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'Epreuve d'un pareil Traitement; &, ſans ſonger qu'il s'étoit attiré ſa Diſgrace; toute ſon Eloquence ſe déchaina contre Madame *de Shrewsbury*. Ses Invectives l'attaquérent depuis la tête juſques aux pieds. Il fit une Peinture affreuſe de ſa Conduite, & traveſtit en Défaut les Charmes qu'il venoit de célébrer en ſa Perſonne. On l'avertit ſous main des Inconvéniens que pouvoient lui attirer ſes Déclamations. Il ſe mocqua de l'Avis, pouſſa ſa Pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il ſortoit de St. James, après le Coucher du Duc, ou pouſſa trois Coups d'Epée dans ſa Chaiſe, dont l'un lui perça le Bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le Péril où ſon Imtempérance de Langue le jettoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses Aſſaſſins s'étoient ſauvez à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fut expédié.

Killegrew crut qu'il ſeroit inutile de ſe plaindre. Quelle Juſtice eſpérer d'un Attentat, dont il n'avoit aucune Preuve, que ſes Bleſſures? Que s'il faiſoit quelques Pourſuites, fondées ſur les Apparences & les Conjectures, il ne douta point qu'on n'eut recours aux moiens les plus courts de les intorrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une ſeconde fois. Ainſi, voulant mériter ſa Grace de ceux qui l'avoient fait aſſaſſiner, il mit fin à ſes Satires, & ne ſouffla pas de ſon Aventure. Le Duc *de Boukingham* & la *Shrewsbury*

bury furent long-tems heureux, & tranquilles: jamais elle n'avoit été ſi long-tems conſtante; & jamais il n'avoit eu tant d'Egards en aimant.

Cela dura juſqu'à ce que que Mylord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des Déréglemens de Madame ſa Femme, ſe mit en tête de trouver à redire à ce dernier Commerce. Il étoit public, à la vérité; mais, il paroiſſoit moins deshonorant pour elle, que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury*, trop honnête-Homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant ſatisfaire ſon Honneur. Il fit appeller le Duc *de Boukingham*; & le Duc *de Boukingham*, pour Réparation d'Honneur, l'aiant tué, demeura paiſible Poſſeſſeur de cette fameuſe *Hélene*. Cela choqua d'abord le Public; mais, le Public s'accoutume à tout, & le tems ſçait aprivoiſer la Bienſéance, & même la Morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui ſe récrioient contre un Scandale ſi public, & un ſi horrible Deſordre, & qui ſe révoltoient contre l'Impunité d'une Action ſi crainte. Comme la Ducheſſe *du Boukingham* étoit une petite Ragote, à peu près de ſa Figure, qui n'avoit jamais eu d'Enfans, & que ſon Epoux abandonnoit pour une autre; cette eſpece de Parallele entre leurs Fortunes intéreſſoit la Reine pour elle: mais, ce fut inutilement; perſonne n'y fit Attention, & les Mœurs du Siecle allérent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur ſuſciter pour Ennemis la Nation ſérieuſe des Politiques & des Dévots.

Le Sort de cette Princeſſe avoit d'aſſez triſtes Vuës par de certains côtez. Les Egards du Roi pour elle avoient de belles Apparences; mais, c'étoit tout. Elle ſentoit bien que la Conſidé-

ration, qu'on avoit pour elle, s'effaçoit à méſure que le Crédit de ſes Rivales augmentoit. Elle voioit que le Roi ſon Epoux ne ſe mettroit guere en peine d'Enfans légitimes, tant que ſes Maitreſſes toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le Bonheur de ſa Vie dépendoit uniquement de cette Bénédiction, & qu'elle ſe flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil, ſi le Ciel daignoit la regarder en pitié ſur cet Article, elle eut recours à toutes les Reſſources qui ſont en Vogue contre la Stérilité. Les Veux, les Neuvaines, & les Offrandes, aiant été tournées de toutes manieres, & n'aiant rien fait, il fallut en revenir aux Moiens humains.

Que n'auroit-elle point donné, dans cette Occaſion, pour l'Anneau que l'Archevêque *Turpin* mit à ſon doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ſes Concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après ſa Mort; mais, il y a long-tems que les ſeuls Taliſmans, qui font aimer, ſont les Charmes de la Perſonne aimée, & que les Enchantemens étrangers ne font plus rien. Les Médecins de la Reine, prudens & aviſez, comme ils le ſont partout, aiant conſidéré que les Eaux froides de Tunnebrige n'avoient pas réüſſi l'Année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoier aux Chaudes, c'eſt-à-dire, aux Bains, qui ſont auprès Briſtol. Ce Voiage fut donc arrêté pour la Saiſon prochaine; &, dans la Confiance d'un heureux Succès, ce Voiage eut été le plus agréable du monde pour elle, ſi la plus dangereuſe de ſes Rivales n'eut été nommée des prémieres pour en être. La *Cléveland* étant prête alors d'ac-

d'accoucher, cette Inquiétude ne la regardoit pas. Une Bienſéance inutile l'obligeoit à quelques Egards. Le public, à la vérité, n'en croioit ni plus, ni moins, pour le ſoin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais, ſa Préſence dans cet Etat, étoit un Objet trop inſultant pour la Reine. Mademoiſelle *Stwart*, plus belle que jamais, nommée pour le Voiage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'ôſoit s'y oppoſer ; mais, elle n'en eſpéra plus rien. Que pouvoient les Bains, ou la ſoible Vertu des Eaux, contre des Charmes qui la détruiſoient, ou par ſes Chagrins, ou par des Cauſes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le Chevalier *de Grammont*, à qui tous les Plaiſirs de la Vie n'étoient rien ſans la préſence de Mademoiſelle *d'Hamilton*, ne put ſe diſpenſer de ſuivre la Cour. Il étoit trop néceſſaire & trop agréable au Roi dans un Voiage comme celui-là, pour n'en pas être ; & de quelque Secours que put être ſa Converſation dans la Solitude que cauſe l'Abſence d'une Cour, Mademoiſelle *d'Hamilton* n'avoit pas cru devoir conſentir qu'il reſtât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permiſſion de lui écrire, pour lui mander des Nouvelles de la Cour. Il s'en ſervit de la maniere qu'on peut croire ; &, ce qu'il y diſoit de ſes propres Affaires, ne laiſſoit guere de place dans ſes Lettres pour des Narrations étrangeres, durant le Séjour qu'on fit aux Bains. Comme l'Abſence rendoit ce Séjour ennieux à ſon égard ; il ſe prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir ſon Impatience, en attendant l'heureux momeut de ſon Retour.

Il avoit beaucoup d'Eſtime pour l'Ainé des *Ha-*

miltons, autant d'Eſtime & beaucoup plus d'Amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de ſa Paſſion & de ſes Sentimens pour ſa Seur. Il ſavoit auſſi ſes prémiers Engagemens avec ſa Couſine *Witthnell*; mais, il ignoroit le Refroidiſſement ſurvenu dans un Commerce dont les Commencemens avoient été ſi vifs. Il fut ſurpris de voir les Empreſſemens qu'il manquoit dans toutes les Occaſions pour Mademoiſelle *Stwart*. Ils lui parurent au delà de ces Devoirs & de ces Reſpects, qu'on a pour faire ſa Cour à la Maitreſſe du Prince. Il y fit Attention, & ne fut pas long-tems à découvrir, qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à ſa Fortune, ou à ſon Repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette Conjecture par ſes Remarques, il réſolut de prévenir les Suites d'un Engagement pernicieux de toutes les manieres; mais, il voulut que l'Occaſion d'en parler s'offrit d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller Divertiſſement amuſoit la Cour dans les Lieux, où l'on ſe ſaiſit de tout pour ſe deſennuier. Le Jeu de Boule, qui n'eſt en France que l'Occupation des Artiſans, & des Valets, eſt tout autre choſe en Angleterre; c'eſt l'Exercice des Honnêtes-Gens. Il y ſans doute de l'Art & de l'Addreſſe. Il n'eſt d'Uſage que dans les belles Saiſons, & les Lieux où l'on joüe ſont des Promenades délicieuſes. On les apelle Boulingrins. Ce ſont de petits Prez en quarré, dont le Gazon n'eſt guere moins uni que le Tapis d'un Billard. Dès que la Chaleur du Jour eſt paſſée, tout s'y raſſemble. L'on y joüe gros Jeu; & les Spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le

Le Chevalier *de Grammont*, dès long-tems initié dans les Spectacles & les Divertiſſemens Anglois, avoir fait une Courſe de Chevaux, qui n'avoit pas, à la vérité, réüſſi; mais, il avoit au moins le Plaiſir d'être convaincu par Expérience, qu'un Bidet fait vint milles, ſur le grand Chemin, en moins d'une heure. Les Combats de Coqs lui avoient été plus favorables; &, dans tous les Paris qu'il avoit faits au Boulingrin, le Parti qu'il avoit ſoutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les Lieux d'Aſſemblées ſe trouve d'ordinaire une Eſpece de Cabaret, portant le Nom de Pavillon de Verdure, de Salle à Feſtin, ou de Cabinet de Rafraichiſſement. Là ſe vendent toutes ſortes de Liqueurs à l'Angloiſe, comme vous diriés du Cidre, de l'Hidromel, de la Biere mouſſante, & du Vin d'Eſpange. Là les Rouques ſe raſſemblent les Soirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres; c'eſt-à-dire, pour tacher de s'entr'enlever les Profits de la Journée. Or, ces Rouques ſont proprement ce qu'on appelle Capons, ou Piqueurs, en France: Gens, qui portent toujours de l'Argent, pour offrir à ceux qui perdent au Jeu, moiennant une Rétribution, qui n'eſt rien pour les Joüeurs, & qui ne va qu'à deux pour cent, à paier le lendemain.

Ce Meſſieurs ſont d'une Supputation ſi juſte, & d'une Prudence ſi conſommée dans toutes ſortes de Jeux, que Perſonne n'óſeroit ſe meſurer avec eux, quand même ils joüeroient fidellement. Ils font d'ailleurs Veu de gagner quatre au cinq Guinées par jour, & de s'en contenter: Veu, qu'ils ne rompent preſque jamais.

Ce fut au milieu d'une Bande de ces Rouques, qu'Hamilton trouva le Chevalier *de Grammont*, comme il venoit y boire un Verre de Cidre. Ils joüoient à la Chance à deux Dez; &, comme celui qui tient le Dez à ce Jeu en a tout l'Avantage, les Rouques avoient fait cet Honneur au Chevalier *de Grammont*, par Préférence. Il le tenoit encore, quand *Hamilton* arriva. Les Rouques appuiés de leur Avantage, pouſſoient contre lui comme des Furies. Il taupoit partout. *Hamilton* penſa tomber de ſon haut, de voir un Homme de ſon Expérience, & de ſes Lumieres, embarqué dans un Combat ſi peu égal; mais, il eut beau l'avertir du Péril tout haut & tout bas, par Signe & en François, il mépriſa ſes Avertiſſemens; & les Dez, qui portoient *Céſar* & ſa Fortuné, firent un Miracle en ſa faveur. Les Rouques furent vaincus pour la prémiere fois; mais, ce ne fut pas ſans lui donner tous les Eloges & toutes les Loüanges de beau Joüeur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois: mais, leurs Loüanges furent perdües, & leurs Eſpérances trompées. Cette Epreuve lui ſuffit.

Hamilton, contant au Souper du Roi, comme il l'avoit trouvé témérairement aux Mains avec les Rouques, & la Maniere dont la Providence l'en avoit ſauvé, *Ma foi, Sire* dit le Chevalier *de Grammont*, *Meſſieurs les Rouques ſont déconfits pour le Coup*: & là-deſſus, il ſe mit à lui conter le Détail de ſon Avanture à ſa façon ordinaire; c'eſt-à-dire, attirant l'Attention de tout le monde par le Récit d'une Bagatelle, dont il faiſoit quelque choſe.

Après le Souper, Mademoiſelle *Stwart*, chez qui

qui l'on joüoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle, pour lui faire ce Récit. Le Chevalier *de Grammont* crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere aſſez gracieuſe. Cela ne fit que le confirmer dans ſes prémieres Conjectures; &, l'aiant mené ſouper chez lui, la Converſation s'ouvrit d'abord comme elle faiſoit preſque toujours. *George*, lui dit-il, *n'auriés-vous point beſoin d'Argent? Je ſçai que vous aimez le Jeu. Peut-être ne vous eſt-il pas auſſi favorable qu'a moi. Nous ſommes loin de Londres. Voilà deux cent Guinées. Prenez-les, ce ſera pour joüer chez Mademoiſelle* Stwart. *Hamilton*, qui ne s'atttendoit à rien moins qu'à cette Concluſion, en fut un peu déconcerté. *Comment! avec Mademoiſelle* Stwart? *Ouï, chez elle*, George, *mon Ami*; porſuivit le Chevalier *de Grammont. Nous ſommes un peu clairvoians. Vous en êtes amoureux; &, ſi je ne me trompe, elle ne s'en offenſe pas? mais, dites-moi comment vous avez pu vous réſoudre à vous ôter la pauvre* Pékam *de l'Eſprit, pour vous coëffer d'une Princeſſe, qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un Traine-Potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulut. Par ma foi, votre Frere, & vous, êtes deux jolis Garçons dans vos Choix. Quoi! dans toute la Cour, vous ne trouvez que les deux Maitreſſes du Roi, pour en faire les vôtres. Pour le Frere ainé, encore paſſe; il n'avoit pris la* Caſtelmaine, *que quand ſon Maitre n'en vouloit plus, & que la* Cheſterfield *ne vouloit plus de lui: mais, pour vous, que Diable croiez-vous faire d'une Créature, dont le Roi dans ce moment eſt plas fou que jamais? Eſt-ce parce que cet Ivrogne de* Richemont *s'eſt nouvellement remis ſur les Rangs, & qu'il ſe porte pour Amant déclaré?*

Vous verrez comme il en ſera bon Marchand. Je ſçai bien ce que le Roi m'en a dit.

Croiez moi, mon petit Ami, point de Raillerie avec le Maître; c'eſt-à-dire, point de Lorgnerie avec la Maîtreſſe. *J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite Coquete, dont le Roi ne ſe ſoucioit pas; & vous ſçavez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau Jeu; mais, ne vous y fiez pas. Elles ſont toutes ravies qu'un Homme, dont elles ne veulent rien faire, devienne leur Eſclave de Parade, ſeulement pour groſſir l'Equipage. Ne vaut-il pas mieux paſſer huit jours incognitò dans le Chateau de Pékam, avec la Femme du Philoſophe* Witthnell, *que de faire dire à la Gazette d'Hollande,* „ On nous mande „ de Briſtol, qu'un tel eſt chaſſé de la Cour, pour „ Mademoiſelle *Stwart*; qu'il va faire une Cam- „ pagne en Guinée, ſur la Flotte que l'on pré- „ pare pour cette Expédition, ſous les Ordres „ du Prince *Robert*? „

Hamilton, que toutes les Véritez de cette Harangue frappoient, à meſure qu'il y faiſoit Attention, parut comme revenu de quelque Songe, après y avoir révé quelques momens; &, s'addreſſant à lui d'un Air reconoiſſant, *Vous êtes*, lui dit-il, *l'Homme du monde, qui, avec l'Eſprit le plus agréable, avez la Raiſon la plus droite pour le Bien de vos Amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençois à me laiſſer ſéduire le plus ridiculement du monde, entrainé plutot par de frivoles Apparences, que par un véritable Penchant: je vous ai obligation de m'avoir arrêté ſur le bord du Précipice. Je vous en ai bien d'autres; mais, pour vous témoigner ma Reconnoiſſance de celle-ci, je veux ſuivre vos Conſeils, & me mettre en Retraite chez la Couſine*

ſine Witthnell, *pour m'ôter de la tête le reſte de ces Viſions : mais, bien loin d'y aller incognitò, je veux vous y mener au Retour du Voiage.* Mademoiſelle d'Hamilton *ſera de la partie ; car, il eſt bon de prendre ſes Précautions avec un Homme qui a beaucoup de Mérite, & qui, dans ces Recontres, n'a pas trop de Bonne-Foi ; du moins, s'il en faut croire votre Philoſophe. Ne vous aviſez pas d'en croire ce Faquin-là,* dit-le *Chevalier* de Grammont ; *mais, dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande Idole de* Stwart? *Que Diable ſçais-je?* dit Hamilton. *Vous connoiſſez toutes les Enfances dont elle s'occupe. Le vieux* Carlingford *étoit un Soir chez elle, qui lui montroit à ſe mettre une Bougie toute allumée dans la Bouche, & le grand Secret étoit de l'y tenir longtems par le bout allumé, ſans qu'elle s'éteignit. J'ai, Dieu merci, la* Bouche *raiſonnablement grande ; &, pour renchérir par deſſus ſon Maitre, j'y en tins deux: tout à la fois, & ſis trois tours de Chambre, ſans qu'elles s'éteigniſſent. Tout le monde m'adjugea le Prix de cette illuſtre Epreuve ; &* Killegrew *ſoutint, qu'il n'y avoit qu'une Lanterne, qui put me le diſputer. Elle en penſa mourir de rire. Me voilà donc dans la Familiarité de ſes Amuſemens. On ne peut diſconvenir que ce ne ſoit une Figure toute charmante, que cette Créature-là. Depuis que la Cour eſt en Campagne, j'ai eu cent Occaſions de la voir, que je n'avois point eu devant. Vous ſçavez que le Deshabillé du Bain eſt d'une grande Commodité, pour celles, qui, ſans offenſer les Bienſéances, ne ſont pas fâchées d'étaler leurs Attraits.* Mademoiſelle Stwart *eſt tellement perſuadée des Avantages qu'elle par deſſus toutes les autres, qu'on en peut ſi peu loüer quelque*

Femme de la Cour, pour de beaux Bras, une belle Jambe, qu'elle ne ſoit toute préte à le diſputer par la Démonſtration; & je crois, qu'il ne ſeroit pas difficile de la mettre nüe, ſans qu'elle y fit Réfléxion, avec un peu d'Addreſſe. Il fraudroit, après tout, être bien inſenſible, pour que ces bienheureuſes Occaſions ne fuſſent d'aucune Conſéquence, & ne fiſſent aucune Impreſſion; outre que la bonne Opinion qu'on a toujours de ſoi-même, fait qu'on s'imagine qu'une Femme eſt priſe, dès qu'elle vous diſtingue par une Habitude de Familiarité, qui bien ſouvent ne vent rien dire. Voilà le Fait, à mon égard: ma Préſomption, ſa Beauté, le Poſte éclatant qui la releve, & mille Gracieuſetez m'avoient empéché de faire des Réfléxions; mais, il faut vous dire auſſi, pour excuſer mon Impertinence, que la Facilité de lui faire les plus tendres Déclarations en la loüant, & les Confidences qu'elle me faiſoit ſur certaines choſes, qu'elle n'auroit pas trop du me confier, auroient été capables d'en éblouir un autre.

Je lui ai donné le plus joli Cheval d'Angleterre. Vous ſavez la Grace infinie dont elle eſt à Cheval. Le Roi, qui n'aime guere les Chaſſes, que celles de l'Oiſeau, parce quelle eſt commode pour les Dames, y étoit ces jours paſſez, entouré de toutes les Beautez de ſa Cour. Il partit après un Faucon, & toute la brillante Eſcadre après lui. Les Juppes de Mademoiſelle Stwart, *qui couroit à toute bride, effraiérent ſon Cheval; &, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montois, qui étoit ſon Compagnon, je fus donc le ſeul Témoin d'un Dérangement dans ſes Habits, qui préſenta mille Beautez nouvelles à mes Regards. J'eus le Bonheur de faire des Exclamations aſſez galantes & aſſez exagérées ſur ce charmant Deſordre; pour empêcher qu'elle*

n'en

n'en fut interdite. Au contraire, ce ſujet d'Admiration a ſouvent été depuis un ſujet de Converſation, qui ne paroiſſoit pas lui déplaire.

Le vieux Carlingford, *& ce Fou de* Crafs; *car, il faut bien vous faire ma Confeſſion générale: ces méchans Plaiſans donc lui faiſoient à tout bout de champ des Contes aſſez éveillés, qui ne laiſſoient pas de paſſer à la faveur de quelques vieilles Turlupinades, ou de quelques Singeries dans le Récit, qui la faiſoient rire de tout ſon Cœur. Pour moi, qui ne ſçai point de Contes, & qui n'ai pas de Talent de les faire valoir, quand j'en ſçaurois, j'étois fort embaraſſé quelquefois qu'elle s'aviſoit de m'en demander.* Je n'en ſçai point, Mademoiſelle, *lui dis-je un jour, qu'elle me tourmentoit.* Inventez-en un, *me dit-elle.* C'eſt ce que je ſai encore moins faire, *lui dis-je*; mais, je vous conterai, ſi vous voulez, un Songe fort extraordinaire, parce qu'il eſt encore moins vraiſemblable, que tous les autres Songes n'ont coutume d'être. *Cela lui donna une Curioſité qu'il fallut ſatisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter, que la plus belle Créature du Monde, que j'aimois paſſionnément, m'étoit venu voir la Nuit. Je fis alors ſon Portrait à elle même, en peignant cette Beauté merveilleuſe; mais, je lui dis que cette Divinité m'étant venu trouver, avec les plus favorables Intentions du monde, ne s'étoit point démentie par des Rigueurs inutiles. Ce ne fut pas aſſez pour la Curioſité de Mademoiſelle* Stwart; *il fallut preſque lui faire le Détail des Bontez que ce tendre Fantôme avoit euës pour moi; ſans qu'elle en parut ſurpriſe ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette Fiction: tant elle me fit recommencer de fois la Diſcription d'une Beauté,*

que je peignois autant qu'il m'étoit poſſible d'après ſa Figure, & d'après ce que je m'imaginois des Beautez qui ne m'étoient pas connues.

Voilà ce qui véritablement m'a penſé tourner la tête. Elle voioit bien que c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions ſeuls, comme vous pouvez croire, en lui faiſant un tel Récit; & mes yeux faiſoient tout de leur mieux, pour lui perſuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offenſée de cette Connoiſſance, ni ſa Pudeur allarmée de la fin d'une Avanture faite à plaiſir, & qu'il n'eut tenu qu'à moi de finir d'une maniere encore moins diſcrete. Cette Audience tranquille me fit donner tête baiſſée dans tout ce que les Conjonctures avoient de flatteur pour moi. Je ne ſongeai, ni au Roi, ni à ſa Paſſion pour elle, ni aux Périls d'un tel Engagement: enfin, je ne ſçais à quoi Diable je ſongeois; mais, je vois bien que ſi vous n'y aviés ſougé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles Viſions.

Quelque tems après, la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce Retour qu'uue maligne Influence s'étant répanduë ſur tout ce qui regardoit la Tendreſſe, tout alla de travers dans l'Empire amoureux. Le Dépit, les Soupçons, ou la Jalouſie, ſe mirent en Campagne, pour deſunir les Cœurs. Les faux Rapports, enſuite la Médiſance, & les Tracaſſeries achevérent de tout bouleverſer.

La Ducheſſe *de Cléveland* étoit accouchée pendant le Voiage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée ſi belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en Etat de reprendre ſes prémiers Droits ſur le Cœur du Roi, ſi elle pouvoit paroître avec ce nouvel Eclat devant ſes yeux. Ses

Par-

Partiſans étoient du même Avis. On prépara ſon Equipage pour cette Expédition; mais, la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill**, & fut atteinte d'un Mal, qui s'étoit déjà plus d'une fois oppoſé aux Projets qu'elle avoit formez, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un Homme, qui, d'Enſeigne aux Gardies, ſe voit élever à cette Fortune, a ſans doute un grand fond de Prudence, quand il ſe poſſede aſſez, pour ne pas s'éblouir de ſon Bonheur. *Churchill* ſe para donc partout de ſa nouvelle Faveur. La *Cléveland*, qui ne lui recommandoit, ni la Modération, ni la Retenue, ſur aucun Chapitre, ne ſe mit point en peine qu'il fut indiſcret. Ainſi, ce nouveau Commerce faiſoit tout l'Entretien de la Ville, à l'Arrivée de la Cour. Chacun en raiſonnoit à ſa Fantaiſie. Les uns diſoient qu'elle lui avoit déjà donné la Penſion de *Germain*, avec les Appointemens de *Jacob Hall*; d'autant que les différents Mérites ſe trouvoient réünis dans le ſien. D'autres ſoutenoient qu'il avoit l'Air trop indolent, & la Taille trop effilée, pour ſoutenir long-tems ſa Faveur. Mais, tous convenoient qu'un Homme, qui étoit Favori de la Maitreſſe du Roi, & Frere de celle du Duc, ſe produiſoit par de beaux Endroits, & ne pouvoit manquer de faire Fortune. En effet, le Duc *d'Yorck* lui donna bientot après une Charge dans ſa Maiſon. Cela étoit dans l'Ordre. Mais, le Roi, qui ne ſe crut pas obligé de lui faire du Bien, parce que Madame *de Cléveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

* *Aujourd'hui Milord* Marlbourough.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaiſe Humeur. Ce n'étoit pas ſans raiſon : il laiſſoit tout le monde en repos dans leur Commerce ; &, cependant, on avoit ſouvent l'Inſolence de troubler le ſien. Mylord *Dorſet*, prémier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher la Comédienne *Nellgouyne*. La *Cléveland* dont il ne ſe ſoucioit plus, ne laiſſoit pas de le deshonorer par des Inconſtances réïtérées, par des Choix indignes ; & le ruinoit par des Amans à gages. Mais, le Chagrin le plus ſenſible de tous étoit le nouveau Refroidiſſement & les Menaces de Mademoiſelle *Stwart*. Il y avoit long-tems qu'il lui propoſoit tout les Etabliſſemens, & tous les Titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il put faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuſer, ſous prétexte du Scandale que donneroit une Elévation dont l'Eclat choqueroit le Public ; mais, depuis qu'on fut de Retour, elle prit d'autres Airs. Tantot elle vouloit ſe retirer de la Cour, pour calmer les Inquiétudes éternelles de la Reine ; tantot, c'étoit pour fuir des Tentations, par où elle vouloit faire entendre que ſon Innocence n'avoir pas encore ſuccombé. Enfin, c'étoit continuellement, ou des Allarmes, ou quelque Humeur chagrine, qui deſoloient la Tendreſſe du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui Diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la Réforme dans ſon Ménage d'Amour, pour voir ſi ce n'étoit point la Jalouſie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela, qu'après avoir ſolemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de Commerce avec Madame *de Cléveland*, depuis l'Affaire

faire de *Churchill*, il ſe mit à faire une St. Barthélemi de tous les autres menus Amuſemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nellsgouynes*, les Miſſes *Davis*, & la Troupe joieuſe des Chanteuſes & des Danſeuſes des menus Plaiſirs de Sa Majeſté furent congédiées. Tous ces Sacrifices furent inutiles. La *Stwart* continuoit à deſeſpérer le Roi; mais, il eut bientot découvert la véritable Cauſe de ſes Froideurs.

L'officieuſe *Cléveland* prit ce ſoin. Elle s'étoit déchainée ſans reſerve, depuis ſa Diſgrace, contre Mademoiſelle *Stwart*, qu'elle en accuſoit par ſon Impertinence, & contre l'Imbécilité du Roi, qui, pour une Idiote revêtüe, la traitoit avec tant d'Indignité. Comme elle avoit encore des Créatures dans la Confidence du Roi, ce fut par leur moien qu'elle fut informée de l'Etat où les nouveaux Traitemens de Mademoiſelle *Stwart* l'avoient réduit; &, dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle ſe rendit dans le Cabinet du Roi, par l'Appartement d'un de ſes Valets de Chambre, nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la *Stwart*, de fort mauvaiſe Humeur. La Préſence de Madame *de Cléveland* le ſurprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut; &, l'abordant d'un Ton ironique, & d'un Sourire d'Indignation, *J'eſpere*, dit-elle, *qu'il m'eſt permis de venir vous rendre mes Hommages; quoi que la divine* Stwart *vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des Reproches, qui ſeroient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuſer des Foibleſſes, que rien ne peut juſtifier; puis*

que

que votre Conſtance pour moi ne me laiſſe rien à dire, & que je ſuis la ſeule que vous aiés honorée de votre Tendreſſe, & qui s'en ſoit rendue indigne par ſa Conduite. Je viens donc ici vous conſoler dans l'Abbatement où vous ont mis les Froideurs, ou la nouvelle Chaſteté, de l'humaine Stwart. A ces mots, un Eclat de rire, auſſi peu naturel, qu'il étoit inſultant, & démeſuré, mit le Comble à ſon Impatience. Il s'étoit bien attendu, que quelque mauvaiſe Raillerie ſuivroit ce Préambule; mais, il ne crut pas qu'elle dut prendre de ces Airs bruians, vu les Termes où ils en étoient: &, comme il ſe préparoit à lui repondre; *Non*, dit-elle, *ne me ſachez point mauvais gré de la Liberté que je prens de me moquer un peu de la Groſſiéreté, dont on vous en impoſe. Je ne puis ſouffrir qu'une Affection ſi marquée, vous rende la Fable de votre Cour, tandis qu'on ſe moque impunement de vous. Je ſai que la précieuſe* Stwart *vous révoque, ſous prétexte de quelque Incommodité, peut-être de quelque Scrupule de Conſcience. Et je viens vous avertir que le Duc* de Richemont *ſera bientot avec elle, s'il n'y eſt déjà. Ne m'en croiez pas; puis que ce pourroit être le Reſſentiment, ou l'Envie, qui me le feroient dire. Suivez-moi juſqu'à ſon Appartement, afin que vous n'ajoutiés plus de Confiance à la Calomnie, & que vous l'honnoriés d'une Préférence éternelle, ſi je l'accuſe à faux; ou que vous ne ſoiés plus la Duppe d'une Fauſſe Prude, qui vous fait faire un Perſonnage ſi ridicule.*

En achevant ce Diſcours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irréſolu, & l'entraina vers le Logement de ſa Rivale. *Chivins* étoit dans ſes Intérêts: ainſi, la *Stwart* n'avoit

voit garde d'être avertie de la Viſite : & *Babinai*, dont Madame *de Cléveland* avoit fait la Fortune, & qui la ſervoit à merveille dans cette Occaſion, lui vint dire le Duc *de Richemont* venoit d'entrer chez la *Stwart*. C'étoit au milieu d'une petite Gallerie, qui conduiſoit par un Dégagement, du Cabinet du Roi à ceux de ſes Maitreſſes. La *Cléveland* lui donna le Bon-Soir, comme il entroit chez ſa Rivale, & ſe retira, pour attendre l'Iſſue de cette Avanture. *Babinai* qui ſuivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre Compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Femmes de Chambre de ſa Maitreſſe, qui ſe préſentérent reſpectueuſement à ſon Paſſage ; lui dirent tout bas, que Mademoiſelle *Stwart* avoit été fort mal, depuis qu'il l'avoit quittée ; mais, que s'étant miſe au Lit, elle repoſoit, Dieu merci. *C'eſt ce qu'il faut voir*, dit-il, en repouſſant celle qui s'étoit planté ſur ſon Paſſage. Il trouva véritablement la *Stwart* couchée ; mais, elle ne dormoit pas. Le Duc *de Richemont* étoit aſſis au Chevet de ſon Lit, qui vraiſemblablement dormoit encore moins. L'Embaras des uns, & la Colere de l'autre, furent tels qu'on ſe les peut imaginer dans une pareille Surpriſe. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les Hommes, témoigna ſon Reſſentiment au Duc de *Richemont*, dans des Termes, dont il ne s'étoit jamais ſervi. Il en fut interdit, & quelque choſe de plus. Il voioit ſon Maître & ſon Roi juſtement irrité. Les prémiers Tranſports, que la Colere inſpire dans ces Occaſions, ſont dangereux. La Fenêtre de Mademoiſelle *Stwart* étoit commode pour une Vengeance ſubite. La

Tamiſe

Tamiſe couloit au deſſous. Il y jetta les yeux, & voiant ceux du Roi plus animez de Couroux, qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde Révérence, & ſe retira, ſans répliquer à une quantité de Menaces qui ſe ſuccédoient.

La *Stwart*, un peu revenüe de ſa prémiere Surpriſe, monta ſur ſes grands Chevaux, au lieu de ſe juſtifier, & dit les choſes du monde les plus capables d'aigrir les Reſſentimens du Roi; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les Viſites d'un Homme de la Qualité du Duc *de Richemont*, avec des Intentions qui lui faiſoient Honneur, c'étoit être Eſclave dans un Païs Libre; qu'elle ne ſçavoit aucun Engagement, qui l'empêchât de diſpoſer de ſa main; mais, que ſi cela n'étoit pas permis dans ſon Roiaume, elle ne croioit pas qu'il y eut de Puiſſance capable de l'empêcher de paſſer en France, & de ſe jetter dans un Couvent, pour y chercher la Tranquillité, dont elle ne pouvoit joüir dans ſa Cour. Le Roi, tantot outré de Colere, tantot attendri par quelques Larmes, & tantot effraié de ſes Menaces, étoit tellement agité, qu'il ne ſavoit que répondre, ni aux Délicateſſes d'une Créature qui vouloit faire la *Lucrece*, à ſa barbe, ni à l'Aſſurance dont elle avoit l'Effronterie de s'emporter à des Reproches. Cependant, l'Amour, prêt de triompher de tous ſes Reſſentimens, l'alloit mettre à ſes Genoux, pour lui demander Pardon de l'Injure qu'elle lui faiſoit, lors qu'elle le pria de ſe retirer, & de la laiſſer en Repos; du moins; pour le reſte de cette Nuit, ſans ſcandaliſer ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une plus longue Viſite. Cette impertinente Priere acheva

de

de l'outrer. Il ſortit, en la menaçant de ne la plus voir, & fut paſſer la Nuit la moins tranquille, qu'il eut paſſée, depuis ſon Rétabliſſement.

Le lendemain, le Duc *de Richemont* eut Ordre de ſortir de la Cour, & de ne ſe plus préſenter devant le Roi ; mais, il n'avoit pas attendu cet Ordre, & l'on ſçut qu'il étoit parti dès le matin pour ſa Maiſon de Campagne.

Mademoiſelle *Stwart*, voulant prévenir les mauvais Tours qu'on pourroit donner à l'Avanture de la Nuit précédente, fut ſe jetter aux pieds de la Reine. Ce fut là, que faiſant le Perſonnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda Pardon de tous les Chagrins qu'elle avoit pu lui cauſer ; lui dit qu'un Repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les Moiens de ſe retirer de la Cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc *de Richemont*, qui la recherchoit depuis long-tems ; mais, que puis cette Recherche étoit Cauſe de ſa Diſgrace, & d'un Eclat, qui peut-être tourneroit au Deſavantage de ſa Réputation, elle conjuroit Sa Majeſté de la prendre ſous ſa Protection, & d'obtenir du Roi qu'elle ſe mit dans un Couvent, pour finir tous les Troubles que ſa Préſence cauſoit innocement à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête Quantité de Larmes.

C'eſt un Spectacle bien agréable qu'une Rivale, qui, s'humiliant à vos Pieds, demande Pardon, & ſe juſtifie en même tems. Le Cœur de la Reine ſe tourna tout d'un coup. Ses Pleurs accompagnérent les ſiens. Elle l'embraſſa tendrement, après l'avoir relevée ; lui promit toute ſorte de Faveur & de Protection,

ou

ou pour ſon Mariage, ou pour tout autre Parti qu'elle voudroit prendre; & la renvoia, réſolue d'abord d'y travailler tout de ſon mieux: mais, comme elle avoit beaucoup d'Eſprit, les Réfléxions, qu'elle fit après ce prémier Mouvement, lui firent changer d'Avis.

Elle ſavoit que les Penchans du Roi n'étoient pas capables d'une Conſtance opiniâtre. Elle jugea que l'Abſence le conſoleroit, ou qu'un nouvel Engagement effaceroit à la fin le Souvenir de Mademoiſelle *Stwart*; & que, puis qu'elle ne pouvoit éviter de ſe voir une Rivale, il valoit encore mieux que ce fut elle, dont la Sageſſe & la Vertu venoient d'éclater par des Preuves ſi manifeſtes. D'ailleurs, elle ſe flatta que le Roi lui ſauroit éternellement gré de s'être oppoſée à la Retraite & au Mariage d'une Fille, qu'il aimoit alors à la Fureur. Ce beau Raiſonement la détermina. Toute ſon Induſtrie fut emploié à perſuader Mademoiſelle *Stwart*; &, ce qu'il y a de rare dans cette Avanture, après avoir obtenu qu'elle ne ſongeroit plus au Duc *de Richemont*, ni au Couvent, ce fut elle, qui prit ſoin de raccommoder les deux Amans.

C'eut été Dommage qu'elle n'eut pas réüſſi dans cette Négociation. Auſſi, n'en fut-elle pas à la peine; car, jamais les Empreſſemens du Roi ne furent ſi vifs, que depuis cette Paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stwart*.

Mais, Sa Majeſté ne gouta pas long-tems la Douceur d'un Raccommodement qui le rendoit de la plus belle Humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiere jouïſſoit d'une Paix profonde, depuis le Traité des Pirenées. L'Eſpagne

pagne ſe flattoit de reſpirer, par la nouvelle Alliance, qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ſes Voiſins; mais, elle n'eſpéroit pas pouvoir ſoutenir le Débris d'une Monarchie ſur ſa Décadence, quand elle conſidéroit l'Age ou les Infirmitez du Prince, ou la Foibleſſe de ſon Succeſſeur. La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'Application, jeune, vigilant, avide de Gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'aggrandir.

Ce fut en ce tems-là, que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la Tranquillité de l'Europe, ſe laiſſa perſuader d'allarmer les Côtes de l'Afrique par une Tentative de peu d'Utilité, quand même elle auroit réüſſi; mais, la Fortune du Roi, toujours fidelle à ſa Gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de Succès de l'Entrepriſe de Gigery, qu'il n'y avoit que les Projets formez par lui-même, qui fuſſent dignes de ſon Attention.

Peu de tems après, le Roi d'Angleterre, voulant auſſi viſiter les Bords Africains, arma cette Eſcadre pour l'Expédition de Guinée, dont le Prince *Robert* devoit avoir le Commandement. Ceux, qui en ſavoient quelque choſe par leur Expérience, contoient des Merveilles des Périls de cette Expédition; qu'il faudroit combattre, non ſeulement les Habitans de la Guinée, Peuple endiablé, dont les Fléches étoient empoiſonnées, qui ne faiſoient jamais de Quartier, que pour manger leurs Priſonniers; mais, qu'il faudroit eſſuier des Chaleurs inſupportables, ou des Pluies, dont chaque Goute ſe changeoit en Serpent; que ſi l'on pénétroit plus avant dans les Païs, on étoit aſſailli par des Monſtres mille

fois

fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les Bêtes de l'Apocalipſe.

Mais, ce fut en vain que ces Bruits ſe répandirent; loin d'inſpirer la Terreur à ceux qui devoient être du Voiage, ce fut un Aiguillon pour la Gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* ſe préſenta tout des prémiers; &, ſans ſonger que le Prétexte de ſa Convaleſcence avoit différé la Concluſion de ſon Mariage avec Mademoiſelle *Jennings*, il demanda la Permiſſion du Duc, & l'Agrément du Roi, pour y ſervir de Volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'Entêtement qui l'avoit ſéduite en ſa Faveur. Ce n'étoit plus guere que les Avantages de l'Etabliſſement, qui lui donnoient du Gout pour ce Mariage. La Molleſſe des Empreſſemens d'un Amant, qui ſembloit ne rendre des Soins, que par Habitude, la rebutoit; & le Parti, qu'il venoit de prendre, ſans ſon Aveu, lui parut ſi ridicule pour lui, & ſi choquant pour elle, qu'elle réſolut dès ce moment de n'y plus ſonger. Elle ouvrit petit à petit les yeux ſur le faux-Brillant qui l'avoit éblouïe; & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit, lors qu'il vint lui donner part du Projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'Indifférence & tant de Liberté d'Eſprit dans les Railleries, dont elle lui fit Compliment ſur ce Voiage, qu'il en fut tout déconcerté; d'autant qu'il avoit préparé toutes les Conſolations qu'il avoit cru capables de la ſoutenir, en lui annonçant la funeſte Nouvelle de ſon Départ. Elle lui dit, qu'*il n'y avoit rien de plus glorieux à lui, dont le Mérite avoit triomphé de tant de Libertez en Europe, que d'aller étendre ſes Conquêtes dans une autre Partie du Monde; qu'elle lui conſeilloit de ramener toutes les Captives qu'il feroit en Afrique, pour*

pour remplacer les Beautez que ſon Abſence alloit mettre au Tombeau.

Germain trouva fort mauvais qu'elle eut la force de railler, dans l'Etat où il la croioit réduite; mais, il s'apperçut que c'étoit tout bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet Adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant ſon Départ.

Juſques-là, tout alloit bien pour elle. *Germain*, non ſeulement étoit confondu, d'avoir eu ſon Congé ſi cavaliérement; mais, il ſentit redoubler tout le Gout qu'il avoit eu pour elle, par ces Marques de ſon Indifférence. Elle avoit donc le Plaiſir de le mépriſer, & de le voir plus ſenſible que jamais. Ce ne fut pas aſſez. Elle voulut mal à propos outrer la Vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epitres d'*Ovide*, traduites par les beaux Eſprits de la Cour. Elle ſe mit à faire une Lettre d'une Bergere au Deſeſpoir, qui s'addreſſoit au perfide *Germain*. Elle prit pour Modêle l'Epitre d'*Ariadne* à *Théſée*. Le Commencement de cette Lettre étoit, mot pour mot, les Plaintes & les Reproches de cette Amante outragée au Cruel qui l'abbandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux Tems & aux Conjonctures préſentes. Elle avoit eu deſſein d'achever cet Ouvrage par une Deſcription des Travaux, des Périls, & des Monſtres, qui l'attendoient en Guinée, pour leſquels il quittoit une tendre Amante abimée dans la Douleur; mais, n'en aiant pas eu le tems, ni celui de faire tranſcrire tout cela pour l'envoier ſous le Nom d'une autre, elle mit étourdiment dans ſa Poche ce Fragment écrit de ſa Main; &, plus étourdiment encore, le laiſſa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux, qui le ramaſſérent, connurent ſon Ecriture, en tirérent pluſieurs Copies, qui eurent Cours par la Ville. Cependant, ſa Conduite avoit ſi bien établi l'Idée de ſa Sageſſe, qu'on ne fit aucune Difficulté

culté de croire que la choſe s'étoit paſſée comme on vient de dire. Quelque tems après, l'Expédition de Guinée fut remiſe, pour les Raiſons que tout le monde ſçait; & le Procédé de Mademoiſelle *Jennings* la juſtifia ſur cette Lettre. Car, quelques Efforts que fiſſent le Mérite & les nouveaux Soins de *Germain*, pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais, il ne fut pas le ſeul, qui ſe reſſentit de cette Bizarerie, qui prenoit Plaiſir à deſunir les Cœurs, pour les engager bientôt après à des Objets tout différens. On eut dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau Caprice, livrant tout ce qui reconnoiſſoit ſon Empire aux Loix de l'Himen, avoit en même tems mis ſon Bandeau ſur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plupart des Amans dont on a fait mention.

La belle *Stwart* épouſa le Duc *de Richemont*; l'invincible *Germain*, une Peque Provinciale; Milord *Rocheſter*, une triſte Héritiere; la jeune *Temple*, le ſérieux *Litleton*, *Talbot*, ſans ſavoir pourquoi, prit pour Femme la languiſſante *Bointon*; *Georges Hamilton*, ſous de meilleurs Auſpices, épouſa la belle *Jennings*; & le Chevalier *de Grammont*, pour le prix d'une Conſtance, qu'il n'avoit jamais connuë devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'Amour d'accord en ſa faveur, & ſe vit enfin Poſſeſſeur de Mademoiſelle *d'Hamilton*.

CATALOGUE
DES
LIVRES D'HISTOIRE
EN FRANÇOIS

Qui ſe trouvent à Aix la Chapelle, chez NICOLAS BRONCART *Marchand Libraire, demeurant ſur le Compusbat proche la fontaine chaude. On trouve auſſi chez le même Libraire des livres Italiens & Eſpagnols, & des Pays etrangers.*

M. D. CC. XXXI.

CATALOGUE

DES LIVRES

Qui ſe trouvent à Aix chez

NICOLAS BRONCART,

AMour d'Eloye & Dabelard. 8
Avanture de don Guſman Dalfarache 8. 3. vol. fig. 1729.
Alaric ou Rome vaincuë 8,
Art de monter à cheval par Mr. Fouquet 8.
L'Ariane ou les Avantures de Melinthe palamede epicaris par Mr. de Maretz. 8. 3. vol. Paris.
Arithmetique de Mr. Leroux 12.
Amour du Duc de ***. 12.
Avanture ſecrete arrivée au ſiege de Conſtantinople 12.
Annecdote perſane de Madame de Gomez 12. 2. vol. 1730.
Amour vainqueur 8. Paris.
Albert le petit 12.
Albert le grand 12.
Avantures de Roſelli 8. 2. vol. fig.
De Dom. Antonio Bufalis 8,

--- De Henriette Silvie de Moliere 12. 3. vol.
--- Du Voyageur Arient 8.
--- De Robinſon Cruſœz 8. 3. vol. fig.
--- De l'infortuné Florentin 12. 2. vol. fig. 1729.
Amours de Phiſché & de Cupidon 8.
--- Paſtorales de Daphnis & Cloez 12. fig.
--- d'Eloye & d'Abelard 8.
--- d'Horace 12. 1729.
--- De Sainfroid. 12. 1729.
Art de conſerver la Santé des Princes, par Cornaro 8.
Alcoran de Malhomet 8.
Action heroïque & plaiſante de l'Empereur Charles V. 12 fig.
Art de connoître les femmes 8. 1730.
Anatomie de la tête de l'homme 8.
Angleterre aux priſes avec elle-même 8. 1729.
Academie galante. 12.
Apparence trompeuſe 12.
Avantures de Telemaque Fils d'Uliſe, par Monſeigneur François de Salignac de la Motte Fenelon, Archevêque, Duc de Cambray 12. Bruxelles 1716 figures.
Abregé de l'Hyſtoire d'Eſpagne & de France par demandes & reponſes 12. Bruxelles 1707.
Art (l') de connoitre les hommes, par Monſieur l'Abbé de Bellegarde 12. Paris 1702.
--- Le même 8. Liege 1712.
Art (l') de la guerre, ou l'idée parfaite d'un homme de guerre 12 Amſterdam 1712,
Avantures (les) d'Abdalla Fils d'Hanif, envoyé par le Sultan des Indes à la decouverte de l'Iſle de Borico. où eſt la fontaine merveilleuſe dont l'eau fait rajeunir, par Mr. Sandiſſon 12. Paris 2. vol. 1712. fig.
--- De Pomponius Chevalier Romain, ou l'hi-

ſtoire de notre temps 12. Rome 1724.
-- de Gil-Blas de Santillane, par Mr. le Sage 12. Amſterdam 3. vol. 1728. fig.

BOn mots ou ſcaligerana 8.
Blondel manier de fortifier les places 8.
Bouffon de la Cour 12.
Babillard 8.
Bibliotheque des Dames contenant des regles generales pour leur conduite dans toutes les circonſtances de la vie, par le Chevalier R. Steele 12. Amſterdam 3. vol. 1727.
bliotheque des Auteurs de la Congregation de Saint Maure 8.

CConference de la fable avec l'Ecriture Sainte 8. 2. vol. Paris.
Cuiſinier François le Maître d'Hotel ou le grand Ecuier tranchant par M. Varenne 8.
Le conte du tonneau 8. 2. vol.
Clelic Hyſtoire Romain dedié à Madame la Ducheſſe de Nemours par Monſieur Scuderi 8. 10. vol,
Crementine Reyne de Sanga Hiſtoire indienne par Madame de Gomé 8, 2. vol. fig. 1730.
Conte & fable de Mr. le Noble 8. 2. vol.
Conſolation de Philoſophie, par Boëce 12.
Contes d'Ulfert, Grand-Maître de Dannemarc 12.
Conſeils & maximes de Pilpay 8.
Contes Chinois, ou le Mandarin Fumhuam 12. 2. vol.
Contes des Fées 12. 12. vol. Amſt.
Carêchiſme hyſtorique 12. 1729.

Cabinet d'Architecture, Sculture, Pinture par Leconte 12, 3. vol.
Conte de Mr. de la Fontaine 8.
--- De Boccace 2. vol. 8. fig.
--- A rire 8. 2. vol. fig.
--- Idem ſans figures 2. vol. 8.
Caractere d'Epictet par Mr. de Belegarde 12.
--- De Theophraſe, ou mœurs du ſiecle 8, 3. vol.
Curioſité de Paris 8. 2. vol. fig.
Clef univerſelle, Hiſtorique & Geographique de l'Europe, contenant une deſcription des Royaumes, des Etats, Provinces, Pays, Villes Rivieres &c. 8. Bruxelles 8. vol. 1723.
Curioſité de la nature & de l'art ſur la vegetation, ou l'agriculture & le jardinage dans leurs perfections, par Mr. l'Abbé de Vallemont 8. Bruxelles 2. vol. 1715. fig.
Collogues (les) d'Eraſme, ouvrage très-intereſſant par la diverſité des ſujets, ou l'enjoüement & pour l'utilité morale, traduction par Mr. Gueudeville avec des nôtes & des figures très - ingenieuſes 12. Leyde 6. vol. 1728.
Contes (les) de Pogge Florentin, avec des reflexions 12. Amſterdam 1712.
Contes de Mr. Pereaul 12.

DUez Dictionaire Italien 8. 2. vol.
Dictionaire Allemand 8. 2. vol.
Dictionaire Eſpagnol 4.
Deſcription galante de Saiſon 8.
Decouverte de la guerre du Sieur de Folard.
Dictionaire des drogues de Lemeri 4. fig.
Delice d'Eſpagne & de Portugal 8. 6. vol. fig.

Dionis acouchement des Femmes 8.
Dictionaire de Richelet 4.
Defenſes des viſions 8.
Delice de la grande Bretagne 8. 8 vol. fig.
Dialogue des mots par Monſieur. Defenelon 8. 3. vol.
Devoirs de l'Homme & du Citoyen 8.
Dictionaire Anglois & François, par Boyer.
D. Matilde, ou les amours du Duc D ***
Hiſtoire Eſpagnole 12. Liege 1702. 4. 2. vol.
--- Nealogique, à l'uſage des beaux eſprits 1728. 8.
Diable Boiteux 12. 2. vol. par Monſieur le Sage figures.
Defence de l'Hiſtoire des variations 8.
Deſcription du Royaume de Macacar 8,
--- De l'Iſle de Hermaprodite 8.
--- De la France 8. 3. vol.
Delice des Pays-Bas 8. 4. vol. fig.
--- De la France 8. 3. vol. fig.
Devoirs de la vie domeſtique 12.
Diane de Caſtro 12,
Deſeſpoir amoureux 12.
Deſcription (nouvelle de la France; dans laquelle on voit le gouvernement generale de ce Royaume, celuy de chaque Province en particulier &c. par Mr. Piganiol de la Force 12. Paris 6. vol. 1722. fig.
Delices (les) de la Hollande, contenant une deſcription exacte du Pays, des mœurs & des coutûmes des Habitants 12, la Haye 2. vol. 1726. figures.

ELoge de quelque choſe dedié à quelqu'un & l'Eloge de rien dedié à Perſonne 8. 1730.
Eſprit des hommes illuſtres 12.
Education de la Jeuneſſe 12.
Eſſais de chirurgie de Mr. Dueroc 12.
Element hyſtorique ou methode courte & facile pour apprendre l'Hiſtoire aux enfants 8. 2. vol. 1730.
Excommunication de quelque Seigneur du Conſeille Ordinaire de l'état du Pays de Liege 8.
Etat preſent de la grande Bretagne ſous le reigne de George I. 8. 3. vol.
Epitre choiſie de Ciceron 12.
Epîtres amoureuſes d'Ovide 8.
Eſſais ſur l'uſage de la raillerie & de l'enjouëment 8.
Ecole du monde, par Mr. le Noble 12. 6. vol.
Eſſais d'une Hiſtoire des Provinces-Unies 4. 1728.
Element de politeſſe, ou l'art de plaire 8.
Eſprit du ſiecle 12.
Erection (l') de toutes les terres, Seigneuries & Familles tirées du Brabannt, prouvées par des extraits de lettres patentes, tirez des originaux & recueillis par Mr. Jâques Baron de le Roy & du ſaint Empire, folio Amſterdam 1706.
Ecueil (l') des Amans, ou les amours de Don Pedro Gonſalve de Mendoſſe, & de Dona Juana de Ciſneros, nouvelle Eſpagnolle, hiſtorique & galante 12. Bruxelles 1710.
Eſſais d'une parfaite Grammaire de la langue Françoiſe, par le R. P. Laurent Chiflet de la Compagnie de JESUS 8. Bruxelles 1697.
Education (l') parfaite, contenant les manieres

res bienſéantes au jeunes gens de qualité, & des maximes & des reflexions propres à avancer leur fortune, par Mr. l'Abbé de Bellegarde 8. Liege 1713

Elemens (les) de l'Hiſtoire par Mr. l'Abbé de Valemont 12. Amſterdam 4. vol. 1714. figures.

Eſpions (l') dans les Cours des Princes Chrêtiens, ou lettres & memoires d'un Envoyé ſecret de la Porte Ottomane dans les Cours de l'Europe, où l'on voit les découvertes qu'il y a faites 12. Cologne 6. vol. 1715. figures.

Elemens de Geometrie, ou traité de la meſure du corps, par Mr. de Fisbach 8. la Haye 1723. fig.

Etat preſent de la Suede, avec un abregé de l'Hiſtoire de ce Royaume 8. Amſterdam 1720. figures.

Etat preſent de la Grande-Bretagne & d'Irlande, ſous le Regne de George II. avec une deſcription des Etats que la Grande-Bretagne poſſede en Afrique, en Amerique & dans la Mediterranée, & des liſtes axactes des Pays du Royaume &c. 8. la Haye 3. vol. 1728.

FAveurs & diſgraces de l'amour, ou les amans hûreux & malhûreux 3. vol. fig.

Fourbe decouverte 12.

Fidelité couronnée, ou Hiſtoire de Parmandie. 12.

Forge de Vulcain 8.

Fables des Phedes affranchies d'Auguſte 8.

Facetieuſe nuit de Monſieur. Straparol 12. 3. vol. Paris,

Fables choiſies miſes en vers ; par Mr. de la Fontaine 12. Amſterdam 1722.

Fables & contes de Mr. le Noble 12. Lyon 2. vol. 1697. fig.

-- Le même ſans figures 12. Bruxelles 2. vol. 1707.

Frée-Holder , ou l'Anglois jaloux de ſa liberté ; eſſais politiques 12. Amſterdam 1727.

Femmes (les) des douze Ceſars & Imperatrices Romaines , çontenant la vie & les intrigues ſecretes des Imperatrices & Femmes des premiers Empereurs Romains, par Mr. de Servies 12 Amſterdam 3. vol. 1722.

GRammaire Françoiſe d'un tour nouveau avec de fable 8.

Guide d'Amſterdam 8.

Geomyler traduit de Larabe 12.

Gazetier menteur 12.

Guſtave vaſa Hiſtoire ſuedoiſe 8.

Grammaire Italienne 8

Galanterie Engloiſe 12.

Grammaires Allemandes de diverſes ſortes 8.

Gage touché (le) hiſtoire galante & comique 12. Paris 1711. figures.

Grammaire Eſpagnol 8.

HIſtoire Cronologique d'Eſpagne 8. 2. vol.

Hiſtoire d'Alexandre Farneze Duc de Parme 8.

-- Du Duc de Mercœur 8.

-- De Thucydide de la guerre de Peloponeſe traduction Dablancour 8. 3. vol.

-- Idem fol.

Romaine depuis ſa fondation juſqu'à preſent 8. 6. vol.
--- Idem 8. 2. vol.
--- Des Impoſteures inſignes 8. 2. vol. fig.
--- Du petit Jehan de Scintré 12. 3. vol. Paris.
--- De l'exille de Ciceron 8.
--- De la Ligue de Cambray 8. 2. vol.
--- De la Conquête des Iſles Moluques par les Eſpagnols, les Portugais & les Holandois 8. 3. vol.
Haine de Satan & des malins Eſprits 8.
Hiſtoire univerſelle du Pere Turſelin Jeſuite 8. 3. vol.
--- Des Revolutions Romaines par Mr. de Vertot 8: 3. vol.
--- De Revolution de Portugal par Mr. de Vertot 8.
Henriade de Mr. de Voltaire 1729.
Hiſtoire du Conte de Mansfeld 12.
--- Abregée du Janſeniſme 8.
--- Admirable & memorable de notre temps 12.
--- Du Docteur Fauſtus 12.
--- Des Revolutions d'Angleterre par le Pere d'Orleans 8. 3. vol. fig.
--- D'Hollande, par Mr. Neuvil 12. 4. vol.
--- Des Perſonnes qui ont vecû pluſieurs ſiecles & qui ont rajeuni 12.
--- De la Princeſſe Eſtime 12.
--- De l'Egliſe Grecque & Armenienne 8.
--- Et memoires de l'Academie Royale des Inſcriptions & des belles Lettres 12. 8. vol. figures.
--- Du Marquis de Clemes, avec la caprice du Deſtin 8.
--- Secret des Femmes galantes de l'Antiquité 8. 3. vol.

--- Du Maréchal de Boucicaut 12.
--- Des Avanturiers 8. 2. vol.
--- De l'Empire Ottoman 12. 6. vol.
--- Des Ordres Religieux 8. 8. vol. fig.
--- Des Amazones 8. 2. vol fig.
--- De Henriette d'Angleterre 8.
--- Du Commerce par Mr. Huet 8.
--- De l'ancien gouvernement de France 8. 3. vol 1728.
--- Des troubles de Hongrie 12. 4. vol.
--- Des Conquêtes du Perou 8. 2. vol. fig.
--- Et Regles de la Poëſies 8.
--- Des deux Triumvirat 8. 4. vol.
Hiſtoire des variations par Mr. de Boſſuet 8. 2. vol.
Hiſtoire du Regne de Louis XIII Roy de France 8. vol.
Hiſtoire generale d'Eſpagne folio 2. vol. par Louis de Mayerne, Turquet, Lionois.
Hiſtoire de Charle XII. Roy de Suede 12. 6. vol. Amſterdam.
--- Des Juifs par Flavius Joſeph 5. vol.
--- De Madame de Gonde 12. 2. vol.
--- De la revolution des Pays-bas 2. vol.
--- De la Sultane de Perſe 13.
--- Des Croiſades, par le Pere Mainbourg 12. 4. vol.
Honnête homme & Scelerat 12.
Hiſtoire de la Province Dalſace 8. Strasbourg 8. vol. 1727. ſans fig.
Hiſtoire des Chevaliers Hoſpitaliers de ſaint Jean de Jeruſalem, appellez depuis les Chevaliers de Rhodes, & aujourd'huy les Chevaliers de Malthe, par Mr. l'Abbé Vertot 8. 5. vol. 1728.
Hiſtoire du Cardinal Mazarin, par Mr. Aubery 12. Amſterdam 2. vol 1718.

Hiſtoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche 12. Lion 6 vol 1718.

Homme (l') detrompé, ou le criticon de Balthaſar Gratian, traduit de l'Eſpagnol 12. la Haye 3. vol. 1725.

Homme (l') univerſel, par le même 12. la Haye 1724.

Hiſtoire du monde, pas Mr. Chevreau 12. Paris 8 vol. 1717.

Hiſtoire de la Baſtille, ou l'inquiſition Françoiſe, par Mr. Conſtantin de Renneville 12. Amſterdam 4 vol. 1724 fig.

Hiſtoire ancienne des Egyptiens 8. 1730.

Hiſtoire Poetique du Pere Gautruche 12.

Hiſtoire du Diable traduit de l'Anglois 8. 2. vol. 1729.

--- De France avant Clovis 8.

--- Des Flagellants par Mr. Boileau 8.

--- Admirable & memorable 12.

--- D'Ypolite Comte d'Ouglas 8.

--- Des guerres civilles des Eſpagnols dans les Indes 8, 4. vol.

--- Des Succeſſeurs d'Alexandre le Grand 8.

--- De France ſous le Regne de Louis XIV. par Mr. de Larrey 8 Liege 9. vol. 1723.

--- De la condamnation des Templiers, celles du ſchiſme des Papes, contenant le ſiege en Avignon 8. Bruxelles 2. vol. 1713.

Homme de cœur de Balthaſar Gratian, traduit par le ſieur Amelot de la Houſſaye 12. Paris 1715.

Hiſtoires & Avantures de Dona Rufine, fameuſe courtiſane de Sevile 12 Amſterdam 2 vol. 1722.

Hiſtoire litteraire de la Ville de Lyon, avec une Bibliotheque des Auteurs Lionois, ſacrez & profanes, diſtribuez par ſiecles par le P. de

Colonia de la Compagnie de Jesus 4. Lion 1728. fig.

Hiſtoire du Regne de Louïs XIV. Roy de France & de Navare, par H. P. de Limiers 4. Amſterdam 3. vol. 1720. fig.

Hiſtoire des amours & des infortunes d'Abelard & d'Eloiſe, miſe en vers Satiri-Comi-Burleſques, par Mr. ******. 12. Cologne 1724.

Hiſtoires & Avantures ſurprenantes de Gabriel Marquiſe de Vico, nouvelle galante, par Mr. D. ***. 12. Paris 1707.

INſtruction de la Jeuneſſe par Mr. Gobinet 8.
Jeruſalem delivrée 8. Paris.

Jeu d'ombre 8. Paris.

Ildegerte Reyne de Norwegue 12.

Idée d'un veritable Heros 8.

Illuſtre Mouſquetaire 12.

Illuſtres (les) Françoiſes, hyſtoire veritable 8. Paris 3. vol. 1723.

Illiade & Odiſée d'Homere, traduite en François par Madame Dacier 12. Amſterdam 6. vol. avec des très-belles figures 1717.

Journées (les) amuſantes, dediées au Roy par Madame de Gomez 8. Amſterdam 6. vol. 1730

Jaloux (le) d'Eſtramadure, ou les amours de Carizale & de Leonore, nouvelle hyſtorique 12. Amſterdam 1707.

LEttres Galantes & Curieuſes de la marquiſe 8.
Lucien de la traduction de Mr. Perot d'Ablancour 8. 2. vol.

Lettres du Roy Louis XII. 8 4. vol.

De Wicquefort 8.

Idem en Latin 8.
De Mr. Tiſſot 8: 2. vol.
Du Chevalier de Stel 12.
D'amours d'une Religieuſes Portugaiſe 12.
Perſanes 2. 12.
Et Memoires de Mr. Buſſi Rabutin 8. vol
De Guypatin 12.
De Madame Rabutin-Chantal Marquiſe de Sevigné, à Madame la Comteſſe ſa fille 12. la Haye 2. vol. 1726.
Nouvelles d'une Dame Portugaiſe avec les reponſes traduites en François 12. Bruxelles 1722.
Galanses & Philoſophiques, par Mademoiſelle D, *** 12, Cologne 1721.
Françoiſes ſur toutes ſortes de ſujets, tirés des meilleurs Autheurs par Mr. Richelet 12. Amſterdam 2. vol. 1721.
Italienes & Françoiſes de Loredano noble Venitien, traduites par le ſieur Veneroni 12. Paris 1695.
Sur toutes ſortes de ſujets, avec des avis ſur la maniere de les écrire & des reponſes ſur chaque eſpece de lettres, par feu Mr. de Vaumoriere 2, vol. 8. Bruxelles 1709.
Nouvelle de Mr. Bourſault 12. Paris 1721.
De François Bablais écrites pendant ſes voyages 8. Bruxelles 1710.
Du Cardinal d'Oſſat, avec des nôtes hiſtoriques & politiques de Mr. Amelot de la Houſſaie 4. Paris 2. vol. 1698.
Nouvelles, galantes, hyſtoriques, morales, critiques, ſatyriques & comiques de Madame D. 12. Nymes 1713.
Lemeri Dictionaire des Drogues 4.
Les hommes 8.

Lucien en belle humeur 12. 2. vol.
Labyrinthe de Verſaille 4. la Haye 1724. figures.
Les deux Amantes, ou les amours de Marc-Antoine & de Theodoſe de D. Raphael & de Leocadie, nouvelle hyſtorique 12. Amſterdam 1707.

MEmoire de Henri de Loraine Duc de Guiſe 8.
Memoire du Comte de Gramont 8.
Mille & une nuitte 12. 8. vol.
--- & un jours 12. 5. vol.
--- & un quart d'heures 12. 4. vol.
Memoires de Madame la Marquiſe de Freſne 8.
--- De Mademoiſelle Delfoſſe 12.
--- Du Chevalier Melvil 12.
--- Marguerite de Valois 8.
--- Du Chevalier Beaujeu 8.
--- De Jean Baptiſte la Fontaine 8.
--- Pour ſervir à l'Hiſtoire de la Grande-Bretagne par Brunet 8. 3. vol.
--- De la Cour d'Angleterre 12.
--- Du Comte de Brienne Miniſtre & premier Secretaire d'Etat, contenant les évenemens les plus remarquables du Regne de Louis XIII. de celui de Louis XIV. juſqu'à la mort du Cardinal Mazarin 8. Amſterdam 3. vol. 1719.
--- Du Regne de George I. Roi de la Grande-Bretagne 12. la Haye 2. vol. 1729.
--- De Mademoiſelle de Montpenſier, fille de M. Gaſton d'Orleans, frere de Louis XIII. 12. Paris 6. vol. 1728.
--- Pour ſervir à l'hyſtoire d'Anne d'Autriche, Epouſe de Louis XIII. Roy de France. par Madame de Motteville 12. Amſterdam 25. vol. 1723.

Pour

Pour ſervir à l'Hyſtoire des Hommes Illuſtres dans la Republique des lettres, avec un catalogue raiſonné de leurs ouvrages. 12. Paris 1727. 2. vol.

De Mr. Joli Conſeiller au parlement, contenant l'hyſtoire de la Regence d'Anne d'Autriche, & les premieres années de la majorité de Louis XIV. juſqu'en 1666. avec les intrigues du Cardinal de Retz à la Cour 8. Amſterdam 5. vol. 1718.

Du Marquis de Beauveau ; pour ſervir à l'hiſtoire de Charles IV. Duc de Lorraine & de Bar. 12. Cologne 1688.

Preſenté à Monſeigneur le Duc d'Orleans Regent de France, contenant les moyens de rendre ce Royaume très-puiſſant, & d'augmenter conſidérablement les revenus du Roy & du peuple, par le C. de Boulain Villiers 8. la Haye 2. vol. 1727.

Du Regne de Pierre le Grand Empereur de Ruſſie, Pere de la Patrie, par le B. Iwan Neſteſuranol 4. vol. 12. la Haye 1726.

Du Regne de Catherinne Imperatrice & Souveraine de toute la Ruſſie 12. la Haye 1728.

De Mr. le Cardinal de Retz 12. Cologne 4. vol. 1718.

Du Chevalier Haſard, traduit de l'Anglois ſur l'original manuſcrit 12. Cologne 1705.

De Bellievre & de Silleri 8. 2. vol. la Haye.

Litterair 8. 2. vol. par S. D. L. R. G.

De Gaſpar de Saulx Seigneur de Tavane fol.

Mentor (le) moderne, ou diſcours ſur les mœurs du ſiecle, traduit de l'Anglois de Guardian, de Mrs. Adiſſon, Stecle & autres Auteurs du Spectateur, 12. la Haye 3. vol. 1724.

Methode pour apprendre l'hiſtoire d'Angleterre 12.

Ménage de la Ville & des champs 8.
Miſantrope par Mr. V. E. 8. 2. vol.
Monarchie des Hebreux, par Mr. le Marquis de ſaint Philippe 12. 4. vol
Moriceau, traité des maladies des femmes groſſes 4. 2, vol.
Metamorphoſes (les) d'Ovide, avec des explications à la fin de chaque fable, par Mr. l'Abbé de Bellegarde 12. Amſterdam 2. vol. 1716. fig.
--- Les mêmes miſes en françois, T. Corneille 8. Liege 3. vol. 1715. fig.
Monarchie univerſelle de Louis XIV. traduite de Mr. Leti 12. Amſterdam 2. vol. 1701.
Memoire d'un homme de qualité qui veut ſe retirer du monde 12. 4. vol. 1730.
Memoire de Philippe de Comines en Eſpagnol fol. 2. vol.
Maiſon Ruſtique 4.
Memoire du Marquis de Montglat 8. 4. vol. Paris.

NOuvelle Methode de dreſſer les Cheveaux 8.
Nouvelle toute nouvelle 12.
--- De Michel le Gerrante 12. 2. vol.
Nouveau Spectateur François, ou diſcours dans lequel on voit un portrait naif des mœurs de ce ſiecle 8. la Haye 2. vol. 1725.
--- Recueil des Chanſons choiſies 12. la Haye 4. vol. 1726.
Nouvelles Lettres & œuvres galantes 12. Paris 1724.

OEuvre de Senec folio lié.
--- Du Pere Rapin 12. 3. vol.

De Quevedo 12.
De Mr. Nicolle 18. 20. vol.
Poëtiques de Mr. Tiſſot de Patot 8. 3. vol.
De Mr. de Fontenel 8. 3. vol.
De Palaprat 12. 2. vol.
De Capiſtron 12. 2. vol.
De Madame de Vildieu 12. 12. vol.
De Palaton 8. 2. vol. fig.
De Benſerade 8. 2. vol.
De Maucroix 8.
De Plaute, par Geudeville 8. 10, vol.
De Scopon 8. 1728.
De Mr. Boileau Deſpreaux, avec des éclairciſſemens hyſtoriques donnez par lui-même 4. Geneve 2. vol. 1716. figures.
d'Horace en latin & en François, avec des remarques critiques & hiſtoriques, par Mr. Docier 12. Paris 10. vol. 1709. grand papiers.
De Mr. de Moliere 12. Amſterdam 4. vol. 1725. fig.
De Mr. de Moliere 8. 4. vol. en Italien.
De Racine 12. Amſterdam 2. vol. 1713. fig.
De Mr. Rouſſeau 12. Paris 3. vol. 1720.
Le même 12. Amſtd. 3. vol. 1719. fig.
De Mr. Crebillon 12. Paris 1720.
De Mr. Regnard 12. Paris 2. vol. 1714.
Melées de Mr. le Chevalier Temple 12. Utrecht 2. vol. 1699.
Poſtumes du Chevalier Temple 12. Utrecht 1704.
De Clement Marot de Cahors 12. la Haye 2. vol. 1714.
Nouvelles de Monſieur le Pays 12. Paris 2. vol. 1672.
De Mr. Bourſault, contenant les pieces de Theatre 12, Amſt. 2. vol. 1721. fig.
De Mr. Arouet de Voltaire, contenant Oedipe

Tragedie; Herode & Mariamne, tragedie; le mauvais menage & la Henriade 12. la Haie 1728.
Ortellius Theatrum orbis terrarum fol. 2. vol. fig.
Oeuvre de Seneque par Mathieu de Chaluet fol. Paris.
Ouvre de Plutarque & vie des hommes illuſtres 8. 3. vol.
Obſervation de l'Academie Françoiſe ſur les remarques de Mr. de Vaugelas 8. 2. vol.
--- Diverſes de Mr. de Segrais 12. Amſt. 2. vol. 1713.

PArfait Marechal qui enſeigne à connoitre la beauté, la bonté & les defaux des Cheveaux par Solleyſel 4. Paris.
Pratique de la guerre par Mr. de la Valier 12.
Parfait homme de guerre 12.
Puits de verité 12.
Paſſe-partout galant 12.
Pouvoir des Souverains & de la liberté de conſcience 8.
Poëte ſans fard, ou diſcours ſatiriques
Promenades de Mr. le Noble 12.
Portrait ſerieux, critique & galant 12.
Pieces de Poëſie 8.
Paſſe-temps agreable ou bon mots 12.
Principes de Philoſophie, par Mr. l'Abbé Geneſt 8.
Princeſſe d'Angleterre 12.
--- Agathoniſe 12.
Pelerinage de Colombelle & de Volontariette.
Paralle des eaux mineral du Dioceſe de Liege par Mr. Breſmal 8.
Princeſſe (l') de Portien 12. Paris 1724.
Poëſies d'Anacreon & de Sapho, traduites en François avec des remarques par Madame Dacier 8. Amſterdam 1716.
--- De Madame & de Mademoiſelle Deshouilliers

8. Bruxelles 2. vol. 1708.

Philis de Sciro du Comte Bonarelli traduit en François avec la diſſertation du même Auteur ſur le double amour de Celie 12. Bruxelles 2. vol. 1707.

Penſées choiſie de Mr. l'Abbé Boileau Predicateur ordinaire du Roy, ſur divers ſujets de morale, mis par ordre alphabetique 8. Liege 2. vol. 1712.

Philoſophie Occulte de Henri Corneil Agrippa 8. la Haye 2. vol. 1727. fig.

Philoſophie morale de Monſieur Deſcartes 8. Bruxelles 1707.

Quevedo en belle-humeur 12.

Roland l'Amoureux traduction nouvelle 8. 2. vol. fig. Paris.

Rethorique ou Art de parler du Pere Lami 8.

Republique de J. Boudin fol. N. 20.

Relation ſur les quietiſmes 8.

Recueil des Statues, croupes, fontaines, termes vaſes & autres magnifiques ornemens du Chateau & Parc de Verſailles, par Simon Thomaſſin, avec les explications en François Latin, Italien & Hollandois 4. la Haie 1724. figures.

--- Des Opera repreſentez par l'academie Royale de Muſique 12. Amſterdam 12. vol. 1712. figueres.

--- De toutes les meilleurs Comedies & Scenes Françoiſes, qui ont été joués ſur le theatre Italien à paris, mis en ordre par Evariſte

Guerardy 12. Amſterdam 1715.

Reflexions morales, Satiriques & Comiques 8.

--- Sur les differns caracteres des hommes 8.

--- Sur ce qui peut plaire ou deplaire dans le Commerce du monde, par Mr. l'Abbé de Bellegarde 8. Liege. 1712.

--- Sur le Ridicule & ſur les moyens de l'éviter par le même 12. la Heye 1720.

Recherche du feu de l'Enfer 8. 1728.

Refutation de l'arret pretendu d'Helmſtad 8. 4. vol.

Remarques hyſtoriques & critiques faites dans un voyage d'Italie en Hollande 8. Cologne 2. vol. 1705.

Satire de Petrone 8. 2. vol.

Satire de Juvenal & de Perſe 8. 2. vol.

Spectateur François 8. 2. vol.

Sapho, ou l'heureuſe inconſtance 12.

Salie d'Eſprit ou choix des bons mots, par Gayot de Pitival 12.

Secret du petit Albert 12.

--- De Quinti.

Spectateur (le) ou Socrate moderne, où l'on voit un portrait naif des mœurs de ce tecle traduit de l'Anglois de Mr. Richard Stele 12. Amſterdam 6. vol. 1722.

Science (la) des Perſonne de la Cour, de l'épée & de la robe du ſieur de Chevigni, revû par Mr. de Limiers 12. Amſterdam 4. vol. 1713. figures.

Solitaire (le) Anglois, ou avantures merveilleuſes de Philippe Quatil par Mr. d'Otigon. 12. Roterdam 1728.

Souverains (les) du monde, ouvrage qui fait

connoître la genealogie de leurs maiſo.. , l'étenduë & le gouvernement de leurs états leurs Religions , leurs revenus , force , titres &c. 8. la Haye 4. vol. 1722. figures

Secret du petit Albert 8. fig.

--- d'Albert le Grand 8. fig.

Secret pour conſerver la beauté des Dames par Digbi 2. vol. 8.

Secretaire Eſpagnol par Sobrino 8.

TRaité des Confitures 8.

--- Des langues par Mr. Tremblai 8.

--- De l'amitié , pas Mr. Sacy 12.

--- De la civilité Françoiſe 12.

--- Des Eaux d'Aix 4. fig. Latin.

--- Idem en Allemand 4. figures.

--- De la divination , traduit du latin de Ciceron par Mr. l'Abbé Regnier Deſmarais 8. Amſterdam 1711.

Theologie morale par Mr. Evêque de Grenoble 8. 8. vol.

Tableau de l'amour conjugal 12. figures.

Temple de Gnides 8.

--- Italien de Guerardi , ou le recueil des Comedies Françoiſes jouées par les Comediens Italiens 12. Amſterdam 1721. figures.

--- De la Foire ou l'Opera Comique , contenant les meilleures pieces qui ont été repreſentées aux Foires. de St. Germain & de Saint Laurend par Mr le Sage & d'Orneval 12. Amſterdam 5. vol. figures 1723.

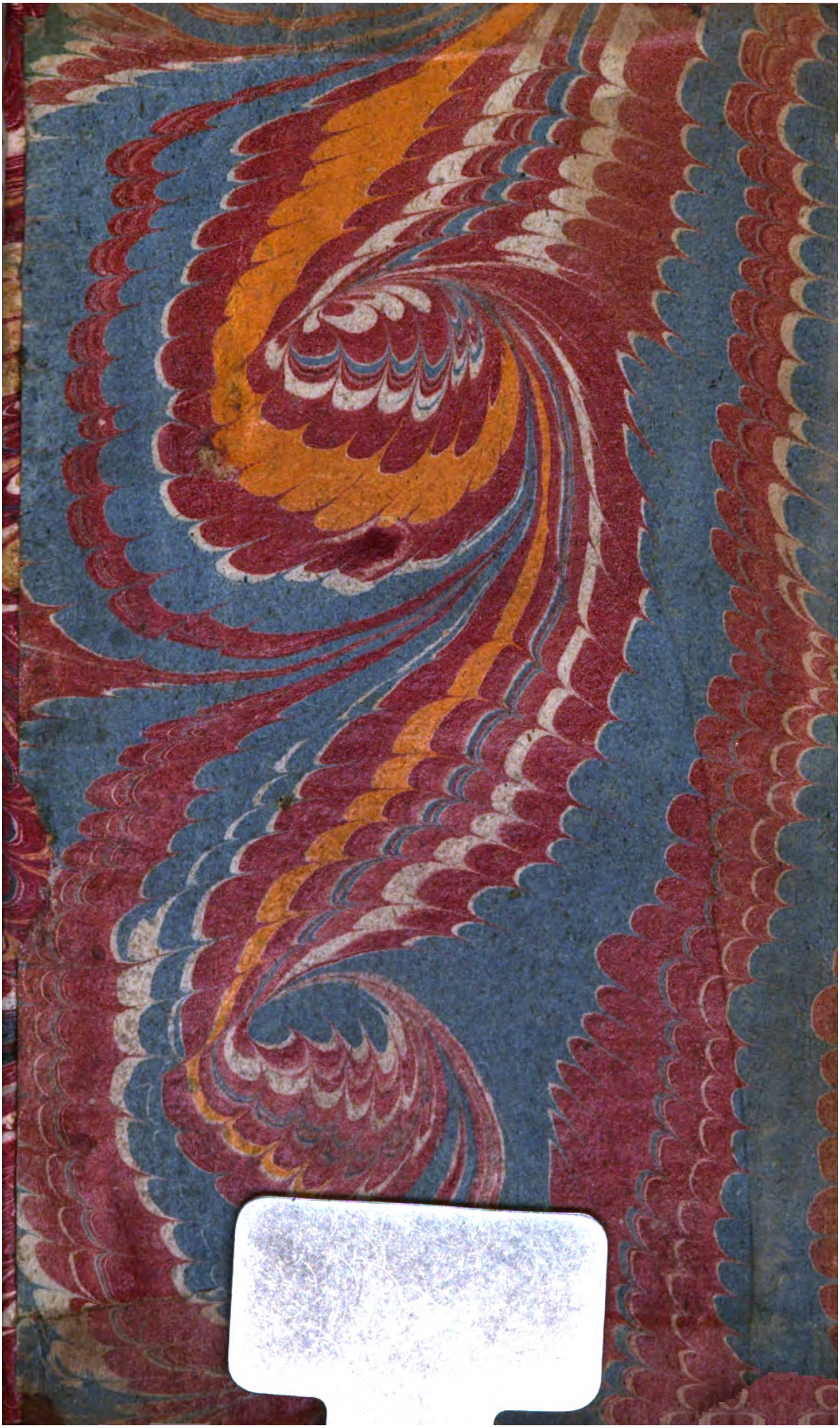
--- De Mr. N. Deſtouches 12. la Haye 2. vol. 1725.

--- De Mr. Quinault , contenant ſes tregedies , Comedies & Opera 12. Paris 5. vol. 1715.

Traité de la change êtrangere 4. Paris.

Traité du veritable point d'honneur 12. 2. vol.
Traité de la Satire 12.
Traité de la parole langue & écriture 12.
Traité du Merite par Mr. Maſſetz 12.
Traité ſur les Panacies ou remedes univerſelles 12.
Tour de maître Gonin 8 fig.
Theatre de la Grange 12. Amſterdam 1709.
Tours de Maître Gonin 12. Paris 2. vol, figures. 1713.
Tragedie & autres pieces de Mademoiſelle Barbier 12. Leide 1724.

Voyage du Chevalier de Marchais en Guinée Iſle voiſine & à la Guienne 8. 4. vol. fig. 1730.
Voyage de Glantzby 8. 1730
Valere Maxime 12. 2. vol.
Vie de Pedrille Delcampo Roman Comique 8.
Voyage du levant du ſieur de Stochove 8.
Voyage nouveau de Jean Gulliver 8. 2. vol.
--- Autour du monde, par Mr. le Gentil 12. Amſterdam 3. vol. 1728. fig.
--- Autour du monde, par Guilleaume Dampier 12. Amſterdam 5. vol. fig. 1723.
--- De Mr. le Chevalier Chardin en Perſe; & autres lieux de l'Orient 12. Paris 10. vol. fig. 1723.
--- Du Nord. 12. Amſterdam 8. fig. 1715.
--- De Thomas Gage dans la nouvelle Eſpagne. 12. Amſterdam 2. vol. fig. 1721.
--- d'Italie, de Dalmatie, de Grece & du Levant par Jacop Spon & George Wheler 12. la Haye 2. vol. 1724. fig.
--- Au tour du monde, par le Capitaine Woodes Rogers 12. Amſt. 2. vol. fig. 1716.

71723991

Rebacked D+W
6/1984